

ROSE

LA VIE EN

Le magazine féministe d'actualité

HORS
SÉRIE



Le magazine
féministe
des années 1980
n'avait pas dit
son dernier mot

Absence de pensée **Accroires** **Âgisme** AK-47 **ALENA** Aliénation

Alzheimer Angoisse Anorexie **Antiféminisme** Arbitraire Argent sale

Atomique Attentats **Muschwitz** Banques BCP **Bédaine** Belzébuth

Ben Laden **Bidonvilles** Bien-pensant-e-s **Bombes** Botox **Boulimie**

Brocoli **Burka** **Busheries** Camps de réfugiés **Cancers** Censure Charia

Chauffards Chiens sales Chou qui pue **Clonage** Collagène Colonisé-e-s Communautarisme

Compressions sauvages **Confessionnal** Conformisme Convergence Coqs en pâte **Coquerelles**

Corsets **Cotes d'écoute** Coupes à blanc **Crimes contre l'humanité** Culs cousus

Cupidité Cynisme Décapitations **Déchets toxiques** Démarreurs à distance **Dépression**

Déséquilibre fiscal **Désespoir** **Deuil** Dictatures **Djihad** Dogmes **Domination**

Dopage **Drabe** Économisme **ego**centrisme **ego**ïsme **ego.com** Énergies fossiles

Ennuï **Épuration ethnique** **Eugénisme** Évasion fiscale Excellence **Excision**

Exploitation **Extrême-droite** Famines **Favelas** FMI Folie des grandeurs

Fraudes Fusions/Défusions **Galas** Gaz sarin **Génocides** Ghettos **Grippe**

Grisaille **Grossièreté** Guantanamo **Guerres** Haine Harcèlement

Homophobie Humiliation **Hyperconsommation** Hypocrisie **Ignorance crasse**

Impuissance **Inceste** Incurie Individualisme forcené **Iniquité salariale** Injustices

Intégrismes Intolérance **Invasions** Isolement Itinérance Jalousie **Jaunisme**

Je me souviens pas **Jeffillonisme** **Jello** Jet-set Kafkaïen **Kaki** Kalachnikovs

Kamikazes Karaoké Kidnapping **Ku Klux Klan** Kystes Langues sales Lapidations

Lifting Liposuccion **Nachos** Mafias Maladie du bœuf fou **Manger mou** Maquilladoras

Marées noires Maringouins **Masculinistes** Mauvaise foi **Mc Jobs** Ménage **Mensonges**

Mépris Meurtres **Misogynie** Monopoles **Montagne de pneus** Morbidité

Morosité Morve Motomarines Motoneiges **MTS** Mutilations Narcissisme **Narcodollars**

Néolibéralisme **Néonazis** Néoplasme Népotisme Névrose/Psychose/Arthrose/Cirrhose/Sclérose

Nids-de-poule Obéissance **Épillères** **OGM** Oppression **Ornières** Ostéoporose **Ostracisme**

Otages Overdose **Papauté** Paradis fiscaux Patapout **Patriarcat** Paul Martinon Pauvreté

Pédophilie **Peine de mort** Pensée unique **Performance** Pétrodollars **Piquette**

Pleins aux as **Pollutions** Pornographes **Pourriels** **PPP** Précarité **Prédateurs**

Prisons Profiteurs **Prostitution** Proxénètes **Prozac** Pub qui pue

QI Querelles Quérulence **Racisme** Rage au volant **Rectitude politique**

Régimes amaigrissants Remugles Requins de la finance **Répression** Revolver

Rhumatismes **Rigidité** Rupture **Sadisme** Sangsues

Sans-cœur **Sans-dessein** **Sans-génie** Scandale des commandites **Sectes** Sécurité nationale

Sensationalisme Serpentes à sonnettes Servilité **Sexisme** **Sida** Solitude

Souffrance **Soumission** SRAS Star-système **String** Suicide **Suroît** Talons aiguilles

Tataouinage **Taux d'intérêt** Télémarketing Téléphagie **TERRORISME**

Top 10 Torture **Tourisme sexuel** TPS/TVQ Trafiquants **Tsunamis** Tyrans Ukases

Ulcères Unifolié **Uniformité** **Urticaire** Utilitarisme **Valium** Vanité Vautours

Veau d'or Verges offensées **Verglas** Vermine **Viagra** Victimisation **Vidanges** Vide

Vidéopoker Vieille patate pourrie **Vieillir** **Viol** **Violence** Voleurs VTT/VUS

Wall Street **Wal-Mart** Wargames **Xénophobie** Yuppie **Zéro défaut** Zizanie **ZLEA** Zozo

Zut et...

Merde!

25 ans plus tard

La Vie en rose n'a pas dit son dernier mot...

TRENTE-NEUF POUCES DE PUR BONHEUR

Trente-neuf pouces (sur treize) de pur bonheur! De A à Z en passant par Jihad et McJobs, dites «Merde!» aux grandes et petites choses inacceptables. Alimenter tous les jours votre indignation et votre sens de l'humour en vous procurant cette réjouissante affiche qui illuminera un pan de mur tristounet. Le tout pour une bouchée de pain !

39"

5 \$ + taxes + frais d'envoi = 8,75 \$
Éditions du remue-ménage [514] 876-0097
ou info@editions-remueménage.qc.ca

Toujours vivante !



photo: Yves Longpré

Toute l'équipe de l'opération *La Vie en rose* 2005. En partant du bas: Francine Pelletier et Nicole Morisset, Françoise Guénette, Ariane Émond et Lise Moisan, Louise Desmarais et Hélène Pedneault, Nicole Campeau, Louise Legault et Sylvie Dupont



Pour la relance de *La Vie en rose*, magazine culotté, Suzanne Langevin avait réalisé en 1986 la photo de couverture. Elle a accepté de répéter l'expérience, aidée de son assistant Charles Héroux.

« **L**e monde est bleu, lisez *LA VIE EN ROSE* ! » disions-nous au début des années 1980, quand nous avons lancé dans la jungle des magazines québécois un petit inséré qui allait devenir un repère du mouvement des femmes. Que la résurrection de *LA VIE EN ROSE* s'annonce par le bleu éblouissant d'une burka afghane était donc prédestiné, en un sens.

Que voyez-vous dans cette image? Une femme de Kaboul qui joue à Marilyn devant son miroir? Une émule de Marilyn qui essaie d'imaginer l'étouffement de la cagoule étroite, la vision obscurcie par la grille? Deux icônes ici se juxtaposent : la féminité à l'occidentale, l'oppression de l'intégrisme, les contraintes visibles de l'une, subtiles de l'autre. Et, sous les clichés, une vraie femme en chair et en os.

En préparant ce numéro hors-série – le dernier mot d'un magazine féministe qui n'a jamais digéré d'être mort en 1987 – nous avons cherché à vous faire honneur et à nous faire plaisir, à raviver votre mémoire et à bousculer quelques-unes de vos certitudes.

En première partie, nous vous rappelons ce dont nous avons parlé de 1980 à 1987. Nous survolons les grands thèmes que nous avons traités, du pouvoir à la sexualité, les entrevues avec des femmes extraordinaires, les fictions originales, les reportages internationaux, l'humour. Et nous vous racontons la petite histoire d'un magazine ambitieux, dont tous les numéros – c'est très important de le souligner – se retrouvent sur le site de la Grande Bibliothèque: bnquebec.ca (cliquer sur collection numérique).

En deuxième partie, toujours par souci de mémoire, nous évoquons ce dont nous aurions parlé, si *LA VIE EN ROSE* n'avait pas fermé ses portes en 1987. Le combat de Chantale Daigle pour l'avortement, bien sûr, et cette blessure jamais cicatrisée : la tuerie de Polytechnique. Mais aussi le souffle des grandes mobilisations, de la Marche du pain et des roses au Sommet des Amériques. Le 25^e anniversaire de *LA VIE EN ROSE* au Lion d'Or en images et témoignages. Et pour finir, les mots d'amour de quatre grands-mères, dont deux ont disparu, pour leurs petites-filles, Pauline Julien, Anne Sylvestre, Marie Cardinal et Lise Payette.

Et enfin, en troisième partie, nous nous attaquons aux enjeux actuels, à ceux qui nous empêchent de bien vieillir ou dormir. De trois ordres, ces enjeux.

Dans **FÉMINISME et tabous**, nous décortiquons ces faits et chiffres qui nous prétendent déjà « égales », mesurons les avancées de l'équité salariale, ressortons « l'épouvantail du salaire au travail ménager » et ouvrons « le garde-robe de verre » des lesbiennes. Nous plongeons dans la controverse de « la prostitution qui divise », et admettons volontiers que « les femmes ne sont pas des saintes ». Nous donnons la parole à des politiciennes aguerries et à des jeunes « rebelles avec causes » qui bousculent le féminisme de maman. Nous rions aussi, dans ces journaux intimes qui ont toujours distingué *LA VIE EN ROSE*, de nos contradictions de magazineuses coupables, de féministes vieillissantes, d'amoureuseuses méfiantes ou d'amantes en mal de libido.

Dans **MATERNITÉ et paternité**, nous écoutons le cri d'une fille à sa mère effilochée et le cri d'une mère à ses détracteurs. Nous livrons le regard croisé de deux accoucheuses, l'une, sage-femme, l'autre, médecin. Et nous défaisons le mensonge des chiffres qui font des Québécoises les championnes sans cervelle de l'avortement. Les pères aussi, nous entendons leur révolte parfois fondée et leur désir souvent sincère de « réinventer la paternité ». Quant aux enfants objets de nos lâchetés, nous laissons Hélène Pedneault plaider pour eux et elles.

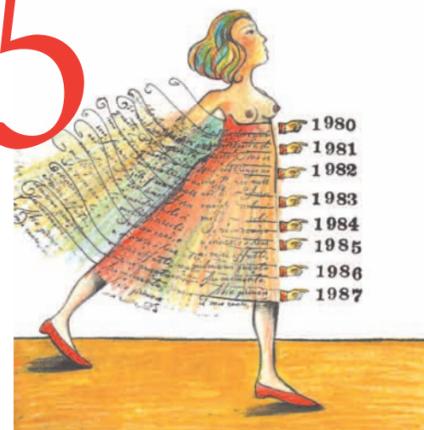
Dans **MONDE et fondamentalismes**, nous embrassons d'un coup les tensions d'une planète livrée au néolibéralisme, à la montée des intégrismes, aux conflits armés, à la dette et à la faim. Des États-Unis voisins, les critiques d'une féministe ardente, Susan Faludi, et d'un écrivain engagé, Russell Banks. Des Nations Unies, la colère de Stephen Lewis. De Kaboul, le carnet de route de Maria Zemp, et de Paris, la carte postale de Florence Montreynaud. Y a-t-il vraiment un Dieu dans la salle? s'indigne, à voir tout cela, la chroniqueuse délinquante.

Nous le savons déjà : il n'y a pas, dans ce hors-série 2005, l'humour et la légèreté de l'ancienne époque, de ces années d'avant les talibans, le World Trade Center, le deuxième référendum québécois. Heureusement, notre amie Andrée Brochu apporte à ces pages parfois sombres la fantaisie et l'éclat de ses illustrations.

À elle, ainsi qu'à toutes les collaboratrices et collaborateurs d'une aventure un peu folle, lancée en avril, récoltée à l'automne, un énorme merci.

Merci particulièrement à Nicole Morisset et Sylvie Laurendeau, les directrices artistiques successives de *LA VIE EN ROSE*. Elles ont repris le collier, la première assistée de la seconde, pour concevoir ce hors-série. Et à vous toutes et tous, bonne lecture et bon courage, pour la suite des choses. *LA VIE EN ROSE* est morte, vive le féminisme!

5



**1980 - 1987
CE DONT NOUS AVONS PARLÉ**
Coordination > Ariane Émond

Vie et mort d'un magazine féministe 6
Françoise Guénette

Au bonheur des titres 11

Le pouvoir 12

La maternité 14

La sexualité 16

Les hommes 18

La culture 23

Les grandes entrevues 24

L'international 27

L'imaginaire 28

Brochu 30

La Vie en rose, c'était... 32

**1987 - 2005
CE DONT NOUS AURIONS PARLÉ**
Coordination > Ariane Émond

Polytechnique: Je me souviens 34
Francine Pelletier

La bataille de l'avortement, bis 38
Louise Desmarais

Rétrovisseur I 39

Les grandes mobilisations 40

Rétrovisseur II 42

Elles nous ont marquées 43

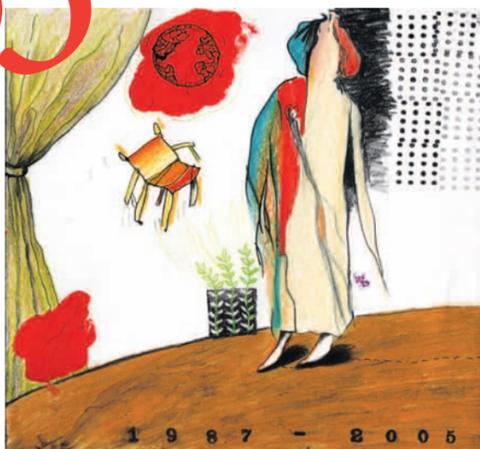
La Vie en rose au Lion d'Or 44

Manifeste en forme de sketch 48
Sylvie Dupont

Les grands-mères de l'Année du Dragon 50
Hélène Pedneault

Elles nous manquent déjà 56

33



Équipe de direction
Sylvie Dupont
Ariane Émond
Françoise Guénette
Louise Legault
Lise Moisan
Nicole Morisset

Rédaction en chef
Sylvie Dupont
Françoise Guénette

Coordination de la rédaction
Sylvie Dupont
Ariane Émond
Françoise Guénette
Lise Moisan

Direction artistique
Nicole Morisset
Sylvie Laurendeau
assistées de Sylvie Roche

Illustrations
Andrée Brochu
dont les dessins en noir et blanc ont été coloriés par Sylvie Laurendeau

Collaboratrices et collaborateurs
Carole Beaulieu
Josée Boileau
Denise Boucher
Isabelle Brabant
Diana Bronson
Anne-Marie Brunelle
Nicole Campeau
Clairandree Cauchy
Line Chamberland
Donna Cherniak
Nathalie Collard
Michel D'Astous
Louise Desmarais
Francis Dupuis-Déri
Diane Guilbault
Suzanne Jacob
Michaëlle Jean
Nicole Lacelle
Diane Lamoureux
Stephen Lewis
Florence Montreynaud
Pascale Navarro
Hélène Pedneault
Francine Pelletier
Laura-Julie Perreault
Judy Rebick
Louise Toupin
Jacinthe Tremblay
Louise Vandelac
Maria Zemp

Révision-correction
Marie Chalouh
Louise-Andrée Lauzière
Sylvie Roche

Graphistes
Cabanon
Sophie Caron
Jeanne Joly
Alexis Coutu-Marion
Nicole Vachon

Ange de la production
Louise-Andrée Lauzière

Photo de la couverture
Suzanne Langevin assistée de Charles Héroux

Recherche photo
Odette Desormeaux

Administration
Ariane Émond
Louise Legault

Financement
Ariane Émond
Louise Legault
Ginette Péloquin
(Éditions du remue-ménage)

Relations de presse:
Ixon Communications
(514) 495-8176

Imprimé par Transcontinental sur du papier Jenson satin contenant des fibres recyclées

Copyright © *La Vie en rose* et Les Éditions du remue-ménage
Dépôt légal: quatrième trimestre 2005 Bibliothèque nationale du Canada. Bibliothèque nationale du Québec.
ISBN 2-89091-249-3

Les Éditions du remue-ménage
110 rue Sainte-Thérèse, bureau 501
Montréal (Qc) H2Y 1E6
Tél.: (514) 876-0097
Télec.: (514) 876-7951
info@editions-remueménage.qc.ca
www.editions-remueménage.qc.ca

Les Éditions du remue-ménage bénéficient du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition. Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Distribution en librairie (Québec et Canada):
Diffusion Dimédia
Tél.: (514) 336-3941
Télec.: (514) 331-3916
ou 1 (800) 667-3941

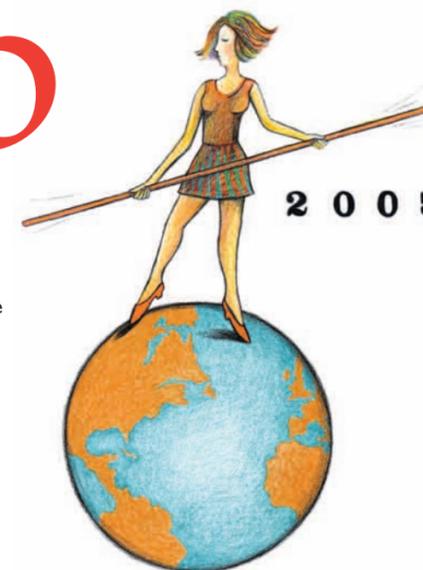
Distribution en kiosque:
Les Messageries de presse Benjamin
9600, rue Jean-Milot
Ville LaSalle (Qc) H8R 1X7
(514) 364-1780

Diffusion en Europe (sauf en Belgique):
La Librairie du Québec à Paris/Distribution du Nouveau Monde
Tél.: 01 43 54 49 02
Télec.: 01 43 54 39 15
liquebec@noos.fr

Distribution en Belgique:
S. A. Vander
Tél.: 32 2 761 12 12
Télec.: 32 2 761 12 13
info@vanderdiff.com

Distribution à l'étranger (pour les autres pays):
Exportlivre
Tél.: (450) 671-3888
Télec.: (450) 671-2121
exportlivre@cyberglobe.net

55



**Aujourd'hui
CE DONT NOUS PARLONS**

Coordination > Sylvie Dupont et Françoise Guénette

FÉMINISME et tabous 57

Femmes, à vos tableaux! 58
Lise Moisan

Équité salariale:
Une (grosse) goutte d'eau dans l'océan 62
Jacinthe Tremblay

Viellir: Mieux que nos mères? 65
Diane Guilbault

Vieille peau, jeunes angeisses 66
Françoise Guénette

Mémoires d'une rénovatrice (dé)rangée 68
Nicole Campeau

Salaires au travail ménager:
Un épouvantail dans le jardin 70
Louise Toupin

Putain de débat! 72
Pascale Navarro et Laura-Julie Perreault

Qui a peur de Karla? 77
Suzanne Jacob

Les femmes ne sont pas des saintes 78
Nicole Lacelle

Politiciennes:
Un peu plus haut, un peu plus loin 82
Carole Beaulieu

Feminist? Yes, ma'am! 86
Judy Rebick

Jeunes: Rebelles avec causes 87
Anne-Marie Brunelle

Environnement: Glace napolitaine 90
Louise Vandelac

Un grain d'insolence 91
Diane Lamoureux

Lesbiennes: Le garde-robe de verre 92
Line Chamberland

Le cul avec un grand C 96
Francine Pelletier

Le féminisme a-t-il tiré sur nos histoires d'amour? 100
Ariane Émond

MATERNITÉ et paternité 103

Lettre à ma mère:
En désespoir de mémoire 104
Michaëlle Jean

Les accoucheuses 106
Donna Cherniak et Isabelle Brabant

Du haut de mes quatre enfants 110
Josée Boileau

Avorton-nous trop? 111
Louise Desmarais

Peine de corps 113
Denise Boucher

La révolte des pères 114
Clairandree Cauchy

Nous sommes tous masculinistes 117
Francis Dupuis-Déri

L'invention de la paternité 118
Michel D'Astous

Les derniers poètes 119
Hélène Pedneault

MONDE et fondamentalismes 121

Susan Faludi:
L'Amérique contre les femmes 122
Nathalie Collard

Russell Banks:
L'Amérique en noir et blanc 125
Francine Pelletier et Françoise Guénette

Néolibéralisme:
Des criquets et des femmes 129
Lise Moisan et Sylvie Dupont

Le divorce néolibéral 133
Diana Bronson

Sida: Le cri d'un homme en colère 134
Stephen Lewis

Conflits armés: Bas les armes! 138
Sylvie Dupont

Fondamentalismes:
Dans le ventre de Kaboul 142
Maria Zemp

Un tissu de contradictions 145
Florence Montreynaud

Du vaste monde à nos petites cours 146
Lise Moisan

Délivrez-nous du bien 148
Lise Moisan et Sylvie Dupont

Les millions et moi 150
Sylvie Dupont

Y a-t-il un dieu dans la salle? 152
Hélène Pedneault

MERCI À NOS MÉCÈNES! CE HORS-SÉRIE 2005 N'AURAIT PAS ÉTÉ POSSIBLE SANS L'APPUI FINANCIER DE PLUSIEURS BIEN-FAITRICES ET BIENFAITEURS. LEURS POCHEES N'ÉTAIENT PAS FORCÉMENT PROFONDES, LEUR ENGAGEMENT L'ÉTAIT.

**LA FONDATION SOLSTICE
LA FONDATION PHYLLIS LAMBERT
ABE AND RUTH FEIGELSON FOUNDATION**

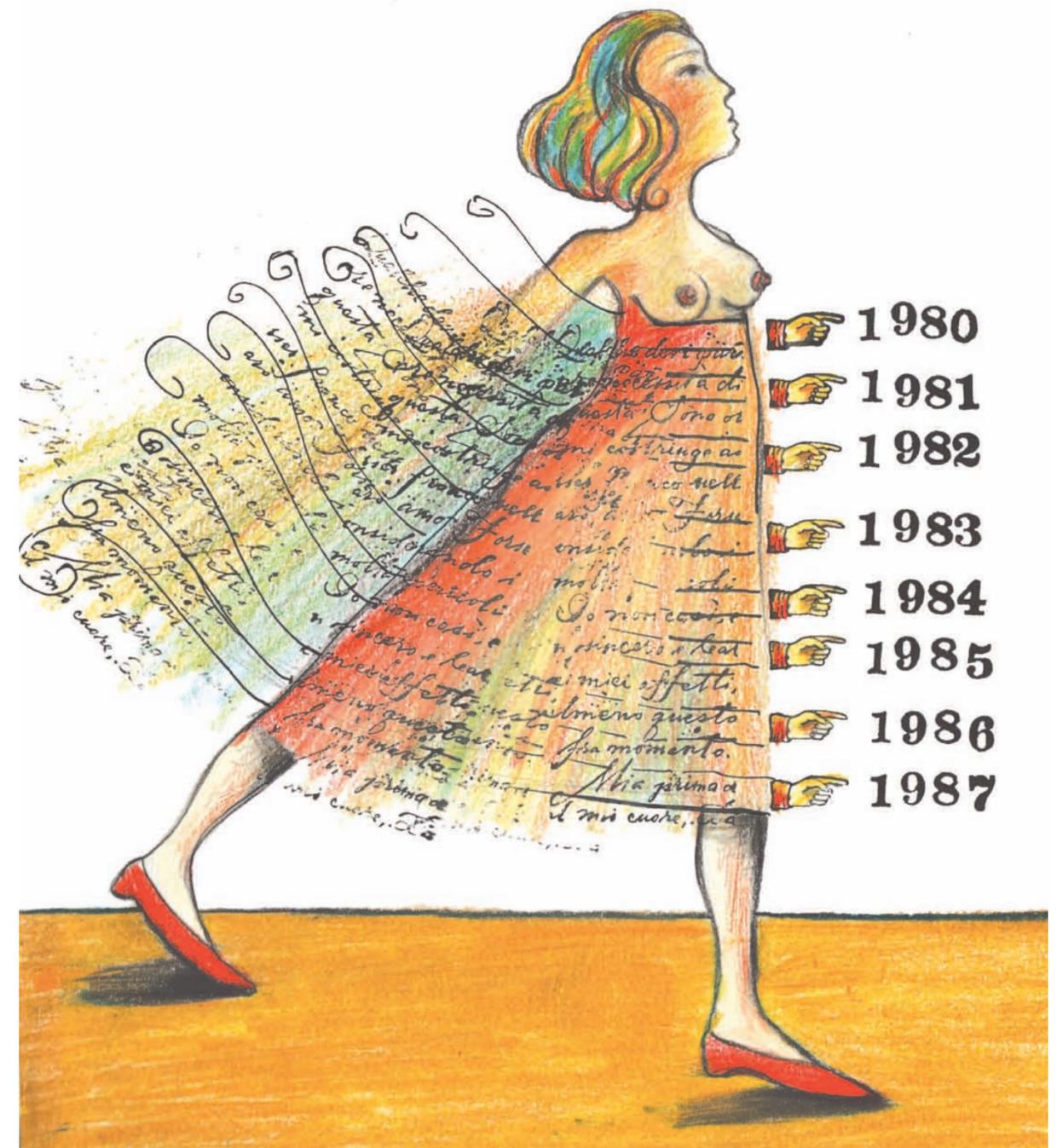
> FRANCINE ALLAIRE > ARIANE ARCHAMBAULT > ANGÈLE AUBIN > JOHANNE AUBRY > NATHALIE BARTON > MICHÈLE BAZIN > DOMINIQUE BLANCHARD > NICOLE BOILY > ESTELLE BOUCHARD > NICOLE BOUDREAU > ANN BOURGET > ANNE BOYER > ISABELLE BRABANT > SYLVIE BRASSARD > RENÉE BRUNET > CLAUDETTE CARBONNEAU > SYLVIE CHAPUT > GILLES CHAMPOUX > DONNA CHERNIAK > JOHANNE CHOUINARD > CANDIDE COLLIN > JEAN-CLAUDE CORBEIL > LILIANE CÔTÉ > HÉLÈNE COURCHESNE > DENISE COURTEMANCHE > DANIELLE DAHAN > MARTINE D'AMOURS > FRANÇOISE DAVID > MICHEL DEPATIE > FRANCE DESAULNIERS > LUCE DES AULNIERS > LISE DUBOIS > ANNE-MARIE DUSSAULT > MARIE-HÉLÈNE FALCON > ABE AND RUTH FEIGELSON > LOUISE FUGÈRE > SUZANNE GARON > HUBERTE GAUTREAU > PAUL GUÉNETTE > JUDITH GOLD > MARIE GROS > DENYS GUÉVIN > LOUISE IMBEAULT > SYLVIE JOLY > ROBERT JASMIN > DANIELLE JULIEN > CLAUDE KRYNSKI > GÉRALD LE GAL > CLAUDETTE LACELLE > NICOLE LACELLE > MARIE LEAHEY > RAYMONDE LEBLANC > MARIE-HÉLÈNE LINDOR > CATHERINE LOUMÈDE > LOUISE MALETTE > CHRISTOPHER MCCALL > MARGIE MENDELL > DONNA MERGLER > NICOLE MESSIER > MARTINE MORIN > NICOLE OLLIVIER > HÉLÈNE PAGÉ > ANNE PANASUK > LISE PAYETTE > GARRY PICARD > LORRAINE PINTAL > ANNE-CLAIRE POIRIER > MADELEINE POULIN > SUZANNE PROVOST > JEANNE RENAULT > DIANE SAVARD ET ROBERT CADOTTE > PIERRETTE SAVARD > LOUISE TASSÉ > ÉLYSE TREMBLAY > FRANCINE TREMBLAY > SONIA TRÉPANIER > HÉLÈNE VALENTINI > MONIQUE VÉZINA >

MERCI ÉGALEMENT AUX ORGANISATIONS SYNDICALES SUIVANTES > LA CONFÉDÉRATION DES SYNDICATS NATIONAUX > LE CONSEIL CENTRAL DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN > LA FÉDÉRATION DES INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS DU QUÉBEC > LA CENTRALE DES SYNDICATS DU QUÉBEC > L' ASSOCIATION DES RETRAITÉES ET RETRAITÉS DE L'ENSEIGNEMENT DU QUÉBEC > LE SPGQ, SYNDICAT DES PROFESSIONNELLES ET PROFESSIONNELS DU GOUVERNEMENT DU QUÉBEC > LE SYNDICAT DE LA FONCTION PUBLIQUE DU QUÉBEC > L'ALLIANCE DE LA FONCTION PUBLIQUE DU CANADA > L'ALLIANCE DU PERSONNEL PROFESSIONNEL ET TECHNIQUE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX > L'INTERSYNDICALE DES FEMMES > CANAL VIE > **MERCI AUX ÉLUES QUI ONT TENU À SOUTENIR CE HORS-SÉRIE 2005** > LINE BEAUCHAMP, MINISTRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS > DENISE BEAUDOIN, DÉPUTÉE DE MIRABEL > JOCELYNE CARON, DÉPUTÉE DE TERREBONNE > JEAN-PIERRE CHARBONNEAU, DÉPUTÉ DE BORDUAS > RITA DIONNE-MARSOLAIS, DÉPUTÉE DE ROSEMONT > LOUISE HAREL, DÉPUTÉE DE HOCHELAGA-MAISONNEUVE > FATIMA HOUDA-PEPIN, DÉPUTÉE DE LA PINIÈRE > ELSIE LEFEBVRE, DÉPUTÉE DE LAURIER-DORION > DIANE LEMIEUX, DÉPUTÉE DE BOURGET > AGNÈS MALTAIS, DÉPUTÉE DE TASCHEREAU > PAULINE MAROIS, DÉPUTÉE DE TAILLON > LUCIE PAPINEAU, DÉPUTÉE DE PRÉVOST > SARAH PERREAULT, DÉPUTÉE DE CHAUVÉAU > HÉLÈNE ROBERT, DÉPUTÉE DE DEUX-MONTAGNES > JEAN-CLAUDE ST-ANDRÉ, DÉPUTÉ DE L'ASSOMPTION > CAROLE THÉBERGE, MINISTRE DE LA FAMILLE, DES AÎNÉS ET DE LA CONDITION FÉMININE > JONATHAN VALOIS, DÉPUTÉ DE JOLIETTE > CÉCILE VERMETTE, DÉPUTÉE DE MARIE-VICTORIN > **MERCI FINALEMENT À DES ÊTRES GÉNÉREUX DE LEURS CONSEILS ET DE LEUR TEMPS** > MICHÈLE ASSELIN (FFQ) > CAMILLE BACHAND > M^E SERGE BÉLANGER > MARIE-CLAUDE BHÉRER > LOUISE-MARIE CÔTÉ > HÉLÈNE DION (MISS EDGAR'S AND MISS CRAMP'S SCHOOL) > KEVIN DOUGHERTY > CLAUDE DUMAS > KARINA GOMA > BERNADETTE JOBIN > SYLVIE LAFLAMME > DOMINIQUE LAFOND > DIANE LAVALLÉE ET FRANCE RIOUX (CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME) > RAYMONDE LÉTOURNEAU > LUCIENNE LOSIER > GINETTE NOISEUX (ESPACE GO) > MONIQUE SIMARD > FRANCINE TREMBLAY...

1980-1987

CE DONT NOUS AVONS PARLÉ

Coordination > Ariane Émond



Vie et mort d'un magazine féministe

par Françoise Guénette



En partant du bas :
Françoise Guénette,
Lise Moisan,
Sylvie Dupont.
Suzanne Ducas (debout),
Ariane Émond,
Claudine Vivier,
Francine Pelletier.

De 1980 à 1987, *La Vie en rose* voulut servir de miroir à la vitalité et au pluralisme du mouvement des femmes. Au moment de sa disparition, elle tirait tous les mois à 40 000 exemplaires, un record pour une presse d'opinion au Québec. Autopsie d'un bel échec.

Un soir de sororité bien arrosée, deux féministes tannées d'être méprisées des médias proposent : Et si on lançait notre propre magazine ? Ariane Émond, Lise Moisan, Francine Pelletier et Claudine Vivier achètent vite l'idée de Sylvie Dupont et Claire Brassard. Quelques mois plus tard, à l'automne 1979, cette poignée de féministes, la plupart membres du Comité de lutte pour l'avortement libre et gratuit, ont réuni autour d'elles une trentaine de collaboratrices.

Dont moi, alors journaliste à Radio-Canada et pas particulièrement féministe. J'ai couvert les procès faits au docteur Morgentaler pendant les années 1970, j'ai vu de près les Italiennes et les Françaises se battre pour l'avortement, j'ai lu bien sûr Beauvoir, French, Friedan, et adhéré superficiellement à leur analyse, mais je reste au fond « un gars de la gang » pour qui la vie a été plutôt facile... Par contre, je suis mûre pour sortir de mon cadre professionnel et dans le projet de *La Vie en rose*,

c'est d'abord l'expérience journalistique qui m'intéresse.

Je découvrirai beaucoup plus, évidemment : une famille intellectuelle, une bande de femmes vibrantes, drôles (peut-être parce qu'elles s'esclaffent à mes blagues?), contre qui j'ai de plus en plus de plaisir à « froter mon esprit », pour reprendre une belle expression citée par Nancy Huston dans son magnifique *Professeurs de désespoir*. Autrement dit, c'est par amitié que je deviendrai féministe.

De sorte que, quand j'essaie de me rappeler les débuts de *La Vie en rose*, les images qui me reviennent n'ont rien de professionnel. Il y a ces réunions à la campagne, où nous partageons une maison sous les arbres, beaucoup de rigolade, aucune censure. Il y a ces événements en ville, tout le bouillonnement des femmes, ces années-là, alors que le féminisme est à l'avant-garde de la culture, alors qu'il est *in* d'être féministe, ces soirées au Théâtre expérimental des femmes et Luce Guilbeault bouleversante en Violette Leduc, le premier film de Léa Pool et la Librairie des femmes, les Éditions du remue-ménage et des foires de livres féministes, des colloques sur la théologie féministe et la galerie d'art Powerhouse, Vidéo-Femmes et les Folles alliées... et les bars enfumés où s'imaginent souvent les éditoriaux. Il y a ce long huit pièces de la rue Saint-Denis parfumé par les effluves de la brûlerie d'en bas, où nous discutons sans fin autour de la porte rouge qui, posée sur ses tréteaux, nous sert de table un peu instable. Et pour discuter, nous discutons...

Mais là, je vais trop vite. En 1979, rien ne s'est encore passé. Je feuillette donc ma collection de magazines, pour mieux retrouver les grands segments de l'aventure.

Il y a d'abord cette première bonne idée : les filles ont convaincu *Le Temps fou*, le magazine alternatif et trimestriel de la gauche québécoise, d'encarter les premiers numéros du futur magazine. En décembre 1979, les lecteurs du *Temps fou* trouvent donc, tapi entre les pages, un Jean-Paul II souriant saluant la parution prochaine de *La Vie en rose*. Cet inséré baveux – que nous avons payé en ramassant 300 \$ à droite et surtout à gauche – annonce un magazine « excessif » et allergique à la ligne juste qui « nous force à fourrer nos tripes dans nos sacoches ». Un magazine qui, couvrant toute l'actualité d'un point de vue féministe, s'opposera au « psychologisme ronronnant et à l'optimisme malade de la presse dite féminine » autant qu'à un « certain féminisme moralisateur, ghettoïsant et pudique ».

En mars 1980, paraît entre les pages du *Temps fou* le premier *La Vie en rose*, 28 pages de mauvais papier. Un projet dérisoire à cause de ses moyens, écrivons-nous : « Nous n'aurons pas d'envoyée spéciale à Kaboul... Pas de local, pas de permanence; pas de salaires. À *La Vie en rose*, il n'y aura pas de patrons, pas d'employées. Pas de grand mandat politique. Pas d'autre hiérarchie que celle de l'énergie investie » Mais paradoxalement ambitieux : « Nous tâcherons justement de faire, à contre-courant dans un monde où les communications sont de plus en plus centralisées et uniformisées, une presse subjective, une presse d'opinion... sans chercher refuge derrière les paravents sacrés de l'objectivité et de la représentativité. »

Un an plus tard, grâce à quelques centaines d'abonnements et à quelques pages de publicité, *La Vie en rose* vole de ses propres ailes, à 10 000 exemplaires... et lance

un débat sur le salaire au travail ménager. Plaquée sous le sourire de Donald, cette question : *Gagner son ciel ou gagner sa vie?* « Ils disent que c'est de l'amour, nous disons que c'est du travail non payé. Pourquoi les femmes travaillent-elles gratuitement? »

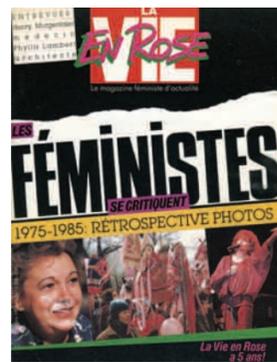
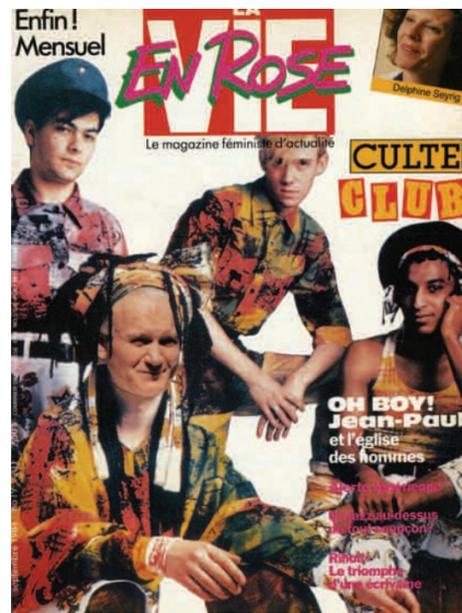
Les dossiers qui suivront seront souvent aussi provocateurs : les femmes et les médias, la réforme du droit de la famille, l'avortement, l'amour et l'hétérosexualité dominante, les « nouveaux hommes », le pouvoir, etc. Des éditoriaux-chocs – *Ne vous mariez pas, les filles!* ou *Aimons-nous les hommes?* – font gonfler le courrier des lectrices. Normal, *La Vie en rose* est là aussi pour provoquer des débats à l'intérieur du mouvement féministe.

En fait, c'est l'un des quatre mandats que le magazine s'est donnés. Les autres sont de dénoncer l'oppression des femmes, de donner du plaisir aux lectrices et de démontrer la vitalité de la culture des femmes. Pour réussir tout cela, nous interrogerons pendant les années suivantes des femmes extraordinaires : Kate Millett, Marie Cardinal, Delphine Seyrig, Simonne Monet-Chartrand, Ti-Grace Atkinson, Marguerite Duras, Janette Bertrand, Adrienne Rich, Nicole Brossard, Léa Pool, Claire Bretécher, Diane Dufresne, Clémence DesRochers, Luce Irigaray... Nous donnerons aussi la parole à des femmes plus anonymes, ouvrières d'usines déplacées par l'automatisation, prisonnières, militantes syndicales... Et à des femmes d'ailleurs car, et c'est assez rare dans la presse de l'époque, nous publierons systématiquement des reportages à caractère international.

Sans oublier l'humour, qui court au ras des chroniques, journaux intimes, fictions, bandes dessinées, illustrations, commentaires... et qui trouve une formidable alliée quand Hélène Pedneault arrive en septembre 1982, portée par la colère. Elle a trouvé bien myope le dossier sur l'amour, elle y répond par un billet cinglant – *Y a-t-il une amoureuse dans la salle?* – qui deviendra la célèbre chronique délinquante des numéros suivants.

Désormais, *La Vie en rose* paraît tous les deux mois. Suzanne Ducas, Ariane Émond et moi avons joint Francine Pelletier à la permanence, Nicole Morisset à la direction artistique et Claude Krynski à la publicité, entourées d'une équipe de rédaction incluant Sylvie Dupont, Lise Moisan et Anne de Guise, et d'un comité de lecture encore plus large. Louise Legault, notre première administratrice, arrive en janvier 1983 et fera des miracles pour nous garder à flot.





Le 8 mars 1983, *La Vie en rose* fait la fête... dans un sous-sol d'église bondé de la rue Laurier: *La fièvre du mardi soir* est un énorme succès... controversé, puisque réservé aux quelque 400 femmes présentes. À l'été, *La Vie en rose* inaugure une tradition: un spécial été dévolu à la fiction, avec les nouvelles inédites de dix auteures québécoises.

La Vie en rose, perçue comme trop commerciale, est attaquée à l'époque sur sa gauche radicale (une attaque qui s'amplifiera pendant les années suivantes, allant jusqu'à la pétition anti-*Vie en rose*, et qui ne cessera qu'à la mort du magazine). En novembre 1983, nous réitérons en éditorial notre credo pluraliste. Nous voulons rejoindre toutes les femmes, féministes

ou pas. Pour nous, «le féminisme est un continuum, un courant continu à travers les siècles de courage féminin et d'interventions féministes, en lequel toutes devraient pouvoir se reconnaître...». Nous nous sentons «coincées depuis le début entre les attentes démesurées de féministes radicales insatisfaites du peu de théorie féministe publié dans nos pages et la trop grande indulgence de la majorité des lectrices»; nous demandons la collaboration des premières, plus d'exigence des secondes.

En mars 1984, *La Vie en rose* récidive en organisant un autre gigantesque party au chic Palais du commerce de la rue Berri (désormais Grande Bibliothèque du Québec): *Rose Tango* rassemble 3 500 femmes. Le vrai grand coup de ce 4^e anniversaire s'affiche cependant à la une: la mère spirituelle des féministes modernes, Simone de Beauvoir, longuement interviewée à Paris par Hélène Pedneault et Marie Sabourin, livre un témoignage exclusif sur sa vie, son œuvre, sa relation avec Sartre, son féminisme...

En septembre 1984, *La Vie en rose* devient mensuelle – enfin! – avec un dossier consacré à l'Église des hommes et à Jean-Paul II, de passage au Québec. La une qui le déguise en Boy George, les textes signés par des féministes chrétiennes, par la théologienne Mary Daly, par la fée-en-chef Denise Boucher... De quoi risquer l'excommunication du magazine!

Arrive en mars 1985 le 5^e anniversaire de *La Vie en rose*, un quasi-record pour une presse d'opinion québécoise. Le magazine va-t-il triompher? Pas son genre. Toujours provocateur – certaines diraient masochiste – il offre plutôt un dossier spécial, *Les féministes se critiquent...* avec l'objectif de «nommer les malaises, d'énumérer les tabous»... et de dénouer les tensions qui bousculent le mouvement québécois – après avoir affaibli les mouvements français et américain.

Du *Soleil* au *Devoir*, les grands médias saluent la réussite d'un «féminisme pluraliste», cet «entêtement» des «joyeuses militantes»... En cinq ans, le magazine a

acquis une crédibilité et une influence qui dépassent largement son tirage et ses ventes.

L'éditorial dont je retrouve le manuscrit, tapé sur notre premier ordinateur, un puissant Mac plus, trace un bilan plus ambigu. Oui, il y a l'apparent succès du magazine: un tirage mensuel de 20 000 exemplaires, environ 15 000 acheteuses, près de 60 000 lectrices et lecteurs, huit employées, une quinzaine de collaboratrices régulières aux cachets plus décents... Mais je m'inquiète: «Nos ventes en kiosques gonflent moins vite que nos coûts d'impression, notre percée sur le marché est difficile, nous avons du mal à susciter une relève et féministe et journalistique, et nous frôlons parfois le burn-out collectif.» En quelques mots, les raisons qui amèneront la mort du magazine, deux ans plus tard.

Pour l'instant, tout va bien, l'expansion se poursuit. *La Vie en rose*, de projet politique et journalistique militant, est devenue une véritable petite entreprise, soumise aux règles d'une saine gestion. Au collectivisme intégral des débuts a succédé la spécialisation des fonctions. L'évolution s'est faite progressivement et pas forcément en douceur. C'est qu'il y a à *La Vie en rose*, comme dans plusieurs groupes militants de l'époque, deux tendances, l'une plus idéologique, l'autre plus pragmatique. Comme nous croyons au pluralisme à tout prix, nous y allons de concessions réciproques, depuis le début. À la longue, cependant, restent surtout à la permanence celles qui, comme moi, se soucient d'abord de rejoindre le plus de Québécoises possible. Nous acceptons donc, le cœur déchiré, de jouer le jeu du commerce, du marketing, des stratégies d'abonnement, mais en traînant un peu les pieds et en essayant de ne pas faire de compromis sur le contenu.

Les dossiers, trop lourds à produire – et souvent à lire – cèdent la place à des articles de fond, entrevues ou analyses: la pornographie, la censure, le terrorisme. L'été 1985 ose *Tenter l'érotique* en fiction. Novembre déclenche une autre controverse en donnant la parole à une quinzaine d'hommes. Un mois plus tard, Monique Bégin et Lise Bissonnette parlent d'un autre tabou féministe: le pouvoir. Février, Saint-Valentin oblige, ramène *La Vie en rose* sur le terrain miné de l'amour.

En mars 1986, *La Vie en rose* décrète après six ans que le chialage féministe n'a plus de raison d'être: *Enfin libérées!* propose une vision internationale d'un nouveau féminisme positiviste... Par l'absurde, Jacqueline Barrette, les Folles Alliées et d'autres traitent de l'avancement de la Femme, comme dirait Clémence. On rit jaune.

Simone de Beauvoir est morte. Avec quatre copines, j'ai amené *La Vie en rose* en Chine rouge pour réaliser un long reportage qui paraît en mai. Dans ce numéro, c'est pourtant l'éditorial qui frappe. J'y annonce «la bonne et la mauvaise» nouvelle.

La bonne: une étude de marché confirme qu'environ 50 000 Québécoises veulent d'un magazine féministe d'actualité «différent, profond et beau». Sauf que les publicitaires n'y investiront jamais suffisamment. Si *La Vie en rose* survit, ce sera grâce à ses abonnées: elle en a 10 000, il en faudrait au moins 25 000. Nous proposons donc de relancer à l'automne, sans arrêt de publication, un magazine à la forme et au contenu améliorés.

La mauvaise: la relance coûtera cher; or *La Vie en rose*, lancée sans liquidités, traîne depuis six ans un déficit qui devient inconfortable. Nous en appelons donc, pour la première fois, à la solidarité des lectrices et lecteurs: «Le féminisme d'ici est-il assez fort pour soutenir financièrement un des éléments les plus visibles de sa presse?» Le pari est lancé, l'argent – objectif: 75 000 \$ – doit rentrer avant le 2 juin.

Ironiquement, le même numéro présente un dossier sur les hauts et les bas de la presse féministe en Occident. Au Québec, *La Vie en rose* a succédé à *Québécoises debout!* (1971), *Les Têtes de pioche* (1976-1979) et *Des luttes et des rires de femmes* (1978-1981). En 1986, elle côtoie *La Gazette des femmes* et une dizaine de revues qui occupent des créneaux spécialisés: *Les Cahiers de la femme*, *L'Une à l'autre*, *L'autre Parole*, *la Revue du RAIF*, etc. Toutes se heurtent à un plafonnement du féminisme, à la nécessité de changer d'approche. Les quelque 38 (!) périodiques du Canada anglais ne manquent pas d'idées mais d'argent. En France, c'est la catastrophe: les *Histoires d'elles*, *F Magazine*, *Femmes en mouvement...* sont toutes tombées comme des mouches... alors que le *Emma* allemand poursuit sur le modèle du *Ms* américain. Partout, la presse des femmes compose avec le manque de moyens et la diversification des féminismes.

«Cela dit, la presse féministe n'est pas la seule presse d'opinion à se confronter aux fameuses lois du marché», rappelle l'éditorial, invoquant la mort des *Québec-Presse*, *Le Jour*, *Presse libre*, *Le Temps fou* et les ennuis cycliques du *Devoir*. «*La Vie en rose* réussira-t-elle à concilier l'apparemment inconciliable: un projet de changement politique – le féminisme – et les règles tyranniques du commerce?»

La réponse est sans équivoque. Le matin du 2 juin, 92 212 \$ sont déjà parvenus au magazine, accompagnés de messages émouvants, de près de 2 000 femmes et hommes, dont peu de riches. Cet appui absolument extraordinaire nous permet de solliciter les gouvernements pour des subventions plus généreuses. C'est le fédéral qui répond, en deux temps: 75 000 \$ du Secrétariat d'État, 100 000 \$ du ministère des Communications.

Le 6 novembre 1986, la nouvelle *Vie en rose* «culottée» est lancée. Les quelque 300 000 \$ dollars recueillis ont permis une nouvelle maquette, une campagne massive d'abonnements, une réorganisation de la direction. Un conseil d'administration bourré de femmes d'affaires averties vient appuyer la directrice générale, qui supervise désormais tous les services: rédaction, administration, publicité, etc., en essayant, malgré des relents de tension, de garder un équilibre précaire entre féminisme et commerce. En éditorial, on réaffirme des objectifs inchangés: vision féministe de l'actualité, pluralisme, débats.

Rien n'y fait. Au début de mai 1987, paraît le dernier numéro de *La Vie en rose*. Le 7, à Montréal, Camille Bachand, présidente du CA, Lise Moisan, directrice générale, et moi-même, dernière rédactrice en chef, rencontrons les médias pour annoncer la suspension de la publication. Les huit employées sont déjà au chômage.

La relance n'a pas donné les résultats escomptés. Malgré tout l'argent recueilli, malgré l'augmentation des ventes en kiosque, les abonnements plafonnent à

10 000... Alors que chaque numéro coûte 70 000 \$ à produire. À la veille de l'été, une saison meurtrière pour l'édition, il n'est pas question de recréer un déficit. Nous décidons de fermer les livres et de nous entendre avec les créanciers. *La Vie en rose* ne reparaitra pas à l'automne. L'équipe, dont sont parties il y a quelques mois plusieurs des premières artisanes – les Ariane Émond, Louise Legault, Francine Pelletier – se dissout sans avoir l'énergie d'écrire à froid un bilan de toute l'expérience.

C'est par bribes, au fur et à mesure d'entrevues accordées aux médias ou lors de réunions féministes, que s'ébauchent les explications de la fermeture de *La Vie en rose*. Car le manque d'argent, réel, n'explique pas tout, pas plus que les problèmes d'abonnement ou de marketing. D'autres facteurs ont sûrement nui: conjoncture politique et économique, mise en marché difficile, crise générale des magazines féministes, manque d'argent pour la promotion, contenu trop élargi ou trop spécialisé.

Et s'il y avait la pertinence politique? En 1987, le grand bouillonnement culturel et féministe des années 1970, qui avait porté nos débuts, s'est estompé depuis longtemps, emporté comme d'autres mouvements sociaux par la morosité post-référendaire et le culte du Québec inc. Dure époque pour commercialiser un produit idéologique!

En entrevue à la revue *L'Autre actualité*, à l'hiver 1988, puis à *La Parole mêtèque* un an plus tard, Ariane Émond, Francine Pelletier et moi évoquons plus précisément l'évolution du féminisme québécois, devenu beaucoup plus individualiste que collectif: comment satisfaire toutes ces féministes, d'autant plus que les grands médias ont compris et couvrent mieux les sujets «féminins» autrefois méprisés? «Pour une presse d'opinion, il y a des moments de pertinence historique plus marqués. *La Vie en rose* était nécessaire dans les années 80, elle représentait une parole publique, à laquelle s'identifiaient des femmes isolées de toutes sortes de régions et de milieux. Six ans plus tard, le mouvement féministe avait évolué et *La Vie en rose* aurait dû changer profondément pour continuer d'être aussi pertinente.»

Mais changer comment? L'étiquette féministe devenant contraignante sinon impopulaire, aurait-il fallu transformer *La Vie en rose* en presse d'opinion de gauche et mixte pour ratisser plus large? Au risque de perdre à jamais tout un noyau de lectrices fidèles? Aurait-il fallu plutôt revenir à la perspective plus idéologique et anarchique des débuts, comme le réclamaient depuis longtemps certaines lectrices? Difficile, puisque les collaboratrices qui incarnaient le mieux cette orientation avaient quitté le navire depuis longtemps, et financièrement suicidaire. Ou alors, troisième option, aurait-il fallu renoncer à la visibilité et nous contenter d'une publication modeste et peu coûteuse, pour abonnées seulement? Pour nous, qui trouvions notre première gratification, notre plus grande fierté, à sortir le féminisme des confins du mouvement des femmes, ce retour en arrière, à la marginalisation de 1980, semblait inacceptable.

Débordées par la production mensuelle, sans beaucoup de recul critique et le plaisir des débuts de plus en



plus entravé par les objectifs de rentabilité, nous avons donc perdu la longueur d'avance que nous avions en 1980... Et puis, autant l'avouer, nous n'avons pas su laisser assez d'espace pour susciter une relève de jeunes journalistes féministes. Comme trop de collectifs avant nous, nous avons aussi cédé à la fatigue.

Nous nous sommes donc éparpillées. Comme on survit au deuil longtemps pressenti d'une amie très chère, parfois coupables d'être soulagées quand tant d'autres pleurent la morte... nous sommes allées cultiver notre vie privée, écorchée par le zèle et les longues heures de travail des années précédentes. Des amitiés ont survécu, d'autres pas. Certaines ont poursuivi en journalisme, d'autres pas, toutes sont demeurées profondément féministes. La vie a continué.

épilogue

Un jour de l'automne 2004, portée cette fois par la mémoire, Hélène Pedneault est apparue les baguettes en l'air et nous a apostrophées : « *La Vie en rose* aura 25 ans en mars 2005. Il faut fêter ça ! Nous, les féministes, nous avons toujours peur de célébrer nos bons coups et nos héroïnes ! » Comment dire non ? Même si le magazine, après tout, n'a vécu que sept ans, nous savons qu'il a marqué bien des Québécoises, à une époque moins blasée.

Devant :
Nicole Campeau,
Ariane Émond, Nicole
Morisset, Sylvie
Dupont.
Derrière : Françoise
Guénette, Lise
Moisan, Louise
Desmarais, Francine
Pelletier, Hélène
Pedneault.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvons en janvier 2005, une dizaine de quinquagénaires en goguette à la campagne. Les retrouvailles sont aussi émouvantes que délirantes entre ces femmes dont plusieurs se sont perdues de vue depuis plus de 15 ans. Premiers sujets de conversation ? Les amours, la job, mais aussi – nous avons vraiment vieilli – la santé : ménopause, hormones, poids... Jusqu'à suggérer de lancer un magazine baptisé

La Vie en arthrose! Le calme revenu, nous cherchons comment concilier la fête, la mémoire, le sens de l'histoire... et cette envie brûlante de placer encore notre mot.

Dix mois plus tard, tous ces rêves ont pris forme : une grande affiche (*Merde! La Vie en rose n'a pas dit son dernier mot*), une fête extraordinaire fin mars à Montréal, les 50 numéros de *La Vie en rose* désormais accessibles gratuitement sur le site Internet de la Bibliothèque nationale du Québec (bnquebec.com) et pour finir ce numéro hors-série 2005. Notre vrai dernier mot.

Car je doute que nous répétions l'expérience. J'ai parfois l'impression d'avoir revécu en accéléré, depuis un an, les sept ans du magazine, de l'euphorie des débuts aux compromis de la fin. Et je ne parle pas ici de profonds conflits idéologiques, de ce que nous appelions à l'époque la « ligne dure » et la « ligne molle ». Des conflits de personnalité, peut-être. Mais surtout de grands pans de nature humaine – je ne dis pas féminine – dévoilés par l'urgence : malaises irrésolus, enjeux de pouvoir, qualités et défauts bétonnés par le temps, blocages, méfiances et malentendus.

Il ne suffit pas de s'estimer profondément, ni de vouloir la même chose, au fond. Il ne suffit surtout pas de se dire pluralistes. L'écrivain britannique Oscar Wilde écrivait : « Appuyez-vous sur les principes, ils finiront bien par céder. » Nos principes, nos bonnes intentions, ont parfois cédé sous la pression. Ce n'était pas toujours joli, Angelina, mais c'est la vie. Les féministes ne sont pas des saintes, en effet. Mais qui voudrait finir sa vie avec sainte Thérèse d'Avila ?

L'important, c'est d'avoir tenu le coup, d'avoir animé la fête et d'avoir peut-être un peu ranimé l'esprit de *La Vie en rose*. D'avoir surtout produit ce hors-série ambitieux et imparfait – imparfait parce qu'ambitieux, probablement – que nous vous offrons aujourd'hui. Et maintenant nous, les filles de *La Vie en rose*, allons faire ce que nous faisons le mieux ensemble : rigoler, critiquer et lever nos verres à votre santé. Que l'on continue ! *La Vie en rose* est morte. Vive le féminisme !

FRANÇOISE GUÉNETTE, rédactrice à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et animatrice de débats publics.



Au bonheur des titres

Pour alléger l'atmosphère et cédant à son faible pour les jeux de mots faciles(!), *La Vie en rose* s'est beaucoup amusée avec les titres. En voici quelques-uns en rappel. Et comment oublier la chronique délinquante? De 1982 à 1987, Hélène Pedneault en signa 31, toutes chapeautées par le titre «Y a-t-il un... dans la salle?» : «Y a-t-il une patate frite dans la salle?», «Y a-t-il un Georges-Hébert Germain dans la salle? ou Le syndrome du couillon», «Y a-t-il un régime dans la salle, socialiste, péquiste ou Scarsdale?», «Y a-t-il une catastrophe dans la salle? ou Mieux vaut tomber en amour qu'en désuétude», «Y a-t-il une manipulation dans la salle?», «Y a-t-il un lifting dans la salle? ou Les filles, sauvons la face!».

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 86-12-9 /2 84-9-34 /3 87-5-9 /4 83-11-44 /5 86-5-25 /6 84-9-29 /7 82-11-52 /8 84-9-25 /9 85-6-44 /10 84-7-44 /11 85-11-38 /12 84-9-11 /13 87-5-13 /14 86-7-35 /15 87-1-5 /16 5-6-41

Y A-T-IL UN OUI OU UN NON DANS LA SALLE? 1

PAPE POP (EN) PLASTIQUE 2

Y A-T-IL UNE RAISON DE VIVRE DANS LA SALLE? 3

Elles dessinent par la bande 9

TA GUEULE, FOIE GRAS 14

QUEEN KONG court toujours 4

L'INSOUTENABLE LÉGER ÉTÉ DES LETTRES 10

ÉTHIQUE ET TACT 15

Paumée, comme un camembert sénile... 5

La vie en Rolls
par Gérald Codin 11

PAR LA BOUCHE DE LEURS CANONISATIONS 6

To shave or not to shave? 12

Des femmes et des arts à Sao Paulo: «DIEU EST BRÉSILIENNE!» 7

L'AGACÉE DES AVALÉS 13

Bas, bobettes et borborygmes 16

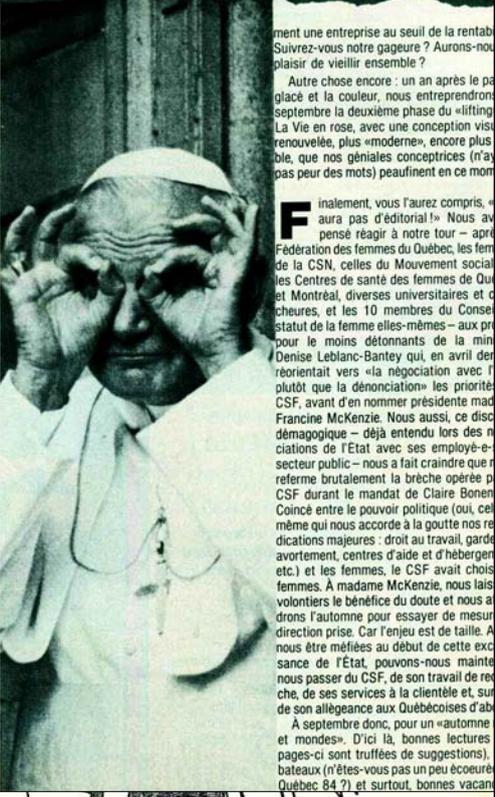
UNE PIZZA POUR LA PAPESSE 8



LE POUVOIR A-T-IL UN SEXE?

CIEL QUE VOIS-JE?

estivale
sixième année
se entame sa
pe attend pas
ons annoncé le
; une photo du
st sous le signe
en septembre
magazine. Plus
sur les femmes
'abord par des
tes. Nous n'au-
re avec Jean-
les femmes»,
is Québécoises
méricaine Mary
enise Boucher,
nnantes, vous
endant les lonct-
de la visite
mi-septembre.
s catholiques
ce cachée de
lus répressive
qui avons déjà
ens contracep-
pas lesbiennes
pour autant ?
in.
r Vie en rose
ncine Pelletier
e des élections
ait des femmes
revenus avec la
ig, avec les
therine Rihoit,
ise Collin ; des
grès de l'AFEAS
Suepht sur les
etc.
n rose ne chan-
me certaines
la cause de la
r, vous devez,
er votre exem-
pilo... pendant
es coins pour
production. Le
venir un
les promot

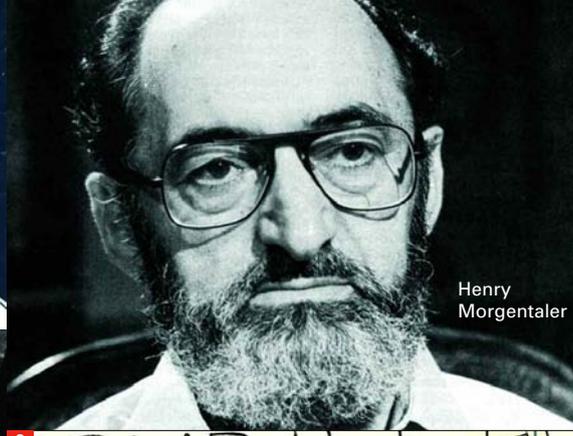


ment une entreprise au seuil de la rentab
Suivez-vous notre gageure ? Aurons-nous
plaisir de vieillir ensemble ?
Autre chose encore : un an après le pa
glacé et la couleur, nous entreprendrons
septembre la deuxième phase du «lifting
La Vie en rose, avec une conception visu
renouvelée, plus «moderne», encore plus
ble, que nos géniales conceptrices (n'y a
pas peur des mots) peaufinent en ce mom

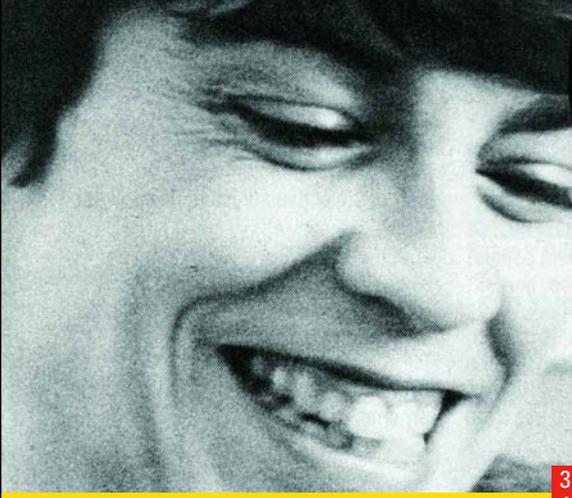
Finalement, vous l'aurez compris, «
aura pas d'éditorial !» Nous av
pensé réagir à notre tour — après
de la CSN, celles du Mouvement social
les Centres de santé des femmes de Qu
et Montréal, diverses universitaires et
cheures, et les 10 membres du Conse
statut de la femme elles-mêmes — aux pr
pour le moins détonants de la min
Denise Leblanc-Bantey qui, en avril der
réorientait vers «la négociation avec l'
plutôt que la dénonciation» les priorité
CSF, avant d'en nommer présidente mad
Francine McKenzie. Nous aussi, ce disc
démagogique — déjà entendu lors des n
ciations de l'Etat avec ses employé-e
secteur public — nous a fait craindre que
réferme brutalement la brèche opérée p
CSF durant le mandat de Claire Bonnet
Coincé entre le pouvoir politique (oui, cel
même qui nous accorde à la goutte nos ré
dications majeures : droit au travail, gardé
avortement, centres d'aide et d'hébergement
etc.) et les femmes, le CSF avait chois
femmes. A madame McKenzie, nous lais
volontiers le bénéfice du doute et nous a
drons l'automne pour essayer de mesur
direction prise. Car l'enjeu est de taille. A
nous être mêlées au début de cette exc
sance de l'Etat, pouvons-nous mainte
nous passer du CSF, de son travail de re
che, de ses services à la clientèle et, sur
de son allégeance aux Québécoises d'ab
A septembre donc, pour un «automne
et mondes». D'ici là, bonnes lectures
pages-ci sont truffées de suggestions),
bateaux (n'êtes-vous pas un peu écoeuré
Québec 84 ?) et surtout, bonnes vacan



La Conquête de l'Ouest



Henry Morgentaler



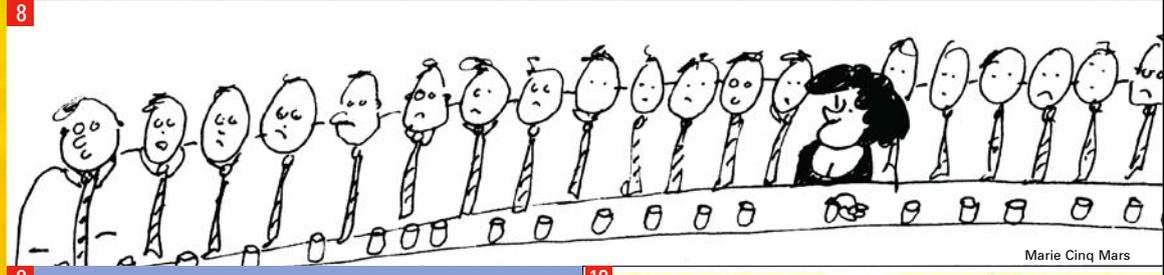
Andrée Brochu

LA VIE EN ROSE
Le magazine féministe d'actualité

ENFIN LIBÉRÉES!
SPÉCIAL RIRE JAUNE

TEST: Féministes, avez-vous évolué?
INVITÉES SPÉCIALES: Jacqueline Barrette, Les Folles alliées
LA FRANCE: Ses valeurs éternelles, Sa ministre Yvette Roudy

Diane O'Bomsawin



Marie Cinq Mars

LA VIE EN ROSE
SPÉCIAL USA

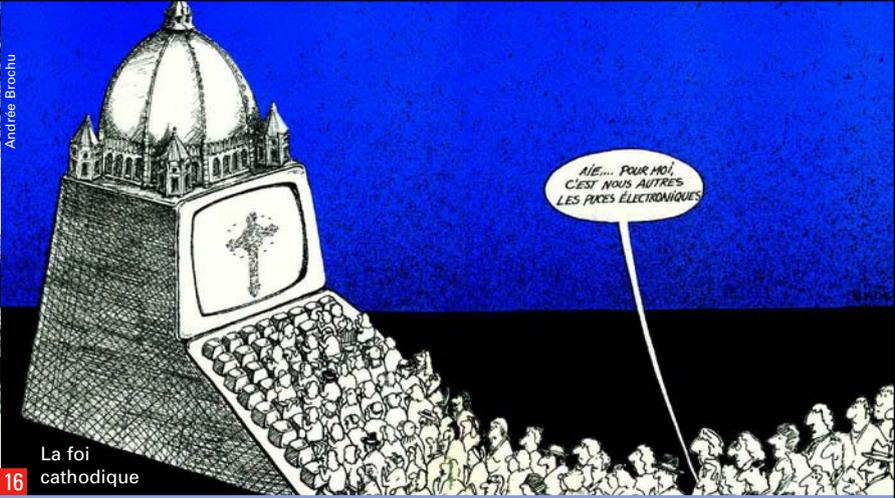
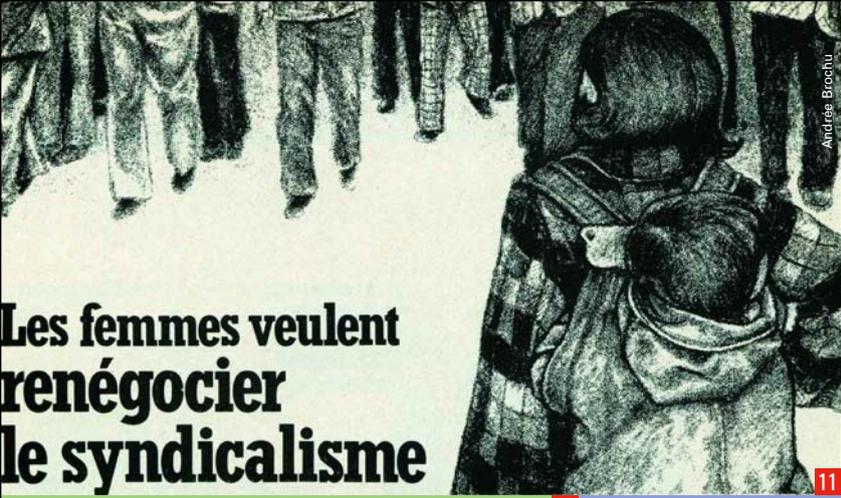
Encore mensuel!

Kate Millett
«Tribulations d'une Querrelle»
Viviane Plouffe
«L'Amérique et le pouvoir»

Les Américaines et le pouvoir

Visibilité lesbienne

Dire nos choses



Les femmes veulent renégocier le syndicalisme

La foi cathodique

MÊME... POUR MOI, C'EST NOUS AUTRES LES PÈRES ÉLECTRONIQUES

12

LA VIE EN ROSE 1980-1987

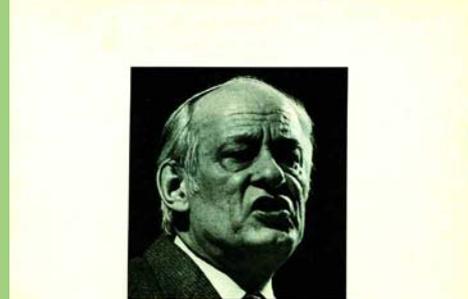
Le pouvoir

Au cœur même du féminisme, il y a une quête de liberté et d'affranchissement. À plusieurs reprises, *La Vie en rose* s'est donc interrogée sur le pouvoir, sur les stratégies des femmes pour gagner du pouvoir sur leur corps, leur sexualité, leur travail, leur vie privée ou professionnelle. Nous avons remis en question le syndicalisme, le militantisme et bien sûr la politique. Le pouvoir est-il différent entre les mains des femmes? Pourquoi le craignons-nous? Les pratiques féministes



sont-elles elles-mêmes à réévaluer? Et... sommes-nous vraiment des femmes libérées?

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): / 1 85-12-20 / 2 82-3-0 / 3 84-7-14 / 4 86-3-0 / 5 85-2-12 / 6 83-11-36 / 7 84-7-5 / 8 83-1-57 / 9 84-10-0 / 10 86-10-12 / 11 83-11-17 / 12 85-2-32 / 13 83-11-22 / 14 82-11-43 / 15 80-5-3 / 16 83-9-36 / 17 85-3-0 / 18 86-4-30 / 19 84-7-14



Où nous mènent les féministes d'État?

13

Première partie:

Questions d'ordre général sur les structures syndicales.

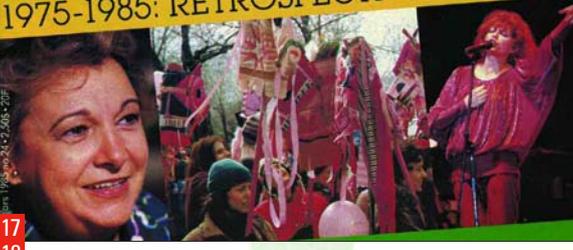
1- Parmi les lettres ci-dessous, identifier les abréviations des noms de syndicats ou centrales que vous connaissez?

- A- LSD
- B- PCP
- C- CTC
- D- PCCMLY
- E- FTQ-CEQ-CSN
- F- JMJ
- H- BCBG



LES FÉMINISTES SE CRITIQUENT

1975-1985: RÉTROSPECTIVE PHOTOS



14 17 15 18

19

LE REFERENDUM: SOUVERAINES ET ASSOCIÉES, NOUS REPONDONS À LA QUESTION

OUI

OU

NON

ACTUALITÉ Confrontation d'un violeur



Onze femmes en colère

Qu'est-ce qu'elle donne, la colère des femmes, lorsqu'elle s'exprime de façon non violente et efficace? À quelques jours du premier Colloque québécois sur l'intervention féministe, voici une petite histoire.

par Françoise Guénette



Les enfants de Simone de Beauvoir

par Nancy Huston



Photo: Gisèle Freund

Paris, 1968

Entre 1949, date à laquelle fut publié le **Deuxième Sexe**, et 1970, date qui marque la renaissance du féminisme en France, S.de B. a changé d'avis au sujet de la lutte des femmes; notamment elle a cessé de croire qu'il fallait subordonner celle-ci à la lutte des classes, et que le socialisme mettrait fin comme par magie au sexisme. Sur certains points cependant, elle est demeurée fidèle à ses prises de position initiales. Dans une interview récente, par exemple, elle a déclaré (je cite de mémoire): «Le néo-féminisme n'est pas du tout mort, il se porte très bien; il s'est égaré pendant un moment dans l'impasse de la Différence mais maintenant il s'en sort». Ce que recouvre ici le mot «Différence», c'est un courant du mouvement des femmes



Nancy Huston

CELLES QUI NE VEUIENT PAS D'ENFANT



5 6

Au Québec, en 1986, 16 000 enfants sont victimes de négligence



LES MÈRES MAL AIMÉES

fiornelle ou non. Au Québec, plus de 16 000 enfants sont victimes de négligence. La négligence, c'est

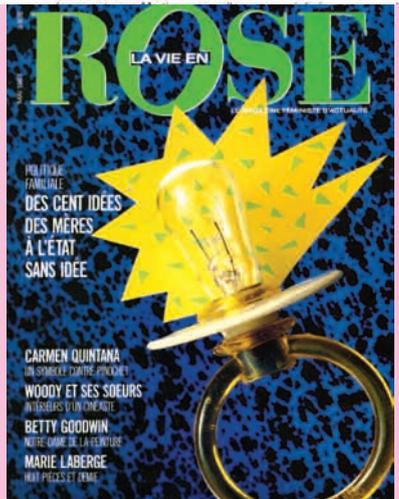
2 3

Serons-nous des incubateurs ambulants?

Diane O'Bomsavin



7



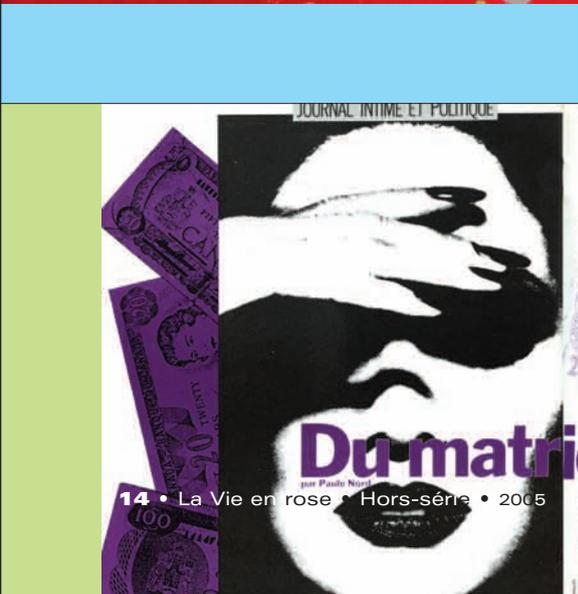
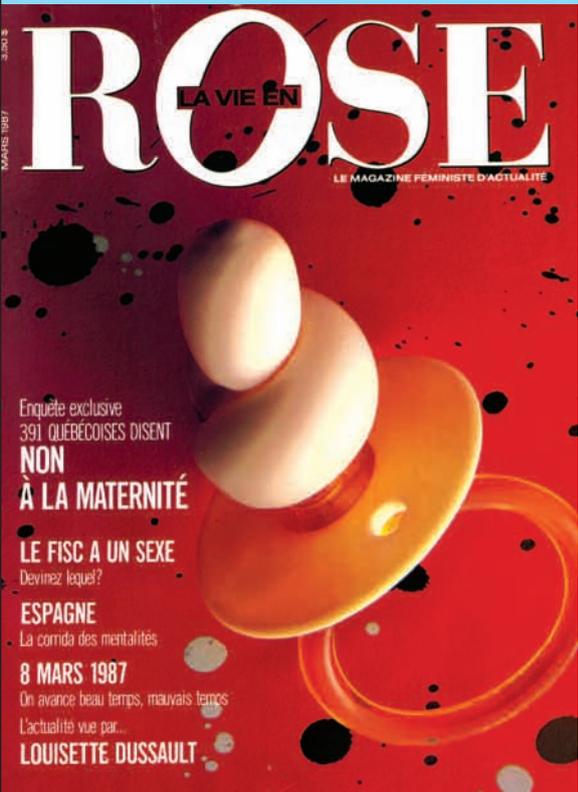
8

1979 - ANNEE INTERNATIONALE DE L'ENFANT

Les femmes ne sont pas nées pour se soumettre.

Nous aurons les enfants que nous voulons.

opération 100 femmes



Quoique attiré une femme à l'âge vier et une adolescente de quinze ans vivant de prostitution dans le Plateau Mont-Royal.

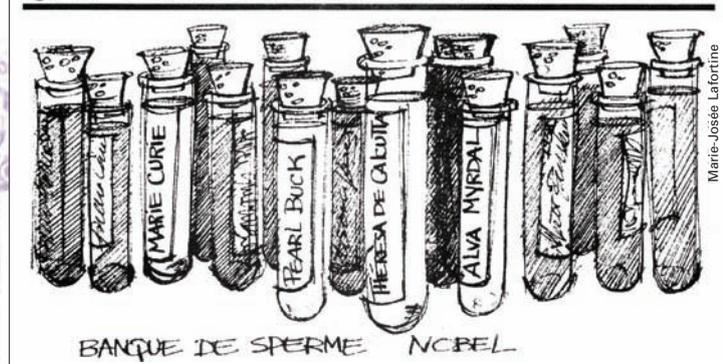
« Je suis une femme, un peu plus et un peu moins que dans la réalité... »

« Je suis une femme, un peu plus et un peu moins que dans la réalité... »

« Je suis une femme, un peu plus et un peu moins que dans la réalité... »

4 9

L'insémination artificielle, UNE QUESTION-CLEF



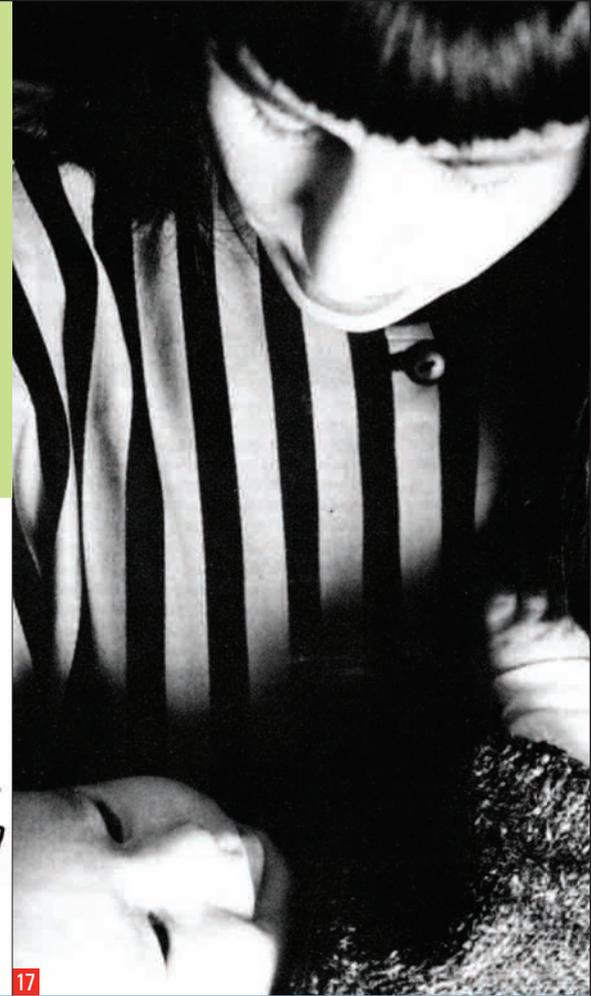
BANQUE DE SPERME NOBEL

Marie-Josée LaFortune



CHRISTINE OLIVIER
À la défense de Jocaste

La diva vient de s'asseoir devant les quelque 350 personnes qui assiegent le salon exigü. Son image est transmise dans d'autres salles ou d'autres centaines de tons hochent déjà la tête. Bignés, hâtes, la diva sourit largement, chaleureusement. C'est une mère pour nous. Elle reçoit les applaudissements comme son dû, elle s'attendait à voir 30 personnes, pas 500... Oui, c'est un franc succès pour les hommes nous...



LES MÈRES!
MAIS
 QU'EST-CE
 QU'ELLES
 VEULENT?



10 12
 11 13



14

LA VIE EN ROSE 1980-1987

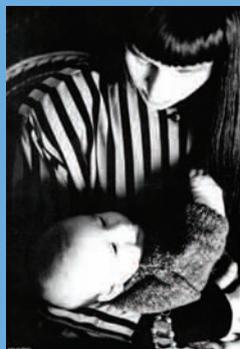
La maternité

J'ai peur de ne pas être une bonne mère pour ma fille
 J'ai peur de ne pas être correcte
 D'la mélanger, d'la bousculer, de ne pas lui en donner assez
 Des fois j'ai peur d'être une bonne mère
 De me faire manger
 De me faire fourrer
 Des fois j'ai peur de trop l'aimer
 J'ai peur de me perdre
 Des fois, je me perds
 Mais j'ai le courage de me retrouver
 J'ai peur d'être sa mère toute ma vie!
 J'ai le courage d'être sa mère aujourd'hui...

Francine Tougas, GRANDIR

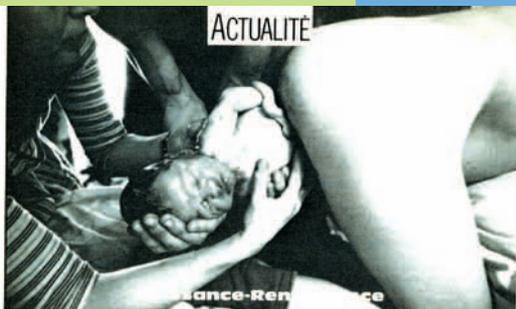
«Mais dites-leur vous-mêmes!... Je suis plus capable de jouer à la mère-police!... Je suis pas capable d'être la mère idéale dont vous rêvez dans chacune de vos têtes pour ces enfants-là!... Puis je refuse d'être votre mère aussi! De vous protéger comme des enfants, de mes propres enfants...»

Louissette Dussault, MÔMAN



Après l'avortement, la reconnaissance des sages-femmes a été une immense bataille des années 1980. De la maternité elle-même, nous n'avons pas beaucoup chanté les joies, les plaisirs quotidiens. Nous avons plutôt scruté à la loupe les difficultés d'élever sa marmaille, souvent en solo, sans trop de moyens financiers ni d'aide de l'État. Les garderies à 5\$ ou 7\$ n'existaient pas à l'époque, les femmes enceintes se faisaient mettre à pied cavalièrement, les pères étaient moins nombreux à partager les tâches. Tout cela nous préoccupait ; nous y avons consacré des dossiers, des fictions, des journaux intimes, des dizaines d'entrevues et quelques caricatures rigolotes.

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 84-3-41 /2 87-3-0 /3 85-4-14 /4 84-3-41 /5 87-3-30 /6 86-12-10 /7 87-5-0 /8 82-3-37 /9 82-22-34 /10 85-4-40 /11 87-5-18 /12 82-11-50 /13 82-11-23 /14 82-11-29 /15 85-2-22 /16 82-11-32 /17 87-5-25



Accoucher autrement

Profession: SAGE-FEMME

Dans ce dossier, nous avons abordé l'élevage des enfants plutôt que nous attarder au fait d'enfanter comme tel. Mais s'il nous paraissait essentiel d'évaluer les pièges et les pouvoirs de la maternité, comment oublier l'accouchement, un des hauts lieux de cette dichotomie? Et comment faire fi du fait que de plus en plus de femmes accouchent à la maison, loin des contraintes du système médical et idéalement avec l'aide d'une sage-femme.



SPÉCIAL ÉTÉ

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

TENTER L'ÉROTIQUE

NOUVELLES INÉDITES
MARIE-CLAIRE BLAIS
ANNE DANDURAND
LOUISE DESJARDINS
LUCIE GOUBOUT
MARIE-FRANÇOISE HÉBERT
MONIQUE LARUE
CAROLE MASSE
HELENE PEDNEAULT

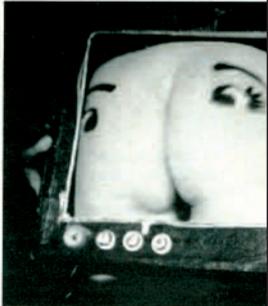


**Les féministes
baisent-elles mieux
que les autres?**

par Bruno Boutot

THÉÂTRE

**Appeler
un cul
un cul**



Pat Olesko en pleine métamorphose

**Blues sur
un air
de rupture**

Texte et illustration :
Ginette Loranger



3 8
2 9

**Les femmes
et les
municipalités**



**La porno
a une ville?**

ROSE

LA VIE EN

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

renouvelée
le second début de
La Vie en Rose

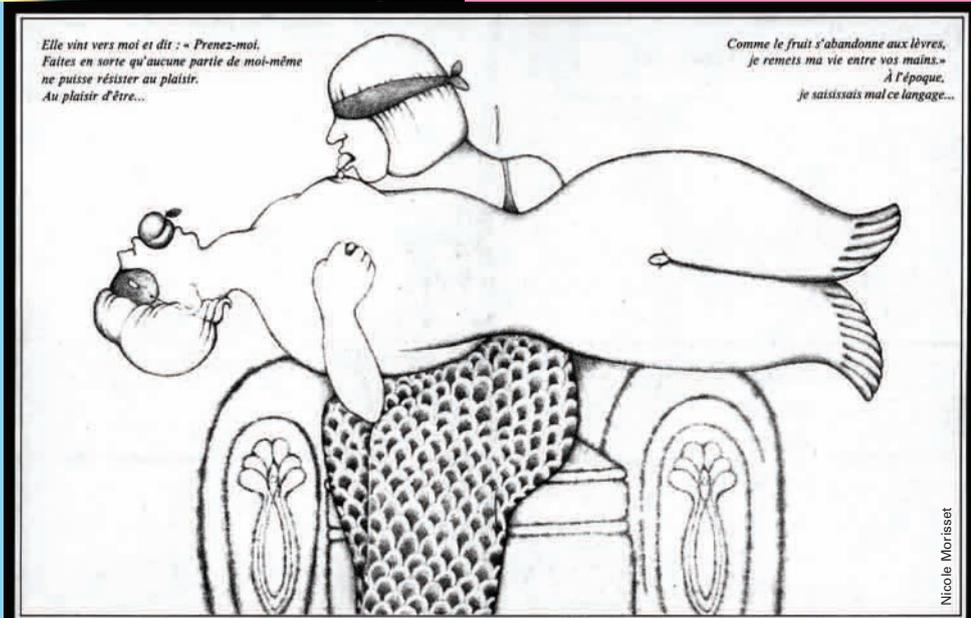
MALADIES
TRANSMISES
SEXUELLEMENT
**MORTELLES POUR
LA VIE AMOUREUSE?**
enquête et sondage

FORESTIER, SÉGUIN,
PARIS, TREMBLAY
retour en force

ON N'A PLUS LA POLICE
QU'ON AVAIT
histoire vraie

MARIE CARDINAL
ces salauds de terroristes!

10



Elle vint vers moi et dit : « Prenez-moi.
Faites en sorte qu'aucune partie de moi-même
ne puisse résister au plaisir.
Au plaisir d'être...

Comme le fruit s'abandonne aux lèvres,
je remets ma vie entre vos mains.»
À l'époque,
je saisissais mal ce langage...

la Vie en Rose
CENTERFOLD

événement

**SYMPOSIUM SUR LA PORNOGRAPHIE
ET LA VIOLENCE DANS LES MÉDIAS**

SOURIS, TU M'EXCITES!

Toronto, dimanche 5 février, 8 h 30. Le grand Symposium sur la violence dans les médias et sur la pornographie sexuelle... par une conférencière religieuse interconfessionnelle célébrée par un ministre protestant, un prêtre catholique et une femme rabbin. Etyev Goldstein, qui figurera plus tard parmi la pléiade de polémistes et qui se remémore, aussi, aux côtés des «féministes enrages»... Mais n'attirez pas trop vite.

Les pistolets féministes

WOMEN SAY NO TO MALE VIOLENCE

5

sexualité

Le point "G" à l'ordre du jour

6

7

ACTUALITÉ FÉMINISTE

**Une prostituée
vaut-elle une
statistique?**



Christine Lajeunesse

2
1 3

Leurs pères à elles

«Je voulais dire que j'avais 24 ans quand mon père est mort et j'ai dit: J'avais 24 ans quand je suis mort.»

C'est avec ces lignes que commence «Mon père à moi» (voir LVR, mars 1985), ce fameux texte d'Hélène Pedneault qui parle de ce dont les féministes parlent très peu, pour ne pas dire jamais: le rapport au père. «Une erreur, dit Hélène, quel que soit le père qu'on a eu.»

«Moi, j'ai aimé mon père d'amour (...), il a été l'homme de ma vie. (...) Je voudrais savoir si d'autres femmes ont vécu ce lien aussi fort que moi et quelle importance cette identification au père a eue dans leur vie (...). Je pose des questions, j'ouvre une porte.»

Beaucoup plus de femmes qu'on aurait cru ont saisi l'occasion d'aborder ce sujet exceptionnel. Trop, en tout cas, pour pouvoir toutes les publier, surtout toutes les publier en même temps. Voici donc un premier échantillonnage qui, à notre avis, illustre bien la variété et peut-être surtout la profondeur des sentiments qu'entretiennent bon nombre de femmes pour leurs pères. À tel point, d'ailleurs, qu'on peut effectivement se demander s'il ne s'agit pas là d'un oubli considérable dans la conscience féministe... F.P.



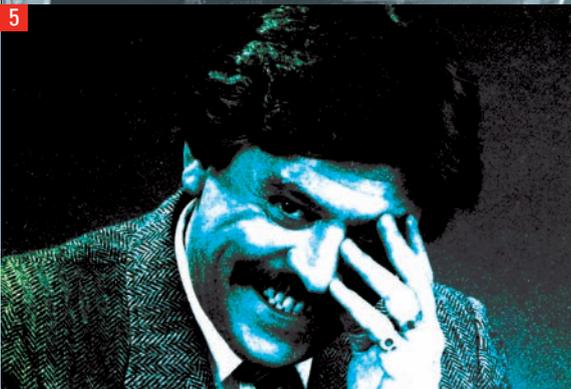
DES HOMMES POUR LE DIRE

Textes de: Jean Beaudry, Alain Besré, Bruno Boutot, Marc Chabot, Michel Chartrand, Pierre Foglia, Hervé de Fontenay, François Fournier, Gérard Godin, Pierre Huet, Jean-Claude Ledierc, Gaston L'Heureux, Robert Morency, Richard Poulin, Michel Roy et Bernard Tanguay



4 5

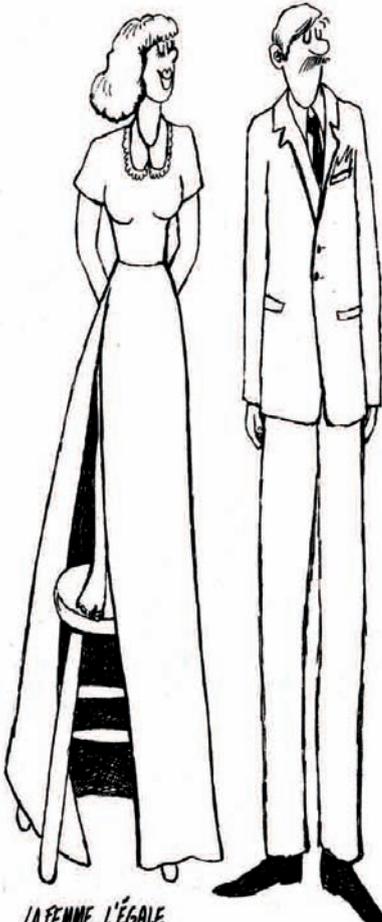
Les hommes à poussette



Mâle adroit

par Gaston L'Heureux

9 10



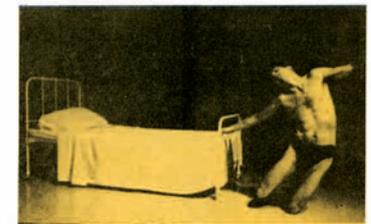
LA FEMME, L'ÉGALE DE L'HOMME?

BROCHO

théâtre
LE 15^{ème} FESTIVAL DU JEUNE THÉÂTRE À QUÉBEC, DU 19 AU 24 MAI:

De nouvelles paroles d'hommes ?

as rendu compte tout de suite de ce festival, qui se tenait pour la première fois à Québec et marquait le



L'homme rouge, de et avec Gilles Maheu

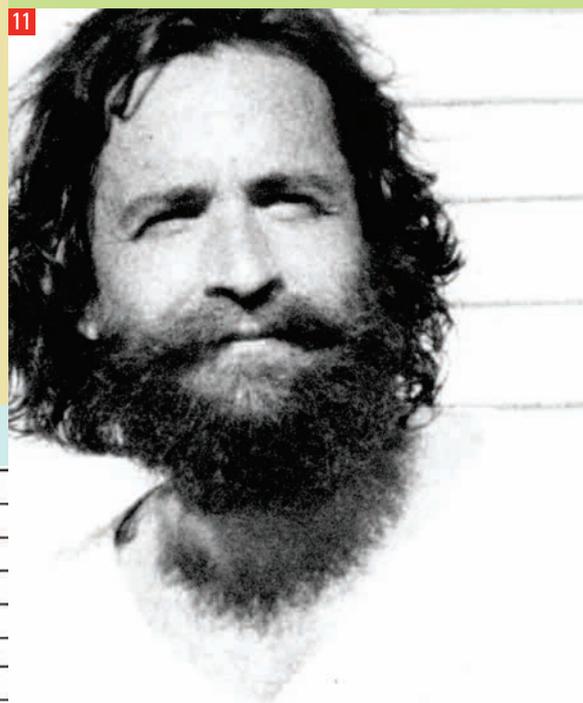


6 7 8

Diane O'Bomsawin

AIMONS-NOUS LES HOMMES?

11



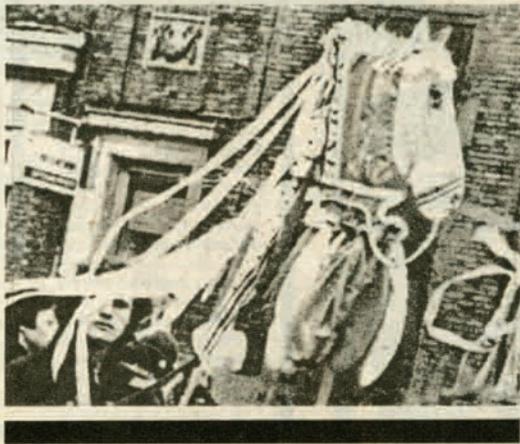
Un et une font deux

par Bernard Tanguay

POURQUOI N'Y A-T-IL PAS DE GRANDES FEMMES ARTISTES ?⁽¹⁾

DANS le domaine des arts, les femmes représentent 60 p.c. des étudiants et plus de la moitié des enseignants. On les retrouve nombreuses dans la gestion des petites galeries, mais pour ce qui est de la diffusion de leur production artistique, elles ne comptent plus que pour environ 20% des exposants dans les musées et les galeries. A l'échelon supérieur, c'est-à-dire dans l'administration des musées et des programmes gouvernementaux, dans la composition des jurys ainsi que dans la gestion des gros projets, le pourcentage de femmes est inférieur à 10 p.c. Ajoutons à cela que dans les demandes de bourses présentées aux différents organismes culturels, les femmes réclament en moyenne \$3 000 tandis que les hommes évaluent leurs besoins à \$20 000 par année environ.

Ce sont là quelques statistiques qui ont été présentées lors d'une table ronde organisée par la galerie Powerhouse le 27 mars dernier². Si approximatives soient-elles, ces statistiques n'ont rien

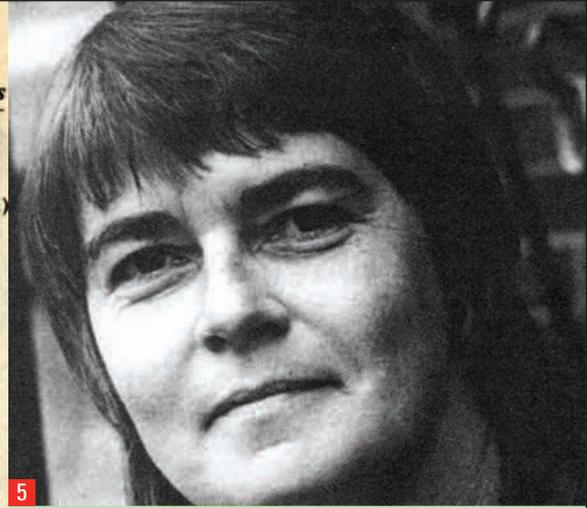


Artistique ou politique ? Souhaitant insuffler de la bonne humeur dans la manifestation du 8 mars, Lise Nantel et Marie Décar y lançaient l'année dernière l'idée de « L'Escouade des couleurs ». Parmi d'autres réalisations (les grands personnages de Maire-Claire Marcell et l'Oiseau blanc de la paix), elles paradèrent trois bannières mythiques, la Mère, la Fille et la Folle, dites « Les Chevalières des temps modernes ». Pour les accompagner, elles créèrent cette année « La Chevauchée rose » : une vingtaine de chevaux roses fabriqués avec des balais recouverts de tissus. « L'Utilisation systématique des balais et de la couleur rose vise à récupérer pour nous-même les symboles de notre soumission. » Cette marche attira environ 10 000 personnes. Photo: Joyce Rock

la comme ailleurs et montrent Ferron) c'est-à-dire féministes

Certaines prônent le regroupement des femmes artistes afin de promouvoir la conscience féministe, d'autres en craignent au contraire l'effet « ghettoisant ». Les problèmes sont loin d'être résolus dans ce domaine, ils ne sont même pas encore posés avec clarté.

Toutefois, si on en juge par la détermination des huit femmes revenues malgré tout le lendemain de la veille, on peut s'attendre à ce que certains événements se produisent cette année. Par exemple, il a été question de profiter de la présence de Judy Chicago à Montréal en mars 82 pour manifester la présence des Québécoises dans les arts. On a aussi pensé à organiser une série de conférences qui permettraient à toutes de recevoir de l'information, ce qui manque énormément. (Qui est Judy Chicago? Que fait la galerie Powerhouse? Qu'est-ce que l'Art féministe?) et de mieux cerner la question. Le but de cette chronique sera d'en rendre compte.



5



Nicole Brossard et Adrienne Rich: conscience lesbienne et littérature

JOCELYNE LÉPAGE 1 6

2 3



LA VIE EN ROSE 1980-1987

La culture



Boulimique de culture, *La Vie en rose* l'a été! Nous avons systématiquement reflété le travail d'écrivaines, de chanteuses, d'actrices, d'artistes en arts visuels, de vidéastes et de cinéastes. Des Québécoises dont Léa Pool, Nicole Brossard, Charlotte Laurier, Andrée Lachapelle, Phyllis Lambert, Paule Baillargeon, Kim Yaroshevskaya, Monique Proulx, Betty Goodwin. Des étrangères comme Judy Chicago, Adrienne Rich, Sylvia Plath, Barbara, Margarethe Von Trotta, Marguerite Duras. Nous avons aussi révélé des créatrices qui n'avaient pas toujours, des médias, l'attention qu'elles méritaient. Ou des phénomènes comme ces *blueswomen* américaines, ces dessinatrices de bandes dessinées, ces théoriciennes féministes de l'art. Enfin, nous avons posé un regard critique sur la culture de masse, des vidéoclips qui prenaient leur envol jusqu'aux graffitis et aux grands rendez-vous culturels.

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 81-6-55 /2 870-1-40 /3 82-6-26 /4 86-11-46 /5 81-9-50 /6 81-9-50 /7 84-12-54 /8 81-12-60 /9 84-7-22 /10 82-3-68 /11 86-3-48 /12 85-4-48 /13 82-9-52 /14 85-7-44 /15 84-10-51

LE RETOUR DES CHANTEUSES À COFFRE ET À CONTENU

1 Paule Baillargeon Le vrai visage d'Alzheimer

Sonia, c'est une mère et une fille aux prises avec la terrible maladie d'Alzheimer. C'est aussi le retour de la comédienne Paule Baillargeon à la réalisation, six ans après la controversée Cuisine rouge.

par Diane Poltras

Landry et Nantel Deux chambres à soi

«Une chambre-refuge, certes, mais aussi de quoi vivre, du temps devant soi: tout ce qui a longtemps manqué, entre autres choses, aux femmes qui naquirent douées.»

2



«Une chambre à soi»: installation de Lise Landry



Marie-Hélène Robert

Source La Vie en rose (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): / 1 86-04-42 / 2 86-9-48 / 3 86-7-18 / 4 86-10-47 / 5 86-7-25 / 6 86-4-43 / 7 85-12-48 / 8 86-5-49 / 9 81-9-52 / 10 86-10-49 / 11 87-2-50 / 12 84-1-60 / 13 87-3-57 / 14 87-3-48

3 4 Von Trotta à l'heure de «Rosa Luxemburg»



Le privé et le politique



Pauline Morvey, Lise Vallancourt

À la recherche de l'héroïne moderne

se au com-
pessier.
son arrive
amants, en
de garces,
en les qua-
si son ap-
lars les po-
pous dans
de, 68 ans,
aussi, porte-
ra gievou
la destinée

), il aurait
e réconfor-
ne Sordide
font en di-
més. Mais
a Jugement
un bouquet
brillé et de
uviné qu'il
vétements
difficile de
re son pro-
della sera
Il n'en est
e bon vieux
monde se-

depuis six
travail. Du
uffaire.
les lions de
pu le sépa-
embarras-

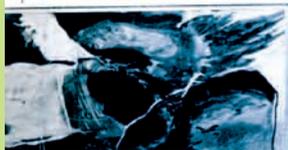
LE TISSU

par Louise Leblanc

Pour la centième fois, cette idée lui revient. Pour la centième fois, il le respire. Dans l'appartement d'Isabella, tout laisse plutôt croire à une sordide histoire de viol. Les marques sur le corps de la victime: des coups, des brûlures de cigarette. Ils devaient être trois ou quatre. Il y avait plusieurs verres, deux bouteilles de grappa Nardina violet. Une foule d'autres indices. Pourtant, cela n'avait mené nulle part. De véritables fantômes, ces violeurs.

Depuis la mort de la jeune femme, il retourne régulièrement sur les lieux du crime. Ce qui n'est pas le cas du (ou des) meurtrier. D'ailleurs, en quarante ans de carrière, il n'en a pas rencontré un seul qui semblât connaître le dicton populaire. Ce n'est donc pas dans l'espoir de voir rôder un suspect dans les parages. Il ne peut pas non plus montrer chez Isabella: l'appartement est déjà occupé par d'autres locataires. Pourquoi, alors? Il

L'art dans la ville



Une exposition de peintures dans le métro, un premier concours d'affiche, pour ne rien dire des graffiti qui pullulent... En envahissant la ville, l'art deviendra-t-il plus accessible?

par Line McMurray

Louise Marleau



Doute et séduction

Dans Exit, qui paraît cet automne, la comédienne Louise Marleau joue Marie, une musicienne obsédée par le passé et la mort. Comment l'inoubliable interprète d'Anne Trister a-t-elle vécu ses derniers rôles? «Je suis quelqu'un qui doute», a répondu à Claire Dé cette femme qui n'est pas trop belle pour être vraie.

8 10 9 11

Francine Noël Une vieille passion

Francine Noël est aujourd'hui connue pour son premier roman, Maryse. Et quel roman! Avec sa publication, cette femme de 40 ans, mère d'un enfant, fut projetée au rang (très clairsemé au Québec) des auteur-e-s à succès. Deux ans après sa parution, Maryse continue de gagner des lectrices et des lecteurs. Il fait même l'objet d'une publication en feuilleton dans La Presse.

par Marie-Claude Trépanier



Suzanne Jacob

LÉA POOL ou le cinéma de la différence



STRASS CAFÉ. Exit, incommunicabilité, communion imaginaire du désir et de la parole, désert urbain, absence; les thèmes et l'atmosphère sont ici et là les mêmes. De STRASS CAFÉ, beau poème visuel en noir/blanc et voix, on aura dit: «...inspire par la démarche de Marguerite Duras malgré un imaginaire totalement différent. Clivage de la solitude dans les mots, dans la ville, impossibilité de communiquer, impossibilité d'être, vertige quotidien.»
Ou encore: «D'abord il y a la froide poésie de l'espace urbain. La ville de Pool est dépouillée, anguleuse, lunaire. (...) Au coeur de la ville vide, il y a le Strass Café. (...) C'est le lieu imaginaire ou réel d'une rencontre imaginaire ou réelle entre un homme et une femme. Déjà le piano se fait entendre en sourdine. Un tango emporte un couple anonyme sur la piste de danse. (...) La femme ira rejoindre l'homme dans l'annexe urbaine. Il n'y a plus rien. Le désert.»
On aura dit encore, à l'instinct québécois du cinéma, en refusant à Léa Pool une subvention pour scénarisation: «C'est un film trop «hétérosexuel» (pas assez commercial). Il s'est donc posé question pour le moment de vous aider à en faire un autre.»
Pourtant ce film, s'il est de forme et de contenu si particuliers, s'est gagné l'admiration de milliers d'inconditionnelles. Moi, entre autres. Déjà au Festival de La Rochelle, les critiques et le public remarquent sa facture et son originalité. Au troisième Festival International de films de femmes, à Sceaux en mars 1981, il suscite spontanément un vaste mouvement de sympathie, qui lui vaut le troisième prix populaire des longs métrages. On le demande au Festival d'Avignon, à Grenoble, en Belgique, au Festival de Festivals de Toronto. On le projette à Québec, à Montréal, au Cinéma Parallèle cet automne. Surprenez-en un valet de

culture

THÉÂTRE Un théâtre de nouveaux gais

Après le théâtre des nouveaux hommes (voir LVR, juillet-août 83) y aurait-il maintenant un théâtre des «nouveaux gais»? A Montréal dernièrement, *Macho Man* de Jean-Pierre Bergeron,¹ et *La contre-nature de Chryssippe Tanguay*, écologiste de Michel-Marc Bouchard² ont abordé la question de l'homosexualité mâle de façon inhabituelle, puisque nous sommes encore peu habituées à voir le sujet traité franchement, malgré les déclarations récentes d'un Claude Charron. Ceci dit, les deux pièces sont comme le jour et la nuit.

toutes ces peu trop...
Chryssippe, contraire...
«Hyées...»
homosexuel au moins) enfant ma...
alias Chry...
problèmes noble gre...
giète capé...
5 h 30 p...
aime, aimé de son vra...
cien de m...
découvert d'école de ce tra-la...
Si l'histo...
personnag...
vrais prob...
connait: l...
surtout le...
Chryssippe...
reux des fe...
tes les fen...
«monsieur...
mègères e...
moitié mo...
«cadavres...
gouvernar...
d'interprète...
employeur...
fera le pro...
de cette...
femmes.
Je ne vc...
intrigues...
pas si fol...
amoureux...
loppemen...
aucunem...
impression...
à remettre...
chemin. A...
me semble...
sexualité...
parfaitem...
rarement...
aussi bier...
nécessaire...
oulier». Et...
craindre:...
bilité.



Germain Houde, dans Macho Man

Macho Man semble vouloir présenter l'homme gai «dernière vague», pour qui le cuir a remplacé les pastels, et le S et M³, les dandinements efféminés... Bref, qui «naïse plus».
C'est le cas d'Alain, l'unique personnage de la pièce, remarquablement bien rendu par Germain Houde: à force de faire des poids et haltères, de chercher des grimaces appropriées dans le miroir, toujours en quête du «look au bout», de l'image tough du maître, il finit par devenir de plus en plus ridicule puis violent, pour finalement «capoter» au point de ne plus sortir de son appartement.
C'est une histoire qui ne tient pas debout, ai-je pensé en sortant. D'abord, parce qu'un «macho man», ce n'est pas ça, c'est un homme «qui fait sentir sa supériorité de mâles» (Petit Robert). Supérieur à qui pensez-vous? Aux femmes, bien sûr, et en tant que femme, je sais pertinemment que les machos ne s'embarrent pas chez eux (si oui, nous respirerions déjà beaucoup mieux), et que ce n'est pas leurs moues dédaigneuses ou leurs biceps qui sont le plus à craindre. Et même s'il y en a effet, une mode plus «tough» chez les gais en ce moment, le personnage d'Alain n'est guère plus qu'une caricature, une sorte de schizophrène qui passe d'une timidité désarmante à une agressivité comme il ne s'en fait plus. D'ailleurs, plus la pièce avance, plus on pense à *L'Homme blessé*, de Patrick Chéreau, qu'on a acclamé comme le film sur l'homosexualité mâle mais que j'ai trouvé insupportable: une histoire tirée par les cheveux et, surtout, une violence soutenue et sans raison, comme ça... Un des films les plus laids que j'ai eu le malheur de voir.
Et même si *Macho Man*, on veut bien le croire, tient à dénoncer cette violence plutôt qu'à l'affirmer, ce n'est pas convaincant parce qu'il manque la conscience politique qui éclaircirait tout ça: par rapport aux femmes, mais surtout par rapport aux gais. Car peut-on se dire gai et en même temps dédaigner

1/ En reprise novembre.
2/ Au Théâtre.
3/ Se référer au couram pièce, édit.

60 LA VIE EN ROSE, Janvier 1984

LIVRES LES YEUX BLEUS CHEVEUX NOIRS

Marguerite Duras, Éd. de Minuit, Paris, 1986, 160 p., 13,95 \$.

Un homme au bord de la mort...
sir d'un jeu...
yeux bleus...
qu'elle a...
jours et qu...
trouver. S'e...
étrange co...
quel elle s'...
auprès de l...
temps pour...
mort». L'an

GOODWIN

14





Lise Bissonnette

Une responsabilité quotidienne



ENFIN, LISE PAYETTE!

par Ariane Emond et Françoise Guinette

« Je suis une femme au foyer, par définition. » Pourquoi, de toutes les phrases prononcées par Lise Payette cet après-midi-là, est-ce la première qui me revient à l'esprit, alors que j'essaie de refaire le puzzle, de tracer ici, en colonne parallèle, le portrait d'elle que d'autres, amis et collègues, nous ont donné?

« Je suis une femme au foyer. » Nous ne la croyons pas, bien sûr. L'affirmation est trop choquante, trop en contradiction avec l'image que nous gardons d'elle, la « féministe radicale » de *PLACE AUX FEMMES*, l'histoire du 15 novembre 1976, la première ministre déléguée à la Condition féminine. Ce lundi de mars, nous venons interviewer la femme politique, la féministe publique qui nous manque; nous espérons contenter du récit que nous annonçons son retour sur la scène politique, nous la regardons peut-être trop comme une mère de qui viendra à la rescousse ou la « tante » malgré nos 35 ans, nous sommes abasourdiement nerveuses et intimidées. Et elle nous dit, cette belle femme de 54 ans, qu'elle se très bien et qu'en quatre ans d'éloignement, bon « du bruit et de la fureur », à écrire *LA BONNE AVENTURE*, elle s'est retrouvée.

« Je suis une femme au foyer, par définition. » Encore faut-il expliquer le contexte de la phrase. C'est pendant la première des cinq heures passées ensemble dans un restaurant de campagne, à 30 milles de Montréal. En dormant, nous badinons un peu. « Et croyez-vous à l'astrologie? »

Avec la collaboration et l'entretien de Diane Tremblay, à la recherche de



MARIE CARDINAL



LA VIE EN ROSE 1980-1987

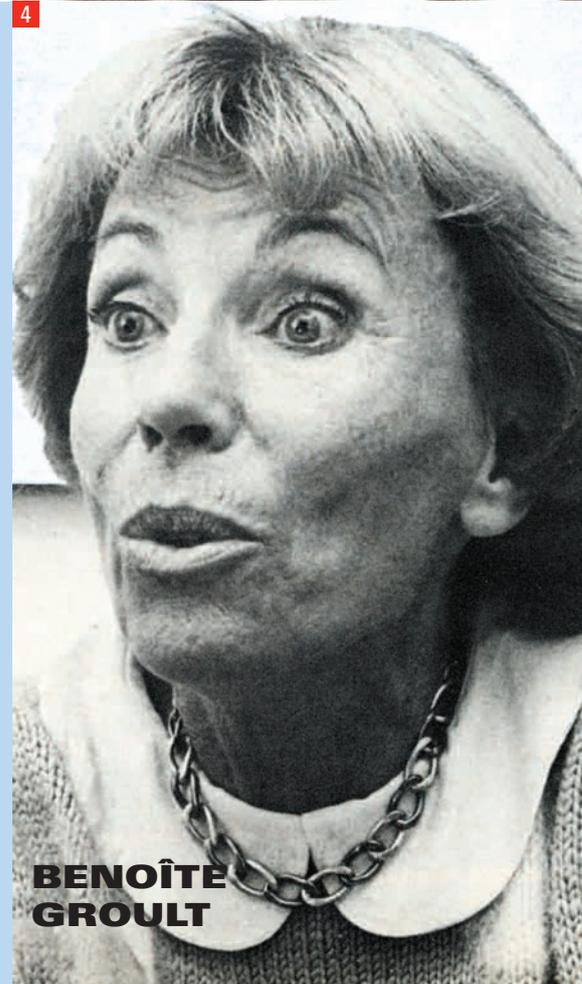
Les grandes entrevues



La Vie en rose a réussi quelques grands coups journalistiques. Notamment des entretiens exclusifs avec des féministes de renommée internationale: Simone de Beauvoir, Benoîte Groult, Kate Millet... Du haut de notre modeste tirage, nous restions toujours étonnées du « Oui, d'accord, venez à telle date... » qu'ont répondu Diane Dufresne, **Delphine**

Seyrig, Lise Payette, Claire Bretécher, Clémence DesRochers, Marie Cardinal, Luce Guilbeault, Pauline Julien, Christiane Rochefort, Adrienne Rich, Ti-Grace Atkinson, Monique Bégin, Louise Beaudoin, Lise Bissonnette, Luce Irigaray et tant d'autres. Ces conversations fleuves avec des femmes phares restent gravées dans nos mémoires.

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 85-5-20 /2 84-10-18 /3 85-12-26 /4 83-1-82 /5 81-12-15 /6 85-5-0 /7 84-10-26 /8 85-10-20 /9 86-12-0 /10 84-3-25



BENOÎTE GROULT



BRETÉCHER
la frustrante



DIANE DUFRESNE

ALL-DRESSED

par Héléne Pedneault et Sylvie Dupont

«Alors, vous êtes-vous trouvé un taxi?»
C'est avec cette phrase qu'elle me salue. Je lui dis oui, merci, pas de problème. Mais le taxi dont elle parle remonte au 7 novembre 1984, à Paris, après une représentation de son opéra-cartoon, *Disons de carbone* et son rayon rose. Diane Dufresne reprend le fil de la conversation là où on l'avait laissée comme si de rien n'était. Mouffe a raison: elle a une mémoire d'éléphant. Je ne pensais même pas qu'elle se souviendrait de moi d'autant plus que ça c'était plutôt mal passé.
J'étais à Paris pour un mois, en vacances en principe, mais j'avais promis aux filles de LVR d'essayer d'avoir une entrevue avec «la Dufresne», depuis le temps que nous le souhaitions. Une amie m'ayant trouvé des billets pour le soir de la deuxième, je me pointé dans sa loge après le spectacle. Catastrophe. À peine ai-je le temps de me présenter, que la chanteuse avec laquelle je souhaite faire une simple entrevue devient un dragon crachant feu et fiel. Pas contre *La Vie en rose*, mais contre tous les journalistes québécois. Je pouvais à peine placer un mot à travers ce torrent de lave: elle n'avait pas encore encassé le choc du stade, la réaction des journalistes, toute cette encre qui avait coulé sur elle et qui l'avait brisée au troisième degré. Je ne me sentais pas concernée par ce qu'elle disait: nous lui avions fait un bon papier à LVR. Je savais que j'écopais pour tout le monde en même temps. Le monologue terminé, je lui réitére mon offre d'entrevue tout de même et je sors, un peu sonnée, découragée aussi.
Nous sommes quelque part dans le 11^e arrondissement, aucune âme qui vive en vue, et surtout pas de taxi. Mon amie et moi hélions un moment sur la direction à prendre quand une voiture sort d'un stationnement souterrain: c'est Dufresne et son chum, Bobby. Ils nous offrent un lift jusqu'à Montparnasse. Dans la voiture c'est gentil, dégriffé, doux. Je lui rappelle mon désir de l'interviewer, où et quand ça lui tentera. Et nous nous quittons. C'est après l'entrevue, neuf mois plus tard, que Diane Dufresne — qui cette année fête son 20^e anniversaire en chanson — me dit: «Tu sais, si je ne t'avais pas vue l'automne dernier, je ne serais pas assise avec toi en ce moment.» Comme quoi on ne peut jamais mesurer les conséquences des événements qu'on vit.



LUCE GUILBEAULT



PAULINE JULIEN

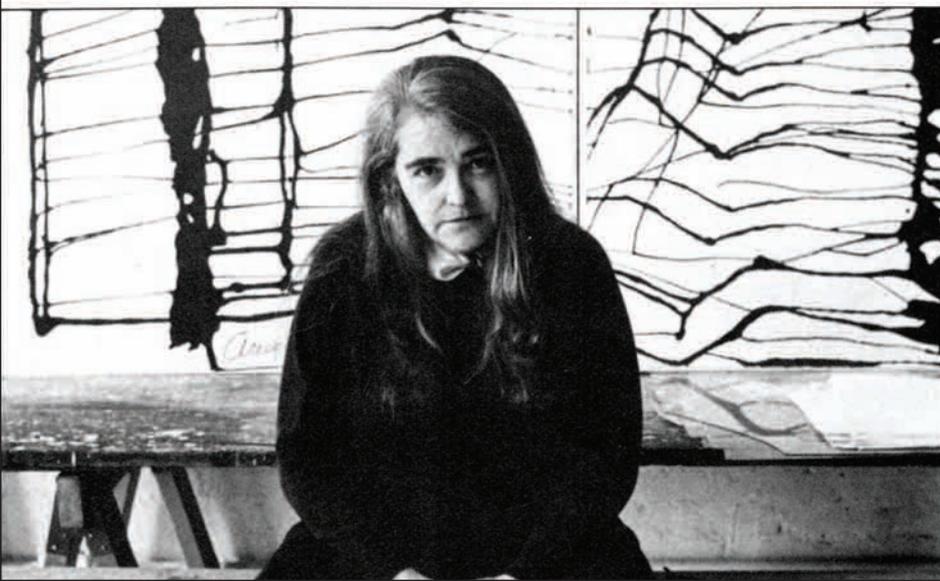
Kate Millett

parle...

SIMONE DE BEAUVOIR

féministe

par Lise Moisan et Sylvie Dupont



La théoricienne dont la thèse de Politique du milieu dès sa publication des premiers, ses best-sellers féministes. Unis, puis en Canada. La leader féministe dans les années principales, son porte-parole de *Liberation* Movement. La championne celle qui fut cl



SALVADOR

Ce qu'y a trouvé la Mission de paix canadienne, après sept ans



El Salvador

Les femmes et les enfants d'abord

On connaît la situation du Salvador: la guerre, les atrocités commises par les militaires et le gouvernement démocrate-chrétien de Duarte. L'aide fournie par Reagan pour en finir avec les guérilleros du FMLN, les échecs successifs de tous les pourparlers entre les forces en présence.

En marge de tout cela, on connaît moins les efforts de l'Association des femmes du Salvador (AMFS) pour apporter une aide financière et sanitaire aux milliers d'enfants victimes de l'injustice sociale et, depuis 5 ans, de la guerre, des bombardements des populations civiles et des razziages.

Actuellement, 120 enfants sur 1000 meurent avant leur première année.

Viol et répression au Guatemala



LA VIE EN ROSE 1980-1987

L'international



Évidemment, *La Vie en rose* n'avait pas de correspondante à Kaboul! Ironiquement, ce hors-série présente le journal afghan de Maria Zemp... Heureusement, des journalistes complices, de passage dans les points chauds du globe, ont agi comme nos envoyées spéciales. Malgré nos moyens limités, nous tenions à rendre compte des avancées et reculs des femmes un peu partout sur la planète. Nous voulions analyser les politiques de celles qui, ici et là, briguaient le pouvoir,

parler de toutes celles qui appuyaient les luttes de libération, entendre celles qui subissaient les conflits armés et les miracles économiques.

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 87-2-35 /2 85-10-16 /3 84-12-15 /4 84-12-40 /5 85-1-0 /6 86-5-35 /7 85-9-17 /8 86-4-36 /9 84-10-34 /10 86-3-34 /11 85-4-34 /12 85-6-39 /13 86-12-36 /14 85-2-36 /15 87-3-37 /16 84-5-35

La guerre des Turques

En Turquie, la loi reconnaît à la fois les droits des femmes et la domination traditionnelle de l'homme. Ainsi, pour recevoir l'autorisation légale de créer une association féministe, une femme turque doit présenter aux autorités la permission écrite de son mari. Cela n'est qu'une illustration de la situation ambiguë des femmes en Turquie, coincées entre les racines millénaires de l'Orient et la liberté de l'Occident, entre l'islam restrictif et l'État laïque, entre les habitudes séculaires et les aspirations modernistes.

par Cecilia Rodriguez



Istanbul, ancienne capitale de l'Empire byzantin, avant celle de l'Empire ottoman cosmopolite, dévotement rayonnante, est le point de rencontre de toutes les contradictions que vit la Turquie d'aujourd'hui: femmes et hommes vivants à la mode de Paris, femmes libérées par leur mari et célébrées, et femmes pour la reconnaissance de leurs femmes exploitées et réprouvées à la et femmes peines à faire le sacrifice vie pour leur cause, aux côtés d'ha empouvoirées, torturées, assassinées.

Il y a des raisons historiques à la position des femmes, des raisons religieuses la prédominance masculine des sociétés à l'origine des cultures. C'est sous l'impulsion des politiques de l'État laïque que se sont développées les femmes en Turquie.

De la polygamie au droit de vote, les femmes ont obtenu en Turquie ce que les traditions arabes de l'Antiquité, et même l'homme d'avant toutes les fe

LA GUERRE?

Souper avec Benoit Grouit

Conte de fée à la Grenade

1.200 économistes au Forum... du GSF

26 • La Vie en rose • Hors-série • 2005



La Vie en rose en Chine rouge

Les temps modernes

Le 19 septembre 1985, 25 ans jour pour jour après Pierre-Elliott Trudeau et Jacques Hébert, cinq fausses innocentes à la solde de La Vie en rose entraient dans une Chine de moins en moins rouge¹. À la recherche des Chinoises de la modernisation,

L'esprit de Nairobi

par Francine Pelletier

La troisième Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes, qui se tenait cet été à Nairobi, aura été un double événement. D'un côté de la ville, la Conférence officielle avec ses 2 000 déléguées venues de 161 pays, du autre, Forum 85 avec plus de 13 000 participants, ses 1 300 ateliers, ses films, ses pétitions, ses manifestations, ses kiosques et ses envolées. Quel forum aura-t-il été pour vous et moi, et quel côté du Forum qu'il est vraiment passé quelque chose et qu'est né l'esprit de Nairobi?



DOUZE JOURS AU TIERS-MONDE

Tribulations d'une Québécoise aux Philippines

Le 14 mai dernier, la majorité des forces populaires philippines réitéraient leur opposition au président-dictateur des îles, Ferdinand Marcos, en boycottant des élections législatives plus ou moins truquées. Quelle était l'atmosphère des deux semaines précédentes?

Jusqu'ou ira Cory Aquino?

Aux Philippines, un défi électoral qui semblait impossible à relever s'est transformé en une vague d'optimisme puissante qu'elle a emportée avec elle le régime du président Ferdinand Marcos. La source d'inspiration de ce mouvement: Corason Aquino, ambassadeur et veuve de

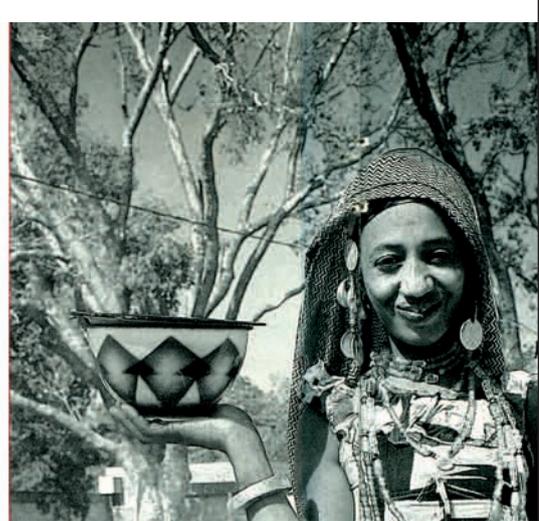
L'ombre américaine
Le scrutin du 7 février dernier a été décliné par Marcos à la suite de pressions exercées par Washington, qui espérait ainsi accroître la crédibilité de son protégé et court-circuiter le mouvement de masses qui l'empêchait et les sentiments anti-américains ne cessent de grandir. Pourtant, cependant, il n'est pas l'ennemi de la franchise électorale exercée surtout par Marcos. Non pas que la franchise électorale internationale aux Philippines soit établie aux yeux du monde entier, elle a brisé les sensibilités démocrati-

Après Duvalier, Marcos. Le 25 février dernier, l'homme qui a imposé 20 ans de dictature aux Philippines était forcé de fuir le pays. Mais, comme en Haïti, les problèmes

tiques des pays occidentaux. Elle est devenue inacceptable! Personne n'avait pu non plus le soutien massif accordé à Mr Aquino. De sorte évidente, le système électoral bipartite que les États-Unis avaient voulu imposer se révéla de la rapidité. Malgré ce fiasco, l'administration Ring a refusé jusqu'à la dernière minute de rendre son soutien à Marcos, même sur ordre de Subic Bay et Clark. Cependant, tout laisse croire que devant l'échec de la contestation organisée par le vainqueur frauduleux de Marcos les États-Unis vont continuer à exercer leur rôle de médiateur. Juan Ponce Enrile, ex-chef adjoint de l'état-major des forces armées, Fidel Ramos, de passer dans le camp Aquino. Ce coup de théâtre, qui ne s'est déroulé qu'après quelques heures à peine après le départ de l'ambassadeur de la Maison Blanche, Philip Habib. Deux points de vue américains, Enrile et



Out of Africa



Des soeurs ennemies se parlent

par Shirley Sarra

L'histoire de deux sœurs, séparées par une nuit de bombardement pendant la guerre civile en Espagne, est racontée dans un livre de Francine Pelletier. Les deux sœurs, qui se retrouvent après 40 ans, se racontent leur vie. Le livre est écrit en français, mais les personnages sont espagnols. Le livre est écrit en français, mais les personnages sont espagnols. Le livre est écrit en français, mais les personnages sont espagnols.



Ich liebe Deutschland,



RETOUR AU CHILI

Santiago, 12 janvier 1986. Après 12 années d'exil, jour pour jour, je touche le sol chilien. Là, toutes mes émotions, longtemps retenues, jaillissent sous le soleil aveuglant de l'été austral. Une joie énorme m'envoie, qui ne réussit pas à cacher ma tristesse.

Découvrir un visage connu parmi les gens qui attendent à l'aéroport n'est pas facile, ce qui n'aide aucunement à mon état d'esprit. Ce n'est qu'au moment de présenter mes papiers au fonctionnaire de la Police internationale que j'apprends Juan Carlos, un ami toujours proche malgré le temps et la distance: il me rassure avec de grands gestes, voulant sans doute m'indiquer que tout est en ordre. Cependant, l'officier ne l'entend pas ainsi. Il exige, pour ma fille Andrea entre au navs, une autorisation écrite de son



LE MIRACLE JAPONAIS

Les miracles m'ont toujours inspiré de la méfiance; celui d'une Sainte Trinité exclusivement mâle, par exemple... Autres temps, autres miracles. Ceux du capitalisme. Une société pulvérisée se reconstruit elle-même grâce à l'extraordinaire coude-à-coude de ses membres. Le Japon, comme 2 000 ans plus tôt Notre Sauveur, devient une superstar fécondée par un cas d'hommes, droits, presque parfaits et fiers. La croissance du «miraculeux phénomène», telle la Bonne Nouvelle, est diffusée par ses apôtres, mâles. Hors de ses frontières, le phénomène est adulé. Dans l'ombre de la Grande Mission: les femmes. Leur parole couverte par le rumeur. Pourtant, si l'implantation et le développement du capitalisme japonais ont été rendus possibles grâce au rôle joué par les travailleuses d'usine», affirme Kaji Etsuko. Le vrai secret: l'exploitation.

Les coulisses du miracle
Dans les années 60, la politique de croissance économique japonaise exigeait une nouvelle entrée de travailleurs non spécialisés. Des milliers de travailleurs. On faisait face à un déficit estimé en 1969 à 8 031 millions pour les six années à venir. Il fallait recruter. Comme les japonais n'étaient pas assez nombreux, l'État s'empressa d'adopter le système d'immigration. Son but était de chercher les femmes au foyer pour combler des emplois temporaires et à temps partiel et rendre moins strictes les clauses de la loi du travail concernant les protections de la maternité afin de pouvoir utiliser au maximum les travailleuses soupesées.

C'est ainsi que dans les années 70, plus de 50% de toutes les japonaises de 15 ans et plus travaillaient. Et 60% de toutes ces travailleuses étaient des femmes mariées.

Le Japon, en fait, n'en était pas à sa première expérience dans le recrutement des femmes. Au début des années 1900, on avait déjà eu recours à la détachement des femmes dans certaines mines, dans les usines de textile, l'industrie la plus importante jusqu'à l'occupation. Les grand-mères d'aujourd'hui arri-

Avec l'expansionnisme des années 80, l'histoire se répète. En 1972, en effet, les femmes constituaient 48,2% des travailleurs de bureau et 57,2% de tous les travailleurs d'usine. Alors qu'elles étaient jadis spécialisées dans le textile, elles sont maintenant majoritaires aussi dans les secteurs de l'industrie électronique qui ont trait à la fabrication de transistors, d'appareils de télévision et d'ampoules électriques. Obéissent toutes ces travailleuses japonaises qui gagnent environ 80% du salaire masculin.

Quelle force que la campagne du «recommander pour obtenir» qui a été lancée pour le slogan du «développement des femmes»!

En réalité, dans cette société patriarcale, les femmes, peu importe leur âge, leur statut matrimonial, leur statut social, sont des salariées de seconde zone. La tâche est claire. Ce n'est pas bien chez nous aussi: aux tâches répétitives, peu créatives, peu stimulantes, peu gratifiantes, peu rémunérées.

25 et 29 ans. À cet âge, elles gagnent environ 40% de plus que ce qu'elles avaient à 17 ans en arrivant sur le marché du travail, et plus que ce qu'elles ne gagneront jamais plus tard. Car arrive à 30 ans, elles sont des mères. À cet heureux moment, les femmes, si elles ne sont pas carrément pressées de démissionner, y sont tout au moins «fortement» encouragées.

Dans les années 60, les mêmes changements dans les années 70, des travailleuses devaient abandonner leur emploi permanent pour devenir des employés temporaires si elles voulaient rester au service d'une compagnie et profiter de son système de retraite. Aujourd'hui, on avait des clauses de garantie obligatoire pour les femmes enceintes. En 1969, ces clauses furent jugées illégales. Mais si en 1965, 30,4% des travailleuses quittaient leur emploi pour cause de grossesse, en 1976, elles étaient 28,7%. Comme quoi, les pressions sociales et les mécanismes idéologiques se passent de règlement de loi.

En définitive, c'est bien grâce à l'exploitation de la famille et du système de la femme dans son cadre que la société japonaise a pu réaliser son miracle. Non seulement la «rattrapage» d'emploi des femmes est-il déterminé par ce rôle, permettant ainsi des économies



ESPAGNE: LA CORRIDA DES MENTALITÉS



La Vie en rose • Hors-série • 2005 • 27



LA VIE EN ROSE 1980-1987

L'imaginaire



Un des versants du projet journalistique de *La Vie en rose* était de nourrir la culture. Nous avons donc publié des centaines d'œuvres littéraires et visuelles originales. Et nous avons signé des mises en pages inventives qui nous sautent encore aux yeux! En vrac, voici quelques-uns de ces éclats d'imagination.

Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 87-4-38 /2 85-2-24 /3 85-6-13 /4 83-9-44 /5 83-5-36 /6 85-4-43 /7 87-2-87 /8 85-9-22 /9 85-6-12 /10 83-5-44 /11 87-3-40

1



Suzanne Côté

2
3
4

Y a-t-il un misérable mouton dans la salle?

par Hélène Pedneault

Nouvellement taxiste, j'expérimente des sensations vagues, et parfois un peu de tristesse. J'ai été ainsi baptisée (sans) après avoir traversé quelques défilés des Français — en même pas tout — en collant multimediamment leurs grandes-qualités (j'avais marqué d'espérer...). Alors vous le pensez que je suis tout simplement taxiste, mais réagissant à tout. Et si vous pensez que mes pensées sur les Français ne sont un moment de malheur, sachez que mes sentiments sont tellement communs que j'ai même écrit un livre sur le sujet. Les gouvernements préfèrent toujours donner les plus gros mandats du globe aux producteurs et aux consommateurs qui les artistes sont des êtres responsables par définition, et que ceux qui ne qu'ils et elles inventent s'il fallait les subventionner directement. Les producteurs, au moins, savent faire des défauts comme du monde, puisque ce sont des gens sérieux. Et parce que ce sont les artistes qui ont fait aller le Parti québécois, on salue dans les budgets de la culture au Québec pour ne pas avoir l'air de faire du vide-guichet par rapport à un trou. Les amateurs en question, ceux qui téléphonent, vivent sans même pas avoir aucune subvention de la province.

Après la langue au panier, avec le papier à recycler, et vive l'Amérique avec son uniforme, enfin vivable. On pourra enfin mettre mon Océan dans, se faire à la fois de son membre disciple, sans avoir à survivre en français à tout moment de la journée. C'est fatigant à la langue. Les artistes québécois à venir semblent vouloir nous amener le repos... éternel, en tant que 52^e État des États-Unis.

Quand il est question à la fois, elle Irish guy was smiling dans sa barbe parce que le Québec est le seul pays au monde où il ne peut pas faire de la musique et venir de tomber dans une table de mutisme à compter, chefs d'État québécois et canadiens en tête de troupeau. Aucune présence en perspective... HELENE PEDNEAULT

D'après un collage de Margaret Atwood

5
6

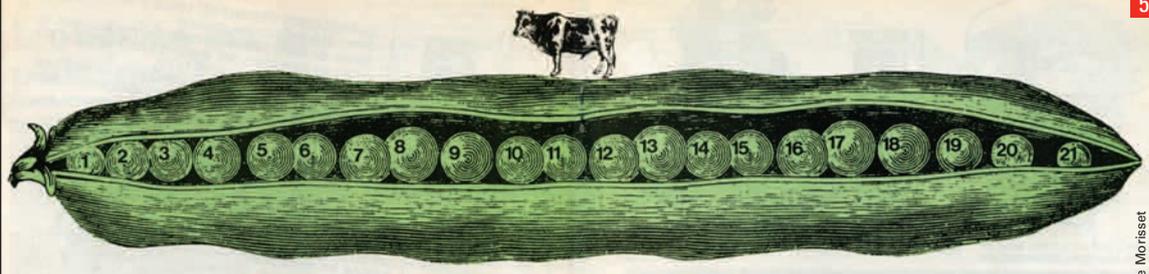
À L'ÉTUVÉE

par Margaret Atwood

Mais le temps n'est pas immobile, et les hommes refusent d'en rester là. On ne pouvait pas les garder isolés dans leurs cuisines respectives, ces cuisines où l'on admirait les femmes de ménage en même temps que, disaient les hommes, elles s'agitaient même pas les couteaux correctement. Les hommes commencèrent à acheter des appareils de cuisine, qu'ils possèdent les fins de semaine à démonter et à installer. Il y eut d'abord quelques accidents, quelques doigts ou bouts de nez coupés, mais les hommes se tament bientôt et se

Pou de temps après, les hommes démissionèrent massivement de leurs emplois, afin de pouvoir passer plus de temps à la cuisine. Les magazines et virent une tendance néo-républicaine. On pensait toutes les femmes sur le marché du travail, qu'elles le voulaient ou non. Il fallait que quelqu'un gagne de l'argent, et elles ne voulaient pas, naturellement, que la masculinité de leurs maris soit menacée. De nouveau, le statut d'un homme dans le communisme se reflète à la longueur de son costume à l'épave, à leur nombre et à la finesse de leur agissement... et au fait qu'ils

Ceci est de l'histoire. Mais ce n'est pas une histoire à la façon des peuples. Elle n'existe plus que quelques collections d'archives qui n'ont pas encore été et dans des manuscrits comme celui-ci, transmis d'une à l'autre, subtilement la nuit, recopiés à la main ou en machine. Il est subversif de ne pas d'écouter ces mots, également eux quand même, au risque d'y perdre ma propre liberté qu'il y a maintenant, après plusieurs siècles de stigmate signes que l'espérer, et donc le changement, sont encore



Nicole Morisset

CONSIDÉRANT QU'EN COMPARAISON AVEC LE MÂLE NORD-AMÉRICAIN MOYEN (154 LB)
LA FEMME NORD-AMÉRICAIN MOYENNE (128 LB) A BESOIN POUR
SA SURVIVANCE DE 7,3 GRAMMES DE PROTÉINES DE MOINS QUE LUI PAR JOUR,
CE QUI ÉQUIVAUT À 2,88 ONCES DE STEAK PORTHOUSE, CONSIDÉRANT DONC QUE LÀ OÙ L'HOMME
MANGERAIT 212 LB DE VIANDE PAR ANNÉE (CE QUI CORRESPOND À LA CONSOMMATION MOYENNE NORD-AMÉRICAIN), LA FEMME N'EN AVALERAIT QUE 175,89, SOIT

28 • La Vie en rose • Hors-série • 2005

128 Park Avenioui

par Hélène Le Beau



Hélène Le Beau

Brochu



Elle a commencé à dessiner à quatre ans et ne s'est jamais arrêtée. Andrée Brochu en avait 30 quand *La Vie en rose* l'a adoptée pour ne plus la lâcher. Son portfolio publié dans *La Vie en rose* continue de nous faire rire. Après 1987, Brochu, illustratrice et conceptrice visuelle à Télé-Québec, s'est faite enseignante au cégep Ahuntsic de Montréal. Depuis 18 ans, elle passe son savoir à la garde montante et dévoile tout ce qu'elle sait du langage plastique. Son cœur bat fort pour la peinture, qui occupe tous ses temps libres. C'est à Brochu que nous avons confié toutes les illustrations de ce hors-série 2005.

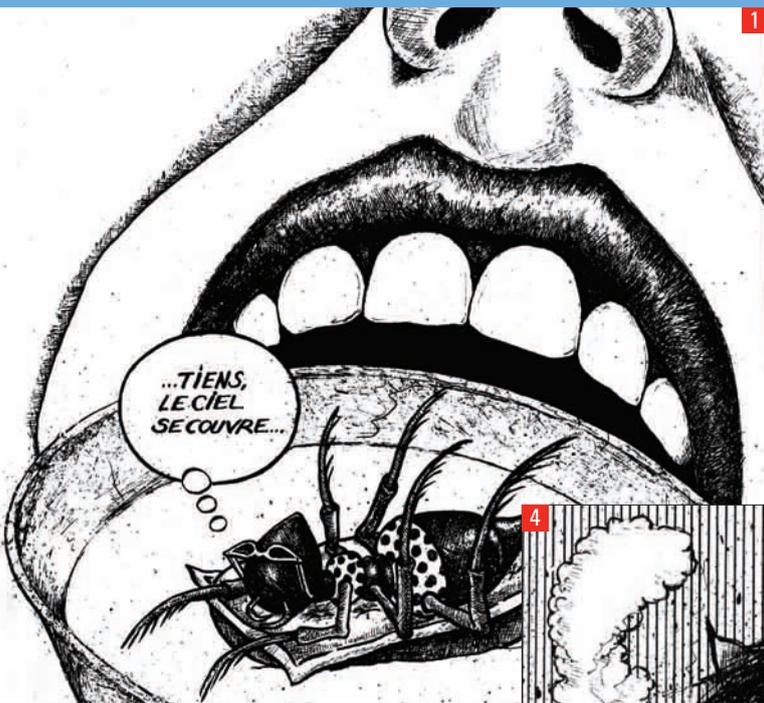
Source *La Vie en rose* (année, mois, page), à lire sur le site Web de la Grande bibliothèque du Québec (bnquebec.ca, collection numérique): /1 83-7-33 /2 81-6-59 /3 81-6-59 /4 82-6-74 /5 81-12-66 /6 83-1-71 /7 83-5-66 /8 81-6-60 /9 82-3-83 /10 82-11-71 /11 82-3-83 /12 80-12-5



5



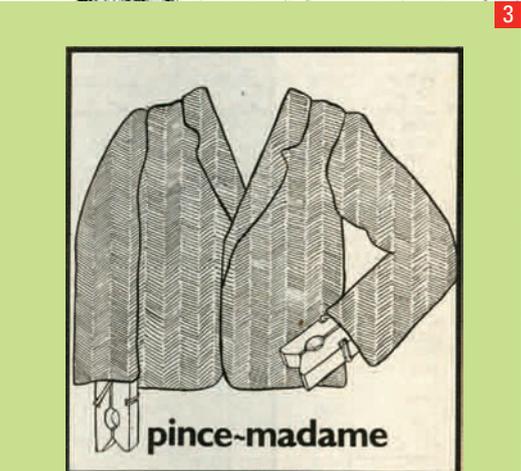
6



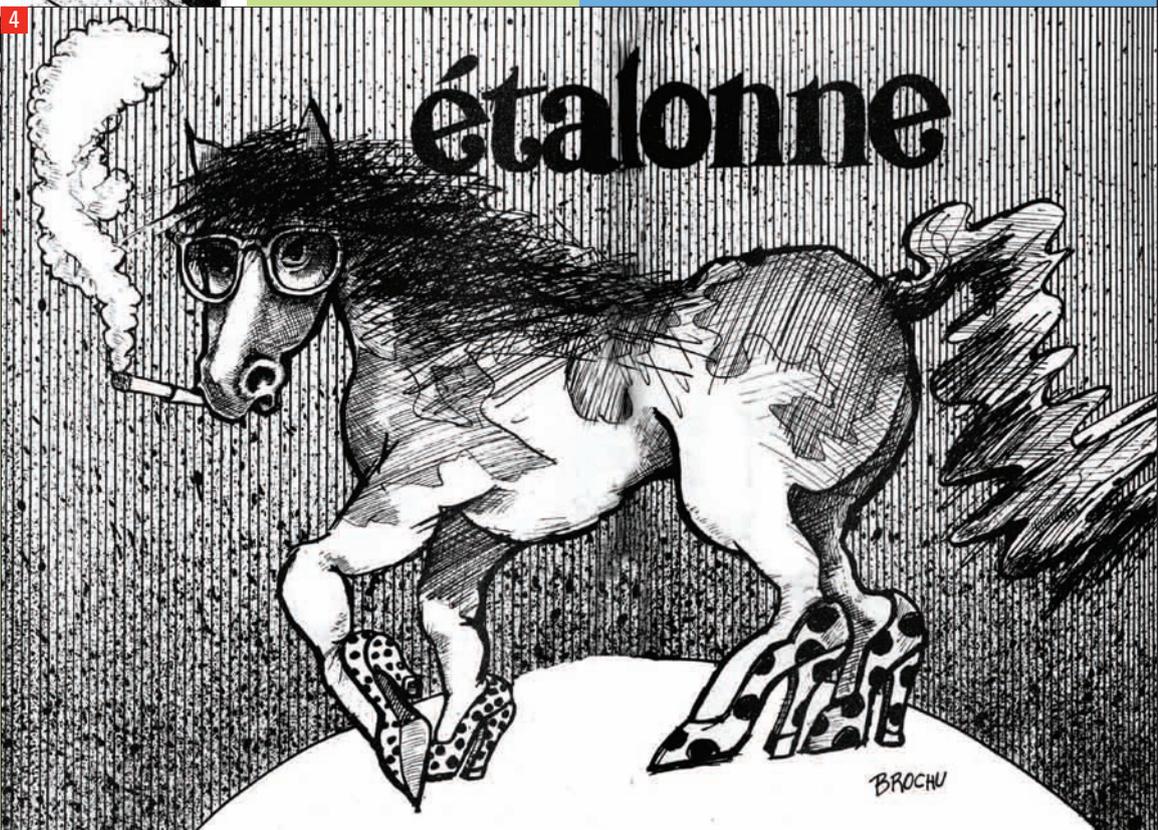
1

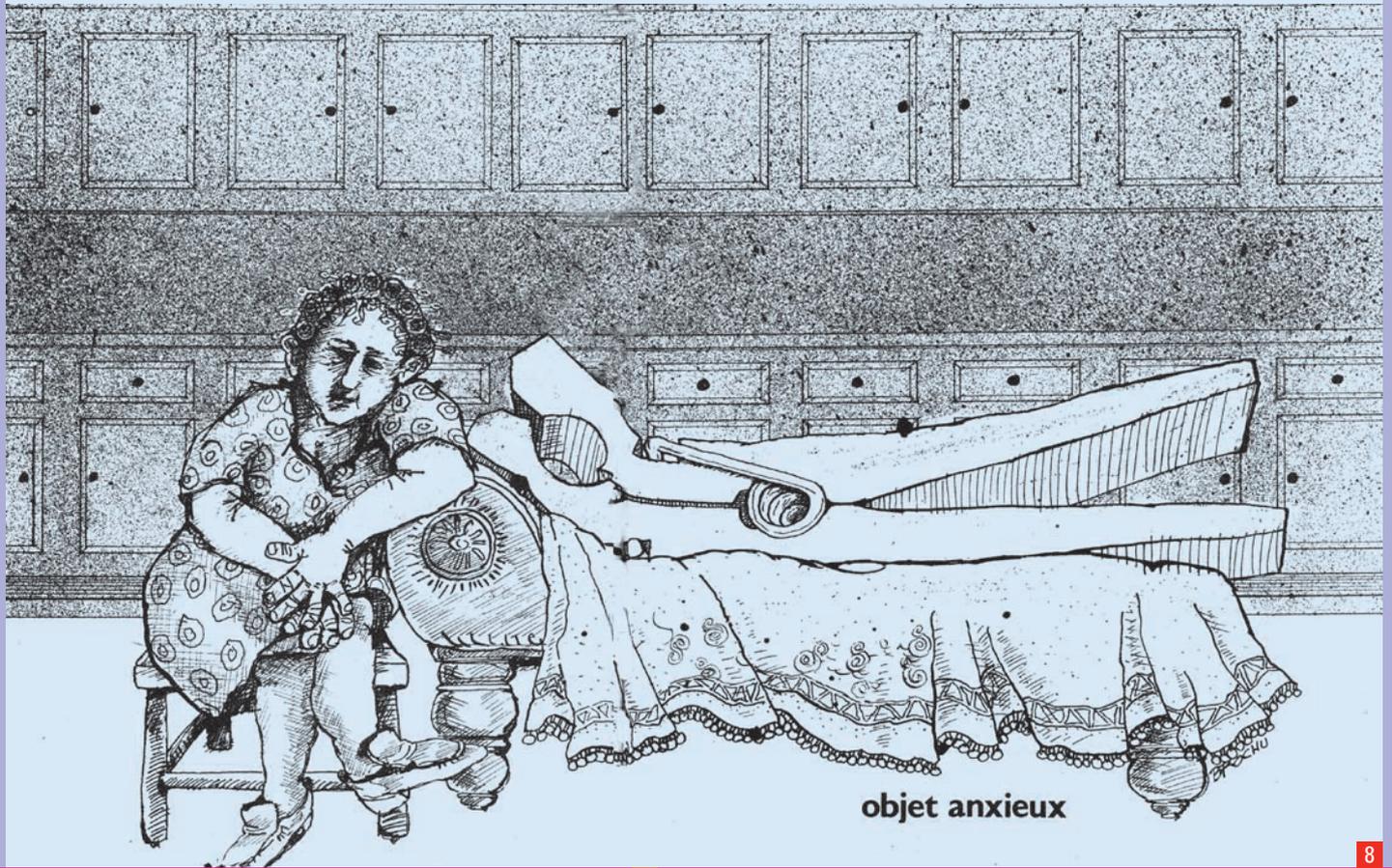


2



3





objet anxieux

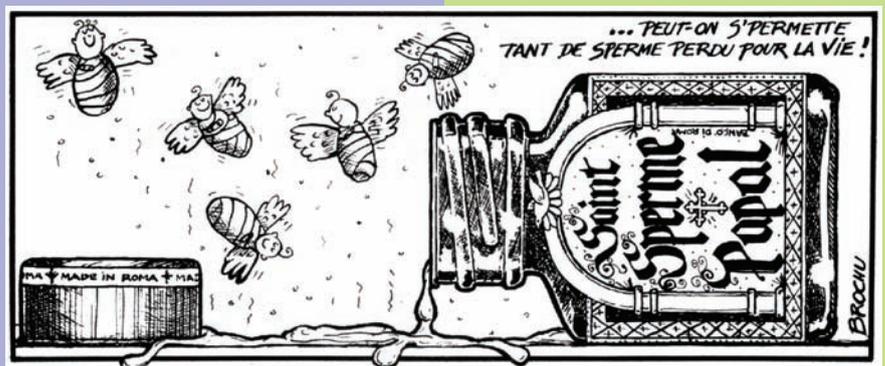
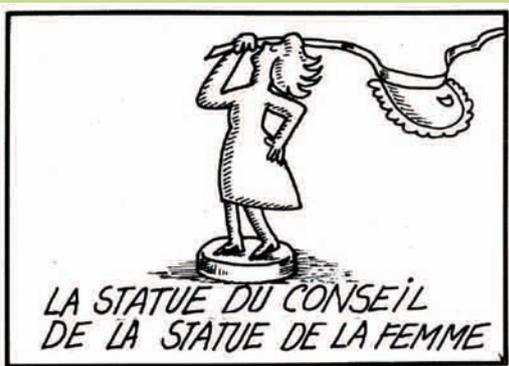
9

8
10



11

12



La Vie en rose c'était:

Abiriade / Alonzo Anne-Marie / Amen Carol / Amick Micki / Arabelle / Araujo Dulce / **Arbour Rose-Marie** / Aubry Suzanne / Ayotte Brigitte / B. Martine / Bachand Camille / Baïsez Mathilde / Baribault Hélène / Baril Céline / Baril Lynda / Barrette Jacqueline / Bazzo Marie-France / Beauchamp Colette / Beaudet Pascale / Beaudoin Céline / Beaudoin Marjolaine / **Beaudry Jean** / Beaulieu Claire / Beaulieu Carole / Beaulieu Agnès / Beaulieu Nycol / Beaunez Catherine / Beauregard Chantal / Bédard Christianne / Bélanger Paule / Bélanger Sylvie / Bell Lesli F. / Bellehumeur Danielle / Benesty-Sroka Ghila / Benoit Monique / Bensaid Maryse / Bergeron Suzanne / Bernier Nicole / Bersianik Louky / Berthelot Huguette / Besré Alain / Bessette Louise / **Bissonnette Sophie** / Blackburn Marthe / Blain Danièle / **Blain Diane** / Blais Colette / Blais Claudine / Blanchet Doris / Bleau Micheline / Blondeau Hélène / Blouin Danielle / Boileau Josée / Boisjoli Charlotte / Boisjoly Marthe / Boisseau Natalie / Boisvert Suzanne / Boisvert France / Boivin Pauline / Bolonsky Eileen / Bonnier Louise / Bordeleau Virginia / Boti Marie / Bouchard Pierrette / Bouchard Jean-Anne / Bouchard Louise / Boucher Denise / Boudreau Marik / Bourgault Hélène / Bourget Louise / Boutot Bruno / Brabant Isabelle / Brassard Claire / Braun Françoise / Breton Claire / Brillon Monique / Brochu Andrée / Bronson Diana / Brossard Nicole / **Brouillet Chrystine** / Bruneau / Brunelle Christianne / Brunet Lyse / Bujold Claudine / Burch Sally / Buteau Sylvie / Camerlain Lorraine / Campeau Nicole / Cardinal Claudine / Chabot Marc / Chagnon Marie-Josée / Chainé Christine / Chamberland Line / Champagne Madeleine / **Chaput Sylvie** / Charbonneau Marie-Christine / Chartrand Michel / Cherniak Donna / Chevalier Anne / Choinière Maryse / Cinq-mars Marie / Clément Ginette / Cléro Françoise / Cloutier Anne-Marie / Cole Sharon / Collin Françoise / Condor Pétunia / Cornellier Manon / Corno Johanne / Côté Andrée / Côté Marie-Andrée / Côté Mimi / Côté Rosette / Côté Suzanne / Cotres Geneviève / Cottureau Danièle / Couillard Liliane / Coupal France / Courval Marie-Andrée / Coutu Denyse / Coutu Denise / Cullen Johanne / Cusson Chantal / D'Amours Martine / Dandurand Anne / Dansereau Suzanne / Daviau Diane-Monique / David Françoise / Dé Claire / de Chateauvert Lorraine / de Fontenay Hervé / de Gramont Monique / de Grosbois Louise / **De Guise Anne** / De Koninck Maria / de Lotbinière-Harwood Suzanne / **Décary Marie** / **Delisle Andrée-Anne** / DePlaen Jacqueline / des Rosiers Caroline / Desaulniers Luce / Desbiens Suzanne / Deschênes Joanne / Desjardins Louise / Desmarais Louise / DesOrmeaux Odette / Desrosiers Carrmen / Devost Marlène / Dhavernas Marie-Jo / Diamond Sara / Dike Lesley / Dion Lucie / Dionne Germaine / Doan Dominique / Doré Marie-Louise / Dorion Hélène / Dostaler Catherine / Doucet Johanne / Ducas Suzanne / Duchaine Georgette / Duguay Claire / Dumas Marie-Claire / Dumont Monique / Dumouchel Thérèse / Dupont Sylvie / Dupré Louise / Dupuy Danielle / Durand Monique / Dussault Danielle / Dussault Louisette / Dworkin Andrea / Eddie Christine / El Yamani Myriame / Ellenberger Irène / Émond Ariane / **Escomel Gloria** / Etcheverry Robert / Éveillard Catherine / Falardeau Mira / Falcon Marie-Hélène / Faniel Lucie / Fernandez Garrido Montse / Fiset Danielle / Flamand Isabelle / Flounoy Anne / Foglia Pierre / **Fontaine Yolande** / Forget Denise / Fortier Murielle / Fournier France / Fournier François / Fugère Louise / Gagné Jeanine / Gagné Suzanne / Gagné Louise / Gagnon Camille / Gagnon Odette / Gagnon Maurice / Gagnon Nathaly / Gagnon Véronique / Gareau-Des-Bois Louise / Gaudel Muriel / Gaulin Hélène / Gauthier Sylvie / Gauthier Céline / Gauvreau Brigitte / Gauvreau Claude / Gauvreau Danielle / **Gavroche** / Gay Marie-Louise / Gélinas Aline / Gélinau François / Gelther Gail / Gendron Louise / Germain Catherine / Getner Gail / Gibbs-Gaudet Carmen / Giguère Josette / Gilbert Nicole / Giovannetti Patrizia / **Girard Suzanne** / Girard Marie-Claire / Girard Georgette / Gironnay Sophie / Girouard Lisette / Gladu Carole / Godbout Thérèse / Godbout Lucie / Godin Gérald / Goldin Rosenberg Dorothy / Gonzalez Fidel / Goulet Diane / Grawley Judith / Grey David / Grimard Hélène / Grimard-Leduc Micheline / Groleau Sylvie / Groulx Sylvie / **Gruber-Stitzer Judith** / Gruen Sabine / Guay Louise / Guay Johanne / Guberman Nancy / Guénette Françoise / Guérette Michèle / Gueydan Nadine / Hammond Linda / Harel Louise / Harvey Pauline / Hébert Lorraine / **Hébert Marie-Francine** / Herrikson Annette / **Hofmann-Nemiroff Greta** / Hogue Jacqueline / Huet Pierre / Huston Nancy / Isabelle Johanne / Jacob Suzanne / Jacot Martine / Jarry Caroline / Jobin Lorraine / Julien Fabienne / Julien Lise / Katz Viviane / Kéro / **Kimm Danielle** / Kobusch Adriane-Bettina / Krynski Claude / Labbé France / Labbé Louise / Labelle Hélène / Laberge Marie-Andrée / Labrie Manon / Labrosse Darcia / Lacelle Nicole / Lachance Hélène / Lachapelle Lise / Ladouceur Louise / LaFerrière Suzanne / Laforce Hélène / Lafortune Marie-Josée / Lafortune Andrée / LaFrance Micheline / Lafuste France / Lagacé Hélène / Laganière Carole / Lajeunesse Christine / Lalonde Marcelle / **Lambert-Lagacé Louise** / Lamontagne Lisa / **Lamothe Raymonde** / Lamoureux Diane / Lampron Francine / **Landry Roseline** / Langevin Suzanne / Langlois Nicole / Langlois Monique / Lanni Jeannine / Lanthier Sylviane / Laplante Sylvie / Lapointe Danielle / Lapointe Claire / Lapostolle Lynn / Laprade Louise / Larose Louise / Larouche Renée / LaRue Monique / Laurendeau Sylvie / Lavasseur Lise / Lavigne Chantal / Lavoie Jany / Lazar Hélène / Le Beau Hélène / Le Borgne Dominique / Lebeau Hélène / Leblanc France / Leblanc Louise / Leboeuf Lucie / Lebrun Paule / Leclerc Lorraine / Leclerc Marie / Leclerc Jean-Claude / **Lecours Hélène** / Lecourt Hélène / **Leduc Madeleine** / Lee Lesley / Legault Louise / Léger Danielle / Lemonde Lucie / Léonard Yolande / Léonard Claudine / Lepage Jocelyne / Leroy Claudie / Les Folles alliées / Lessard Johanne / Letarte Geneviève / Letarte Monique / Levert Mireille / Lévesque Robert / Lévesque Hélène / Lévesque Francine / Lévesque Nicole / Leyrac Monique / L'Heureux Gaston / L'Heureux Christianne / Loranger Ginette / Lorrain Raymonde / Maheux Camille / Malette Louise / Mallen Chantal / Malvisi Lucia / Marc Magali / **Marchesseault Jovette** / Marcil Marie-Claire / Marcil Lise / Marcil Colette / Marcotte Nancy / Marcoux Sylvie / Martel Yolande / Martineau Aline / Massé Hélène / Massé Carole / Maxwell Maureen / Mayer Irène / McDermott Joanne / McIsaac Anne / McKay Colleen / McMurray Line / Meigs Mary / Melançon Hélène / Melanson Joanne / Ménard Lisette / **Messing Karen** / Méthé Paule / Michaud Anne / Millet Kate / Moisan Lise / Molin Lavasseur Annie / Mondery Robert / Monette Chartrand Simone / Monette Hélène / Monté Denyse / Montpetit Francine / Morency Robert / Morin Madeleine / Morin Albanie / Morin Anne / Morisset Nicole / Morton Mimi / Mouton Céline / Nantel Lise / Nemiroff Carla / Nérot Alain / Nicol Louisa / Nibert Suzanne / Noël Marie / Noël Denise / Noisieux Ginette / Nord Paule / Notebaert Geneviève / **O'Bomsawin Diane** / Ogino Prudence / O'Leary Véronique / Orenstein Gloria / Orillard Laurence / Ouimet Renée / Pageau Carole / Paquet Suzanne / Parant Maryse / Paris Ginette / Parizeau Monique / Pasquin Dominique / Payette Lorraine / Pedneault Hélène / Pellerin Maryse / Pelletier Francine / Pelletier Micheline / Pelletier Pol / Pelletier Jacqueline / **Pelletier-Baillargeon Hélène** / Pépin Lucie / Perron Line-Sylvie / Petit Diane / Pettifer Shirley / Phaneuf Danielle / Pichelin Marie-Noël / Pinard Louise / Pineault Dominique / Poirier Suzanne / Poirier Gaétane / Poirier Jocelyne / **Poirier Marie-France** / Poisson Danielle / Poitras Diane / Pontbriand Michèle / Poulin Christianne / Poulin Céline / Poulin Richard / Prosper Huguette / Proulx Louise / Proulx Monique / Proulx Denise / Quintal Renée / Rainville Marie-Anne / Ramsdem Ann / Raoult Marie-Madeleine / Rawie Marijke / **Raymond Camille** / Raymond Dyane / Reed Isabelle / Reynaud Bérénice / Rheault Ghislaine / Richer Jocelyne / Richman Jan / Riel Nathalie / Ritchot Dominique / Robert Dominique / Robert Maryse / Robert Marie-Hélène / Robitaille Lise / Roche Sylvie / Roche Christine / Rock Joyce / Rocray Liliane / Rodriguez Cecilia / Roger Danielle / Ross Christine / Rouge / Rouillard Micheline / Roy Joanne / Roy Chantal / Roy Shirley / Roy Michèle / Roy Lise / Roy Mercedes / Roy Monique / Roy Constance / Roy Michel / Roy Judith / Rudolph Claudine / Saal Michka / Sabourin Marie / Saint-Jean Armande / Sanschagrin Jocelyne / Sarna Shirley / **Sarrasin Hélène** / Saucier Michèle / Sauriol Chantal / Sauriol Brigitte / Séguin Susan / Simard Monique / Simard Jocelyne / Sirois Denise / Smith Linda / Soucy Linda / Spain Renée / Spring Sylvia / St-Denis Anne / St-Laurent Francine / St-Onge Line / St-Onge Linda / Sylvestre Francine / Synowich Paula / **Szilasi Gabor** / Szucsany Désirée / **Tanguay Bernard** / Tardif France / Tétrault Pierrette / Thede Nancy / Théoret France / Tobar Carlos / Torge Janet / Toro Marcella / Torres Carmen / Tougas Francine / Tougas Jacques / Toupin Louise / Tracey Lindalee / Trahan Céline / Trema Isabelle / Tremblay Francine / Tremblay Gisèle / Tremblay Diane / Tremblay Yves / Tremblay Jacynthe / **Trépanier Marie-Claude** / Trottier Monique / Valcourt Christianne / Vandelac Louise / Venne-Forcione Luce / Verville Thérèse / Vézina Yolande / Viboux Mario / Vigneault Carmelle / Villemaire Yolande / Villeneuve Lucie / Vinet Denise / Vivier Claudine / Vuong-Riddick Thuong / Wallace Carole / Watteyne Nathalie / Wéra Françoise / Wildeman Marlène / Wishnetsky Janet / Zana Danielle / Zwonok Dana...

Merci!

1987-2005

CE DONT NOUS AURIONS PARLÉ

Coordination > Ariane Émond



Je me souviens

On dit que la tuerie de Polytechnique, c'est comme la mort de Kennedy : chacune se souvient où elle était au moment du cataclysme. Comme si un tel événement nous coulait dans le béton, en instaurant un « avant » et un « après ». La vie, c'est sûr, n'est plus la même après. Sauf que, sur le coup, on ignore tout ça. On sait seulement, Anne, ô ma sœur Anne, qu'on n'a rien vu venir.

par Francine Pelletier

A l'instant où Marc Lépine s'est mis à tirer sur les étudiantes de Polytechnique, un peu avant 17 heures, le 6 décembre 1989, je travaillais chez moi. Insouciant. Le vent dans les voiles.

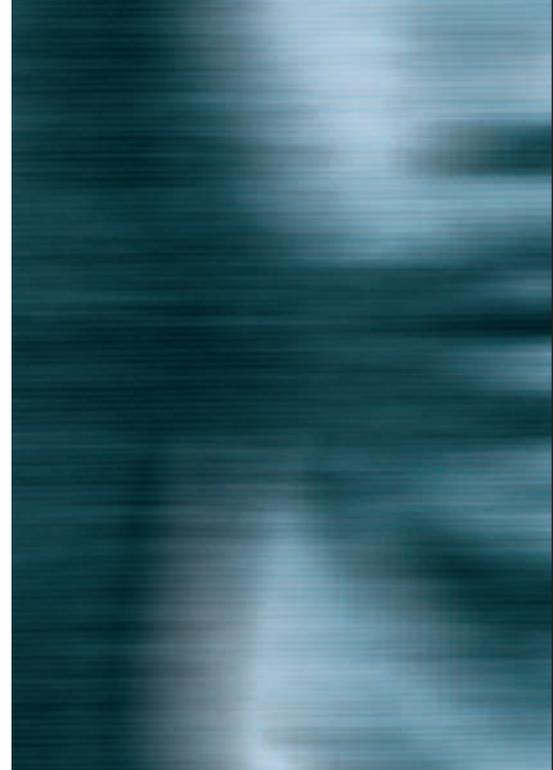
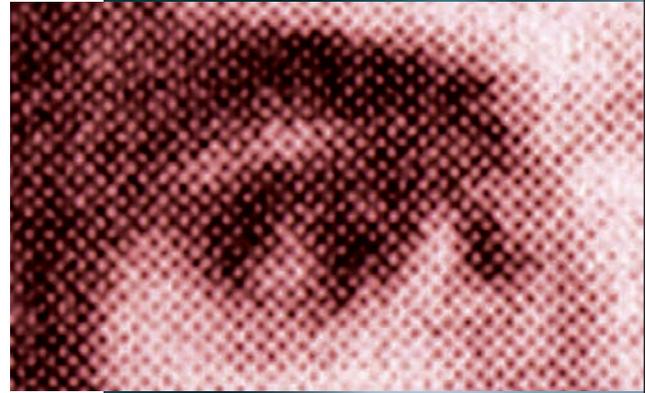
Trois ans après avoir quitté *La Vie en rose*, les choses allaient bien. J'habitais, pour la première fois, un appartement à moi. Je signais dans *La Presse* une chronique dont j'étais fière, et j'avais quelqu'un dans ma vie. Pas le grand amour, c'est vrai, mais le genre de relation qui console, au moins, des grands chagrins.

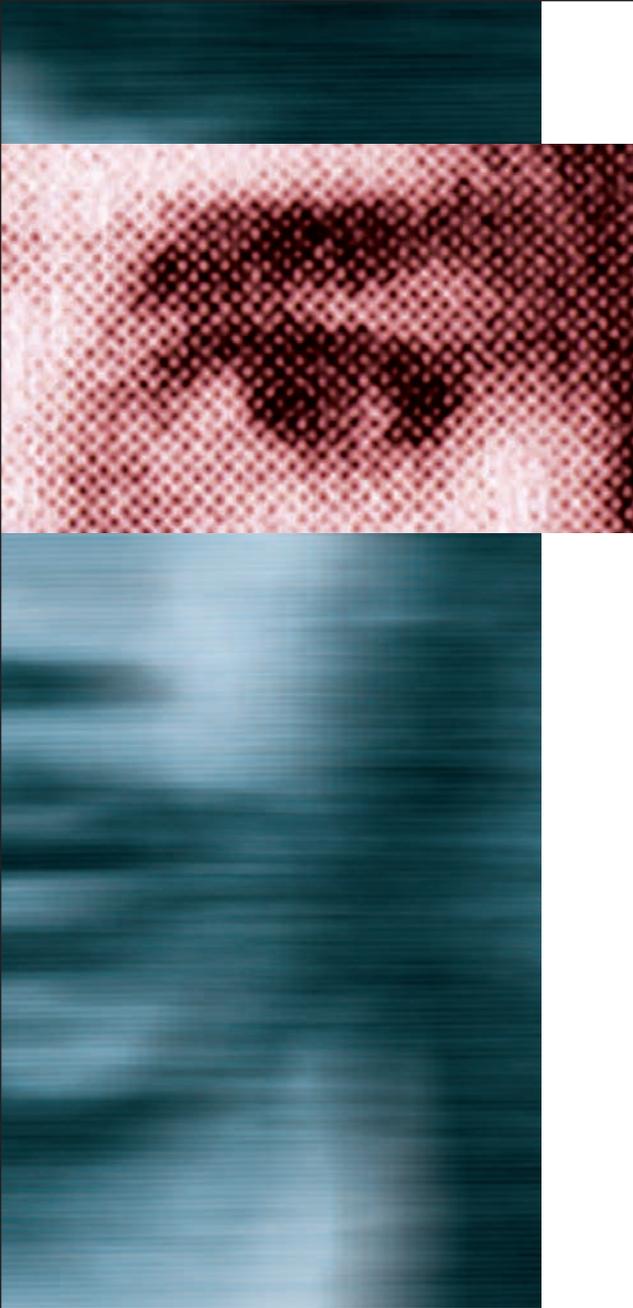
La vie était belle, même rose, puisque j'avais le net sentiment d'avancer, comme beaucoup de femmes autour de moi. Le progrès, si l'on regardait derrière, crevait les yeux. Il ne pourrait que continuer. Je ne m'étais jamais vraiment interrogée sur le peu de résistance au mouvement féministe, auparavant. Le changement le plus important de l'Histoire, celui qui avait tout bouleversé, la dynamique du travail comme celle de la famille, s'était réalisé presque sans heurts. Étonnamment facile, quand on y pense. Les hommes démontraient très peu d'hostilité – du moins ouvertement. Nous avions bien reçu un appel à la bombe à *La Vie en rose*, à l'annonce d'une fête « pour femmes seulement », mais nous en avions ri tellement ça nous semblait peu menaçant.

Il était environ 18 heures quand un ami journaliste, David Gutnick, m'appela pour me dire qu'on avait tiré sur des étudiants à l'Université de Montréal. Il y avait des morts, et tous les morts étaient des femmes. La nouvelle m'est tombée dessus comme la guillotine. J'ai passé le restant de la nuit devant la télé, en morceaux, incrédule, zombie. La dernière fois que j'avais eu ce sentiment de pesanteur crasse, de paralysie mentale, c'était à la mort soudaine de mon père, 19 ans auparavant.

Le plus étonnant dans ce « massacre », ce n'est pas que 14 femmes y aient laissé leur vie. C'est que, même après la divulgation des faits, la confusion entourant le drame ne se soit jamais entièrement dissipée. Assez rapidement, on apprit le nom et l'âge de l'assassin. On sut qu'il avait passé une heure au secrétariat, avachi sur une chaise, avant de passer aux actes. On sut le nom et le nombre de ses victimes, incluant la fille d'un des policiers envoyés sur les lieux. On apprit que les policiers s'étaient trompés d'adresse, ce soir-là, et avait ensuite tardé à entrer. Aussi que le tueur avait pris la peine d'écarter des hommes, pour mieux atteindre des femmes et qu'il avait lancé, dans la première classe : « Vous êtes toutes des féministes ! » avant de se mettre à tirer.

Finalement, on apprit qu'après avoir achevé au couteau sa dernière victime, la fille du policier, il avait crié : « Oh, shit ! »... et s'était tiré une balle dans la tête.





On en déduit que s'il avait exceptionnellement poignardé sa dernière victime, à trois reprises, c'était pour se garder une balle et, bien sûr, pour s'assurer qu'elle meure: Maryse Leclair avait déjà reçu une balle de mitraillette à la poitrine. Bref, on sut que Marc Lépine n'avait rien laissé au hasard, cette journée-là, jusqu'à envoyer une lettre à sa mère, le matin même, lui léguant son frigo.

On a fini par apprendre tout ça. Mais on n'a jamais su, officiellement, pourquoi l'innommable s'était produit. Lors du premier point de presse de la police de Montréal, la nuit du drame, on apprit que Lépine portait sur lui une note dénonçant le féminisme. Le policier n'a pas élaboré, les journalistes n'ont pas relancé et la note n'a jamais été divulguée – du moins par la police. Cet acte de censure est passé à peu près inaperçu à l'époque. Peut-être parce que rien d'aussi effrayant ne s'était produit ici, même pas la fusillade du caporal Lortie, en 1984. Tout le monde avait peur; personne ne savait quoi faire. La paralysie mentale, partout.

C'est dans ce contexte qu'on s'est mis, rapidement, à parler de folie. Peut-être fallait-il s'y attendre, dans une ville elle-même folle de douleur. Le soir même, à l'émission *Le Point* de Radio-Canada, un psychologue interpréta le geste de Marc Lépine comme celui d'un fou. La

note était donnée: il n'y avait rien à tirer du délire que le délire lui-même. Dès lors, on n'avait plus à se poser de questions, on n'avait qu'à pleurer nos mortes et prier pour nos blessées.

Le lendemain, le ministre libéral Claude Ryan s'est levé à l'Assemblée nationale pour déplorer l'événement, en parlant d'«étudiants» sauvagement abattus. Simple lapsus, peut-être, mais qui en dit long sur l'entreprise de neutralisation qui s'amorçait au Québec. Le 8 décembre, alors que le journal *The Globe & Mail* se demandait «Why were women in the gunsight?» et dénonçait en éditorial la misogynie dont les femmes étaient toujours victimes, l'éditorial du *Soleil* affirmait exactement le contraire: le fait que seules les femmes aient été ciblées n'avait aucune signification particulière. Le tueur était fou, c'est tout. Pourtant, si un homme était entré dans une classe, avait séparé les Blancs des Noirs et ensuite tiré sur les Noirs, toutes les manchettes auraient clamé: «Attaque raciste!» Mais les médias francophones nous incitaient à ne pas sauter aux conclusions, nous conviaient plutôt au «respect» et au «silence».

Moi, j'étais privilégiée: en plus d'avoir une chronique hebdomadaire à *La Presse*, on m'invitait régulièrement à faire du commentaire à la radio. C'est comme ça que le surlendemain, dans un corridor de Radio-Canada, j'ai entendu un homme lancer: «Il aurait dû toutes les tuer.» Rien n'aurait pu me scandaliser davantage. Je ne savais pas encore que j'étais l'une des 15 féministes «à abattre» identifiées par Marc Lépine, mais, comme tant d'autres femmes à ce moment-là, je portais le monde sur mes épaules. Il suffisait d'avoir ressenti la peur en tant que femme, une fois dans sa vie, pour se sentir vulnérable. Il suffisait de s'être identifiée à la lutte des femmes pour être anéantie.

Cette phrase assassine marqua pour moi le début des hostilités entre hommes et femmes. Car, partout au Québec, la guerre des sexes, la vraie, creusait ses tranchées. On n'en a jamais vraiment parlé par la suite, mais c'est un sous-texte crucial du 6 décembre. Beaucoup d'hommes trouvaient que les femmes exagéraient, qu'elles imaginaient des Marc Lépine partout; ils voyaient dans la politisation de l'événement une accusation sans nuances à leur égard. À l'inverse, beaucoup de femmes trouvaient que les hommes minimisaient la gravité de l'événement et, le réduisant au «geste d'un fou», faisaient d'elles des folles et des hystériques à leur tour. Hommes et femmes étaient devenus Juifs et Arabes devant le mur des Lamentations.

Des couples, peu solides comme le mien, ont fini par y laisser leur peau. Des couples beaucoup plus amoureux y ont laissé des plumes aussi. Je n'ai jamais oublié cette scène, décrite par un ami: couchés ensemble, la nuit du 6 décembre, lui, pourtant ni macho ni insensible, condamné à contempler le plafond pendant qu'elle pleure au téléphone avec sa meilleure amie.

«Si vous voulez interviewer Marc Lépine après sa mort, interviewez-moi.» C'est de cette façon que l'épisode le plus étrange de cette tour de Babel commença pour moi. L'individu au bout du fil voulait m'expliquer comment un homme pouvait en vouloir au féminisme – à mort. C'était le jour des funérailles de plusieurs victimes, je me souviens, à peine six jours plus tard. Il avait eu mon numéro de téléphone par *La Presse*, il m'apparaissait très calme, pas fou du tout. Lui aussi avait eu «la vie gâchée par le féminisme». Sa dernière blonde n'avait rien voulu partager, tout voulu contrôler, ce qui l'avait amoindri et enragé.



Le ressentiment antiféministe venait d'exploser comme une bombe et se répandait maintenant dans les corridors des bureaux et les lignes ouvertes. Il me semblait important d'y prêter attention, de peur qu'il n'explode à nouveau, sans crier gare. Non seulement j'ai accepté de rencontrer mon interlocuteur, j'en ai fait l'objet d'une chronique. Surprise : *La Presse*, pour la première fois, a refusé de me publier. Selon mon patron, l'éditorialiste en chef Alain Dubuc, je faisais de la « propagande féministe » ; de nombreux journalistes masculins, qu'il avait consultés, étaient d'accord.

Je ne comprenais pas. Dans ma tête à moi, je ne faisais que tendre le micro à la partie adverse. Dans leurs têtes à eux, je faisais passer les hommes pour des méchants felleux, voire des criminels en puissance. C'était inacceptable. L'inacceptable était franchement ailleurs, mais on était ici comme en Haïti au temps des élections : au pays des lubies et élucubrations. Finalement, après de longues discussions et quelques changements, la chronique fut publiée, mais non sans laisser sa traînée de poudre.

Cette guerre larvée, pas seulement l'incident à *La Presse* mais toute la mer d'aliénation qui nous englutit pendant des mois, est certainement ce que j'ai vécu de plus douloureux. La folie, la vraie, rôdait parmi nous, dans la méfiance exacerbée, dans le déni invraisemblable de la réalité, dans l'incapacité de pouvoir nous retrouver, hommes et femmes, au moment où nous en avons le plus cruellement besoin.

Curieusement, le fait d'apprendre que Marc Lépine m'avait mise en joue m'a beaucoup moins troublée. Peut-être parce que je n'ai jamais senti que j'étais vraiment en danger¹. Ce qui m'a beaucoup dérangée, par contre, c'est d'apprendre que la police, qui tenait toujours secret le contenu de sa lettre, avait divulgué à *La Presse* les noms des 15 femmes que Lépine disait vouloir assassiner. Le fait qu'il identifiait le féminisme comme responsable de sa folie meurtrière était, semble-t-il, impubliable. Mais les féministes ciblées par Lépine pouvaient, elles, être dévoilées, photos à l'appui !

L'idée d'obtenir la lettre a commencé à m'obséder. N'avais-je pas le droit, autant que la police, de savoir ce qui s'était passé dans la tête de Marc Lépine ? N'avait-il pas tué 14 femmes plus ou moins à ma place ? Et n'avait-il pas laissé un message afin, justement, de s'expliquer ?

Ma requête à la police de Montréal a été immédiatement refusée. Trop dangereux, m'a-t-on dit : la possibilité que quelqu'un imite Lépine était trop grande. Fin de la discussion.

Je me suis donc adressée à la Commission d'accès à l'information (CAI²), étonnée qu'aucun autre journaliste n'y ait déjà pensé. Ma demande fut examinée avec beaucoup de sérieux, j'ai même obtenu une audience, flanquée d'une avocate fournie par *La Presse* (flairant le *scoop*, le journal était maintenant derrière moi). Le préjugé étant en ma faveur, c'est-à-dire pour le « droit du public à l'information », je m'attendais cette fois à gagner. Erreur. Après des semaines de délibération, la

Commission accepta plutôt l'argument du « danger de récidive » invoqué par les autorités. Ma croisade était foutue. Personne, mis à part la police, ne verrait jamais la lettre.

On était à deux semaines du premier anniversaire de Polytechnique, quand j'ai reçu une photocopie par la poste. Sans indication, l'anonymat total. Comme dans les romans policiers, mon adresse avait été tapée sur une vieille Remington. J'ai dû lire la première phrase avant de comprendre : « Veuillez noter que si je me suicide aujourd'hui 89/12/06 ce n'est pas pour des raisons économiques [...] mais bien pour des raisons politiques. » J'étais seule chez moi, un soir de novembre, et j'ai mis une heure avant de lire le reste.

Pourtant, si un homme était entré dans une classe, avait séparé les Blancs des Noirs et ensuite tiré sur les Noirs, toutes les manchettes auraient clamé : **« Attaque raciste ! »**

« J'ai décidé d'envoyer *ad patres* les féministes qui m'ont toujours gâché la vie », poursuit la lettre. S'excusant d'abord pour les fautes d'orthographe, Marc Lépine fait une mise en garde encore plus pertinente : « Même si l'épithète Tireur fou va m'être attribué dans les médias, je me considère comme un érudit rationnel. » Le ton est on ne peut plus posé. Comparées aux doléances de mon pseudo-Lépine à moi, celles-ci sont presque banales, enfantines : « Les féministes ont toujours eu le dont de me faire rager. Elles veulent conserver les avantages des femmes (ex., assurance moins cher, congé de maternité prolongé précédé d'un retrait préventif, etc.) tout en s'accaparant de ceux des hommes. »

J'ai lu et relu. On ne sentait pas de colère déchaînée, encore moins de folie. J'ai vite su ce que je devais faire. Le soir même, j'ai consulté Monique Simard, une autre femme identifiée par Lépine, pour finir de m'en convaincre. Le lendemain, je remettais la lettre au directeur de l'information de *La Presse*, Marcel Desjardins, qui la publiait à la une le jour suivant. Là, on va arrêter, me suis-je dit. On va cesser de faire comme si cet événement ne nous concernait pas.

Il faut dire qu'entre le drame de Poly et la publication de la lettre, il y avait eu la crise d'Oka, assortie de la même tendance à la déresponsabilisation. Encore une fois, ce n'était pas la faute des Québécois mais celle des méchants Indiens et/ou du méchant fédéral. En temps de crise, le Québec est toujours archi-convaincu de sa propre vertu, un peu comme Israël. Comme si le fait d'avoir été des victimes de l'Histoire nous empêchait d'en faire à notre tour. Comme si on était encore trop petit pour manier le gros bout du bâton.

Je ne réalisais pas à quel point le tabou entourant Polytechnique était tenace. Et le demeurerait. Seize ans

¹ J'en ai d'ailleurs eu la confirmation plus tard : Marc Lépine correspond au meurtrier de masse classique, qui assouvit ses frustrations d'un coup sur la place publique. À ne pas confondre avec le meurtrier en série qui, lui, assassine secrètement ses victimes l'une après l'autre. L'un exclut l'autre.

Au moins ça.

² Cette procédure permet aux journalistes comme aux simples citoyens d'avoir accès à des documents qui, pour des raisons de sécurité gouvernementale ou policière, sont tenus secrets. Enfin, si la Commission accepte la demande.

après les meurtres, non seulement la police n'a jamais rendu publique la clé du drame, la lettre de Lépine, mais il n'y a jamais eu d'enquête parlementaire non plus. Il s'agit pourtant du crime le plus retentissant de l'histoire contemporaine du Québec et du Canada. Pensait-on vraiment qu'un tel drame serait sans répercussions? Combien savent, par exemple, que l'homme qui a reçu les corps des victimes à la morgue, le 6 décembre, n'est jamais retourné travailler? Que l'un des étudiants témoins s'est suicidé l'été suivant? Qu'une autre, brillante élève, a tout abandonné? Que la sœur de Marc Lépine est morte d'une *overdose* quelques années plus tard³?

Il est clair aussi que Lépine a sonné le réveil du *backlash* antiféministe. Son geste a pavé la voie aux vitupérations des lignes ouvertes comme à des entreprises beau-

qu'il y avait de plus nouveau dans la société: l'avancement des femmes. Bref, c'est au progrès que Lépine s'attaquait, c'est au futur comme nous l'imaginions. Et c'est bien cela qui décourage: personne, pendant la tuerie ou après, n'a pu s'opposer à cette exécrable mission.

J'ai mis longtemps à essayer de comprendre Marc Lépine parce que je ne peux pas croire que ce qui nous a si profondément traumatisés ne veut rien dire. Aussi parce que son geste a changé ma vie. Je ne pense plus que le progrès est une force inexorable qui nous mène, tous ensemble, toujours plus haut. Je pense que le progrès s'arrête par moments, que la courbe fléchit, qu'il nous arrive de reculer. Tenez, moi: non seulement je n'ai pas été nommée à l'éditorial, comme me l'avait fait miroiter la direction, mais j'ai perdu ma chronique à *La Presse* trois ans plus tard. Professionnellement, je ne suis vraiment pas à plaindre mais, après Poly, j'ai senti que je représentais davantage un handicap qu'une valeur ajoutée.

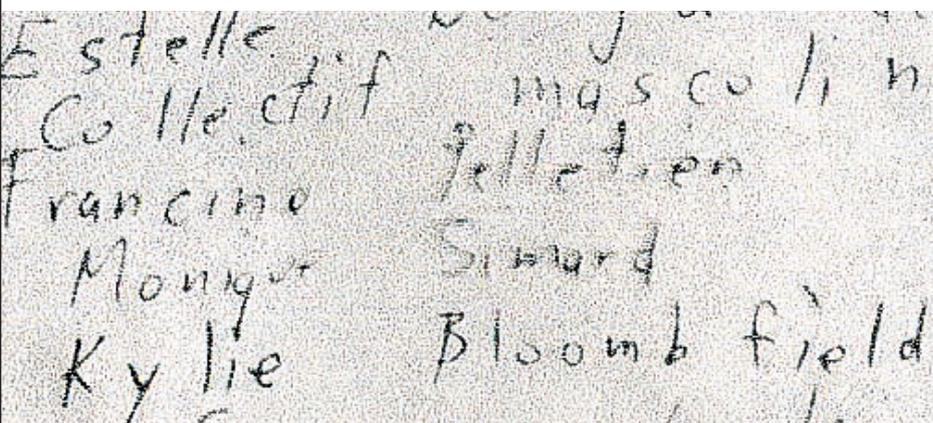
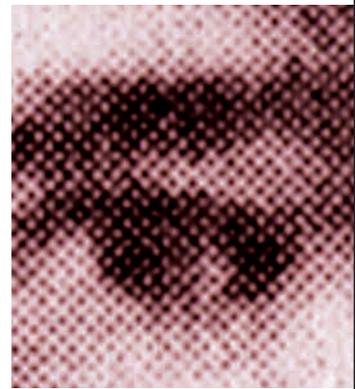
Avant Marc Lépine, l'idée qu'il y ait un prix à payer pour être féministe ne m'aurait jamais effleuré l'esprit. Le féminisme, au contraire, améliorait tous les aspects de ma vie: l'amour, l'amitié, la sexualité, le travail. Après Lépine, le féminisme est devenu davantage un poids pour moi, comme pour quiconque continuait de le

porter. La solitude de la coureuse de fond. Je crois parler pour beaucoup de femmes en disant qu'il nous arrive, au travail et parfois même en amour, de nous sentir vaguement aliénées, pour des raisons qui ne sont pas toujours claires. Accueillies pourtant bras grands ouverts, nous finissons par nous sentir comme l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Il y a malaise, en tout cas, et personnellement je ne m'y habitue pas.

Finalement, je n'ai jamais su qui m'avait envoyé la lettre. Je suppose que quelqu'un (ou quelqu'une?) à la police de Montréal était comme moi convaincu de l'importance de regarder les choses en face. Je lui en suis extrêmement reconnaissante même si je sais maintenant que je n'aurai jamais fini d'en découdre avec celui qui voulait en finir avec moi. Je l'ai compris en réalisant un documentaire sur Polytechnique, en 1999. Dix ans s'étaient écoulés et, pourtant, la douleur semblait d'hier.

Où ranger dans sa tête l'idée qu'on ait voulu vous tuer? L'idée qu'on ait voulu tuer ce que vous représentez est pire encore. Ça ne se prend pas. Ça s'oublie encore moins.

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires dont *Monsieur* et *Baise Majesté*.



coup plus sérieuses: le *Manifeste d'un salaud* de Roch Côté, premier et célèbre brûlot antiféministe, a été publié en 1990. Il est clair enfin – et c'est la bonne nouvelle – que Lépine a galvanisé les consciences et alerté politiquement beaucoup de jeunes femmes, dont l'icône de l'altermondialisation, Montréalaise d'origine et féministe, Naomi Klein.

Qui a analysé et répertorié tout ça? Mise à part une collection de textes inédits et d'articles publiés immédiatement après la tuerie et recueillis par les Éditions du remue-ménage, il n'y a presque rien d'écrit sur Polytechnique. Il n'y a pas eu de grands colloques, encore moins de films d'envergure. La fusillade dans une école secondaire du Colorado, survenue 10 ans plus tard, a déjà inspiré deux longs métrages, *Bowling for Columbine* de Michael Moore et *Elephant* de Gus Van Sant, et au moins un roman, *Years of Rage* de Joseph Suglia. L'émission américaine *Law and Order* s'est nourrie des événements de Polytechnique pour l'un de ses épisodes. Mais ici, rien⁴. Jusqu'à preuve du contraire, le sujet fait peur.

Ni au Québec ni même au Canada n'avons-nous reconnu Polytechnique pour ce que c'était: une déclaration de guerre contre le féminisme. À la thèse de la folie s'est substituée avec le temps la thèse de la violence faite aux femmes, c'est vrai. Mais ce n'est pas frapper exactement sur le même clou. En abattant 14 futures ingénieures, ce n'est pas à elles personnellement que Lépine en voulait, mais bien au mouvement des femmes. La distinction m'apparaît importante. Il s'attaquait à des conquérantes, pas à des victimes. Il frappait au vu et au su de tous, il ne se défoulait pas en catimini. Loin de rééditer un vieux rapport de force, il s'en prenait à ce

³ Il s'agit de quelques cas répertoriés dans un documentaire que j'ai coréalisé en 1999. Les dégâts humains causés par Polytechnique sont sûrement plus grands encore.

⁴ Surprise: au moment d'écrire ces lignes, on annonce un film, dont la comédienne Karine Vanasse sera la coproductrice. Début du dégel?

La bataille de l'avortement, bis

par Louise Desmarais

Le 28 janvier 1988, après quinze mois de délibérations, la Cour suprême du Canada prononce son célèbre *Arrêt Morgentaler*. Pour la première fois depuis 1869, l'avortement n'est plus un acte criminel! Les féministes qui mènent la lutte depuis 20 ans se réjouissent avec le célèbre médecin Henri Morgentaler. La Cour n'accorde pas pour autant un droit absolu à l'avortement. Elle le reconnaît quand la vie ou la santé des femmes est menacée. Elle laisse aussi entendre que l'État peut restreindre ce droit en raison de son intérêt à protéger le fœtus.

À l'été 1989, voulant forcer l'adoption d'une nouvelle loi, les opposants à l'avortement lancent une véritable offensive. Comme par hasard, plusieurs hommes

déposent des requêtes pour empêcher leur ex-amante ou conjointe de se faire avorter. L'une de ces démarches va déclencher un véritable raz-de-marée à travers tout le Canada.

Le 17 juillet, Jean-Guy Tremblay obtient de la Cour supérieure de Val d'Or une

injonction interdisant à sa copine Chantale Daigle, 20 ans, de se faire avorter. Bien décidée à ne pas avoir un enfant de cet homme violent, M^{me} Daigle s'adresse à la Cour d'appel du Québec. Or la Cour maintient l'injonction, affirme que le fœtus est un être humain, au sens de la *Charte québécoise des droits et libertés*, et reconnaît au géniteur le droit de protéger sa progéniture. La jeune femme est passible d'une peine de prison maximale d'un an et d'une amende de 50 000 \$ si elle ne respecte pas l'injonction. C'est l'indignation générale. Chantale Daigle porte alors sa cause en appel devant la Cour suprême du Canada.

Au Québec, le mouvement féministe se mobilise, fort de l'appui d'une grande partie de la population. Il interprète cette décision comme une violence juridique qui porte atteinte au droit à la vie privée des femmes. Le 27 juillet, une grande manifestation de solidarité rassemble au pied du mont Royal 10 000 personnes qui scandent: «Ni pape, ni juge, ni conjoint, c'est aux femmes de décider.» On amasse quelques milliers de dollars pour aider la jeune femme à obtenir justice.

Entre-temps, Chantale Daigle, enceinte de 22 semaines, défie le système judiciaire canadien et, avec l'aide du Centre de santé des femmes de Montréal, traverse clandestinement la frontière pour se faire avorter aux États-Unis. Quelques jours plus tard, la Cour suprême du Canada lui donne raison et affirme en substance que les droits du fœtus ou ceux du père en puissance sont sans fondement juridique. Le droit des femmes de maîtriser leur corps et leur vie est réaffirmé, porté par une jeune femme déterminée dans laquelle des milliers d'autres se sont reconnues.

En novembre 1989, soucieux de conserver son droit de baliser les limites de l'avortement, le gouvernement conservateur dépose le projet de loi C-43. La mobilisation reprend. Le projet de loi est adopté par la Chambre des communes en mai 1990, après un vote serré. Les féministes persistent et tentent de convaincre les sénateurs de rejeter le projet de loi. À la surprise générale, le 31 janvier 1991, le Sénat tranche en leur faveur. L'avortement est, depuis, un acte médical libre de sanctions criminelles. Jusqu'à quand?

Dans les années qui suivent, Jean-Guy Tremblay est condamné à 14 reprises pour des actes de violence, la plupart du temps contre des femmes. En juin 2000, il est déclaré récidiviste, condamné à cinq ans de prison et à une peine supplémentaire de dix ans à purger dans la communauté. La Couronne échoue à le faire déclarer criminel dangereux. Il est libéré en juillet 2005.

LOUISE DESMARAIS est agente de recherche au gouvernement du Québec. Militante de longue date pour l'avortement libre et gratuit, elle a publié *Mémoires d'une bataille inachevée. La lutte pour le droit à l'avortement au Québec* (Traité d'union, 1999).



Chantale Daigle et Jean-Guy Tremblay



© Archives Parti québécois



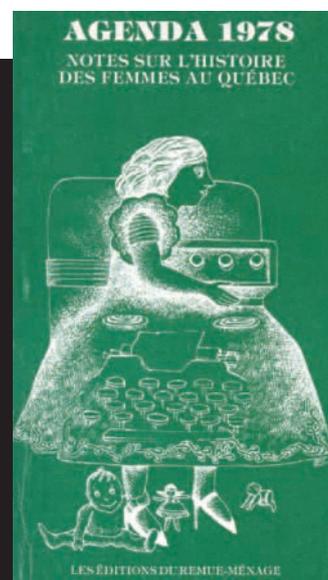
RétroVISEUR • I

La Vie en rose aurait noirci des pages à discuter des enjeux suivants. D'abord la campagne référendaire de 1995 et l'implication de féministes dans le camp du OUI. *Porte-voix pour la souveraineté*, une grande virée à bord d'un autobus, mena 50 personnalités dans toutes les régions du Québec à la rencontre d'autres femmes. Le soir du 31 octobre 1995, le premier ministre Parizeau administra un véritable coup de fouet aux femmes issues de l'immigration, qui souvent avaient voté OUI. Nous l'aurions désapprouvé.

Nous aurions salué le dépôt de la Loi sur l'équité salariale qui envoya une onde de choc dans le monde du travail en 1996 (voir article page 62). Et nous aurions applaudi, après vingt-cinq ans de lutte, l'annonce en 1997 d'une politique familiale et la création des fameuses «garderies à 5\$» pour tous les petits de quatre ans et moins. Les centres de la petite enfance ainsi créés, administrés par les parents et les travailleuses, subventionnés par l'État, deviendraient un modèle envié par l'Amérique. Un réseau aujourd'hui en danger d'effritement.

ELLES DURENT allez les visiter

- **La Fédération des femmes du Québec** aura 40 ans en 2006: ffq.qc.ca
- **Les Éditions du remue-ménage** en auront 30: editions-remueménage.qc.ca
- **La Fédération des ressources en hébergement pour femmes violentées**, 30 ans aussi: fede.qc.ca
- **Le Centre de santé des femmes de Montréal** les devance d'une tête, à 31 ans: csfmontreal.qc.ca
- Tout comme la **Fédération québécoise pour le planning des naissances**: fqpn.qc.ca
- **L'Espace GO** vient de fêter en grand ses 25 ans sur la scène du théâtre montréalais: espacego.com/index.html
- **Le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine** existe depuis 23 ans. Le **CDEACF** a implanté le réseau **Netfemmes**, une mine d'informations sur la condition des femmes: netfemmes.cdeacf.ca
- Le plus jeune des réseaux, **Sisyphé** (2002), est un incontournable de la réflexion féministe sur le web: sisyphe.org
- Créé en 2001, **Cybersolidaires** est un réseau de sites solidaires qui se concentre sur les femmes des Amériques, surtout les plus marginalisées: Autochtones, travailleuses du sexe, etc. <cybersolidaires.org>



© Éditions du remue-ménage



© Michel Caron

Entre 1987 et 2005, les femmes ont envahi la rue plus que jamais, aux quatre coins du globe! Au Japon, le 8 mars 2005 (1) et simultanément dans une centaine de pays, de la Jordanie au Brésil, de la Corée à l'Australie, des centaines de milliers de femmes ont manifesté leur adhésion aux valeurs de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité, adoptée à Kigali en décembre 2004. Toute l'histoire avait commencé lors de la célèbre Marche du pain et des roses (2) au printemps 1995, à l'initiative de la Fédération des femmes du Québec. Le 4 juin, douche froide: le gouvernement péquiste disait plutôt non aux revendications des Québécoises. Cinq ans plus tard, la Marche mondiale des femmes rassemblait à New York (3) plus de 10 000 femmes de tous les continents, déterminées à obtenir des mesures concrètes pour mettre fin à la pauvreté et à la violence imposées aux femmes.

LES GRANDES



1. Japon / 8 mars 2005

© Coordination de la Marche mondiale des femmes au Japon

En avril 2001, des dizaines de milliers de militantes altermondialistes, syndicalistes, féministes défilaient à Québec, lors du Sommet des Amériques, alors que 34 leaders de l'hémisphère jetaient les bases d'une Zone de libre-échange des Amériques (ZLÉA). Sur une chorégraphie du regretté Jean-Pierre Perreault (4), déambulaient avec panache des membres de l'organisme Équiterre. En 2005, à Québec (5) et partout en province, les manifestations étudiantes brassaient l'apathie ambiante par rapport à l'endettement des jeunes. Et pour finir, cette chaude manif au cœur de l'été 1989 (6), en appui à Chantale Daigle, que son ex-ami Jean-Guy Tremblay voulait empêcher de se faire avorter (voir article p. 38).



2. Québec / 4 juin 1995

© Fédération des femmes du Québec



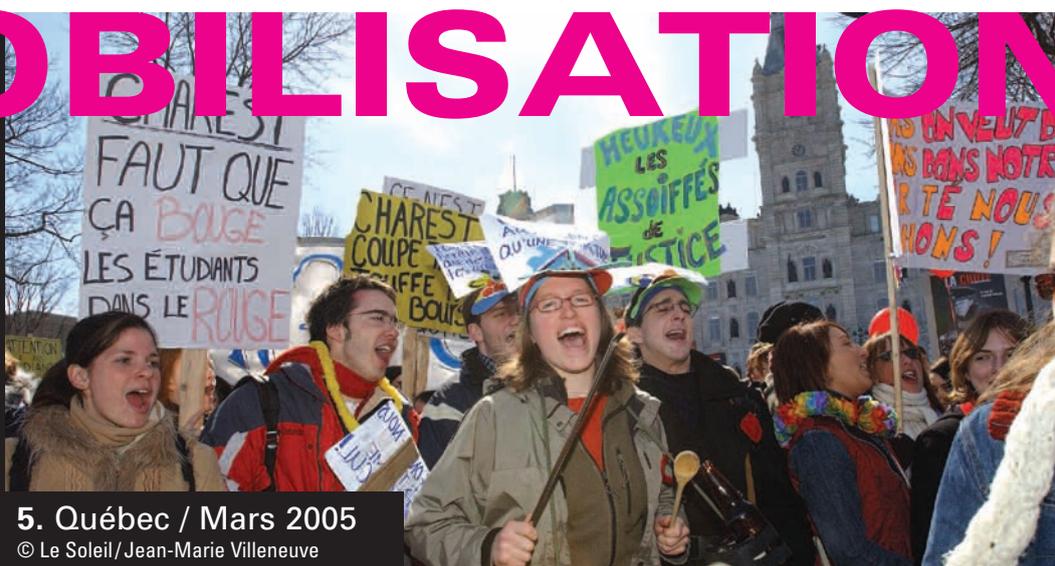
3. New York / Octobre 2000

© Ariane Émond



4. Québec / 21 avril 2001
© Caroline Hayeur/Agence Stock Photos

MOBILISATIONS



5. Québec / Mars 2005
© Le Soleil/Jean-Marie Villeneuve



6. Montréal / 27 juillet 1989
© Chantal Keyser/Le Devoir



RétroVISEUR • II

La grève illégale de 47 000 infirmières et infirmiers de la FIIQ au printemps 1999, sous la présidence de Jenny Skeene (à droite), suscita un immense appui populaire (1). Après 23 jours d'affrontement, le gouvernement de Lucien Bouchard força les « douces » à rentrer au travail et leur imposa des amendes excessives qu'elles partagèrent solidairement. Au début de 2000, elles acceptèrent à 90 % une entente globale.

À l'occasion des 90 ans de la grande militante Lea Roback en 1994, on créa une fondation pour contribuer à l'éducation des femmes moins nanties (2), qui a distribué depuis 120 000 \$. À l'été 1998, on posa un autre jalon de l'histoire du féminisme québécois avec l'ouverture de la Maison Parent-Roback, en présence de Lea Roback, Françoise David et Madeleine Parent (3). Depuis, dix groupes y travaillent à améliorer les conditions de vie des femmes : ils touchent près de 120 000 personnes et 720 groupes disséminés sur tout le territoire.

En 2004, Françoise David cofondait Option Citoyenne (4), un large mouvement en faveur du bien commun, qui deviendra un parti politique en janvier 2006 après sa fusion avec l'Union des forces progressistes. Enfin, un autre enjeu de taille : l'union civile pour les conjoints de même sexe (5), gagnée de haute lutte par des gays et lesbiennes. L'Assemblée nationale adopta à l'unanimité le 7 juin 2002 la loi 84 établissant de nouvelles règles de filiation.





Elles nous ont marquées



Sans elles, leur courage et leur intégrité, nous aurions avancé moins vite et pensé moins bien. Bravo d'abord à des concitoyennes que nous avons applaudies devant nos télévisions! La vérificatrice générale Sheila Fraser, qui a déterré la corruption dans la gestion du programme fédéral des commandites. L'athlète paralympique Chantal Petitclerc, cinq fois médaillée d'or à Athènes en 2004, détentrice de trois records du monde. Sophie Chiasson qui gagna sa cause, et notre admiration, en Cour supérieure et cloua le bec à Jeff Fillion. Louise Arbour, haute commissaire aux droits de l'Homme des Nations Unies et ex-procureure en chef du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie et pour le Rwanda. Elle côtoie ici l'Iranienne Shirin Ebadi, prix Nobel de la paix 2003 et avocate de la famille de Zahra Kazemi. Ang Sang Suu Kyi, leader élue de l'opposition en Birmanie, emprisonnée à demeure depuis 1989. La députée néerlandaise Ayaan Hirsi Ali, qui mène un combat dangereux

contre les islamistes radicaux qui ont assassiné son ami le cinéaste Theo van Gogh. L'écrivaine égyptienne Nawal Al-Saadawi, première à avoir tenté de défier Hosni Moubarak aux présidentielles. Rigoberta Menchu, Prix Nobel de la paix en 1992 (à 33 ans!), qui consacre sa vie aux droits des peuples indigènes. Enfin Geeta Rao Gupta, présidente de l'*International Center for Research on Women* à Washington, qui martèle que le machisme sabote la lutte mondiale contre le sida et les MTS. Chapeau à toutes!

1. Louise Arbour et Shirin Ebadi ©CPimages/AP/Martial Trezzini • **2. Ang Sang Suu Kyi** ©CPimages/AP/Richard Vogel • **3. Ayaan Hirsi Ali** ©CPimages/AP/Bas Czerwinski • **4. Rigoberta Menchu** ©CPimages/Abaca/ABD Rabbo Ammar • **5. Geeta Rao Gupta** • **6. Chantal Petitclerc** ©AQSFR/James Duhamel Lavoie • **7. Sheila Fraser** ©André Cornellier • **8. Nawal Al-Saadawi** • **9. Sophie Chiasson** ©Le Soleil/Raynald Lavoie



LA VIE EN ROSE

au Lion d'or

Quelle fête ça a été ! Le 31 mars 2005, près de 400 personnes, des femmes surtout, ont pris d'assaut la salle du Lion d'or, à Montréal. Ravies de revoir tant de connaissances, elles se sont régalées du formidable spectacle orchestré par Hélène Pedneault pour souligner le 25^e anniversaire de *La Vie en rose*. Quatre heures durant, ont chanté et joué les Richard Desjardins, Ariane Moffatt, Betty Bonifassi, Yann Perreau, Sylvie Cobo, Luck Mervil, Tania Kontoyanni, Pierre Verville, Louise Dussault, Dobacaracol et les Zalarnes.

Ont aussi témoigné de la nécessité du féminisme les Laure Waridel, Jacques Languirand, Janette Bertrand, Céline Bonnier, Brigitte Haentjens, Pauline Martin, Michaëlle Jean, Pascale Montpetit, Monique Giroux, Dany Laferrière, l'équipe de la Grande Bibliothèque, Isabelle Langlois, Françoise David, Karina Goma, Lorraine Pagé, enfin Laurence Simard-Émond et Florence-Léa Siry, les deux bébés de *La Vie en rose*. Absentes, les Nancy Huston, Anne-Marie Cadieux, Louise Desjardins, Madeleine Parent et la leader étudiante Julie Bouchard ont fait parvenir et lire leurs textes. Nous vous proposons quelques extraits de ce que nous avons entendu ce soir-là.

Cette soirée inoubliable, animée par Ariane Émond et Françoise Guénette, s'est terminée dans l'ivresse par la mise à l'encan d'une œuvre originale d'Andrée Brochu, célèbre illustratrice de *La Vie en rose*, et d'une affiche *La Vie en rose n'a pas dit son dernier mot!* autographiée par tous nos invités. Monique Simard menait le bal des ventes !

À toutes ces invitées, à ces collaborateurs bénévoles, merci encore une fois. Merci également aux gens qui ont travaillé dans l'ombre : Brigitte Dion, Christian Aubry et leur fille Juliette, Yves Longpré, René Brisebois, Emmanuelle Kirouac Sanche et bien sûr toutes les filles de *La Vie en rose* : Francine Pelletier, Sylvie Dupont, Louise Legault, Nicole Campeau, Nicole Morisset, Lise Moisan, Louise Desmarais.

Encore toutes nos excuses à tous ceux et celles qui n'ont pu assister à l'événement, faute de places.

LÉGENDES PHOTO

1. Louise Dussault 2. Ariane Moffatt 3. Ariane Émond, Pauline Martin et Michaëlle Jean 4. Richard Desjardins 5. Ariane Émond 6. Tania Kontoyanni 7. Céline Bonnier 8. Hélène Pedneault 9. Janette Bertrand 10. Françoise Guénette et Ariane Émond 11. Sylvie Corbo 12. Luck Mervil. Photos: Yvon Longpré.





ISABELLE LANGLOIS,
auteure de Rumeurs

Ma mère et ses copines étaient des féministes « pratiquantes » et j'ai fréquenté leurs manifs, leurs idées, leurs livres, leurs maris, leurs enfants, leurs conversations. Je continue à me définir comme telle, mais je suis bien souvent une féministe *de facto*, sans trop y penser.

De temps en temps, il se passe quelque chose qui vient sortir mon féminisme de son assoupissement. Quand j'ai vu dans *La Presse* une petite fille de 5 ou 6 ans se faire exciser avec une lame rouillée, j'ai serré les jambes d'une manière toute féministe. Quand je lis les statistiques sur les viols dans les régions en conflit. Quand je vois des *G-strings* au rayon des sous-vêtements de petites filles. Quand je suis obligée d'expliquer que je suis souvent de bonne humeur et que ça n'entre pas particulièrement en conflit avec mon féminisme... Dans ces moments-là, et à chaque fois, je renouvelle mon abonnement.



PAULINE MARTIN,
comédienne

Je suis une convertie. Je faisais partie de celles qui disaient: « Féministe, moi? Non, non... » J'ai compris pourquoi. Quand j'étais petite, ma mère, comme dans bien des foyers québécois, décidait. Elle décidait ça avec mon père, le soir. Le lendemain elle disait: « Votre père a décidé! » Elle m'a privée de toute son argumentation et de toute son affirmation! (*Rires.*) Parce qu'en plus, chez nous, les femmes chialaient dans la cuisine, les hommes riaient dans le salon. Pas folle, la fille! Elle avait le goût d'être du bord des gars. J'ai commencé ma vie et je me suis rendu compte qu'il y avait une moitié de l'humanité à qui on refusait une place. C'est comme ça que je suis devenue féministe... et chialeuse! Tantôt j'écoutais le téléjournal et je vous jure, les fesses me chauffaient sur le sofa. Et ce n'était pas les hormones!



D'abord j'ai su que le Saint-Siège avait une infection urinaire (*rires*). Quand j'ai réalisé que toutes les télévisions du monde lui palpait la prostate depuis des semaines alors qu'aujourd'hui même, après des mois de silence, on a appris ce qui est arrivé à Zahra Kazemi... Je chauffais sur mon sofa!

CÉLINE BONNIER,
comédienne

Je suis de celles qui remercient les féministes ce soir, parce que la route est plus douce, parce que notre tricot a changé pour le mieux, depuis elles. Parce que c'est plus facile, depuis elles. Parce que je me sens plus forte, depuis elles. Parce que notre différence est plus équitable, depuis elles. Parce que je peux mieux me faire entendre depuis elles. Et j'en suis. Je suis de celles qui revendiqueront encore. Parce que la femme est encore récupérée en tant que bibelot. Parce que l'équité salariale, ce n'est pas gagné. Parce qu'il faut être plus fortes que l'habitude, que les traditions, que la mode, que la peur. Parce que le beau sexe ne veut pas et ne peut pas se contenter de l'être. Parce que nous avons encore besoin de marcher ensemble, que c'est une marche de santé et que ma santé en dépend.

ANNE-MARIE CADIEUX,
comédienne

En 1980, je sortais de l'adolescence, j'avais la vie devant moi. J'avais été transportée par *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult, passionnée par *Toilette pour femmes* de Marilyn French, émue par *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal. Je me prélassais de longs après-midis à fumer des cigarettes en lisant Anaïs Nin au son de Billie Holiday. Et je feuilletais *La Vie en rose*. Il me poussait des ailes, je voulais vivre, prendre la pilule, faire l'amour, avoir une carrière, voyager. J'étais féministe sans honte. Je veux rendre hommage à toutes celles qui m'ont permis d'être plus libre que je ne l'aurais été, saluer les femmes de *La Vie en rose*, qui ont donné une voix aux femmes avec humour et intelligence. Et j'ai une pensée particulière pour les femmes du monde entier pour qui le féminisme n'est pas un mot démodé, mais une nécessité.

LOUISE DESJARDINS,
écrivaine

Tant que nos rides et nos cheveux gris ne seront pas aussi séduisants que la jeunesse momifiée qu'on nous propose d'atteindre à coups de scalpel, tant que nous ne serons pas la moitié de tous dans tout, même au Parlement, il me semble absurde de ne pas être « encore » féministe.

MADELEINE PARENT,
militante syndicale et féministe

L'urgence féministe dans le Québec d'aujourd'hui est d'appuyer le combat des milliers d'étudiantes et d'étudiants alors que le gouvernement Charest s'entête à couper leurs bourses d'étude pour baisser les impôts des riches. Criblées de dettes, combien de jeunes femmes instruites s'engageraient à faire des enfants pourtant désirés?

BRIGITTE HAENTJENS,
metteuse en scène

Parce que *La Vie en rose* fut ma tasse de thé, ma drogue douce, mon inspiration, mon coup de pied au cul, mon épine dans le pied, mon fouet, mon péché mignon, ma pièce de viande, ma résistance, ma couronne de lauriers... Parce que *La Vie en rose* était ma pilule contre les migraines, les pannes de désir, les baisses d'énergie, le gémissement, les démissions, les omissions... et même les SPM. Parce que *La Vie en rose* brassait les idées, la cage, la brassière et le reste. Parce qu'elle flotte comme un drapeau au-dessus de nos petites lâchetés, je salue avec gratitude toutes celles qui l'ont écrite, celles qui l'ont lue et toutes celles qui ne savent pas ce qu'elles ont manqué! Je salue aussi le féminisme, ses victoires et sa persévérance, et parfois son silence assourdissant.

JULIE BOUCHARD,
présidente de la Fédération étudiante collégiale du Québec

L'appui des féministes à la bataille des étudiants est l'un de ceux qui me font le plus chaud au cœur. Vous qui avez livré tant de batailles et continuez de le faire dans toutes les sphères d'activité, vous savez combien le soutien d'autres militantes est précieux pour alimenter nos actions quotidiennes. Quand les élans de solidarité dépassent les frontières de revendications particulières pour tisser une vaste trame de mobilisation sociale, c'est le signe que la société dans laquelle on évolue est en vie. C'est le signe qu'elle peut devenir celle dont les femmes ont envie pour elles.

LÉGENDES PHOTO:

1. Dany Laferrrière 2. Foule au Lion d'or 3. Pascale Montpetit 4. Brigitte Haentjens 5. Louise Desmarais 6. Ginette Noiseux 7. Lise Moisan et Mercedes Roberge 8. Jacques Languirand 9. Pierre Verville 10. Le Lion d'or 11. La foule 12. Monique Simard 13. Yann Perreau 14. Sylvie Corbo et Christian Aubry 15. Dobacaracol.





2



3



5



6



8



9



11



12



14



15

PASCAL MONTPETIT,
comédienne

Je suis féministe parce que Anne-Sophie, onze ans, m'a dit que les filles de sa classe feignaient d'être nouilles pour avoir la cote auprès des gars. Aussi parce que j'ai acheté un chalet en septembre. J'avais beau préciser à l'agent que je l'achetais toute seule, il se tournait toujours vers mon ami Carl pour parler de la plomberie, de l'électricité, de l'isolation. Heille bonhomme! C'est moi qui signe le chèque! Sérieusement, je suis féministe parce qu'une personne sur cinq n'a pas accès à l'eau potable sur la planète. Presque toujours les femmes doivent porter l'eau. Un bébé dans le ventre, un autre dans le dos, un bidon sur la tête. J'ai vu ça au Mali. Elles marchent huit heures par jour, sept jours par semaine. C'est beaucoup à ces femmes-là que je pense quand je dis que je suis féministe.

JANETTE BERTRAND,
auteure dramatique

La Vie en rose a été très importante dans ma vie. C'est pour ça que je suis ici. J'ai été abonnée pendant sept ans; je me souviens d'avoir envoyé un chèque pour que ça continue! Je demeure féministe parce que je suis indignée. Je vais être indignée jusqu'à la fin de ma vie parce qu'il y a encore tant de choses à changer...

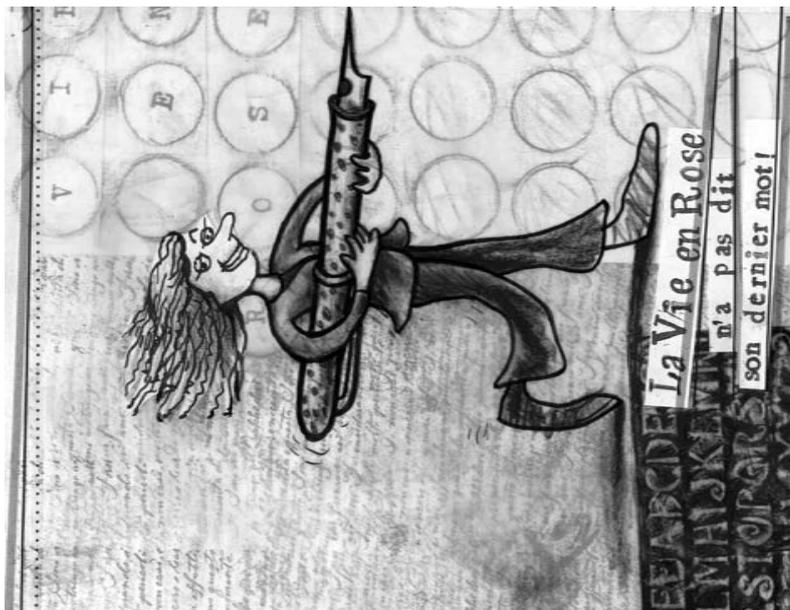
NANCY HUSTON,
écrivaine

Je me souviens d'avoir eu le sentiment que nous étions au début d'une grande et belle histoire. Des femmes du journal français pour lequel je travaillais, *Histoires d'Elles*, étaient venues passer quelques jours dans une petite maison de campagne avec des femmes de *La Vie en rose*. 1980, par-là. Nous étions jeunes et pleines de fougue et dehors il neigeait avec douceur et dedans nous faisons des repas et des projets révolutionnaires jusque tard dans la nuit. Je me souviens de nos rires et comme les rires des femmes m'ont donné des forces à cette époque. Je me souviens des disputes, parfois. C'était génial. Ça ne portait pas encore à conséquence. Je me souviens comme je dévorais chaque nouveau numéro de *La Vie en rose* dès qu'il arrivait dans ma boîte aux lettres à Paris et d'avoir pensé que nos progrès étaient irréversibles, et nos acquis, inaliénables.

Manifeste
en forme de sketch
rédigé par Sylvie Dupont
illustré par Andrée Brochu

livré par
Ariane Émond et Hélène Pedneault
au Lion d'or lors du 25^e anniversaire
du magazine d'actualité féministe

LA VIE EN ROSE
(1980-1987)



TRANSFORMATION EXTRÊME

- Nous aurions pu souligner le 25^e anniversaire de *La Vie en rose* en nous contentant de regarder derrière nous.
- Rappeler son existence, publier un album-souvenir, organiser un conventionnement des anciennes et rentrer tranquillement chez nous.
- Mais on ne change pas tant que ça en un quart de siècle. Aussitôt qu'on s'est toutes retrouvées, *La Vie en rose* a repris le dessus.
- Elle ne s'appelait pas pour rien LE MAGAZINE D'ACTUALITÉ FÉMINISTE. On en avait long à dire sur ce qui se passe *aujourd'hui*.
- Alors, on a décidé de publier en octobre un numéro hors série 2005 de *La Vie en rose*.
- Sauf qu'on a un problème. Le pire problème qu'on puisse avoir en 2005 : un problème *d'image*.
- En 2005, une publication est un produit de consommation comme un autre, qui doit répondre à une demande du marché.
- Mais par les temps qui courent, rien n'est moins en demande que le féminisme. Rien n'est moins tendance que les vieilles féministes comme nous. Bon, en général, les gens nous remercient d'avoir fait avancer les



- l'avortement sélectif et l'infanticide contre les filles sont des pratiques courantes. Tellement qu'en 2005, il manque plus de 15 millions de filles² chez les enfants de 0 et 14 ans³.
- AVANT, non seulement on aurait brandi haut et fort ce genre de faits et de chiffres épouvantables, mais en plus on les aurait pris *personnel*.
- On aurait crié partout que c'étaient des crimes contre les femmes, des crimes contre l'humanité. On aurait achalé tout le monde pour qu'ils nous aident à arrêter ça.
- On se serait enrégées contre ceux qui s'en fichaient, et on serait encore allées trop loin, comme d'habitude.
- On aurait fait des choses mauvaises pour notre image. Comme oublier de se raser les jambes, ou dire que les femmes sont encore opprimées par les hommes en 2005.
- Mais APRÈS notre métamorphose, les faits et les chiffres sur la situation des femmes dans le monde en 2005, on va prendre ça *impersonnel*.
- On ne se fâchera pas, on n'achalera pas le monde avec ça. On va changer de point de vue, regarder l'autre côté de la médaille.



- Sauf que ça n'aidera pas notre image, parce que le monde commence à en revenir de l'amnésie en direct... Sans pousser aussi loin, on pourrait dénoncer les excès du féminisme.
- Le problème, c'est de trouver des excès qui valent la peine d'être dénoncés.
- Si au moins on avait commis des horreurs comme retirer le droit de vote aux hommes, ou les mettre en minorité dans les hautes sphères des pouvoirs financier, politique et religieux ; ou leur donner des salaires plus faibles que les nôtres pour des emplois similaires, ou leur laisser les trois-quarts des tâches ménagères...
- C'est vrai ça. Et aujourd'hui, on pourrait améliorer notre image en admettant nos torts.
- Mais là, franchement, on n'a pas grand-chose sous la main pour se faire du capital politique...
- On pourrait dénoncer les excès des féministes lesbiennes radicales qui n'aimaient pas les hommes.
- Facile à dire ! On a la faction radicale la plus molle de tous les mouvements de libération de l'Histoire de l'Humanité ! Pas de guerres,



choses dans notre temps... puis ils nous remercient pour de bon. On est congédiées!

— Finies les vieilles féministes « qui ne voient pas que les choses ont changé »...

— « qui étaient trop radicales et qui allaient trop loin » ;

— « qui ne portaient pas de soutien-gorge et ne se rasait pas les jambes ;

— « qui n'aimaient pas les hommes » ;

— « qui ont dégoûté les jeunes femmes du féminisme ».

— Depuis des années, on se fait traiter comme ça sans dire un mot. Mais là, on n'en peut plus de souffrir en silence.

— Alors on a décidé de prendre les grands moyens, et de régler notre problème d'image par une *Transformation extrême*.

— Ce soir, comme on est entre nous, on a pensé qu'on pourrait tenter une métamorphose complète sous vos yeux.

— Passer d'une vieille image féministe démodée et déprimante, qui rebute les hommes et les gens en général, à une image complètement métamorphosée.

— AVANT / APRÈS, en direct, et ce, sans Botox ni bistouri.

— D'abord on va tester sur vous notre idée pour le nouveau manifeste de *La Vie en rose*. Un manifeste, c'est parfait pour repositionner une image.

— À *La Vie en rose*, on avait toujours des idées de manifestes. Comme le *Manifeste du poil radical* ou le *manifeste des femmes faciles*, qui commençait ainsi : « C'est pas parce qu'on est une femme facile qu'on n'est pas une femme difficile! ».

— Le *Manifeste du féminisme métamorphosé*, lui, commencerait par : « C'est pas parce que le monde est meilleur pour les femmes que les femmes sont meilleures pour le monde ». Avouez que ça renverse complètement notre image. On dit quelque chose de positif sur la situation des femmes dans le monde, et quelque chose de négatif sur le rôle des femmes dans le monde. Une pierre deux coups!

— AVANT, on vous aurait dit des choses *négligées* sur la situation des femmes en 2005. Genre : selon la Banque mondiale, la violence contre les femmes dans le monde, cause plus de morts et de handicaps chez les femmes de 15 à 44 ans que les tous cancers, tous les accidents et toutes les guerres¹.

— AVANT, on aurait insisté lourdement : selon l'ONU, 130 millions de femmes dans le monde ont subi une mutilation sexuelle, et chaque année 2 millions de fillettes risquent d'en subir une².

— AVANT, on en aurait même remis : en Chine, à cause de la politique de l'enfant unique et du peu de valeur qu'on accorde aux femmes,

— Par exemple, si on regarde l'autre côté de la médaille, les 15 millions de petites filles qui manquent en Chine, c'est aux hommes que ça va causer des problèmes. C'est l'OCDE qui le dit — et je cite — : « de nombreux jeunes hommes devront se résoudre au célibat, situation qui conduit souvent à la délinquance, voire à la dépression et au suicide⁴. »

— Pis le manque de femmes, ça va être la faute des femmes ! Arrête, j'suis pu capable. La moutarde me monte au nez. J'sais pas si ça va marcher notre *Transformation extrême*... Prendre ça impersonnel, c'est pas dans nos gênes...

— Génées, pas gênées, si on veut changer d'image, faut vraiment qu'on arrête de se fâcher, les gens haïssent ça les femmes fâchées. Faut arrêter de s'énerver avec les problèmes des femmes ; ça fait victimes, et ça met tout le monde mal à l'aise. Les femmes ont honte d'appartenir à un groupe de victimes, et il y a des hommes qui se sentent coupables.

— D'accord, je me calme. Mais si on veut se refaire une image, on serait mieux de ne pas parler d'affaires comme l'excision ou les 15 millions de petites filles qui manquent en Chine. On serait mieux de juste dire comment ça va bien ici...

— C'est vrai. Ici au moins, les femmes ne disparaissent pas. En tout cas, pas par millions. Pis quand elles disparaissent, la police s'en occupe...

— As-tu lu le rapport d'Amnistie internationale sur les disparitions de femmes autochtones au Canada, et le peu de cas qu'en fait la police?... Faut dire que les Autochtones, c'est des femmes à risque. Au Canada, les femmes autochtones de 25 à 54 ans risquent cinq fois plus que les autres femmes du même âge de mourir d'une mort violente⁶.

— Ouais... On est mieux de ne pas parler des femmes autochtones non plus. Si on parle des problèmes des femmes autochtones, va falloir parler des problèmes des immigrantes — pauvreté, isolement, violence, voile, tribunaux islamiques — on s'en sortira jamais. On va se faire traiter d'anthropomorphes, de racistes, pis notre image va encore empirer, si ça se peut. Bon, alors qu'est-ce qu'on fait?

— Idéalement, on parlerait des femmes d'ici, de leur situation qui s'améliore tellement, des écarts de revenu entre les sexes qui diminuent à vue d'œil. Les gens aiment beaucoup l'idée que l'Égalité économique est en train de se faire toute seule, et que le reste de l'Égalité va suivre automatiquement.

— Oui, mais tu sais bien que les maudites statistiques disent le contraire. Au Canada comme au Québec, les écarts de revenu entre les sexes diminuent pas du tout, ils augmentent⁷.

— Faudrait « oublier » complètement les faits et les chiffres... C'est très à la mode, l'amnésie des faits et des chiffres, on voit ça en direct à la télé depuis des mois. Une fois amnésiques, on pourrait dire n'importe quoi. On pourrait dire comme les masculinistes que maintenant ce sont les femmes qui oppriment les hommes, à cause des excès du féminisme.

pas de massacres, pas de meurtres, pas de viols, pas de torture ni de mutilations génitales, pas d'attentats terroristes, même pas un petit enlèvement ou une petite bombe. À peine quelques graffitis...

— C'est vrai que c'est la faute des radicales si les féministes se font accuser d'aller trop loin. Comment tu veux avoir l'air modérée quand tes radicales font pas leur job!

— Plus j'y pense, plus je me dis que l'image du féminisme n'est pas métamorphosable.

— Ouais, on est aussi bien d'assumer notre image et de se concentrer sur le fond.

— Dire ce qu'on pense de la situation des femmes dans le monde, et de notre situation à nous, ici, en 2005. Sortir les faits et les chiffres, et dénoncer tout ce qui reste à dénoncer.

— Et dire MERDE! à tout ce qu'on *AHGUIIT* en 2005, de A à Z...

— Ouais... La liste va être longue!

— Détachez vos brassières, *La Vie en rose* n'a pas dit son dernier mot...

Montréal, le 31 mars 2005

1- Fonds des Nations Unies pour la population (UNFPA). « Les problèmes démographiques : promouvoir l'équité entre les sexes ». Site Web consulté le 26 mars 2005 : <http://www.unfpa.org/issues/briefs/gender.htm>

2- *Id.*

3- Secrétariat des Nations Unies, Affaires économiques et sociales. *World Population Prospects : The 2004 Revision and World Urbanization Prospects. The 2003 Revision*. Site Web consulté le 26 mars 2005 : <http://esa.un.org/unpp/p2k0data.asp>

4- Programme de l'OCDE sur l'avenir, Michel Andrieu. « La démographie en Chine : une bombe à retardement », *Observateur OCDE* octobre 1999. Site Web consulté le 26 mars 2005 : http://www.observateurocde.org/news/fullstory.php/aid/20/la_d%e9mographie_en_Chine:_une_bombe_%e0_retardement.html

5- Amnistie internationale, document public, Index A1 : AMR 20/001/2004. Site Web consulté le 26 mars 2005 : <http://web.amnesty.org/library/Index/FRAAAMR200012004?open&of=FRA-CAN>

6- Affaires indiennes et du Nord canadien, *Les femmes autochtones : un portrait démographique, social et économique*, été 1996.

7- Statistique Canada, *CANSIM*, tableaux 202-0102 et 97F0020XC2001001

LES GRANDS-MÈRES DE L'ANNÉE DU DRAGON

Cet amour-là...

En 1988, année chinoise du Dragon, un événement aussi rare qu'un alignement de planètes a été ignoré par les médias : en quatre mois, quatre grandes féministes sont devenues grands-mères pour la première fois, de leurs quatre filles, qui ont mis au monde quatre filles. Si *La vie en rose* n'avait pas fermé l'année d'avant, nous en aurions sûrement fait notre Une...

par Hélène Pedneault

Par ordre d'arrivée au monde : Lise Payette est devenue grand-mère de Flavie, fille de Sylvie, le 21 février 1988; Pauline Julien est devenue grand-mère de Marie, fille de Pascale, le 1^{er} mars; Marie Cardinal est devenue grand-mère d'Isadora, fille de Bénédicte, le 21 mars; et Anne Sylvestre est devenue grand-mère de Clémence, fille de Philomène, le 16 juillet. On frôle ici la mythique parthénogénèse!

À cette époque, je ne connaissais pas Lise Payette personnellement, mais je connaissais bien Anne, Pauline et Marie. Comme j'avais conservé mon «réflexe *Vie en Rose*», le phénomène m'a frappée. Il fallait voir Anne et Pauline quand elles se sont retrouvées après la naissance de Clémence et Marie. À peine se sont-elles dit bonjour qu'elles sortaient des photos de leurs petites-filles de leurs sacs! Ces complices de 40 ans de métier ont vécu la même année le choc de la grand-maternité. Parce qu'il

semble bien que ce soit un choc. Il n'existe pas beaucoup de mots pour décrire cette chose indicible qu'est la grand-maternité, qui se range indéniablement du côté du sensuel et du senti plutôt que du verbal. Et pourtant, les mots ont toujours été l'arme absolue de ces quatre femmes pour défendre les femmes, le pays, ou dénoncer les injustices. Pour une fois, ces quatre merveilleuses parleuses sont restées sans voix, pour entendre une toute petite voix qui est devenue tonitruante dans leurs vies.

Les quatre petites-filles auront 18 ans en 2006. Elles auront le droit de voter. En 1988, j'avais réalisé trois des quatre entrevues, mais la vie étant ce qu'elle est, j'ai dû mettre de côté ce reportage pour écrire la biographie de Clémence, sans avoir eu le temps de contacter Lise

Payette. Ce hors-série de *La Vie en rose* nous permet enfin de vous faire entendre les quatre grands-mères de l'Année du Dragon. Il nous donne aussi l'émouvant privilège de faire parler au présent deux femmes qui nous ont quittées : Pauline Julien, le 1^{er} octobre 1998, et Marie Cardinal, le 9 mai 2001. Ces propos inédits sont bien la preuve qu'elles sont toujours vivantes.



LISE PAYETTE
Au téléphone, 13 août 2005. C'est Lise Payette qui a eu l'insigne

honneur d'ouvrir le bal des grands-mères, huit jours avant Pauline Julien. C'est aussi la seule qui peut me parler de sa petite-fille sur 17 ans, puisque j'ai réalisé l'entrevue manquante en août dernier, et non pas «à chaud», comme les trois autres grands-mères.

J'ai été prête à être grand-mère exactement au moment où on m'a mis Flavie dans les bras. Je n'ai pas

assisté à l'accouchement parce que je ne voulais pas voir ma fille souffrir. On est venu me chercher dès que le bébé est arrivé. Elle avait à peine 5 ou 10 minutes. Elle était enveloppée dans une couverture avec une petite tuque verte sur la tête. C'a été le coup de foudre total et absolu. J'ai connu pour la première fois l'amour inconditionnel. Avec nos enfants, il y a beaucoup d'amour, mais il faut qu'ils répondent aux attentes qu'on a envers eux, à l'éducation qu'on leur donne. Le cheminement est tout à fait différent. Avec Flavie, c'est totalement inconditionnel. On me l'a mise dans les bras et je suis devenue amoureuse d'elle passionnément.

Quand j'habitais Hudson, Sylvie venait parfois passer la fin de semaine à la maison avec son mari et Flavie, et c'est moi qui lui donnais à boire. Elle s'endormait et je la gardais dans mes bras pendant les quatre heures entre les deux boires! Sylvie me disait: «Pour l'amour du bon dieu, mets-la dans son lit!» Et je lui répondais: «Non, parce que ça ne sera pas long qu'elle ne voudra plus que je la prenne comme ça.»

Un jour, vers l'âge de 3 ans, elle me téléphone à 8 heures du matin pour me dire: «Je veux me débayasser de mes payants», parce qu'elle s'était chicanée avec eux! Je lui ai répondu: «Écoute, je vais réfléchir et je vais te rappeler.» Toute petite, quand elle était dans la lune, je lui demandais: «Flavie, qu'est-ce que tu fais?» Et elle me répondait: «Je yéfléchis!» (*Elle éclate de son beau rire inimitable.*)

Flavie a 17 ans maintenant. Je ne vois pas de rupture de communication entre nous. Ce que je m'apprête à vivre, c'est la perte d'une partie d'elle. Elle va tomber en amour, c'est presque fait, peut-être même que c'est déjà fait, et ça introduira une autre personne dans la relation. Je ne vis pas ça difficilement, mais je me prépare mentalement à perdre une partie de ses confidences, qui iront à son amoureux. C'est correct dans l'évolution normale d'une relation.

J'ai le sentiment, parfois, qu'on a le même âge. Je ne veux pas dire que j'ai 17 ans, mais probablement que moi j'en ai un peu moins que ce que j'ai, qu'elle en a un peu plus que ce qu'elle a, et on se retrouve quelque part entre les deux! Quand je l'ai amenée au spectacle des 30 ans du Conseil du statut de la femme, il y a deux ans, elle a vécu la découverte de la solidarité des femmes. Aux yeux de ses compagnes de classe, Flavie, c'est déjà la féministe! Elle est en train de se politiser. Elle lit les journaux, passe ses commentaires et tous les jours elle m'appelle pour me dire: «Mamie, tu devrais faire une chronique sur telle ou telle chose.»

Quand je suis devenue grand-mère, une de mes premières pensées a été que je voulais être pour elle ce que ma grand-mère Marie-Louise a été pour moi: une personne ressource. Elle habitait tout près de chez nous. Après l'école, à 4 heures, on arrêtait chez elle, ma sœur et moi. Elle nous servait du thé ou un verre de lait avec des biscuits soda chauds, et là, on bavardait de tout: de politique ou de ce qui se passait dans la famille. Il n'y avait jamais de sujets tabous avec elle. C'est elle qui m'a

expliqué que la mort faisait partie de la vie, vers 10 ou 11 ans. Alors le sentiment profond d'avoir tout appris de la vie avec elle m'est toujours resté.

Ce que Flavie fait beaucoup avec moi en ce moment, c'est de me demander comment les choses se sont passées pour moi: «Comment t'as fait, mamie, pour commencer à la radio?» Un autre jour, c'est:



© Jean Bernier

«Comment t'as fait, mamie, quand t'es arrivée à Paris, sans connaître personne, avec trois enfants?» On dirait qu'elle me demande le mode d'emploi de la vie! Et dans ça, je retrouve beaucoup, en d'autres mots et d'autres réalités, ce que moi je faisais avec ma grand-mère.

C'est un lien unique dans ma vie, finalement assez semblable à celui que j'ai eu avec ma grand-mère Marie-Louise. J'ai bien peur que, comme moi, elle se mette à dire à tout propos: «Ma grand-mère dit, ou disait...» Il y a une phrase de Marie-Louise qui, pour moi, a été très importante toute ma vie: «C'est pas plus fatigant vivre debout que vivre à genoux.» Flavie va peut-être accrocher un jour quelques phrases de moi, si ce n'est déjà fait! Je ne peux pas parler pour elle, mais dans mon cas, c'est comme si on s'était connues il y a longtemps, dans un autre monde, bien avant qu'on existe toutes les deux...

Flavie entre au cégep cette année en histoire. De son côté, grand-mère Lise a le regard toujours aussi acéré et fait de l'histoire active: cette année, après avoir lu la biographie de Lady Cartier de Micheline Lachance, elle était prête à prendre la tête d'une manif pour aller déboulonner la statue de ce faux jeton de Georges-Étienne Cartier.

P **AULINE JULIEN**

Automne 1988, chez Pauline Julien, rue Pontiac. Elle a de la crème du coin de l'œil jusque dans les cheveux, parce qu'elle vient de crêmer les fesses de Marie, qui a 7 mois. Qui s'étonnera que Pauline Julien ait mis au monde une lignée de femmes et de feu: fille, mère et grand-mère sont toutes les trois Dragon!

J'étais la plus jeune d'une famille de onze enfants, et ma mère et mon père étaient devenus orphelins assez jeunes. Je n'ai connu ni grands-mères, ni grands-pères. Ça m'a laissé une sorte de nostalgie. À 15 ans, je disais à ma mère : « C'est terrible, je veux avoir une grand-mère ! » Ça me manquait et ça m'a toujours manqué. Dans ma tête, ça voulait dire lui raconter tout, qu'elle me fasse des confidences et m'apprenne des choses du passé. Alors je voulais des petits-enfants. Quand Pascale m'a annoncé qu'elle était enceinte, j'étais extrêmement contente, pour elle et pour moi.

J'étais à l'hôpital trois heures avant, et quand elle est entrée en obstétrique, je suis partie. Je l'ai laissée avec son chum. Quand je suis revenue, Marie avait une heure, pas plus. Quand j'ai eu mes enfants, j'ai éprouvé de la joie, mais là, c'était de l'émotion pure. J'ai été prise par surprise. C'était une continuité à laquelle je n'avais jamais pensé. Mais pour le moment, le mot « grand-mère » n'a pas beaucoup de sens pour moi, parce qu'il fait penser à des gens de 70 ans et plus alors que j'en ai 59. Je ne sais pas comment il faudrait nous appeler. Il faudrait inventer un autre mot ! On a toujours associé ce rôle à la vieillesse. Jadis, la plupart des grands-mères n'avaient pas, comme nous, une vie active à l'extérieur de chez elles. Faut dire qu'à cette époque, on déclarait vieux des gens de 40 ans ! Jeune, je me souviens m'être révoltée contre ça.

Quand je suis arrivée à Paris, en 1952, ma propriétaire, qui avait 60 ans, se promenait à bicyclette dans Paris. Je me suis empressée d'écrire à tous mes amis du Québec : « Vous voyez, c'est nous qui sommes en retard, on peut faire du vélo jusqu'à 80 ans ! »

Je passe beaucoup de temps avec Marie. J'ai offert ça à ma fille parce qu'on vit à dix minutes de chez elle et que je vais bientôt partir deux mois en tournée. Je vais m'ennuyer. Je veux la connaître et qu'elle me connaisse. Je crois que notre rapport est très bon parce qu'elle rit beaucoup quand elle me voit ! Je la berce, c'est très très doux... C'est un principe, non pas de possession, mais d'émotion, tellement frais. On a toutes les câlineries et tout ce qui est agréable, et pas les inconvénients ! J'ai eu un bébé près de moi, le fils de mon amie Brigitte, et je me disais que ça serait pareil avec Marie. Mais non. Je sens une forte appartenance avec Marie.

J'ai toujours voulu des enfants et j'ai été très heureuse d'en avoir. Mais quand je suis avec ma petite-fille, je ne pense pas à comment j'étais avec mes enfants. J'ai une mémoire au présent. Je ne reconnais rien. C'est comme si tout était nouveau ! C'est un cadeau plein, entier, gratuit, si facile à assumer. J'aurais envie de lui transmettre des choses, de lui montrer la campagne, les fleurs, de lui apprendre le nom des choses, de redécouvrir avec elle ce qu'elle va découvrir. Mais c'est plutôt moi qui découvre et qui suis éblouie pour le moment ! Je suis encore dans l'éblouissement, alors je ne pense pas à la transmission. Il faut dire que j'aime beaucoup les bébés. C'est pur et direct, ça me séduit complètement. Ils pleurent, on leur

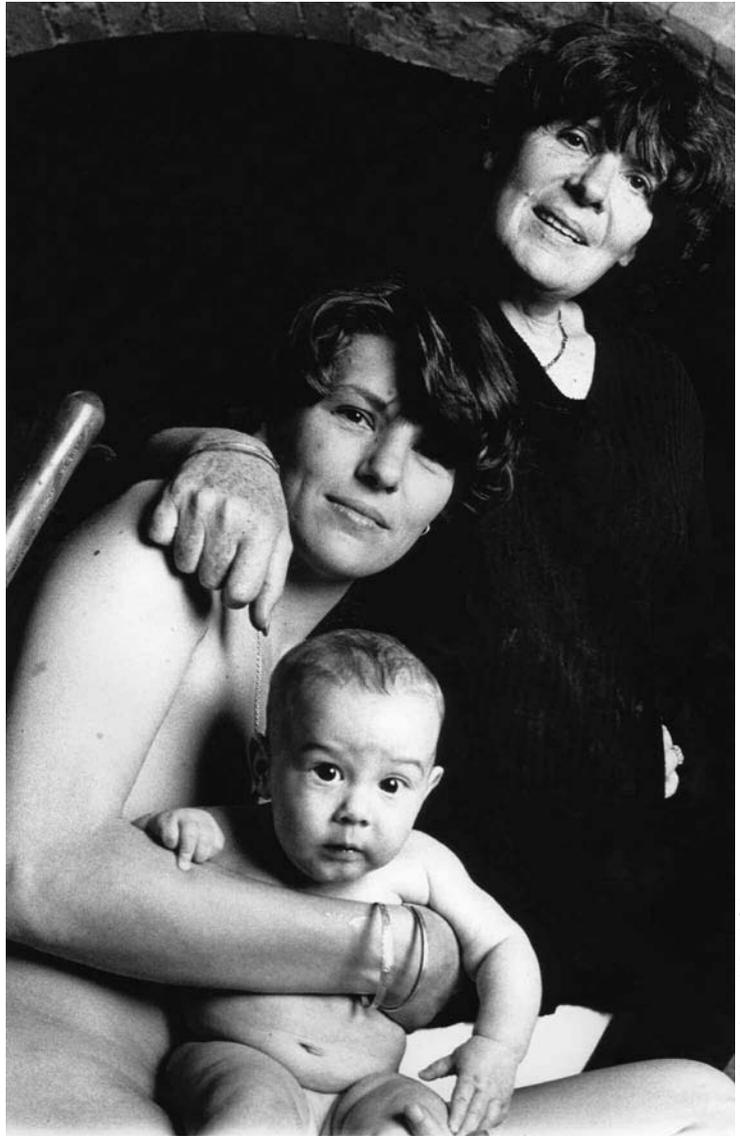


Photo : James de Burgh Galway

présente un objet, on fait un petit bruit avec les doigts ou on leur fait entendre une musique et c'est fini. C'est tellement entier. J'aime beaucoup cet esprit-là. En ce moment, Marie ne veut pas se mettre sur le ventre et elle est frustrée parce que ses affaires sont trop loin. Je voudrais l'aider à passer à une autre étape, mais c'est parce qu'elle le veut elle-même ! Je lui dis que si elle se mettait sur le ventre, si elle voulait se traîner, elle pourrait ramasser ses affaires plus vite !

C'est un bonheur qui est là et ne se dément pas. Sa présence change beaucoup de choses dans ma vie. Je dispose plus de mon temps pour en avoir avec elle. Je n'ai jamais eu beaucoup de temps à moi, mais en donnant du temps à Marie, je m'en donne. Je cours toujours après quelque chose que je devrais faire, que je n'ai pas encore appris, j'ai toujours été comme ça. Mais là, c'est simple, il faut que je reste avec elle. Je ne cours plus. Je suis bien avec elle.

Quand je suis loin d'elle, elle est avec moi. Je pense aux étapes de sa croissance que je vais manquer. Je pars bientôt en tournée en Europe avec Anne et je me suis fait toutes sortes de photos...

Elle dit cette dernière phrase sur un ton gêné, presque timide, en me regardant du coin de l'œil, comme si j'allais rire d'elle. Pauline a fait de la bicyclette dans les rues de Montréal jusqu'à sa mort. Elle n'aura jamais eu le temps d'être vieille.

MARIE CARDINAL
Rue Viger, automne 1988, chez Marie Cardinal, surnommée Moussia. Sa fille Bénédicte, la mère d'Isadora, travaille à l'ordinateur à l'autre bout de l'appartement. Elle tend une oreille aux propos de Marie et intervient de temps en temps. Le jeu est clair: Marie parle à Bénédicte en répondant à mes questions, tactique pure Moussia dont Bénédicte n'est pas dupe...

Quand Bénédicte m'a annoncé qu'elle était enceinte, ça été toute une cérémonie! Mes deux filles m'ont appelée, et j'ai compris qu'elles voulaient me parler en privé. Je me suis dit: elles ont fait une connerie, elles ont cassé l'auto. Je suis donc arrivée en disant: «Qu'est-ce que vous avez fait encore?» Non non, c'est pas ça, assieds-toi. J'étais à mille kilomètres de ça. Je me suis assise, et Bénédicte m'a dit: «J'attends un bébé». Et là, je me souviens – je pense que je ne l'ai jamais raconté à Bénédicte – que j'ai fait semblant d'être émue. J'ai mis mes deux mains devant ma figure et je me disais: Bon dieu, quelle merde! Je ne pensais qu'à l'avenir, comme c'est dur d'élever un enfant. J'étais incapable de voir autre chose. Mais je voyais bien qu'elles étaient très émuës et qu'elles pensaient que j'allais être émue aux larmes, alors j'ai attendu de me maîtriser, j'ai enlevé mes mains devant mon visage, et j'ai dit: Oh la la, quelle merveille! Ç'aurait été idiot de les décevoir. Mais personnellement, si mes enfants n'avaient pas eu d'enfants, j'en aurais été très contente.

Pendant la grossesse de Bénédicte, j'étais heureuse parce qu'elle était tellement contente d'avoir ce bébé. Je n'étais pas du tout gâteuse à l'avance, il ne me tardait pas de voir cet enfant. Je pensais plutôt: comment vont-ils faire? Comment vont-ils se débrouiller? Je me rappelle que le premier mois est très difficile. Tout change, tout est bouleversé, surtout au premier enfant. Je savais donc que je voulais être avec Bénédicte au début, et l'aider le plus possible.

J'étais contente que Bénédicte ait une césarienne, je trouve ça inutile de souffrir pour accoucher. Je ne vois pas ce que ça apporte de plus. Isadora avait un quart d'heure quand je l'ai prise dans mes bras. J'ai trouvé qu'elle ne ressemblait à aucun de mes enfants et que c'était un petit lardon! En fait, c'était encore Bénédicte qui me touchait, à ce moment-là. C'était Isadora dans les bras de son père qui me touchait, cette petitesse dans les bras de Jim, qui est si grand. Les premières semaines, il n'y avait que Bénédicte qui comptait pour moi, que la petite aille bien pour que Bénédicte soit contente.

Au départ, être grand-mère m'était complètement indifférent. Ce qui me touchait, c'était que ma fille attende un enfant. J'étais plus inquiète de ma fille que de l'enfant qu'elle allait avoir. C'est plus tard, en Provence, pendant l'été, que je suis tombée en amour avec Isadora. Elle avait deux mois. C'est elle qui m'a séduite, c'est sa personne, pas l'idée d'être grand-mère. Et je me suis beaucoup attachée à elle. En plus, elle est d'une gentillesse extrême. C'est une petite fille facile qui bouffe bien, qui dort bien, qui gazouille... Vraiment des gazouillis d'enfant comme on les rêve, comme on en voit au cinéma. Elle fait ça des heures entières, réveillée dans son parc, toute nue au soleil. Elle a passé deux mois chez moi, dans cette tiédeur, cette chaleur, cette facilité de la Provence, avec tous ces gens qui l'aimaient autour d'elle,

en quantité. Elle était marrante. Quand il y avait une cigale qui partait à striduler dans les pins, chaque fois, elle se tournait de son côté.

J'ai eu ma première petite-fille très tard, à 60 ans, et la seule chose à laquelle je pense, c'est qu'il y a bien des chances que je ne la connaisse pas quand elle sera adulte. Et ça me touche. Le monde qu'on est en train de faire me révolte, parce que ça sera son monde à elle, les histoires de pollution et toutes ces horreurs. J'étais très sensible à tout ça avant, mais on aurait dit que ça restait théorique. Maintenant, ça me met dans des colères effrayantes. Je me suis énormément attachée à Isadora. Au point que je crois que c'est l'être au monde auquel je tiens le plus.

Marie n'aura pas connu sa petite-fille adulte comme elle l'aurait souhaité. Mais ses livres sont là pour continuer de lui parler. C'est là toute la beauté de la littérature et de la transmission.

ANNE SYLVESTRE
Aéroport de Mirabel, juste avant un retour à Paris. Automne 1988. Il faudrait voir Anne Sylvestre parler de sa petite-fille sur vidéo. Par écrit, il y a une grosse perte: il manque les gestes, les onomatopées qui tentent de dire l'indicible, les mimiques, le visage qui s'illumine, les silences. De l'amour palpable.

Dans une chanson écrite en 1984, je disais à mes filles: *Pas encore, pas déjà*. Je me doutais bien que ça s'en venait!

Ne me faites pas ça / Pas ça non pas encore / Non ne me fructifiez pas / Pas encore pas déjà

Je me doutais bien que ça serait foudroyant! L'amour... cette espèce d'amour. J'avais peur de ne plus penser qu'à ça.

Je sais que j'en serai bien pire qu'amoureuse / Épouvantablement / J'ai peur que mes chansons ne soient plus que berceuses / Attendez un moment

Comprends-moi bien, je suis contente, ravie, je l'attendais, puisque je dis à la fin de la chanson «Moi je l'attends déjà».

Si vous me faites ça / Sachez bien que j'en rêve [...] / Moi je l'attends déjà

Alors que je commençais à me libérer de la maternité, que j'arrivais à laisser marcher mes filles devant sans trop courir derrière elles pour voir où elles mettaient les pieds, boum! Voilà Clémence qui arrive!

Enfin je m'éloignais de ces années de brume / Enfin je m'ébrouais / Enfin je déposais mon doux fardeau de plume / Et je me dépliais / Mon cœur se dénouait reprenait sa vitesse / Battait enfin pour lui

Évidemment, je suis remplie d'un bonheur total, mais en même temps, je sais que j'ai un fil de plus qui me tient le cœur, alors que les autres fils s'étaient un peu étirés. Et celui-là, ce n'est plus un fil, c'est un câble!

Ah! ça fait un effet extraordinaire... être grand-mère, c'est tellement plus léger que la maternité. On est dégagee des soucis de l'éducation et on peut se permettre d'être un peu délinquante! Je me prépare à ça. Et je me dis que les soucis qu'aura cet enfant ne me parviendront que par ricochet. Ça donne une immense liberté. Le plaisir est plus autorisé que quand on est mère. Les rapports sont plus joyeux, moins asservis à des règles. Je me prépare à négocier et à organiser de grandes joies!



Photo : Suzanne Langevin



Je vois ma fille, Philomène. L'amour se voit sur elle. Déjà pendant sa grossesse elle était bien, superbe, tranquille, tellement heureuse. La maternité lui a donné un sens et des racines. Et ce que je trouve merveilleux, c'est qu'elle m'a vraiment donné une part dans l'attente, dans la préparation et dans l'accouchement. Non seulement elle m'a laissée être là, mais je pense qu'elle l'a désiré. C'est un cadeau extraordinaire.

J'ai vu naître Clémence. Sur le coup, je ne peux pas dire ce que ça m'a fait. C'est venu après. Dans l'instant, j'étais sous le choc. Au moment de la naissance, quand j'ai vu qu'elle arrivait et que ça se passait bien, ah! j'ai pris un grand coup sur la figure. Je n'avais jamais vécu ni vu un accouchement puisque j'ai eu deux césariennes. Je trouve ça miraculeux, vraiment. Clémence avait l'air contente et fière d'arriver. Elle n'avait qu'une heure quand je l'ai prise dans mes bras pour la première fois. Je me suis sentie attendrie à n'en plus finir. Je la regardais... c'est quoi cette petite chose... Elle était mignonne et si petite. Une puce, une petite poupée. Le sentiment est violent et immense. C'est comme un amour trop grand, on manque de souffle. Ça envahit tout d'un seul coup, ça prend plus que sa place. Ça pousse tout le reste. Cet amour-là arrive et s'impose.

Ça nous a rapprochées, Philo et moi. On était déjà complices, mais je crois qu'on a encore plus de plaisir à être ensemble. Peut-être qu'elle commence à comprendre ce qu'elle a été pour moi.

Bien sûr, j'aimerais que Clémence me ressemble, qu'on ait beaucoup de points communs. De toute façon, elle sera libre de faire exactement ce qu'elle voudra. Déjà, elle grandira certainement avec mes chansons pour enfants! Elle sera forcément plongée dans ce monde.

Il y a des gens qui estiment qu'étant donné le monde dans lequel nous vivons, c'est un crime de donner naissance à un enfant. Mais je pense que les gens qui font quelque chose de leur vie, qui sont responsables et ont une certaine force de création doivent être heureux

comme je le suis de se prolonger. On a besoin de ces enfants-là.

Pour l'instant, je veux vivre ce moment privilégié, je n'ai pas envie de l'écrire. J'ai seulement envie de voir Clémence, d'être avec elle. Et là, je n'ai qu'une envie: retourner en France et me repaître de ses sourires et de la couleur de ses yeux. Je veux tout voir et profiter de tout... Comme elle va avoir grandi...

2005: Clémence a 17 ans. Elle joue de la trompette, elle chante et en juillet 2005, elle est allée dans une école de musique faire un stage de découverte de la voix pendant deux semaines. Elle en est revenue enchantée. Gène de grand-mère, quand tu nous tiens...

Le mot de la fin par Flavie Payette-Renouf

L Chère mamie,
C'est pas toujours facile de t'avoir comme grand-mère, surtout quand on arrive à la page 446 de mon cours d'histoire et que le sujet c'est... toi! Mais comme sans toi je ne serais pas celle que je suis, et bien, je ne t'échangerais pas pour tout l'or au monde.

— Flavie

HÉLÈNE PEDNEAULT est écrivaine. Elle a publié sept livres, dont *Pour en finir avec l'excellence* (Boréal, 1992) et *Mon enfance et autres tragédies politiques* (Lanctôt, 2004). Sa pièce, *La déposition* (VLB, 1988), a été traduite en quatre langues et n'a jamais cessé d'être jouée depuis sa création. Membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle y signait notamment ses célèbres «Chroniques délinquantes».

AUJOURD'HUI

CE DONT NOUS PARLONS

Coordination > Sylvie Dupont et Françoise Guénette





1

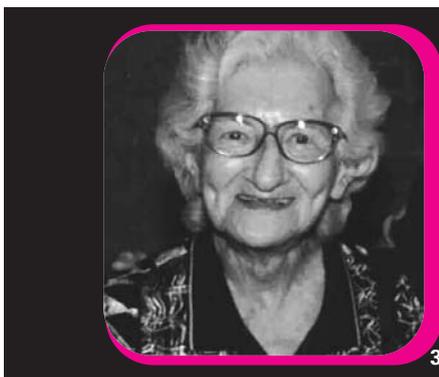


2

Elles nous manquent déjà

Des femmes flammes se sont éteintes ces dernières années. Des écrivaines engagées comme la philosophe Susan Sontag et l'essayiste américaine Andrea Dworkin. Des poètes telles l'immense Anne Hébert et notre amie Anne-Marie Alonzo, collaboratrice à *La Vie en rose* et fondatrice du Festival de Trois, que nous appelions affectueusement la Marquise. Des militantes aguerries comme les Montréalaises Simonne Monet-Chartrand et Lea Roback, de toutes les luttes féministes. Les Françaises Monique Wittig, écrivaine et défenderesse des droits des lesbiennes, ainsi que Delphine Seyrig, actrice et militante féministe aux côtés de son amie Simone de Beauvoir. Marcelle Ferron, l'une des rares peintres québécoises honorée d'une rétrospective au Musée d'art contemporain, une créatrice qui, par ses verrières, souhaitait rapprocher l'art des gens de la rue. Et enfin sous un jour joyeux, la photographe Zahra Kazemi, Ziba pour ses intimes, quelques années avant qu'elle soit assassinée par ses géoliers en Iran.

1. **Susan Sontag** ©CPimages / AP/Wyatt Counts
2. **Anne Hébert** ©Harry Palmer / Bibliothèque et Archives Canada/PA-165981
3. **Lea Roback** ©Maison Parent-Roback
4. **Marcelle Ferron** ©Pierre Longtin
5. **Monique Wittig**
6. **Simonne Monet-Chartrand** ©Les Éditions du remue-ménage
7. **Delphine Seyrig** ©Joyce Rock
8. **Anne-Marie Alonzo** ©Les Éditions Trois
9. **Andrea Dworkin**
10. **Zahra Kazemi** ©Veronica



3



4



5

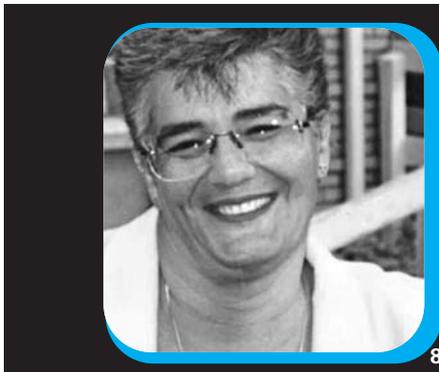


6



7

1987
—
2005



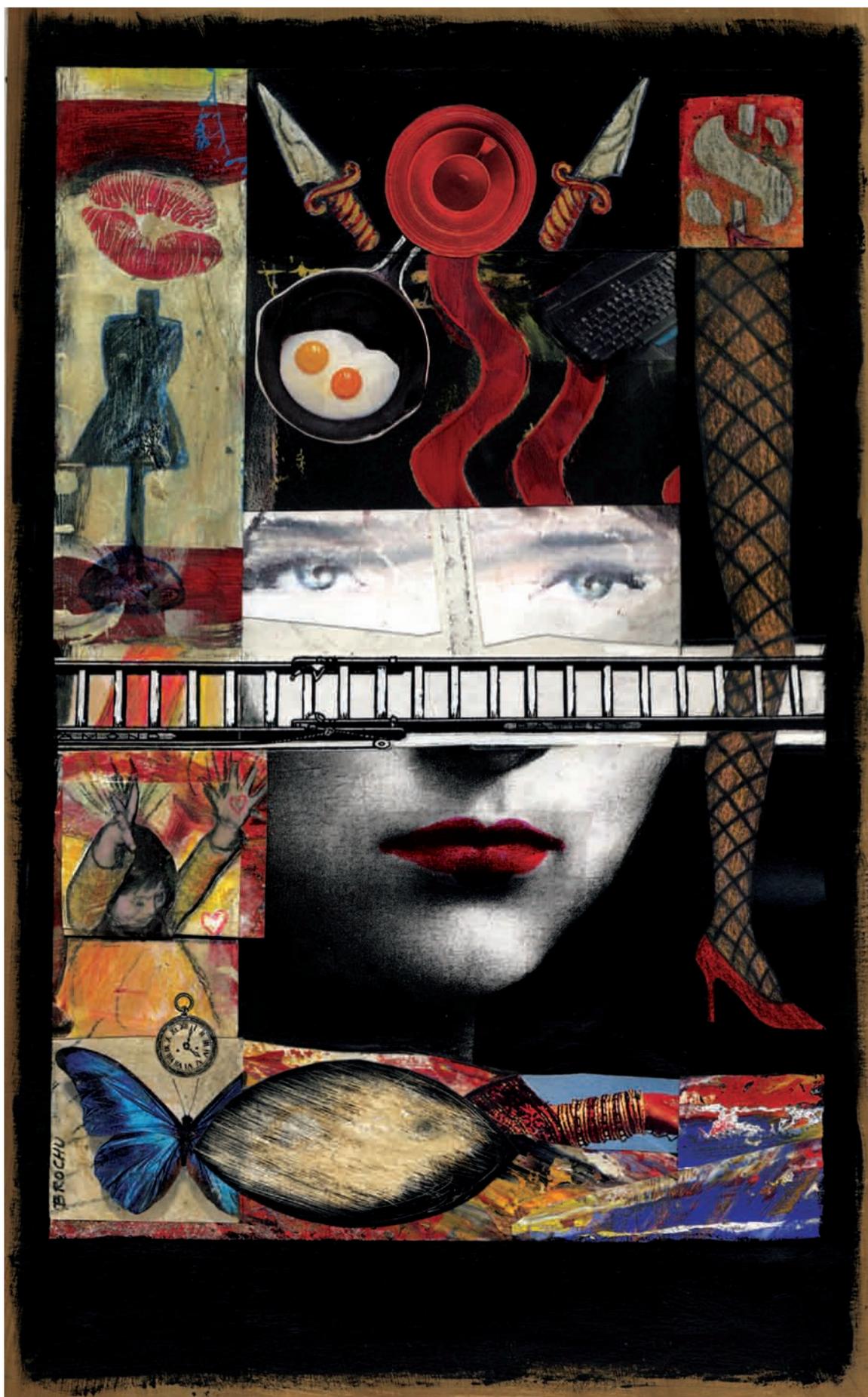
8



9



10



FÉMINISME et tabous

Femmes, à vos tableaux !

À en croire les chantres du postféminisme, tout va pour le mieux et le reste s'arrangera bientôt. À en croire les masculinistes des deux sexes, les femmes ont le dessus partout, et le féminisme, idéologie dominante au Québec, empoisonne pour rien la vie des hommes. À en croire les statistiques... eh bien, voyons cela ensemble.

par Lise Moisan

¹ Institut de la statistique du Québec (juin 2005). Données sociales du Québec: conditions de vie, édition 2005. Site consulté le 17 juillet: «stat.gouv.qc.ca».

² Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire. *Enquête auprès des jeunes en transition 2000*, une nouvelle enquête longitudinale entreprise conjointement par Statistique Canada et Développement des ressources humaines Canada auprès de 22000 jeunes âgés de 18 à 20 ans des 10 provinces.

³ Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire. *Op. cit.*

Commençons par le commencement, l'éducation, un sujet toujours controversé au Québec. Et précisons tout de suite que, sauf mention contraire, les données de cet article viennent de l'Institut de la statistique du Québec¹.

L'ÉDUCATION

L'accès aux études. Malgré tout ce qui a chamboulé le monde de l'éducation et la vie des jeunes depuis 25 ans, nos résultats sont encourageants, impressionnants même. L'accès aux diplômes s'est véritablement élargi pour les femmes – comme pour les hommes – d'ailleurs.

	Secondaire			Universitaire		
	1981	2001	+ / -	1981	2001	+ / -
Femmes	52	69	+17	7	17	+10
Hommes	56	68	+12	11	17	+6

Le décrochage scolaire. Depuis quelques années, le décrochage scolaire des garçons avant la fin du secondaire a déclenché une véritable crise d'angoisse nationale. **Ce qu'on ne dit pas.** Le phénomène du décrochage des garçons est historique: leur taux de décrochage au secondaire a toujours été plus élevé que celui des filles. **Ce qu'on dit encore moins.** Depuis les années 1970, le taux de décrochage des garçons baisse continuellement – de 49% en 1975, il passe à 22% en 1997. **Ce qui affole (ceux que ça affole),** c'est l'écart entre les garçons et les filles, qui a fait un bond en 1994-1995. Cependant, ce bond ne correspond pas à une augmentation importante du décrochage des garçons, mais plutôt à une chute importante mais passagère du décrochage des filles. Alors, du calme!

	Décrochage au secondaire selon les sexes et les générations (en %)						
	1975-1976	1985-1986	1990-1991	1994-1995	1995-1996	1996-1997	1999*
Garçons (%)	49	28	31	32	19	22	20
Filles (%)	38	13	13	4	3	11	12
+ / - (%)	+11	+15	+18	+28	+16	+11	+8

Conseil de la famille et de l'enfance (1999), Québec; pour l'année 1999, Développement des ressources humaines Canada (2002), *Enquête auprès des jeunes en transition*, 1999. Calculs: L. Moisan, 2005.

Là où le sexe compte moins. Du point de vue socio-économique et culturel, les jeunes des deux sexes qui décrochent se ressemblent plus qu'ils ne ressemblent aux jeunes qui persévèrent; les décrocheurs des deux sexes sont plus susceptibles que les autres jeunes d'être issus de milieux défavorisés². Eh oui! La bonne vieille classe sociale qui est encore là. Et nous qui essayions de l'oublier... **Là où le sexe compte plus.** À l'entrée du marché du travail, la barre est moins haute pour les décrocheurs que pour les décrocheuses: ils trouvent des emplois relativement bien rémunérés pour leur âge, leur formation et leur condition sociale. Les décrocheuses, elles, disent qu'elles n'auront pas besoin de gagner leur vie: elles vont se marier et avoir des enfants. Comme par hasard, la grossesse précoce, un des facteurs d'abandon pour les filles, met presque toujours fin aux études³.

Le choix du domaine d'études est évidemment crucial, puisqu'il détermine l'orientation professionnelle, qui elle-même déterminera les gains d'emploi. Alors, qu'en est-il? **Pas de quoi énerver les masculinistes!** Les cinq domaines d'étude les plus populaires chez les étudiantes (choix de quatre sur cinq) sont les mêmes en 2001 qu'en 1980. Les maths, l'informatique et les sciences physiques? Toujours au 7^e rang. Le génie et les sciences appliquées? Toujours au 9^e rang.

Domaines d'étude des femmes	Génération (âge en 2001) 15-24 ans		45-54 ans	
	(%)	Rang	(%)	Rang
Sciences sociales et domaines connexes	21	1	15	3
Enseignement, loisirs et orientation	19	2	28	1
Commerce, gestion et administration	18	3	17	2
Lettres, sciences humaines et disciplines connexes	14	4	14	5
Santé et technologies connexes	9	5	15	4
Total des 5 domaines les plus populaires	81		88	

Statistique Canada, Recensement 2001. Calculs: L. Moisan, 2005.

LA RICHESSE

Quand on veut comparer la situation financière des femmes et des hommes, les deux premières choses qui nous intéressent, c'est leur richesse – leur patrimoine – et leur revenu personnel.

Le patrimoine, c'est la valeur totale de ce qu'on possède – les avoirs – moins nos dettes. Les avoirs incluent les immeubles et autres biens matériels (meubles, véhicules, etc.), les dépôts dans les institutions financières, les régimes de pension privés, les obligations d'épargne, les actions et autres capitaux dans une entreprise. Les dettes comprennent les hypothèques, les marges de crédit et les emprunts qu'on a contractés. **Zut! pas moyen de comparer le patrimoine des hommes et des femmes!** Il n'existe pas de données sur le patrimoine des particuliers; les seules disponibles concernent le patrimoine des familles. **Dommage, parce que le patrimoine fait toute la différence.** Si Luc et Luce, 64 ans tous les deux, ont le même revenu annuel, mais que Luc a des placements, une grosse maison, un chalet, une voiture de luxe, une moto, un yacht et un hydravion – le tout déjà payé –, qu'il n'a pas un sou de dette et qu'il est à la retraite, tandis que Luce, qui travaille encore à plein temps, n'a que des meubles, des livres et des dettes, leur situation financière est loin d'être la même. Et si Luce prend sa retraite, comme le fera 20 % de la population dans les 10 ou 15 années qui viennent, la différence sera encore beaucoup plus grande.

LE REVENU

Ici, pas de problème pour trouver des données; on a tout ce qu'il faut pour parler du revenu des particuliers selon le sexe.

Le revenu annuel est le total de nos gains d'emploi, revenus de placement, régimes de retraite, prestations de l'État en tous genres, crédits fiscaux, etc. – le tout pour une année donnée. **La mauvaise nouvelle.** Le revenu annuel moyen net des femmes est encore inférieur (29 %) à celui des hommes. **La bonne nouvelle.** Le revenu annuel net moyen des femmes (en dollars constants) est plus élevé en 2002 qu'en 1981⁴. Cette augmentation du revenu des femmes provient essentiellement de la composante « gains d'emploi » du revenu: les femmes sont beaucoup plus nombreuses sur le marché du travail – (45 % en 1981 contre 65 % en 2002) où ce sont les mères avec enfant(s) à la maison qui ont surtout accru leur présence (40 % en 1981 contre 71 % en 2002).

Femmes	Hommes	Ratio F/H (%)
1981		
15 805 \$	25 681 \$	62 %
2002		
19 599 \$	27 780 \$	71 %

Derrière le revenu moyen, de grands écarts.

Une moyenne, ça parle, mais ça ne dit pas tout. En fait, ça cache des écarts très révélateurs. Dans le cas du revenu, ces écarts sont liés à des facteurs très identifiables.

Le sexe et l'âge. Si on décompose le revenu moyen en tranches d'âge, on en apprend de bonnes! **Les femmes de 25 à 44 ans ont de quoi se réjouir.** Ce sont elles qui ont le plus profité des progrès des deux dernières décennies. En 2002, elles avaient le revenu net le plus important chez les femmes, et c'est dans leur groupe d'âge que l'écart entre les sexes a le plus diminué. Alors que le revenu net des femmes de 25 à 44 ans équivalait à 60 % de celui des hommes de leur groupe d'âge en 1981, ce pourcentage avait grimpé à 75 % en 2002. **Les femmes de ma génération (45 à 64 ans) ont de quoi rager.** En 2002, notre revenu net n'équivalait encore qu'à 63 % de celui des hommes de notre groupe d'âge. C'est insultant, je sais, mais il y a quand même eu un sérieux rattrapage: en 1981, ce pourcentage était de 51 %. **Les femmes de moins de 25 ans ont de quoi pleurer... ou se fâcher et se battre!** En 2002, l'écart entre leur revenu net et celui des hommes de leur groupe d'âge avait augmenté de 3 % par rapport à 1980. De plus, leur groupe d'âge est le seul qui ait connu une baisse de revenu depuis les années 1980 – une baisse importante qui correspond à la multiplication des McJobs, surtout depuis les années 1990.

Revenu annuel net des 15 ans et plus qui en ont un, selon le sexe et l'âge, 1981 et 2002 (en \$ constants)

Âge	1981			2002		
	Femmes	Hommes	Ratio F/H (%)	Femmes	Hommes	Ratio F/H (%)
Moins de 25 ans	12 420 \$	14 785 \$	84 %	10 878 \$	13 354 \$	81 %
25-44 ans	19 904	33 023	60	23 078	30 862	75
45-64 ans	16 897	32 897	51	21 063	33 226	63
65 ans et plus	11 953	18 678	64	16 495	22 040	75
Revenu net moyen	15 805 \$	25 681 \$	62 %	19 599 \$	27 780 \$	71 %

Le sexe et la classe. Oui, je sais, c'est la deuxième fois que j'utilise le mot « classe », mais il y a de quoi.

Les femmes sans revenu. En 2000, presque 5 % des femmes adultes⁵ de moins de 65 ans n'avaient aucun revenu propre – plus de 112 000 femmes au Québec (comparativement à 10 000 hommes). Le nombre de femmes « sans chèque » a considérablement diminué, alors on les oublie tout le temps. **Les femmes à petit revenu.** En 2000, chez les femmes adultes qui avaient un revenu, près de la moitié (46 %) recevaient moins de 15 000 \$ par année (comparativement à 28 % chez les hommes qui avaient un revenu).

Revenu annuel brut des 15 ans et plus qui en ont un, selon le sexe et la tranche de revenu, 2000

	Femmes		Hommes	
	Nombre	(%)	Nombre	(%)
Ont un revenu	2 774 385	100 %	2 705 100	100 %
de moins de 15 000 \$	1 282 125	46	770 530	28
de 15 000 \$ à 29 999 \$	802 890	29	707 170	26
de 30 000 \$ à 44 999 \$	421 490	5	576 030	21
de 45 000 \$ à 59 999 \$	161 715	6	315 370	12
de 60 000 \$ et plus	106 165	4	336 000	12
Revenu moyen brut	21 316	100 %	33 183	100 %

Statistique Canada, Recensement 2001. Calculs: L. Moisan, 2005.

⁴ Dans cet article, net signifie après impôt, et brut, avant impôt.

Les dollars constants éliminent l'effet de l'inflation et facilitent les comparaisons – un dollar constant permet d'acheter les mêmes biens d'année en année.

⁵ Adulte: désigne les 15 ans et plus ne vivant pas chez leurs parents.

⁶ Conférence régionale des élus de Montréal, Comité Femmes et développement régional (2004). Des différences, des similitudes, un portrait socioéconomique des femmes et des hommes de l'île de Montréal en 2001.

⁷ Conférence régionale des élus de Montréal. *Op. cit.*

Les classes auraient-elles un sexe? Chose certaine, les écarts de revenu sont considérablement moindres entre les femmes qu'entre les hommes. C'est encore plus frappant à Montréal, ville des grands écarts, où vit 26 % de la population québécoise.

Le revenu annuel brut de la population montréalaise selon le sexe et l'arrondissement, 2000

	Femmes	Hommes
Westmount	45 286\$	118 444\$
Villeray/Saint-Michel/ Parc-Extension	17 273	21 111
Écart	28 013\$	97 333\$

Statistique Canada, Recensement 2001 et Conférence régionale des élus de Montréal (2004) ⁶. Calculs: L. Moisan, 2005.

Sexe, classe et immigration. Montréal est également la ville où se concentre 70 % de la population immigrante québécoise. Là aussi les moyennes cachent souvent la situation socioéconomique plus difficile des immigrantes de fraîche date (avec le temps, l'écart de revenu entre la moyenne des Montréalaises et celle des immigrantes s'estompe).

Revenu annuel brut en 2000, île de Montréal, ensemble de la population selon le sexe, et population immigrante selon le sexe et la période d'immigration

	Immigrantes arrivées depuis		
	Toutes	1961-1970	1996-2001
Femmes	25 431\$	23 453\$	14 116\$
	Immigrants arrivés depuis		
	Tous	1961-1970	1996-2001
Hommes	36 307\$	40 038\$	20 091\$

Statistique Canada, Recensement 2001 et Conférence régionale des élus de Montréal (2004) ⁷. Calculs: L. Moisan, 2005.

LES GAINS D'EMPLOI

On l'a dit, le revenu des femmes est inférieur à celui des hommes, principalement parce que leurs gains moyens d'emploi, de loin la plus importante source de revenu, sont toujours moindres. En 2000, l'écart était de 11 447\$. Comment expliquer cet écart? Réponse classique: par le niveau de scolarité, les années d'expérience, l'ancienneté, le domaine professionnel, le fait d'être syndiqué ou non, la taille et le secteur de l'entreprise.

Gains d'emploi moyens, selon le sexe 2000

Femmes	Hommes	Écart F/H	Ratio gains F/H
23 291\$	34 738\$	-11 447\$	67%

Statistique Canada, Recensement 2001. Calculs: L. Moisan, 2005.

Gains d'emploi et niveau de scolarité. Ma mère, qui n'avait qu'une 3^e année, me répétait inlassablement «ma-fille-s'instruire-c'est-s'enrichir». Cette promesse – cet espoir de la Révolution tranquille – s'est-elle réalisée pour nous, les premières générations de femmes à accéder en si grand nombre à l'éducation? En fait, oui, mais... Enfin, c'est compliqué. **Quand on se regarde, on se console.** La réponse est oui, certainement, pour celles qui travaillent à temps plein toute l'année. Les diplômées du secondaire gagnent en moyenne 31 552\$ (brut) comparativement à 18 701\$ pour celles qui ont moins d'une 9^e année. Ça va bien jusqu'ici. Mais les

diplômées du postsecondaire, la plus importante cohorte de travailleuses québécoises (37%), ne gagnent que 30 000\$ en moyenne! Les bachelères, elles, gagnent 48 000\$; voilà une augmentation qui vaut la peine. Seule la petite cohorte des travailleuses à temps plein titulaires d'une maîtrise ou d'un doctorat (6%) franchissent la barre des 60 000\$, toujours avant impôt. **Quand on se compare, on se désole.** Les travailleuses à temps plein sont en moyenne plus scolarisées que les travailleurs. Cependant, à scolarité égale, elles gagnent systématiquement moins qu'eux, l'écart s'agrandissant avec le niveau de scolarité. Trop souvent, même plus scolarisées que les hommes, elles gagnent moins.

Gains d'emploi net des 16-69 ans, travail à temps plein toute l'année, selon le sexe et la scolarité, 2002

Scolarité	Ratio gains			
	Femmes	Hommes	F/H	
Moins d'une 9 ^e année	18 701\$ 3%	28 998\$ 7%	65%	
Diplôme secondaire	31 552 14	39 476 16	80	
Diplôme postsecondaire	30 000 37	42 000 33	71	
Baccalauréat	48 250 15	62 800 12	77	
Maîtrise ou doctorat	62 310 6	78 873 7	79	

Gains d'emploi et années d'expérience.

L'expérience finit par nous «égaliser», si on n'est pas pressée. **Patience et longueur de temps.** En 2002, les femmes qui travaillent à temps plein toute l'année gagnaient en moyenne 74 % de ce que gagnaient leurs homologues masculins. La parité de revenu était presque atteinte (95%) entre celles et ceux qui avaient plus de 30 ans d'expérience, soit 9 % des travailleuses et 19 % des travailleurs. Parions que celles-là n'ont pas beaucoup d'enfants.

Gains d'emploi moyen, ratio des gains et répartition des travailleurs à temps plein, selon le sexe et les années d'expérience, 2002

Expérience de travail	Gains d'emploi		Ratio gains F/H	Répartition	
	Femmes	Hommes		F	H
1-5 ans	24 500\$	30 000\$	81,7%	14,6%	12,1%
6-10 ans	32 000	46 700	68,5	17,4	12,8
11-15 ans	33 400	44 900	74,4	14,3	11,7
16-20 ans	33 700	46 700	72,2	15,0	14,7
26-30 ans	41 100	52 100	78,9	15,8	15,3
Plus de 30 ans	41 700	43 700	95,4 %	9,2	19,3

Calculs: L. Moisan, 2005.

Gains d'emploi et professions. Si on compare les 10 emplois où se retrouvent les plus grands effectifs féminins et masculins en 1991 et en 2001, on constate peu de changement. Les femmes choisissent encore des secteurs traditionnellement féminins et moins bien rémunérés. Le seul secteur d'emploi fortement sexué à augmenter considérablement est celui de l'informatique, comme par hasard un secteur de pointe payant, de plus en plus masculin.

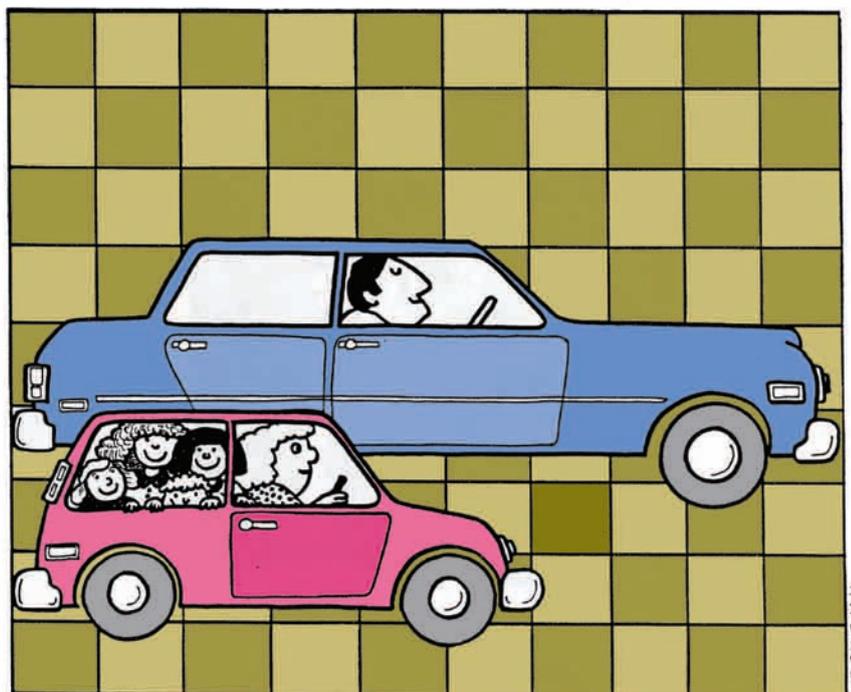
Gains d'emploi au bas de l'échelle. D'après les plus anciennes données ventilées selon le sexe que j'ai trouvées⁸ – celles de 1997 –, la répartition des emplois rémunérés au salaire minimum est la même en 2004 : les femmes en occupaient 61 % en 1997 et 60,4 % en 2004 ! Seul progrès : il y a considérablement moins d'emplois au salaire minimum en 2004, sauf dans le secteur du commerce, où le nombre d'emplois mal payés a augmenté de façon significative ; les femmes en occupent 62 %. Dans l'hébergement et les services, elle occupent 65 % des emplois au salaire minimum.

TRAVAIL RÉMUNÉRÉ ET NON RÉMUNÉRÉ

Temps et temps... font tant. Si tous ces facteurs d'inégalité dans les gains d'emploi s'aplanissaient, les travailleuses gagneraient moins en moyenne que les travailleurs, parce qu'au total elles ne travaillent pas autant d'heures dans une semaine, pas autant de semaines dans une année et, surtout, pas autant d'années dans une carrière qu'eux (devinez pourquoi). **Le facteur numéro 1.** Selon Statistique Canada, plus que le domaine d'emploi ou la discrimination salariale, le temps que les femmes consacrent – ou plutôt ne consacrent pas – au travail rémunéré est actuellement le facteur numéro 1 dans l'infériorité de leurs gains d'emploi moyens. **Les heures payées et non payées.** Selon l'Institut de la statistique du Québec, depuis 1976, dans l'ensemble, les travailleuses consacrent de 6 à 7 heures par semaine de moins au travail rémunéré que les travailleurs. En 2003, dans l'ensemble, les travailleuses (à temps partiel et à temps plein) consacraient 32,5 heures par semaine en moyenne au travail rémunéré comparativement à 38,3 heures pour les travailleurs. En moyenne, nous consacrons donc 15 % de moins de temps au travail rémunéré que les hommes. **Math 101 : Guy et Guylaine.** Quand on compare les heures que les femmes et les hommes consacrent au travail non rémunéré à la maison, on comprend pourquoi le revenu des femmes reste inférieur à celui des hommes. La différence dans le rapport des deux sexes au travail selon qu'il est rémunéré ou non est mathématique, comme en témoigne l'évolution de la journée de travail moyenne de Guy et Guylaine – des parents moyens qui vivent en couple, ont un enfant de moins de 25 ans à la maison (Ti-Guy) et sont tous deux sur le marché du travail.

	Guy		Guylaine	
	Travail rémunéré	Travail domestique non rémunéré	Travail rémunéré	Travail domestique non rémunéré
1986	7 h	2 h	3 h	7 h
1998	6 h	3 h	4 h	5 h
+ / -	-1 h	+1 h	+1 h	-2 h

En guise de conclusion. Tout ce qui précède nous amène à ce constat : on aurait beau éliminer la discrimination salariale en emploi, déssexualiser les professions et les métiers, accroître le taux de syndicalisation des travailleuses, tant que la division sexuelle du travail rémunéré et non rémunéré restera la même, les femmes – et surtout les mères (conjointes ou seules) – continueront à avoir un revenu inférieur à celui des hommes. Et la pauvreté des femmes âgées persistera (à ce sujet, lire l'article de Diane Guilbeault, p. 65).



À première vue, cela nous renvoie dans la « sphère privée » du couple et des négociations « personnelles » de millions de femmes et d'hommes. En fait, les choix individuels ne sont pas si libres que ça, car la plupart des gens n'échappent pas à la logique du marché : maximiser les profits et réduire les coûts. Et c'est vrai partout dans le monde. J'ai envie d'ajouter : d'où l'importance de mouvements collectifs (féministe, syndical, altermondialiste) qui font contrepoids à la logique du marché et se battent partout dans le monde – pour que la logique du profit ne soit pas la seule à imposer sa loi.

⁸ Institut de la statistique du Québec. Site Web consulté le 25 juillet 2005.

⁹ Statistique Canada, Recensement 2001. Profil de groupes cibles. Calculs : Lise Moisan, 2005.

LE COÛT DE LA MATERNITÉ ET DE LA VIE CONJUGALE

En 2001, le revenu brut des mères en couple avec enfant(s) à la maison (23 638 \$) équivalait à 55 % du revenu des pères (43 355 \$), et était même inférieur à celui des mères monoparentales (25 254 \$). Quelque 40 % des mères en couple avaient un revenu personnel de moins de 15 000 \$⁹.

LISE MOISAN, consultante en développement organisationnel, agit comme médiatrice dans ce domaine et est également spécialiste en recherche socioéconomique et en analyse différenciée selon les sexes. Cofondatrice et membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle en a assuré la direction générale en 1986 et 1987.

Une (grosse) goutte dans l'océan

La loi québécoise sur l'équité salariale aura 10 ans en 2006. Aurons-nous vraiment avancé? État des lieux.

par Jacinthe Tremblay

Christian Yaccarini, le PDG de la Société de développement Angus (SDA), à Montréal, carbure aux défis. Il a orchestré la transformation des anciens édifices et terrains abandonnés après la fermeture du Canadien Pacifique en petit bijou de développement économique local. Modèle d'architecture verte, de coexistence harmonieuse des économies libérales et sociales, le Technopôle Angus est le résultat d'un montage financier complexe qui a permis la création de près de 750 emplois.

M. Yaccarini est également de ces hommes qui ragent devant les bas salaires des éducatrices en garderie. Pourtant, il a poussé un grand Ouf! quand il a appris que la SDA n'était pas assujettie à la *Loi sur l'équité salariale*, puisqu'elle compte moins de 10 employés. Ses consultants en rémunération, parmi les plus réputés à Montréal, venaient de le prévenir que l'équité salariale: «C'est très compliqué.» Rien, dans l'actualité, ne permet à Christian Yaccarini de penser le contraire. Depuis des mois, le sens et l'essence de l'équité salariale sont noyés dans le jargon mathématique et technocratique.

Domage, car ces travers risquent de teinter les bilans de la *Loi québécoise sur l'équité salariale*, qui aura 10 ans en 2006. Les débats seront serrés. Le ton va monter, à coup sûr.

Pour des raisons différentes, mais avec une unanime sévérité, employeurs, syndicats et groupes de femmes fustigeront les failles de la *Loi* et la complexité de son application. L'organisme chargé de veiller à sa mise en œuvre, la Commission de l'équité salariale (CES), sera cloué au pilori, malgré les efforts importants déployés par sa présidente, Rosette Côté, depuis son arrivée en poste en 2002.

La question qui hante la majorité des femmes est très simple: Avons-nous avancé? «La *Loi* a permis des progrès importants, particulièrement dans les grandes

entreprises et en milieu de travail syndiqué. Sa mise en œuvre accuse toutefois beaucoup de retard», résume Marie-Thérèse Chicha, professeure à l'École des relations industrielles de l'Université de Montréal et membre du groupe de travail qui a recommandé l'adoption d'une loi proactive au gouvernement du Québec, en 1995.

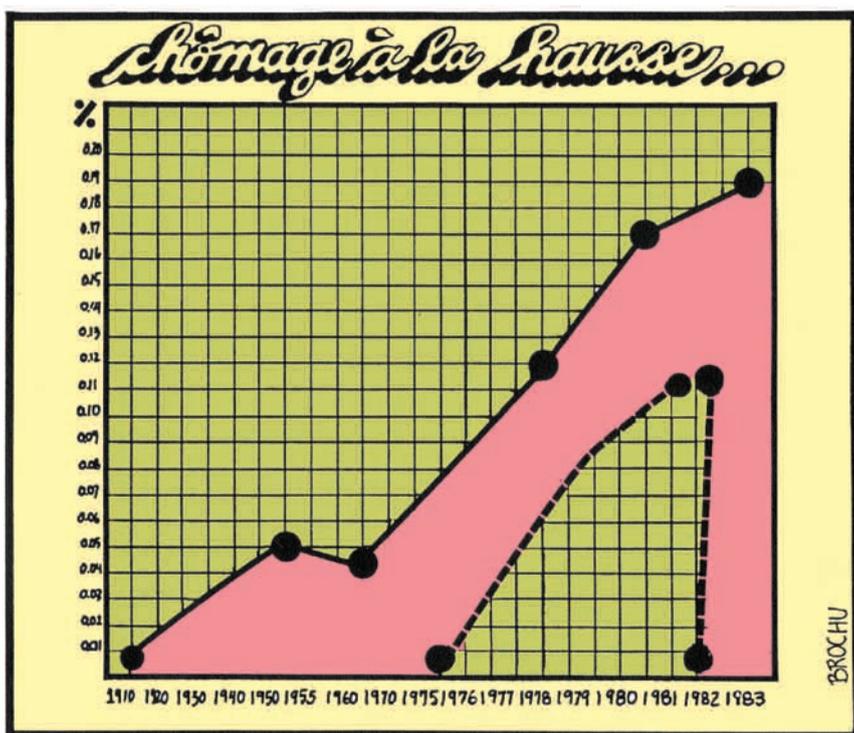
Quels sont, d'abord, les progrès? «Nous affirmions depuis longtemps que le travail des femmes était sous-évalué et sous-rémunéré. Les exercices d'équité en ont fait la preuve. Les écarts ont été mesurés et corrigés», dit Lise Simard, conseillère en équité au Syndicat canadien de la fonction publique. Certaines travailleuses représentées par ce syndicat affilié à la FTQ ont obtenu des ajustements salariaux spectaculaires atteignant 63 % pour des sauveteuses et 97 % pour des animatrices.

Les gains liés à l'équité s'annoncent toutefois plus modestes. Selon

“**N**ous affirmions depuis longtemps que le travail des femmes était sous-évalué et sous-rémunéré. Les exercices d'équité en ont fait la preuve.”

l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), les majorations salariales moyennes ont été de 5,6 % dans les entreprises de plus de 200 employées qui avaient complété l'exercice en 2004. Ces ajustements représentaient 0,2 % du chiffre d'affaires de ces entreprises. La *Loi* n'a donc mis aucune entreprise en faillite, pas plus qu'elle n'a été une loterie pour les femmes!

Rappelant que les enjeux de l'équité ne sont pas que financiers, M^{me} Chicha souligne que, lorsque les femmes ont participé à l'exercice, elles ont pris conscience de la valeur de leur travail. «Elles ont aussi gagné en estime



• TAUX ÉLEVÉ DE CHÔMAGE CAUSÉ PAR LES FEMMES

après de leurs patrons et de leurs collègues masculins », ajoute-t-elle.

Les retards, maintenant. La date butoir fixée par la *Loi* pour procéder au calcul des correctifs salariaux était le 21 novembre 2001. Tous les ajustements devaient avoir été versés le 21 novembre 2005, soit dans quelques semaines. C'est clair, on est loin du compte : *the check isn't in the mail!* En juin 2005, la Commission de l'équité salariale estimait que le tiers des 45 000 entreprises assujetties à la *Loi* n'avaient pas encore terminé, et dans plusieurs cas enclenché, le processus !

La liste des retardataires comprend le gouvernement du Québec et quelque 70 grandes entreprises exemptées d'appliquer la *Loi* sous prétexte que l'équité y existait déjà en 1996. La Cour supérieure a démolie cette prétention en février 2004, les forçant à se remettre à l'ouvrage.

L'exercice a également été repoussé dans toutes les municipalités fusionnées, tout comme dans les quelque 2 000 entreprises qui emploient presque uniquement des femmes, dont les Centres de la petite enfance (CPE). La marche vers l'équité dans ces organisations fait les manchettes jour après jour, depuis des mois. Elle est portée haut et fort par les trois grandes centrales syndicales – CSN, FTQ et CSQ – ainsi que par la FIIQ. Elle est longue et ardue, mais elle avance. Résolument et inexorablement.

La situation chez les autres retardataires, en grande majorité des PME de 10 à 49 employés, est beaucoup plus inquiétante. Les femmes y représentent environ 50 % des employés et, en 2001, leur salaire horaire moyen atteignait 83 % de celui des hommes. Dans les

nombreuses petites entreprises des secteurs de la vente et des services, les écarts étaient de 67 % et 77 %.

Ces femmes réussiront-elles à obtenir l'équité salariale dans le cadre de la *Loi*? Rien n'est moins sûr. Le gouvernement du Québec n'a prévu aucun mécanisme de vérification systématique du respect de la *Loi*. Un programme d'inspection ciblé a été mis en place par la Commission de l'équité salariale en 2002, mais il n'a rejoint que 150 entreprises. Une goutte d'eau dans l'océan.

Pire encore, Québec a dispensé toutes les entreprises de moins de 100 employés de l'obligation de faire participer leurs salariées à l'exercice. L'équité se retrouve donc entièrement entre les mains du patron, de son comptable ou d'un consultant. Leur seule obligation consiste à afficher dans l'entreprise les résultats généralement incompréhensibles de leurs calculs. Pour protester et porter plainte devant la CES, il faut beaucoup de cran ou de témérité, ou encore être défendue par un syndicat ou par un groupe de femmes.

La Commission de l'équité salariale? De 1997 à 2004, l'organisme a reçu 1 045 plaintes dont 16 % seulement en provenance de non-syn-

“ Le 911 de l'équité salariale pour tous les groupes de femmes du Québec et pour les 62 % de travailleuses non syndiquées est un tiers de femme! ”

diquées. « Ces femmes ne risqueront pas leur emploi pour l'équité », résume Jeannine David McNeil, consultante en équité et ancienne enquêtrice à la Commission des droits et libertés de la personne et des droits de la jeunesse.

Les syndicats? Ils sont présents dans seulement 15 % des PME de moins de 50 employés. Les groupes de femmes? « Pour les non-syndiquées, c'est le Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail (CIAFT) », m'ont expliqué toutes les militantes des syndicats et des groupes de femmes.

QUI EST EXCLU?
Le gouvernement du Québec a soustrait des obligations de la Loi sur l'équité salariale les entreprises de moins de 10 employés. Entre 180 000 et 200 000 personnes y travaillent. Les personnes lésées peuvent toutefois porter plainte pour discrimination en vertu de l'article 19 de la Charte des droits et libertés de la personne. La Loi ne s'applique pas non plus aux travailleurs autonomes, aux salariés des entreprises où tous les travailleurs gagnent le salaire minimum, aux étudiants, et aux stagiaires, aux travailleurs des entreprises de juridiction fédérale et aux cadres supérieurs. Beaucoup de monde, quoi!

Quand j'ai appelé la directrice du CIAFT, Nathalie Goulet, elle m'a dit: «Au CIAFT, l'équité, c'est Jennifer Beeman.» J'ai rencontré Jennifer, une anglophone parfaitement bilingue, généreuse de son savoir et de son temps. Et débordée: «L'équité n'est pas mon seul dossier. Je m'occupe aussi de la conciliation travail-famille et des garderies.»

Je venais de découvrir que le 911 de l'équité salariale pour tous les groupes de femmes du Québec et pour les 62% de travailleuses québécoises non syndiquées est un tiers de femme! En juin dernier, Jennifer préparait la tenue de séances de formation pour des non-syndiquées et des militantes des groupes de femmes à travers le Québec. «On a exagéré la complexité de la Loi. En une journée de formation, les femmes comprennent très bien ce que sont un biais sexiste et l'équité», a-t-elle insisté.

Pour soutenir le CIAFT dans ce travail de formation et d'information, la Commission de l'équité salariale lui a versé une subvention de 35 000\$ en 2005. Huit ans après l'entrée en vigueur de la Loi! Le CIAFT prévoit que cette somme lui permettra de former environ 180 femmes. Une autre goutte dans l'océan.

Pourtant, Jennifer

Beeman n'est pas la plus virulente critique de la CES ni de la Loi. Le bilan qu'elle a préparé pour le 10^e anniversaire dépasse largement les enjeux juridiques et organisationnels de l'application de la Loi. «Si nous avions mis autant d'énergie à la syndicalisation des femmes que nous en avons mis sur ce dossier, nous serions sans doute plus avancées. Nous avons sous-estimé l'importance des rapports de force dans l'atteinte de l'équité», dit-elle.

Même dans des PME syndiquées, il a fallu deux et même trois ans de pressions pour venir à bout de la résistance des employeurs. «Nous avons formé et informé nos membres sur la Loi et nous avons alloué des ressources techniques et juridiques. Si l'équité est un droit fondamental qui ne se négocie pas, tout ce qui entoure sa réalisation doit être négocié», souligne Louise Mercier, coordonnatrice de la section 800 de l'Union internationale des employé-e-s de services et vice-présidente de la FTQ.

Plus largement, les travailleuses syndiquées ont de meilleurs revenus que les non-syndiquées pour le même emploi. Selon Statistique Canada, un écart de 2\$ de l'heure sépare les caissières québécoises syndiquées des non-syndiquées travaillant à temps plein. Pour le personnel de ventes, l'écart entre les femmes des deux groupes est de 3\$ l'heure, alors que celui qui sépare les hommes et les femmes est de 1\$.

En examinant ce genre de données,

Jennifer Beeman se demande si la bataille de l'équité ne risque pas, quelque part, de détourner l'attention de l'objectif d'égalité entre les deux sexes sur le marché du travail. Quand elle se demande: «Est-ce que ça avance?», c'est à cela qu'elle pense.

Ses constats sont malheureusement assez sombres. «Le travail est le secteur où les progrès des femmes sont

les plus timides. Nous sommes plus nombreuses à occuper des emplois rémunérés, nous sommes plus éduquées, la mixité gagne du terrain dans les emplois traditionnellement réservés aux hommes. Malgré tout, les écarts entre les revenus des hommes et ceux des femmes ne bougent pratiquement pas depuis 10 ans», dit-elle.

Selon Statistique Canada, l'écart des gains moyens entre les travailleuses et les travailleurs à temps plein a diminué légèrement au pays: il est passé de 31,2% à 29,5% entre 1994 et 2003. Pour l'ensemble des travailleurs (temps plein et partiel), l'écart a reculé de 3% mais était toujours de 36,4%. En Ontario, la tendance est similaire malgré l'adoption, en 1988, de la première loi proactive sur l'équité au Canada s'appliquant à l'ensemble des entreprises.

«La Loi sur l'équité ne règlera pas, à elle seule, l'écart entre les hommes et les femmes dans la société québécoise, pas plus qu'elle ne règle l'écart entre les entreprises selon leur taille et leur région», rappelle Rosette Côté, présidente de la Commission de l'équité salariale.

La Loi peut, au mieux, établir l'équité à l'intérieur d'une même organisation. Les comparaisons et les ajustements avec les salaires moyens versés sur le marché s'effectuent dans des exercices de rattrapage salarial, pas d'équité. Un exemple: lorsque la secrétaire et le concier-

“**L**a loi sur l'équité ne règlera pas, à elle seule, l'écart entre les hommes et les femmes dans la société québécoise.”

ge d'une entreprise gagnent tous deux le salaire minimum, l'équité est considérée chose faite. Cette secrétaire n'obtiendra jamais, par la loi sur l'équité, le salaire d'un concierge

de grande entreprise – pas plus que celui d'un médecin!

«La hausse du salaire minimum est une mesure urgente et essentielle pour améliorer la situation des femmes, à la fois parce qu'elles sont plus nombreuses à ce taux et qu'elles y restent plus longtemps», souligne Esther Paquet, directrice de l'organisme Au bas de l'échelle.

Cette revendication est loin d'être la seule guerre larvée, à l'ombre de l'équité. L'accès à la formation, aux métiers non traditionnels et à la syndicalisation, l'établissement de mesures de protection sociale et d'une meilleure rémunération pour les travailleurs à statut précaire, les congés de maternité et les garderies constituent autant de fronts de la bataille menant vers l'égalité.

Avançons-nous, finalement? Certainement; les mentalités changent. En mars 2005, un sondage CROP-*La Presse* révélait que les Québécois, autant les hommes que les femmes, considèrent à 42% que l'équité salariale est la priorité pour améliorer la situation des femmes, devant la conciliation travail-famille. Aurions-nous pensé il y a 25, 15 ou même 10 ans que la soif de respect envers les femmes déborderait des cercles militants pour devenir, à ce point, une obsession collective?

JACINTHE TREMBLAY est journaliste indépendante. Collaboratrice aux pages économiques de *La Presse*, elle signe une chronique hebdomadaire sur la vie au travail.

Mieux que nos mères ?

L'été quand il fait beau soleil
Je vois souvent passer deux vieilles
Qui marchent en se tenant le bras
Elles s'arrêtent à tous les dix pas
Quand j'entends leur éclat de rire
J'ai un peu moins peur de vieillir

— Clémence DesRochers

par **Diane Guilbault**

Vieilles, les lectrices de *La Vie en rose*? Impossible! C'est du moins ce que nous, qui nous rappelons Mai 68 et qui avons vécu intensément les années 1980, pensions il n'y a pas si longtemps, avant que plusieurs de nos amies nous annoncent qu'elles prenaient leur retraite. Ou qu'elles devenaient grands-mères. Ou qu'elles se fiaient aux hormones pour contrer l'ostéoporose.

Pour le meilleur et pour le pire, il est vrai que nous vieillissons. Surtout collectivement. En 1961, 6% des Québécoises avaient 65 ans et plus. En 1996, 14%. En 2004, 16%. La science et l'amélioration des conditions de vie ont fait augmenter la longévité si bien que le Québec peut se targuer d'avoir augmenté de 40% le nombre de femmes de plus de 85 ans entre 1996 et 2004!

Évidemment, les nouvelles femmes âgées sont différentes de celles nées au début du xx^e siècle. Plus instruites dans bien des cas, plus en santé que leurs mères et leurs grands-mères, elles ont connu les joies du salariat mais aussi le divorce. Leurs tâches domestiques facilitées par des machines, elles travaillent moins dur physiquement... mais découvrent les vertus du conditionnement. Elles ont accès au Botox et ont appris à revendiquer leurs droits. Le coffre à outils est plein. Rien à craindre. Vraiment?

C'est en tout cas ce qu'a jugé la Régie des rentes du Québec, qui a proposé en 2004 l'abolition quasi totale de la rente de conjoint survivant, sous prétexte que les femmes étaient maintenant les égales des hommes. Les organismes de femmes sont montés au front pour faire

valoir, chiffres à l'appui, que l'égalité financière était une illusion. Le Conseil du statut de la femme avait déjà démontré en 1999, dans *Les femmes âgées du Québec*, les retards que les femmes continuaient d'accumuler sur le plan des contributions aux divers régimes de rentes, notamment à cause de leur participation souvent interrompue par la maternité au marché du travail et à cause des salaires inférieurs encore versés aux emplois occupés majoritairement par les femmes.

L'illusion de l'égalité n'est pas le seul obstacle, si l'on veut bien planifier le vieillissement des Québécoises. Le désengagement de l'État est une véritable boîte de Pandore dont les conséquences sur les femmes sont rarement évaluées. Depuis le virage ambulatoire des années 1980-1990, ce sont pourtant elles qui majoritairement doivent suppléer à l'absence de services aux personnes dépendantes. Quand à leur tour elles auront besoin de services, peut-être à 85 ans plutôt qu'à 75, où seront les aidants soi-disant naturels? Les femmes ont raison de craindre les discours en faveur de la privatisation des soins de santé. Elles savent qu'elles courent le risque de se retrouver veuves (si elles ne sont pas divorcées), sans enfants proches pour les aider à demeurer dans leur maison, surtout si elles vivent en région. Leurs dernières années seront souvent marquées par l'invalidité et la maladie. Auront-elles alors les moyens de se payer les services professionnels nécessaires?

Mais tout n'est pas sombre. Les femmes n'ont peut-être pas autant d'argent que les hommes, mais elles en ont plus que leurs mères, elles ont appris à réaliser leurs propres projets



et elles ont entretenu leurs amitiés. Parions que les groupes comme Les Mémés déchainées – ces *Raging Grannies* surtout anglophones et très colorées qui sont de toutes les manifs – ne manqueront ni de membres ni de causes au cours des prochaines années!

Nombre de femmes âgées de 65 ans et plus

	En 1996	2004	+ / -
65-74 ans	288 745	301 307	+ 4 %
75-84 ans	166 770	214 763	+ 29 %
85 ans et plus	55 450	78 383	+ 41 %
Total 65 ans et plus	510 965	594 453	+ 16 %

Source: CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME.

Revenu total moyen des 65 ans et plus

Hommes: 29 456 \$
Femmes: 18 451 \$

Source: Statistiques fiscales des particuliers 2002, Québec.

Contributions des futures femmes âgées à des régimes de retraite

	Groupe d'âge	% de femmes qui contribuent	Contribution moyenne \$	% d'hommes qui contribuent	Contribution moyenne \$
Régimes de pension agréés	55-59	18,8	1 369	24,2	2 026
	60-64	7,1	1 160	10,9	1 746
REER	55-59	27,7	3 330	38,5	4 973
	60-64	14,7	3 209	25,4	4 860

Source: CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME.

Adapter le régime de rentes sans nier la réalité des femmes, 2004.

DIANE GUILBAULT est agente d'information au Conseil du statut de la femme du Québec et auteure de la publication *Les femmes âgées du Québec*.

Vieille peau, jeunes angoisses

par Françoise Guénette

Mes enfants ne me croient pas. Quand je leur dis que le matin, à la première seconde de conscience, je suis au fond la même fille qu'à 15 ans, ils s'étonnent. Comment leur mère grisonnante de 52 ans peut-elle contenir encore l'adolescente que j'ai été et qu'ils ne connaîtront jamais? Ils sont fascinés, pourtant, et ne cessent de m'interroger sur avant, « dans ton temps, quand les télévisions étaient en bois », dit Jeanne en rigolant.

À cause d'eux, je ne vieillis pas comme je l'avais cru. À l'époque de *La Vie en rose*, je ne voulais pas vraiment d'enfant, et je l'ai écrit. Je ne croyais pas à l'amour romantique, à l'exclusivité du couple et à toutes ces choses féminines qui rendent les femmes semblables à des lavettes. Je ne jurais que par l'amitié, le voyage et la liberté sexuelle. J'étais d'ailleurs convaincue qu'on pouvait aimer deux personnes à la fois, un homme et une femme, pourquoi pas? Je m'imaginai à 50 ans (la vieillesse venue, quoi) misanthrope, vivant seule à la campagne entourée de livres et de chiens (pas de chats, surtout) et tricotant peinarde devant un feu de bois.

Le destin, qui a un sacré sens de l'humour, me précipita à 30 ans dans une autre vie, beaucoup plus banale: un homme que j'aime, un couple qui dure depuis 20 ans, deux adolescents magnifiques, le va-et-vient constant entre le travail et la famille. De cette vie trop remplie, j'essaie d'apprécier chaque minute, consciente de ma chance, quasi obscène. Autour de moi, peu de morts encore mais deux parents extraordinaires, des frères et sœurs en bonne santé, des cercles d'amies et d'amis fidèles et stimulants, un travail utile, des collègues que j'estime, une maison confortable et peu de problèmes d'argent malgré un statut de pigiste qui perdure depuis 30 ans...

Petite-bourgeoise trop gâtée! Allez-y, vous le pensez sûrement. Rien de pire que les femmes parfaites trop bien organisées. Je les déteste aussi, mais rassurez-vous, il y a des failles dans mon édifice à moi.

Pourquoi une femme aussi comblée par la vie, et le sachant, doit-elle absorber tous les soirs depuis un an un comprimé antidépresseur? Pourquoi à trois reprises depuis trois ans me suis-je retrouvée à l'urgence, en proie à ce qui ressemblait à s'y méprendre à des crises cardiaques et n'était probablement que des crises d'an-

goisse? Pourquoi suis-je si souvent dans la peur de la mort, celle de mes enfants d'abord, celle de mon chum et la mienne ensuite – le plus intolérable étant de penser que mon fils et ma fille se retrouveraient alors orphelins?

Avec l'âge, c'est la peur de la mort qui me trouble, bien avant le vieillissement lui-même, la perspective de la chimio, le spectre de la couche d'incontinence. La mort annoncée de mes parents, la mort potentielle et prématurée de mes amis, je ne m'y sens pas prête non plus. Trop épargnée, saturée d'amour depuis l'enfance, je n'ai pas la résilience développée par mes meilleures amies qui, toutes, ont survécu à des douleurs et à des pertes. Comment serai-je à ce moment-là? Ne pas le savoir encore est en soi angoissant. Et j'ai parfois le regret fugace d'avoir perdu la foi à 12 ans: plus de transcendance, plus de spiritualité, cela m'aiderait-il à affronter l'inévitable?

Pheureuse, obsédée, profondément vulnérable: je crois que c'est la maternité, et non l'amour, qui m'a rendue lavette. Autant mes deux grossesses m'ont insufflé une énergie quasi tellurique, autant mes deux accouchements m'ont révélé une puissance animale que j'ignorais posséder, autant l'allaitement et l'attachement me sont venus comme des évidences... autant le fait d'élever des enfants a fait de moi une femme craintive. Pas mère-poule, moins protectrice que d'autres, mais tout de suite prête à imaginer le pire, de l'accident d'auto à la méningite fatale.

Ce premier enfant si désiré, je savais qu'il allait changer radicalement notre vie et j'y consentais. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il me priverait à jamais de ma liberté. Un matin éclatant de juin 1991, je poussais dans les allées du parc Lafontaine la poussette multicolore reçue des copines à mon *shower*. J'avais zombié par manque de sommeil, le bébé repu vagissait... et cette révélation: je ne serai plus jamais libre, seule à décider de mon corps et de ma vie.

C'était le premier deuil, vite oublié dans le tourbillon des premières années, dans les joies de la vie quotidienne partagée avec des petits humains éponges, dans la sensualité de leur contact, malgré toutes les fatigues et inquiétudes.



Le sentiment de deuil qui, depuis quelques années, me gruge l'équilibre est d'un autre ordre. Comme une succession de petites vagues boueuses, chacune déposant ses sédiments, la vieillesse me vient, me frôle, m'oublie un temps, me submerge à nouveau. C'est d'abord au corps qu'elle m'attaque. Et j'ai du mal à étayer mes défenses.

Quand j'ai entendu l'an dernier Jacques Languirand, joyeux septuagénaire, dire « Vieillir, c'est mourir au détail », j'ai applaudi silencieusement. C'est ainsi que je me sens. Moins élégant, un médecin m'a lancé : « Que voulez-vous, vous n'êtes plus sur la garantie ! » Moi qui avais l'impression de jouir d'une garantie prolongée ! Erreur. Depuis une dizaine d'années, chaque saison amène son bris mécanique : fausse alerte au cancer du sein, migraines, hypertension, arthrose du genou droit, puis du pied gauche, puis de la nuque, reflux d'estomac, cellules précancéreuses à la peau du visage, chaleurs et picotements... et je ne suis même pas ménopausée ! Rien de grave, donc. Mais chaque fois, hypocondriaque obstinée, j'imagine qu'un crabe malfaisant a déjà pris possession de mon système et n'attend qu'un signe pour exploser comme la bibitte d'*Alien*.

Évidemment, je paie le prix d'une nature boulimique : trop d'agitation, de bouffe, d'alcool, de poids et de travail, pas assez d'exercice, de repos, de modération. « Ton corps te parle, écoute-le ! » implorent mes amies. Mais que dit-il exactement ? Que je dois ralentir, cesser de mener cette vie que j'aime telle quelle, productive et un peu bordélique ? Que sait-il de moi que j'ignore ?

Cette trahison du corps, voilà comment j'ai commencé à vieillir pour vrai, à 42 ans. Les bajoues, les lunettes de lecture, ça allait toujours, mais voir tomber le mythe de ma santé parfaite a été un choc. Certaines chérissent leur beauté, je suis fière de n'avoir jamais raté une journée de travail pour cause de maladie (stupide, non ?). Renoncer à cette image de moi-même est très difficile. C'est sans doute pourquoi, du corps, la panique me monte au cerveau et bloque les flux de sérotonine...

D'autres deuils me sont plus acceptables. J'ai accepté le fait que je ne serai jamais une grande rousse voluptueuse (au cas où la réincarnation existerait, je le dis tout de suite : je veux me réinstaller en plus grand, comme disait l'ami Charles C.). J'ai compris que j'étais dénuée de cette ambition – légitime – qui fait les grandes politiciennes ou les vedettes de l'écran. Je sais que je n'ai pas la flamme d'une écrivaine (excuse-moi de te décevoir, papa). Je sais que je me méfie du pouvoir, celui qu'on exerce sur moi comme celui qu'on m'a parfois proposé de saisir – et que j'ai refusé en invoquant comme beaucoup d'autres l'excuse commode des enfants... Je connais mes lâchetés et mes limites. Il y a là une certaine sérénité.

Vieillir avec des enfants m'a aussi forcée à accepter mes incohérences. Athée, non mariée, ma progéniture non baptisée, j'ai passé des heures à l'église ces dernières années pour y voir chanter ma fille, inscrite à la Maîtrise des petits

chanteurs. Farouche partisane de l'école publique, j'ai un fils inscrit comme ses copains au collège privé qui a produit René Lévesque et Pierre Pettigrew ! Pacifiste, j'ai accepté que ce même fils en mal de dépassement physique choisisse comme parascolaire... les Cadets de l'air ! Adolescente *tomboy* et complexée, j'accepte la coquetterie de ma fille de 13 ans, fascinée par sa grâce.

Femme de peu de principes, féministe de façade ? Parlant de façade : dans une autre vie, égarée à la télévision, j'ai cédé comme toutes (et tous, je le soupçonne) mes collègues de l'écran et fait rectifier au bistouri ces yeux « qui passent de plus en plus mal à la caméra », soupiraient les maquilleuses. Mais là, j'avais toute une caution morale : Benoîte Groult, lors d'un souper organisé chez moi pour *La Vie en rose*, n'avait-elle pas revendiqué son *face-lift*, n'y voyant aucune contradiction avec ses convictions politiques ?

Heureusement, au fur et à mesure que s'empilent les petits deuils, s'accroissent parallèlement les certitudes. L'amour, l'amitié, la famille, la solidarité, la nécessité de laisser quelques traces. Et de garder le sens de l'humour. Quand je me surprends à scruter les pages nécrologiques, quand mon fils Thomas me reproche d'être Alzheimer parce que je l'appelle Milou, je suis encore capable de rire de moi. Eh oui, les plaisirs de la vie. Ce que Johnnie R., mon grand-père acadien, résumait ainsi avec son accent chiac : « Pourquoi se priver (praillvé), la vie est si go(âââ) damment short ? » J'essaierai de lui faire honneur, en attendant d'être terrassée par un AVC.

FRANÇOISE GUÉNETTE, rédactrice à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et, espère-t-elle, bientôt ménopausée.

Mémoires d'une rénovatrice (dé)rangée

Comment une adepte de la simplicité volontaire peut-elle se transformer en coureuse de Rona? Ou les affres de la surconsommation et de la culpabilité.

par Nicole Campeau

Économistes et politiciens peuvent être fiers de moi et de mon homme. Le portefeuille aux quatre vents, on fait rouler l'économie à un train d'enfer! L'avenir de l'humanité repose sur le magasinage? Nous faisons notre part!

Il a suffi que je tombe amoureuse de cette adorable maison de campagne centenaire en même temps que de son propriétaire pour me transformer en reine de la rénovation. Au bord de la crise de nerfs, j'officie à l'autel de la consommation depuis des mois! Tandis que mon homme gère le chantier et multiplie les jobs de bras (c'est très masculin, ça!), me voilà devenue magasinieuse en chef (c'est très féminin, ça!), m'épuisant à trouver le meilleur et le plus beau en tout, à juste prix bien sûr.

Je suis prise de vertiges devant les 45 modèles de robinets, les couleurs de comptoir, les poignées de porte à perte de vue. Que m'est-il donc arrivé, à moi qui suis plus proche de la simplicité volontaire et d'Alexandre le bienheureux que de la course à la possession? Suffit-il d'aimer le confort et la beauté pour risquer la frénésie? Suis-je en proie au syndrome Martha Stewart, version québécoise? Coincée entre les rêves sur papier glacé de *Décormag* et de *Fleurs, Plantes et Jardins*, me voilà devenue la fée du style champêtre mâtiné de contemporain.

Sans parler de l'aménagement paysager digne des travaux d'Hercu-

le. Car M. Bricole (le chum de Martha) s'est amusé à faire déverser dans la cour la bagatelle de 14 chargements de terre pour harmoniser le terrain et la terrasse! Nos vieux cerisiers céderont la place à un jardin bucolique... sur lequel on mettra des années à suer avant qu'il n'atteigne son apothéose. Nous voilà même munis d'une remise (en bois de grange recyclé tout de même!) où se cache, j'ai honte, une tondeuse!

J'ai frappé mon Waterloo le jour où l'on a étendu des rouleaux de tourbe, bénissant le ciel de nous abreuver de pluie durant cinq jours, pour apaiser notre conscience écologique. Après tout, on fait notre compost! Et quand le pavé d'argile a été livré directement de Pennsylvanie – c'est ce rouge unique que nous voulions –, ma croisade pour l'achat local en a pris un coup! Car voilà bien l'autre partie du problème. Depuis que Laure Waridel m'a fait comprendre qu'acheter c'est voter, ma conscience sociale ne me laisse plus de répit.

Moi qui me fais un point d'honneur d'apporter ma modeste contribution à l'Accord de Kyoto en limitant l'utilisation de mon auto, je contemple, torturée, mon comptoir de granit en provenance du Brésil, en croquant des mini-carottes livrées de Californie. Combien de pollution, d'usure de la chaussée a-t-il fallu pour qu'ils se rendent jusqu'à moi? Dans quelles conditions de travail a été extraite cette superbe

dalle de pierre et emballés ces avortons de légumes?

Pour vivre heureux, consommons idiots? J'ai vécu mon chemin de Damas chez Rona, un après-midi divin que j'aurais pu passer à contempler le temps qui passe. C'est là que j'ai fait corps avec mes sœurs et frères en consommation, dociles et anonymes soldats de l'avidité programmée. Ils sont fatigués, les soldats, stressés, endettés. Travaillant toujours plus pour acheter encore et encore. En Amérique du Nord, nous possédons deux fois plus d'objets qu'il y a 50 ans et moins de temps libre que jamais. Les Américains consacrent six heures par semaine à faire des emplettes et 40 minutes à jouer avec leurs enfants. Nous ne sommes probablement pas loin derrière.

Nous qui rêvions de la société des loisirs, nous voilà devenus des boulimiques compulsifs, travaillant pour acheter des objets à l'obsolescence planifiée, nous débattant devant une multitude de marques qui nous donnent l'illusion du choix. Et on en paie le prix. Bonjour le stress, le *burnout*, les antidépresseurs et l'endettement. Jusqu'à la malbouffe qui gagne du terrain, alors que nos supermarchés débordent de produits comme jamais, couverts de pesticides et d'emballages superflus.

Les femmes seraient-elles les gardiennes du Temple de l'idéologie néolibérale tout en étant ses premières victimes: travailleuses et magasinieuses épuisées, en manque



de temps pour soi et pour la famille, ou pauvres et exclues des lois du marché?

Où nous mènera cette logique débile? Pourtant, on sait bien qu'à ce rythme-là on est en train de dévorer les ressources de la planète, nos écosystèmes sont au bord des soins intensifs, le réchauffement climatique est une catastrophe annoncée! Qu'est-ce qui nous attend alors que les pays émergents se mettent au pas de l'*American Way of Life*?

Il y a des limites à consommer idiot. Acheter est politique. Et derrière notre course à l'aubaine, il y a trop de *sweatshops* et d'exploitations agricoles aux conditions de travail misérables, en particulier pour les femmes et les enfants. Au Nord aussi, on nivelle par le bas, avec la sous-traitance et le travail précaire. L'effet Wal-Mart, champion des bas prix et des bas salaires, nous guette. La mondialisation ne tient pas ses promesses: les écarts augmentent entre les riches et les pauvres.

Le «progrès» serait-il possible autrement? Étendue dans mon hamac, jus d'orange bio et table bancale recyclée à mes côtés, je rêve à la société idéale. Je rêve que partout sur la planète, de multiples voix s'ajoutent à celles qui exigent déjà une autre économie, responsable et solidaire: écologistes, altermondialistes, féministes, artisans du commerce équitable, de l'économie sociale, de l'investissement responsable, de la simplicité volontaire, de l'achat local, etc.

Je rêve que nous calculons la richesse autrement. Au Produit intérieur brut (ou PIB), qui croît avec les accidents, les guerres, les divorces, les catastrophes écologiques, etc.), nous pourrions accoler l'Indicateur de progrès véritable (IPV), qui mesure les valeurs positives et soustrait les négatives. Et reconnaître la valeur du travail invisible, majoritairement porté par les femmes, et des économies plurielles. Et faire du commerce équitable une règle incontournable des échanges internationaux. Et développer des méthodes pour calculer le coût réel des produits, compte tenu des coûts sociaux et environnementaux. Combien coûte réellement le sac de carottes miniatures qui a fait 4500 kilomètres pour se rendre jusqu'à ma table?

Toujours allongée sous l'ombre légère, néanmoins enduite d'une crème solaire 60 fps hypoallergène, je continue d'imaginer mieux. Je rêve que nous apprenons à vivre autrement. Nous privilégions autant le niveau d'être que le niveau de vie. Nous travaillons moins et nous partageons notre travail. Nous avons du temps pour notre famille, notre communauté, la paresse. Nous valorisons ces richesses, tout autant que l'air pur. L'économie verte et responsable est notre Bible. Le commerce

équitable va de soi. Nos placements sont éthiques. Nous consommons durable. Et *Small is beautiful* remplace le *Think big, s'tie!* d'Elvis Gratton. Soupirez... Utopie? Tout commence par elle, non?

Suffit-il d'aimer le confort et la beauté pour risquer la frénésie? Suis-je en proie au syndrome Martha Stewart, version québécoise?

Alors que j'ouvre un œil rasséréné en contemplant les résultats tout de même charmants de notre surmenage, mon cher ado s'approche, élégant dans ses fringues judicieusement choisies, et me lance nonchalamment: «C'est poche, une vieille maison, on n'a même pas de sous-sol pour installer un cinéma maison...»

NICOLE CAMPEAU, qui a fait partie du comité de rédaction de *La Vie en rose*, est journaliste à la pige et rénovatrice à la pièce.

L'épouvantail dans le jardin

Dans les milieux féministes des années 1970, la revendication du salaire au travail ménager a été le pavé dans la mare, la bombe puante, le virus dans le programme. Pourtant, si vous saviez, jeunes féministes d'aujourd'hui, combien elle a été importante pour certaines d'entre nous, jeunes féministes d'hier...

par Louise Toupin

« **D**errière la majorité des femmes qui "réussissent", il y a une autre femme, une mère, une sœur, une plus pauvre, une plus jeune, qui donne à manger aux enfants, remonte le moral et ramasse les p'tites culottes. Le partage des tâches, qu'on appelle ça. Le pouvoir de chaque femme qui en a un peu est fait de la plus-value du travail des autres femmes. »

¹ *La Vie en rose* (n° 1, mars-avril-mai 1981) ; <bnquebec.ca>.

² DALLA COSTA, Mariarosa, et Selma James (1973). *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Adversaire.

³ THÉÂTRE DES CUISINES (1976). *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage !*, Montréal, Remue-ménage (voir la quatrième de couverture).

⁴ Nous devons à Lucie Bélanger d'avoir fait ces liens.

– NICOLE LACELLE, *Agenda des femmes 1985* (Remue-ménage).

Mars 1981. *La Vie en rose* publie son premier « vrai » numéro. À la une, Donald, archétype de la ménagère québécoise soumise, et le titre du dossier spécial du numéro¹ : « Gagner son ciel ou gagner sa vie ? ».

Ce dossier présente de larges extraits des textes du Réseau international pour le salaire au travail ménager². Composé de groupes de femmes d'Italie, d'Angleterre, de Suisse, des États-Unis et du Canada anglais, ce Réseau propose depuis 1971 une perspective révolutionnaire : un salaire, non pas pour « les ménagères », mais pour le travail ménager. Nuance !

Dans un éditorial signé Sylvie Dupont, *La Vie en rose* ose se prononcer en faveur du salaire au travail ménager, même si l'immense majorité des 22 autres groupes féministes et progressistes interviewés oppose depuis quelques années déjà un non catégorique à cette revendication. Leur motif principal : un salaire au travail ménager enchaînerait les femmes à la maison. Mieux vaut revendiquer le partage des tâches et des services collectifs comme les garderies.

C'est la position qui, à quelques exceptions et nuances près, prévaut encore aujourd'hui dans le mouvement des femmes – les plus fortunées ayant choisi de « partager les tâches » au salaire minimum avec une autre classe de femmes, plus pauvres. Ce qui, semble-t-il, n'est pas un problème.

Les partisans du salaire eurent beau s'époumoner, répéter qu'il ne s'agissait pas de salarier la « ménagère », mais un travail – qui que ce soit qui l'exécute (homme

ou femme) – et qu'il ne s'agissait pas d'empêcher la création de garderies, mais de les rendre accessibles aux enfants des femmes à la maison, rien n'y fit.

Aujourd'hui encore, ici comme ailleurs, le salaire au travail ménager reste une sorte d'épouvantail dans le jardin du féminisme.

Mais qu'y avait-il donc de si dérangeant à dire que ce travail-là, « ça se paye » ? Peut-être cela même qui nous emballait dans la perspective du salaire au travail ménager : contrairement aux revendications à la pièce dont on avait l'habitude, la perspective du salaire au travail ménager fournissait un fil conducteur qui reliait divers aspects autrement incompréhensibles de la situation des femmes.

Parler du salaire au travail ménager mettait en lumière sa face cachée : le non-salaire. Et prendre conscience de ce non-salaire, de la gratuité du travail ménager, faisait réaliser qu'il s'agissait en réalité d'une extorsion pure et simple du travail des femmes de la planète.

Cette situation apparaissait comme « le plus petit dénominateur commun » de toutes les femmes de la Terre : elles n'étaient pas payées pour tout le travail qu'elles faisaient. « Notre problème, disaient à l'époque les militantes des Éditions du remue-ménage, ce n'est pas d'abord qu'on ait fait de nous des poupées, mais des servantes. Notre lutte n'est pas dirigée contre la coquetterie ou contre tous les hommes, mais contre l'exploitation de notre travail, 24 heures sur 24³. »

Quand on entrait dans le détail de tout ce que comportait le travail non salarié des femmes, le terme « travail ménager » semblait bien réducteur. En réalité, ce travail recouvrait bien plus que les tâches domestiques et matérielles. Il incluait aussi l'éducation et la socialisation des enfants et des adolescents, les soins médicaux et le soutien émotionnel à la maisonnée entière, la « charge mentale » de l'organisation et du bon fonctionnement de la vie familiale, etc. Il touchait donc l'immense champ du travail immatériel : les soins psychologiques

“**Q**uand des femmes disaient vouloir mettre un prix sur tout cela, on leur rétorquait : « Le travail que vous faites est tellement important qu'il n'a pas de prix ! » Voilà pourquoi il devait être fait par amour. ”

aux enfants, au conjoint, à ses vieux parents et parfois même aux parents du conjoint, ainsi qu'aux personnes malades et handicapées de la famille élargie.

Bref, réfléchir sur la question du salaire au travail ménager nous a fait découvrir ce que recouvre aujourd'hui la notion de *care* : le travail de soins, les « aidantes naturelles » et le bénévolat sans condition – cette é-n-o-r-m-e contribution à l'économie mondiale offerte gratuitement par toutes les femmes de la Terre. Rien de moins que la reproduction des sociétés.

Quand des femmes disaient vouloir mettre un prix sur tout cela, on leur rétorquait : « Le travail que vous faites est tellement important qu'il n'a pas de prix ! » Voilà pourquoi il devait être fait par amour. Du moins dans le cadre familial, car hors de la famille *le même travail était rémunéré*.

Ce non-salaire, cette gratuité du travail ménager dans la famille nous a ouvert les yeux sur le pourquoi des bas salaires féminins dans les secteurs d'emploi majoritairement féminins – les garderies, l'éducation, la santé et les services sociaux, les services alimentaires : c'étaient des jobs que les femmes effectuaient gratuitement à la maison. Des jobs qui étaient censées être inhérentes à leur nature, à la définition de la féminité. Le salaire au travail ménager nous a ouvert les yeux sur ce qu'on appelle aujourd'hui l'équité salariale.

La perspective du salaire au travail ménager permettait aussi de comprendre l'importance de la lutte des femmes « cheffes de famille vivant de l'aide sociale » : les allocations étaient leur salaire, un salaire pour le travail qu'elles effectuaient à la maison ! L'État reconnaissait donc implicitement que le travail gratuit à la maison était bien un travail, et qu'en l'absence d'un « gagnepain », des sous étaient nécessaires pour l'exercer⁴.

Réfléchir sur la gratuité du travail ménager faisait aussi voir le travail invisible des femmes dans l'agriculture et dans de petites entreprises appartenant au conjoint : ce travail invisible faisait partie du « contrat de travail » tacite des femmes mariées. Une étude sur le sujet menée par l'AFÉAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) en 1976 a donné naissance à l'Association des femmes collaboratrices de leur mari dans une entreprise familiale, dont les luttes ont abouti à la reconnaissance d'un statut et d'un salaire pour ces femmes, avec les avantages sociaux qui s'y rattachent, comme le droit au chômage.

Envisager le travail ménager sous l'angle du contrat de travail implicite des ménagères a amené les groupes de lesbiennes du Réseau du salaire au travail ménager à pousser plus loin encore le raisonnement. Les relations (hétéro)sexuelles et le service aux hommes étaient analysés comme des clauses du contrat de travail des femmes mariées : du respect de ces clauses dépendait leur entretien matériel et leur sécurité financière. Une sorte de *package deal*.

Le lesbianisme était vu comme un refus du travail, celui qui fait d'une femme la servante d'un homme. Se

battre pour un salaire au travail ménager, c'était refuser ce travail, se battre contre ce rôle social, lutter contre le travail ménager « en tant que définition de la féminité ».

Les lesbiennes du Réseau ont en quelque sorte « dénaturisé » les relations hétérosexuelles en faisant découvrir aux autres femmes, non seulement qu'elles avaient une orientation sexuelle, l'hétérosexualité (ce qu'elles ignoraient, tellement c'était « naturel »), mais aussi que l'hétérosexualité, c'était bien plus que des pratiques sexuelles. C'était aussi toute une façon d'organiser la vie, une institution quoi !

Enfin, cette perspective du salaire au travail ménager nous a fait comprendre que, tout comme le travail ménager est rémunéré hors du cadre familial, les relations sexuelles aussi pouvaient l'être. « L'existence même de la prostitution démontre que baiser est un travail : ou bien il est payé ou bien il ne l'est pas. » Cela nous amenait à poser un regard neuf sur les prostituées et à nous sentir solidaires de ces femmes. Leur crime était de demander de l'argent (un salaire) en retour d'une prestation de services qui devait être gratuite. Certains groupes du Réseau ont d'ailleurs été parmi les premiers à appuyer la lutte des groupes de défense des droits des prostituées qui émergeaient alors aux États-Unis et au Canada anglais.

Ce ne sont là que quelques-unes des pièces du puzzle de la situation des femmes que la perspective du salaire au travail ménager avait réussi à recomposer durant les années 1970. Même si plusieurs femmes partageaient en bonne partie cette analyse, peu d'entre elles étaient prêtes à mener la lutte pour un tel salaire.

Quand je rebrasse toutes ces idées, je me rends compte que mon féminisme a été beaucoup plus influencé par cette analyse et sa perspective holistique que par le féminisme radical qui nous venait des États-Unis, où les femmes semblaient être analysées « toutes seules ». La perspective du salaire au travail ménager arrimait la libération des femmes à la libération sociale. C'est ce qu'on appelait à l'époque une analyse antipatriarcale et anticapitaliste.

En 2005, je reste sur l'impression qu'en rejetant cette stratégie le mouvement des femmes est passé à côté de quelque chose de très important dans la compréhension de la place des femmes dans la société et, par là, de sa subversion. Le livre phare du Réseau s'intitulait d'ailleurs *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*.

LOUISE TOUPIN est chargée de cours en études féministes et chercheuse indépendante. Militante du Front de libération des femmes du Québec et cofondatrice des Éditions du remue-ménage, elle a publié, avec Véronique O'Leary, les deux *Québécoises Deboutte!* (Remue-ménage, 1982, 1983) et, avec Micheline Dumont, *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985* (Remue-ménage, 2003).

POUR SAVOIR où en sont aujourd'hui les théoriciennes du Réseau pour le salaire au travail ménager :

FEDERICI, Silvia (2004). *Caliban and the Witch. Women, the Body and Primitive Accumulation*, New York, Autonomedia. Voir aussi sur le Web : *Reproduction sociale et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail* (2002) : <nadir.org/nadir/initiativ/agg/infopool/s26bulletin/page05.htm - sylvia>

DALLA COSTA, Mariarosa (1997). « Some Notes on Neoliberalism, on Land, and on the Food Question », *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme*, vol. 17, n° 2.

DALLA COSTA, Mariarosa, et Giovanna Franca DALLA COSTA (1993). *Paying the Price : Women and the Politics of International Economic Strategy*, Londres, Zed Books.

Dans le camp des abolitionnistes

par Laura-Julie Perreault

Très présentes dans le débat sur la prostitution et la pornographie durant les années 1980, les abolitionnistes ne faisaient plus beaucoup parler d'elles quand le débat a refait surface en 1995, année de la Marche du pain et des roses... et de la fondation de Stella. Dix ans plus tard, elles n'ont pas changé d'idée – ô que non! – et elles ont trouvé de nouveaux arguments. Portrait d'un néo-abolitionnisme en pleine ébullition.



Quand la Fédération des femmes du Québec (FFQ) a lancé un appel à la réflexion sur la prostitution en 2001, Michèle Roy, porte-parole du Regroupement des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS)³, a pris l'invitation très au sérieux. « Nous travaillons avec des victimes de violence tous les jours, raconte-t-elle, mais dans le feu de l'action, nous avons oublié la prostitution, ce que nous en pensions. Comme féministes, il fallait refaire une réflexion sur nos valeurs. »

Au moment où la consultation des CALACS débutait, en 2001, la réflexion personnelle de Michèle Roy était déjà fort avancée, galvanisée notamment par la position très tranchée de féministes rencontrées lors d'une mission en Afrique: « Pour elles, la prostitution était un fléau qui mettait en jeu la santé et la sécurité des femmes et des petites filles », se souvient-elle.

Son expérience d'intervenante auprès des victimes d'agression sexuelle avait mené Michèle Roy au même constat: « Celles qui parlent après s'être sorties de la prostitution parlent de la violence qui les entourait, des souffrances accumulées. Plusieurs nous racontent qu'elles ont été forcées de le faire par leur chum, leur père, leur mère. »

Michèle Roy ne nie pas que la prostitution puisse être un choix pour certaines. « Mais, dit-elle, le cliché de l'étudiante en médecine qui fait des clients au Ritz pour payer ses études ne représente qu'une infime partie de la réalité. En légalisant la prostitution, combien de filles sacrifierons-nous pour respecter le choix d'un tout petit groupe? »

Après de longues discussions, les militantes des CALACS du Québec en sont venues à la même conclusion qu'elle: loin d'être un « travail comme les autres », la prostitution est intimement liée à la violence et à l'inégalité entre les hommes et les femmes. « Ce n'est pas un travail, c'est une activité d'exploitation et de marchandisation », s'insurge toujours aujourd'hui la porte-parole du regroupement.

En 2002, quand elle est arrivée au congrès de la Fédération des femmes du Québec pour énoncer la position des CALACS sur la prostitution, Michèle Roy

s'attendait à faire partie de la norme. « Mais c'était tout le contraire. Nous étions à contre-courant, se rappelle-t-elle. Le discours de Stella, l'organisation qui travaille auprès des "travailleuses du sexe" à Montréal et qui demande la décriminalisation complète de la prostitution, prenait déjà beaucoup de place. »

« On a parfois l'impression que Stella porte le discours de toutes les prostituées, mais ce n'est pas le cas », déclare Michèle Roy, tout en expliquant qu'elle comprend la sympathie de plusieurs féministes pour les arguments de Stella. « À cause du débat sur le droit à l'avortement, nous sommes sensibles à l'idée que les femmes puissent dire ce qu'elles veulent pour elles-mêmes. Mais on ne peut pas comparer le droit à l'avortement et la prostitution. Je travaille depuis des années avec des femmes battues. Je vois des femmes qui vivent des violences épouvantables excuser les gestes de leur mari, de leur chum. On peut intégrer le discours de l'oppression », argumente-t-elle.

À la fin de la réunion de la FFQ en 2002, malgré leurs divergences, Stella et les CALACS ont réussi tant bien que mal à trouver un terrain d'entente: il faut décriminaliser les personnes prostituées. Mais le débat sur le sort à réserver à la prostitution elle-même et à l'industrie du sexe ne faisait que commencer.

Publié en 2003, le livre de Yolande Geadah, *La prostitution, un métier comme un autre?*, est tombé comme un pavé dans la mare. Dans son essai, l'auteure dépeint une industrie du sexe gloutonne, prête à sacrifier femmes et enfants pour remplir ses coffres, et met en relief l'ampleur du trafic humain et ses liens avec l'industrie du sexe.

Le communiqué de la CLES (18 mai 2005) insiste aussi sur cet argument: « Rappelons que la mondialisation du proxénétisme et du trafic sexuel, qui alimente l'industrie du sexe aux quatre coins du monde, touche 4 millions de personnes, surtout des femmes et des enfants, particulièrement des fillettes, issues des pays du Sud et d'Europe de l'Est (selon l'ONU⁴). »

Yolande Geadah endosse ce chiffre, et précise: « Au Canada, une étude du Solliciteur général datant de 1998 estime qu'entre 8 000 et 16 000 personnes entrent

³ RCALACS: <rcalacs.qc.ca>.

⁴ Vérification faite, ce chiffre souvent cité n'est pas fiable (voir *Les millions et moi*, p. 150). La bonne foi de la CLES n'est pas en cause; simplement, l'ampleur de ce genre d'activités illicites et des profits qu'elles génèrent sont quasi impossibles à évaluer. Plusieurs chiffres circulent, souvent sans qu'on puisse en retracer la source originale, en vérifier la validité ou tout simplement démêler ce que recouvrent exactement les termes de « trafic humain » et de « trafic sexuel ». Les différents chiffres reposent souvent sur des définitions différentes, lesquelles varient selon la perspective adoptée. Ainsi, selon le point de vue, une prostituée qui migre à l'aide d'un passeur clandestin sera tantôt comptée au nombre des victimes du trafic sexuel, tantôt au nombre des travailleuses migrantes illégales. NDRL

PUTAIN DE DÉBAT

Les unes luttent pour un monde sans prostitution. Les autres se battent pour le droit de monnayer leurs services sexuels dans la sécurité et la dignité. Faut-il abolir la prostitution ou décriminaliser le travail du sexe? Partout dans le monde, entre les deux camps, les couteaux volent bas. Aucune question n'a jamais divisé le mouvement féministe à ce point. Pourquoi?

¹ Au Canada, se livrer à la prostitution ou y recourir n'est pas illégal en soi, mais toutes les activités liées à la prostitution le sont: toute communication dans un endroit public « dans le but de se livrer à la prostitution ou de retenir les services sexuels d'une personne qui s'y livre »; la tenue d'une maison de débauche (« local tenu, occupé ou fréquenté à des fins de prostitution »), mais aussi le fait d'y habiter ou de s'y trouver; le fait de vivre entièrement ou en partie des fruits de la prostitution d'autrui, ce qui inclut toute activité rémunérée d'un entremetteur. NDRL

² On peut lire le texte de la déclaration de la CLES (16 mai 2005) sur le site Web de netfemmes: <netfemmes.cdeacf.ca/les_actualites/lire.php?article=3365>.

MONTRÉAL, 18 MAI 2005, 17 H. Dans le hall d'entrée de la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM, au milieu des rires et des flashes des photographes, une pancarte affiche des mots lourds de sens: « Putain de droits! » Nous sommes à la soirée d'ouverture du Forum XXX qui réunit plus de 250 travailleuses et travailleurs du sexe des quatre continents. Pour son 10^e anniversaire, Stella, une association mise sur pied par et pour les travailleuses du sexe du Québec, a voulu tracer un bilan et mesurer le chemin à parcourir avec des groupes qui font le même boulot qu'elle ailleurs: information, aide, référence, mais aussi lutte contre les préjugés et les lois répressives – la décriminalisation complète du travail du sexe¹. →

MONTRÉAL, 18 MAI 2005, 17 H, Maison Parent-Roback, Vieux-Montréal. La toute nouvelle Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES), qui regroupe des organisations et des militantes féministes ainsi que des sympathisants, convoque une conférence de presse surprise « pour contrer le discours de banalisation de la prostitution et de légitimation de l'industrie du sexe à l'échelle planétaire ». La dénonciation est sans équivoque: « la prostitution n'est pas un travail, [...] mais [...] une aliénation et un rapport de pouvoir, conséquence des inégalités sociales et du manque de choix dans la vie de toutes les femmes. Nous rejetons la décriminalisation de l'industrie du sexe, qui est faussement présentée comme le droit des femmes de disposer de leur corps librement². » ↓

MÊME VILLE, MÊME SOIR, MÊME HEURE,

deux discours féministes mutuellement exclusifs se dénoncent l'un l'autre aussi vertement que publiquement. Peut-on encore parler d'un débat quand la communication est à ce point rompue entre deux camps? Si oui, le moins qu'on puisse dire est que ce débat depuis trop longtemps polarisé stagne et s'envenime... Et ne vous attendez pas à ce que *La Vie en rose* tranche. Sur cette question, notre équipe est aussi divisée que bien des groupes de femmes moins ponctuels. Trouver comment nous allions couvrir ce débat et qui allait le couvrir n'a pas été simple. Finalement, nous avons coupé la poire en deux en demandant à Laura-Julie Perreault et à Pascale Navarro, deux journalistes féministes dont les sympathies respectives ne penchaient pas du même côté, d'essayer de dégager les lignes de force du débat.



⁵ PORTEOUS, Samuel D. (1998). *Étude d'impact du crime organisé; points saillants*. Travaux publics et Services gouvernementaux, Canada.

⁶ Regroupement québécois des CALACS: <rcalacs.qc.ca>.

⁷ Déclaration de la CLES.

⁸ Sous-comité sur l'examen des lois sur le racolage: <parl.gc.ca/infocomdoc/Documents/38/1/parlbus/commbus/house/webdocs/SSLR-HISTORY-E.html>.

⁹ Le site Web Sisyphe regorge déjà de textes, d'informations et de liens sur la perspective abolitionniste: <sisyphe.org>.

chaque année au pays avec l'aide de passeurs clandestins⁵. L'ONU chiffre à quelque 14 milliards de dollars les revenus annuels de cette activité illégale à l'échelle mondiale. Selon Interpol, le crime organisé est le plus grand bénéficiaire du trafic humain, les prostituées ne touchent qu'un faible pourcentage du butin qu'elles génèrent. Une seule prostituée peut rapporter près de 150 000 \$ à son proxénète.»

La légalisation ou la décriminalisation permettraient-elles d'enrayer les problèmes de la clandestinité en brisant le tabou entourant la prostitution et en donnant à l'État un certain contrôle sur l'industrie du sexe, comme le défendent plusieurs? s'est alors demandé Yolande Geadah.

Elle a tourné son analyse vers les pays occidentaux qui ont déjà tenté l'expérience, dont l'Allemagne et les Pays-Bas. « Malheureusement, dit-elle, aucun des objectifs de la légalisation n'a été atteint dans ces pays. Par exemple, aux Pays-Bas, les réseaux clandestins n'ont pas été démantelés après la légalisation. Au contraire, l'industrie du sexe a grossi. Puisque cette industrie a constamment besoin de chair fraîche, le trafic continue. Près de 80 % des filles qui sont dans les fenêtres des *red light districts* sont des étrangères. Les proxénètes sont encore très présents », affirme Yolande Geadah. « La stigmatisation n'a pas disparu non plus. De 5 % à 10 % seulement des prostituées se sont enregistrées auprès du gouvernement pour bénéficier de programmes sociaux. Malgré la légalisation, elles ne veulent pas être fichées comme prostituées; c'est encore une honte », souligne l'auteure, qui estime que décriminaliser la prostitution au Canada serait une grave erreur.

Rhéal Jean, féministe montréalaise de 28 ans, partage entièrement le point de vue de Yolande Geadah. Elle a d'ailleurs décidé de consacrer son doctorat en philosophie à l'étude de la prostitution. Selon elle « l'échange monétaire qui a lieu dans la prostitution est révélateur. Il montre que d'un côté, il y a quelqu'un qui dispense un service et un autre qui le reçoit. Celle qui dispense n'a aucun contrôle sur ce qu'elle fait. C'est le contraire de la libération sexuelle. Accepter la prostitution revient à accepter la non-réciprocité dans les rapports sexuels ou, en d'autres termes, à accepter le viol. Je ne vois rien de féministe là-dedans », tranche l'étudiante au doctorat.

Fortes de nouveaux arguments glanés tantôt dans la sociologie et la philosophie, tantôt dans le travail de terrain, les néo-abolitionnistes québécoises ont réalisé au début de l'année 2005 que leur travail devait quitter la théorie pour s'inscrire dans un nouveau militantisme.

Leur réponse a été la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle. En mai dernier, Yolande Geadah, Rhéal Jean et Michèle Roy – cette dernière en tant que représentante du Regroupement québécois des CALACS⁶ et de l'Association canadienne des centres contre les agressions à caractère sexuel (ACCCACS) – se sont regroupées au sein de la CLES avec le Comité d'action contre le trafic humain interne et international (CATHII), le Secrétariat international de la Marche mondiale des femmes, le Collectif masculin contre le sexisme, Journal de rue et quelques membres individuels qui ont signé la déclaration de la CLES, qui expose les points de vue communs et les revendications politiques du nouveau regroupement⁷.

Refusant le *statu quo* tout autant que la décriminalisation totale de la prostitution, les abolitionnistes se tournent vers la Suède pour offrir une troisième voie au

Canada. Le pays scandinave a entrepris il y a cinq ans de décriminaliser les prostituées tout en criminalisant la prostitution et ses clients. « Les prostituées ont accès à des programmes d'employabilité pour s'en sortir. Parce qu'elles ne peuvent être accusées, elles peuvent aussi dénoncer leurs proxénètes et leurs clients violents », note Rhéal Jean. Des campagnes de publicité accompagnent ces nouvelles lois. « Ce n'est pas un modèle parfait, mais la Suède s'est donné les outils pour vraiment faire un travail de fond », conclut la jeune féministe.

Les abolitionnistes comptent faire du bruit cet automne. Elles et ils attendent de pied ferme le rapport du Sous-comité sur l'examen des lois sur le racolage. Ce comité de la Chambre des communes a arpenté le pays en mars dernier pour étudier les lois actuelles et devrait proposer cet automne des modifications qui permettraient « d'améliorer la sécurité des travailleurs du sexe » et « de réduire l'exploitation et la violence dont les travailleurs du sexe sont victimes⁸ ».

« Nous attendons les résultats avec impatience et appréhension », dit Michèle Roy. Les abolitionnistes ne sont pas nécessairement contre les changements des lois sur le racolage, mais désirent que toute libéralisation sur ce point soit accompagnée de lois plus dures à l'endroit des clients de la prostitution.

Les membres de la CLES ne se battront pas seules dans les mois à venir. D'autres abolitionnistes, qui n'appartiennent pas à l'organisation-ombrelle, comptent elles aussi faire du bruit. C'est le cas de Micheline Carrier et d'Élaine Audet, abolitionnistes de la première heure. Les deux initiatrices du site Sisyphe, qui met de l'avant les débats féministes actuels, ne se sont pas gênées cette année pour décrier le financement public du Forum XXX à même des fonds destinés à la prévention du SIDA. Cet automne, elles projettent d'y étendre encore le débat sur la prostitution⁹.

Élaine Audet publiera elle-même en octobre un essai intitulé *Prostitution, perspectives féministes*, véritable mise en garde au mouvement féministe. Ce court extrait en donne le ton: « À force de répéter les mêmes arguments à la façon d'un mantra, les groupes en faveur de la décriminalisation de la prostitution cherchent à nous convaincre qu'il est de l'intérêt du mouvement féministe de cautionner l'esclavage sexuel des femmes sur le marché du sexe. Devant une telle résignation, on ose à peine se demander ce qui arrivera quand les hommes n'auront plus besoin des femmes pour procréer, ni de mères porteuses pour engendrer, quand les femmes jetées dans le bouillier planétaire de la prostitution seront uniformisées et offertes comme des objets de consommation courants. »

LAURA-JULIE PERREault est journaliste à *La Presse* et collabore à *La Gazette des femmes*, à *Elle Québec* et à *Clin d'œil*. Spécialiste en relations internationales et en condition féminine, elle a reçu en 2003 le prix Amnistie internationale pour sa couverture de la guerre de Tchétchénie. Elle termine présentement un documentaire sur les guerrières et achève son premier roman.

Dans le camp des travailleuses du sexe

par Pascale Navarro

Réunissant 250 travailleuses du sexe de groupes des cinq continents – Inde, Thaïlande, Philippines, Brésil, Argentine, Équateur, Afrique du Sud, Australie, Nouvelle-Zélande, Suède, Finlande, Suisse, France, États-Unis et Canada –, le Forum XXX a donné aux participantes l'occasion d'échanger sur leur métier et leurs conditions de travail sous diverses lois. Mais il a aussi montré l'immense travail d'organisation réalisé par les travailleuses du sexe depuis les années 1980, et leur détermination à faire entendre leur parole et respecter leurs choix.

Les ateliers du Forum XXX se déroulaient à huis clos, mais la conférence d'ouverture, «Travailleuses du sexe au-delà des frontières», nous a permis de rencontrer des participantes du Forum XXX et d'entendre les principales revendications de ces groupes à travers les propos des panélistes: Maria Nengeh Mensah, de l'École de travail social de l'UQAM; Linda Bakiu de Cabiria, un organisme français basé à Lyon; Rama Debnath, du Durbar Mahila Samanwaya Committee (DMSC), association qui regroupe 65 000 membres répartis dans plus de 36 *red lights* du Bengale Ouest; et Claire Thiboutot, directrice de Stella¹⁰.

Quel que soit le pays d'origine des conférencières, un appel était lancé à chaque intervention: qu'on cesse de mêler morale et droits humains! «On», c'est-à-dire la société en général et les mouvements abolitionnistes en particulier. «Nous sommes capables de décider de notre propre sort!» lançait Rama Debnath, 33 ans, présidente du DMSC. «Nous voulons nous organiser nous-mêmes sans nous faire poser de questions», renchérisait Claire Thiboutot.

Ce respect du libre choix et de l'autodétermination est fondamental pour les membres des regroupements de travailleuses du sexe. «Que vous soyez en désaccord avec nos choix ne doit pas nous priver de nos droits», voilà la phrase qui pourrait résumer leurs récriminations.

La position des abolitionnistes, qui assimile toutes les prostituées même adultes et consentantes à des victimes plus ou moins manipulées, exploitées ou trafiquées, les exaspère, comme les accusations de faire le jeu des exploiters.

Rama Debnath raconte s'être élevée avec ses consœurs contre le pouvoir des proxénètes, des «patrones» et des policiers. «Si des femmes veulent sortir du milieu de la prostitution, dit-elle, on doit tout faire pour leur faciliter la tâche. De la même façon, les membres de notre groupe veillent à ce que les mineures ne se retrouvent pas sur les trottoirs de Calcutta ou d'ailleurs.» Trois mois plus tôt, Claire Thiboutot tenait au nom de Stella des propos similaires devant le conseil d'administration de la Fédération des femmes du Québec: «Entendons-nous: on est contre la coercition, le trafic, l'exploitation, l'esclavage. Dans tous les contextes¹¹.»

«L'image stéréotypée du *pimp* est celle d'un homme qui contrôle le travail et l'argent d'une femme exerçant le travail du sexe. La réalité est que beaucoup de travailleuses du sexe pratiquent de façon indépendante [...]. Les travailleuses du sexe font ce travail d'abord et avant tout pour l'argent.» Ces mots sont tirés du guide *Cher*

client, produit et publié par Stella dans les deux langues officielles ainsi qu'en inuktitut. Distribué dans les salons de massage et les chambres d'hôtel – «à côté de la Bible», ironise Claire Thiboutot –, le *Guide* initie les clients aux mystères de la prostitution, explique le protocole à respecter avec les femmes qui la pratiquent, fournit des conseils en matière de santé et d'hygiène, et consacre plusieurs pages à l'usage non négociable du condom.

Stella est présente partout où «l'industrie» l'est: motels, salons de massage, plateaux de tournage de films pornos, etc. Les intervenantes accompagnent les femmes dans les prisons de Tanguay ou de Joliette, les aident à se procurer leurs médicaments, les dirigent vers des spécialistes de la santé, les renseignent sur leurs droits, les informent sur les précautions à prendre contre les drogues du viol, tiennent à jour des listes des mauvais clients. De plus, Stella fournit des services de référence, tient des campagnes de vaccination contre l'hépatite B, offre des consultations médicales à ses locaux et lutte contre une discrimination qui se traduit par les préjugés, bien sûr, mais aussi par la violence de la part de policiers ou encore par les agressions armées commises par des clients, difficiles à dénoncer.

Sur ce dernier point, Stella a d'ailleurs remporté une victoire. Il y a quatre ans, l'organisme a réclamé la révision du dossier d'une travailleuse du sexe qui, à la suite d'une agression, avait fait une demande auprès de l'IVAC, organisme qui indemnise les victimes d'actes criminels. La réclamation lui avait été refusée pour cause de «faute lourde»: la prostitution comportait des risques, avait répondu l'IVAC. Mais les efforts de Stella ont fini par porter fruit et, grâce à cette cause qui fait désormais jurisprudence, une prostituée ne risque plus de voir sa plainte rejetée uniquement parce qu'elle est travailleuse du sexe.

Autre offensive à venir: Stella voudrait bien que les danseuses réussissent à redevenir des employées des clubs où elles travaillent; comme d'autres dans le reste de la société, elles sont désormais pigistes et ne bénéficient plus d'aucune couverture sociale. Stella, disent les travailleuses du sexe rencontrées au Forum XXX, est devenue indispensable.

Toutes ces batailles sont possibles si l'on accepte, socialement, de considérer les prostituées et autres femmes qui gagnent leur vie dans le milieu comme des «travailleuses». Voilà ouverte la boîte de Pandore, car parler de «travail du sexe», c'est postuler qu'on peut décider de son plein gré d'exercer un tel métier. Or, en la matière, la question du choix est l'un des plus grands tabous du féminisme: LA source du désaccord profond entre groupes abolitionnistes et prodécriminalisation. Et plus les travailleuses du sexe s'organisent, plus le fossé se creuse.

«Nous reconnaissons qu'il est difficile de comprendre que des femmes puissent vouloir faire ce boulot», concède Claire Thiboutot, rencontrée dans les locaux de Stella. Je pense que le plus dur à accepter est qu'on veuille échanger notre corps contre de l'argent. Ça dépasse tout le monde, mais telle est la réalité! Tant pis si ça en offense certaines. Même si ça scandalise, tout le monde ne pratique pas une sexualité «par amour»; il y

¹⁰ Cabiria:

< cabiria.asso.fr/>.

Durbar Mahila

Samanwaya Committee (DMSC): <durbar.org/>.

Stella: <chezstella.com/>.

¹¹ THIBOUTOT, Claire (5 février 2005).

Présentation de Stella au conseil d'administration de la Fédération des femmes du Québec.

Comme la CLES, Stella dénonce le trafic d'êtres humains et entretient des liens avec des coalitions internationales anti-trafic (la Women Global Alliance Against Trafficking in Women, la Dutch Foundation Against Trafficking in Women et le Network of Sex Work Projects, notamment), mais dans une perspective pro-décriminalisation.

Pour en savoir plus: <chezstella.org/stella/?q=node/209=search>.

¹² CARRIER, Micheline, jeudi 2 juin 2005. « À même les fonds pour la lutte contre le sida, 270 000 \$ au groupe Stella pour une rencontre de quatre jours sur le “travail du sexe” ». Site Web consulté le 15 juin 2005: <sisyphe.org/article.php3?id_article=1777>.

en a qui préfèrent une sexualité génitale, sans sentiments, mécanique. Tout le monde n’a pas la même vision d’une relation sexuelle. »

Voilà qui oblige à réfléchir sur le discours actuel entourant le fait de se prostituer. Car les mots pour le dire ont changé. On ne se prostitue plus, on « vend » des services sexuels: pas d’amour, plus de morale, sinon celle de l’argent, de l’échange commercial entre adultes consentants. Un principe que pourfendent les féministes abolitionnistes, selon qui celles qui se qualifient de travailleuses du sexe nourrissent l’idéologie néolibérale, banalisent la prostitution et légitiment l’industrie du sexe.

Or, même si certains, et surtout certaines, n’apprécient pas le terme « travailleuses du sexe », force est de constater qu’il désigne une réalité préexistante. Quels que soient les mots choisis, le fait est qu’il y a encore des hommes qui font appel à des femmes (pour généraliser...) afin de combler leurs « besoins » sexuels. Et des femmes qui en ont fait leur gagne-pain.

Alors reposons la question autrement: faut-il, en matière de prostitution, privilégier une approche idéaliste ou une approche pragmatique? Les féministes abolitionnistes assurent ne pas vouloir condamner les prostituées et disent combattre uniquement la prostitution. Soit. En attendant, si l’on dit ne pas les blâmer, ne faut-il pas qu’elles aient des conditions de travail décentes? Car pendant que l’on débat, des femmes (et des familles) souffrent de mille maux à cause de la clandestinité et de la stigmatisation.

Lors du Forum, des participantes ont soulevé le cas de la Suède, pays si cher aux féministes, où l’on fait la vie dure aux travailleuses du sexe. Depuis 1999, année où le gouvernement suédois, tout à ses bonnes intentions, a décriminalisé les travailleuses du sexe pour criminaliser les clients, ce sont finalement les prostituées qui se retrouvent à négocier en vitesse, à se cacher, et à prendre des risques. Est-ce vraiment ce que désirent les féministes? Et d’ailleurs, la prostitution a-t-elle disparu en Suède?

De plus, pendant que les abolitionnistes rêvent d’un monde sans prostitution, le virus du sida fait des ravages, sujet au cœur des débats du Forum XXX. Combattre et prévenir l’épidémie est un souci de tous les jours pour les travailleuses du sexe. Au Bengale, racontait Debnath, DMSC a mis sur pied 47 centres anti-VIH/sida et une clinique de dépistage gratuit. Les associations de tous les pays représentés disaient travailler d’arrache-pied pour obliger les clients à porter le condom, et parmi les thèmes des ateliers figuraient le travail avec le VIH et l’élaboration de normes de santé et de sécurité au travail. Ironiquement, le financement public du Forum a été dénoncé par quelques féministes. En le subventionnant, écrit Micheline Carrier sur le site de Sisyphe, « l’Agence de santé publique du Canada ne se trouve-t-elle pas à

soutenir indirectement l’industrie du sexe (à petite ou à grande échelle, on peut parler de l’industrie du sexe quand on a affaire à des groupes qui considèrent la prostitution comme un travail)¹²? »

Les travailleuses du sexe mettent beaucoup d’énergie à dénoncer l’amalgame entre travail du sexe et moralité, soulignait Rama Debnath au Forum XXX: « Nous devons nous battre constamment contre les arrestations de la police, contre la torture, contre les préjugés qui nous empêchent de gagner notre pain dignement. » Sur la scène de la salle Marie-Gérin-Lajoie, les Debbies, des travailleuses du sexe australiennes recyclées dans la performance et le *stand up comic*, illustraient ce genre de préjugés en personnifiant une infirmière et son assistante qui procèdent à un examen gynécologique sur une patiente. Quand elles découvrent que celle-ci se prostitue, les deux femmes se mettent à commérer sur ses problèmes de santé: adieu confidentialité des renseignements médicaux, le corps de la putain appartient à tout le monde! Cette mise en scène illustre à quel point, en se prostituant, la travailleuse du sexe devient un corps sans parole.

Ainsi, dans l’article cité plus haut, Micheline Carrier affirme que l’idéologie de Stella « occulte les rapports sexuels de domination au cœur de l’institution prostitutionnelle ». Or, pour les travailleuses du sexe, ce ne sont pas les hommes qui dominent, mais elles-mêmes puisque les clients les paient: elles décident du montant exigé, des pratiques qu’elles sont prêtes à partager. Ces femmes ne sont pas des victimes, mais – attention lectrices, ne vous étouffez pas – des « suffragettes de la Main », affirmait avec culot Claire Thiboutot lors de la conférence d’ouverture du Forum XXX.

Toutes les féministes s’entendent sur ce principe: les femmes ont le droit de disposer librement de leur corps et de leur esprit. Pourtant, quand il s’agit de prostitution, ce principe ne tient plus. Bien que de nombreuses prostituées assurent travailler de leur plein gré, et que certaines affirment même aimer leur travail, il est inconcevable pour beaucoup d’entre nous que ce qu’elles disent soit vrai. Tout à coup, on ne parle plus la même langue, on ne vit plus sur la même planète. Parce que toucher à notre corps, c’est sacré.

Et quand on touche au corps d’une autre femme, nous avons l’impression que c’est un peu du nôtre qu’il s’agit. Mais est-ce réellement le cas?

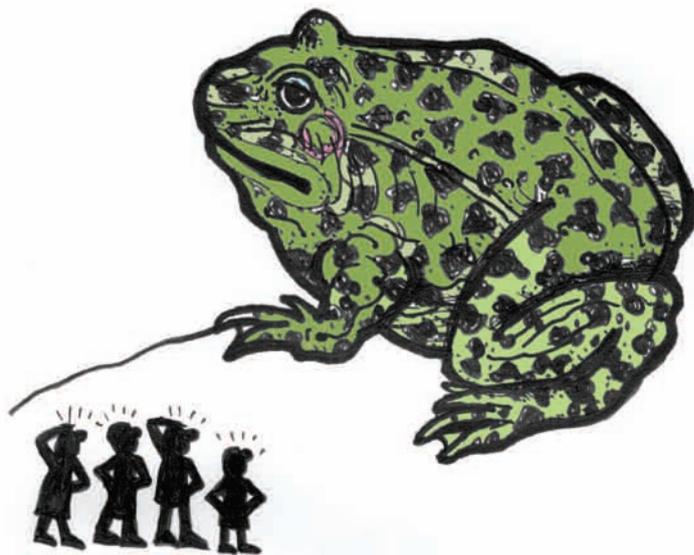
PASCALLE NAVARRO est journaliste et auteure, et fait des chroniques sur les livres et la culture à la première chaîne de Radio-Canada. Elle a publié, avec Nathalie Collard, *Interdit aux femmes, le féminisme et la censure de la pornographie* (Boréal, 1996) et, en solo, *Pour en finir avec la modestie féminine* (Boréal, 2002).

EN GUISE DE CONCLUSION

NON, nous n’avons pas fait le tour de la question, loin de là. En fait, nous l’avons à peine effleurée. Mais ces deux articles ont le mérite de montrer combien les arguments des féministes des deux camps sont sérieux et portent à conséquence. Et combien nous aurions tort de nous faire une opinion à l’emporte-pièce, sans prendre le temps de les examiner, de les soupeser et de les approfondir *les uns et les autres*. Peut-être pourrions-nous ainsi voir un peu plus clair dans ce débat. Peut-être même pourrions-nous l’assainir et le faire avancer au lieu d’aggraver encore une fracture qui ne nous mène nulle part.

Qui a peur de Karla ?

par Suzanne Jacob



Il y a l'affaire des grenouilles génétiquement modifiées par les experts pour qu'elles aient de grosses cuisses. Elles se sont échappées de leurs manufactures. Elles ont éliminé toutes les grenouilles non génétiquement modifiées, et aujourd'hui, elles s'attaquent aux canards. On attend toujours la photo des experts responsables.

Il y a l'affaire des saumons d'élevage qui ont sauté dans l'océan salé et qui ont contaminé les saumons sauvages. Pas de photo des experts responsables.

Il y a l'affaire des femmes rwandaises qui ont été contaminées par les violeurs sidéens. Elles sont restées sans soin pendant que les violeurs étaient soignés parce qu'on voulait qu'ils soient en bonne santé pour leur procès. Vagues photos des experts venus constituer un tribunal juste.

Et il y a eu, il y a, et il y aura l'affaire du tribunal islamique.

Donc, vous voulez dire que, après toutes ces affaires qui ne constituent que l'amorce de la liste des épeuranteries qu'on pourrait dresser ensemble, il y a des femmes qui auraient, aujourd'hui, peur de Karla Homolka? Je ne vous crois pas.

Le 4 juin 2005, j'ai découpé, dans la *Presse* du samedi, un bref article intitulé *Des outils conçus pour les hommes*. «Le psychiatre Louis Morissette, rapporte Christiane Desjardins, a expliqué à la Cour que l'échelle de psychopathie dont se servent les experts est l'instrument le plus fiable pour évaluer une personne chez qui on redoute un tel trait de caractère. Mais elle est conçue pour les hommes. Ce test est toutefois administré aux femmes, au besoin. [...] Le psychiatre a fait le même

constat au sujet de la paraphilie, en disant qu'elle est plus difficile à évaluer pour les femmes que les hommes. Chez ces derniers, on peut mesurer l'excitation sexuelle en mettant un anneau de mercure autour du pénis d'un homme à qui on montre des images sexuelles. Sa réaction guide les experts. Pour les femmes, on a essayé des sondes vaginales, mais ce n'est pas concluant.» Les préférences sexuelles de Karla Homolka sont énumérées en conclusion de l'article: «1. Les hommes adultes. 2. Frotter une femme adulte. 3. Le fétichisme.»

Une fois l'article découpé, je me suis demandé si quelqu'un avait peur de Louis Morissette. J'ai donné quelques coups de fil. Personne n'a peur de Louis Morissette, personne, ni même Christine, une neurologue d'âge mûr, dont le mari laisse traîner un revolver chargé un peu partout dans la maison après lui avoir promis qu'il la tuerait. Christine m'a demandé ce que voulait dire «frotter une femme adulte». On connaissait le mot «tribade» venu du grec *tribein* qui signifie «frotter». Une tribade, c'est une lesbienne. «Karla est donc une androgyne», a conclu Christine. «Androgyne», j'avais lu ça quelque part. J'ai fouillé dans ma bibliothèque. Herbert Marcuse écrivait, dans *Actuels* paru en 1976 chez Galilée, qu'avec l'avènement de la société féministe socialiste, «l'antithèse masculin-féminin serait transformé en synthèse: le mythe antique de l'androgyne».

Puisque j'y étais, j'ai relu tout le chapitre *Marxisme et féminisme* de Marcuse. «Le féminisme, disait Marcuse il y a trente ans, est une révolte contre le capitalisme en déclin, contre l'obsolescence his-

torique du monde de production capitaliste. C'est le lien précaire entre l'utopie et la réalité, car la base sociale du Mouvement en tant que force potentiellement radicale et révolutionnaire existe; c'est là le noyau du rêve. Mais le capitalisme a encore la possibilité de le laisser à l'état de rêve, de supprimer les forces transcendantes qui combattent pour subvertir les valeurs inhumaines de notre civilisation.»

Le lendemain, après les courses, j'ai lu Danielle Fournier: «Parfois, nous avons le sentiment du monde¹.» Nous, les femmes. Nous, avec ou sans Karla? Avec ou sans les Rasées, les Voilées, les Barbies, les Bunnies, les Kapos, les Kamikazes? Avec quelles femmes est-ce que je forme ce «nous», si ma pension de vieillesse risque de m'être assurée par l'esclavage actuel d'autres femmes, de leurs enfants? Cette question qui pouvait nous prendre la tête il y a vingt ans nous paraît complètement dépassée. Nous avons réussi nos clivages, mais il nous arrive encore d'en ressentir les effets secondaires, peurs, angoisses, vertiges, désirs de meurtre, qui s'engouffrent et se réfugient soudain dans l'appel d'air créé par la transe médiatique provoquée par le retour de la Sorcière. Face à la possibilité de rallumer un bûcher et d'y voir brûler un bouc émissaire, les experts en démonologie sont secoués par des spasmes de jouissance. Prendrez-vous des photos?

SUZANNE JACOB est romancière et poète. Elle a publié notamment *L'obéissance* (Boréal, 1993) et *Fugueuses* (Boréal, 2005).

¹ FOURNIER, Danielle (2004). *Il n'y a rien d'intact dans ma chair*, L'Hexagone.

Les femmes ne sont pas des saintes

Oui, il y a des femmes violentes, méchantes et même cruelles, meurtrières, violeuses, pédophiles et même incestueuses. Plus qu'avant, semble-t-il. Il n'y a pas que Karla : les crimes violents commis par des femmes augmentent. Empirons-nous à mesure que nous nous libérons? La lutte pour nos droits nous fera-t-elle perdre notre *bonne* nature, notre *douce* différence? Faut-il stopper notre Grande marche pour ne pas en arriver à faire pire que les hommes?

par **Nicole Lacelle***

* Avec la complicité de Sylvie Dupont.

Karla, Karla, Karla. En juillet dernier, Karla Homolka sortait de prison. On aurait peine à imaginer, disons à la Renaissance – le Moyen Âge étant par trop évident –, que tout un pays se soit alors demandé si une personne qui a violé, torturé et tué a été manipulée ou est plutôt elle-même manipulatrice, si elle est plutôt bourreau ou plutôt victime... Dans notre société psychologisée, son degré de culpabilité importe plus que ses actes, que sa culpabilité tout court. Comme Marc Lépine, elle intéresse bien davantage que ses victimes et leurs proches.

J'ai donc fait ma crise habituelle de gros bon sens : « Le bien existe, il est partout dans le monde, mais le mal aussi existe, il est partout dans le monde. Le XXI^e siècle souffre-t-il d'amnésie? En cinq ans, on aurait oublié tous les génocides passés et toutes les études sur les tortures et les exterminations? Le mal est courant et, comme l'a si totalement démontré Hannah Arendt (voir p. 81), le mal est banal : Eichmann, l'officier nazi ordinaire, de santé normale et d'intelligence moyenne, peu porté à l'excès et bon père de famille, en fut une preuve vivante. En reste-t-il qui pensent vraiment que tous les soldats allemands, tous les Inquisiteurs, tous les Ku Klux Klan, tous les Boers et tous les cowboys étaient des malades mentaux, que toutes les milices israéliennes, tous les kamikazes islamistes et tous les assassins hutus sont des fous? Le mal est simplement la chose à faire quand tout nous y porte, à moins que notre conscience morale ne renverse la vapeur!!! » J'ai crié ça tout haut. Bien entendu, ça ne mène nulle part, mais ça fait du bien, ça sort le méchant.

Comme par hasard, ça n'a pas sorti la méchante : « soldats », « cowboys », « assassins »... j'ai tout mis au masculin. Je masculinise Karla Homolka pour la rendre coupable d'horreurs. Intéressant...

Injuste. Les hommes ont remporté la palme du nombre de crimes violents jusqu'à nos jours. Mais doit-on

s'en étonner, quand on sait qu'eux seuls détenaient la propriété des biens, des véhicules, des armes, de l'argent, des êtres, que dire, et qu'ils étaient les seuls à avoir le temps de sortir de la maison? Je ne veux rien leur enlever de leur virilité, mais avouons que l'occasion faisait plus de larrons que de larronnes.

Aujourd'hui, on assiste à une montée de la violence et de la criminalité féminine. En 1976, on comptait 554 femmes accusées par 100 000 personnes au Canada; en 2001, elles étaient 776. En 1976, elles représentent 7,8 % des accusés de crimes avec violence; en 2001, 17,2 %. La proportion a doublé, comme elle a doublé pour ce qui est des accusations de délits contre les mœurs ou contre l'ordre public, qui sont passés de 10,4 à 19,9 %. Les données sont fiables puisqu'elles nous viennent de Marie-Andrée Bertrand. « Il y a 30 ans, dit la criminologue, la

moitié des femmes condamnées à des peines de plus de deux ans l'étaient pour des affaires de stupéfiants, et seulement le quart pour des actes de violence contre les personnes. Aujourd'hui, près des deux tiers des longues peines sont imposées pour des crimes avec violence et moins du quart pour des affaires de drogue. L'augmentation des incarcérations n'est donc pas due à des délits mineurs¹. » D'après elle, peu importe sous quel



“ Le mal est courant et, comme l'a si totalement démontré Hannah Arendt, le mal est banal. ”

aspect on examine la criminalité des femmes (arrestations, mises en accusation, condamnations, incarcérations, type de délit), on observe une augmentation notable des chiffres depuis 25 ans.

¹ Citée par Daniel Baril dans « Hausse de la criminalité chez les femmes. »,

Forum, vol. 38, n° 5, mars 2004.

À lire également, de Marie-Andrée Bertrand (2004). *Les femmes et la criminalité* (Athéna, 2004).

Outre Karla, on voit maintenant assez régulièrement des «cas» dans les médias: cas de violence, comme l'assassinat sur l'île de Vancouver en novembre 1997 de Reena Virk, 14 ans, battue par huit ados dont sept filles et achevée par l'une d'elles, Kelly Ellard, qui s'est vantée d'avoir fumé une cigarette un pied sur sa tête après l'avoir noyée; cas de la soldate Lynndie England, dont les photos à la prison irakienne d'Abou Ghraib ont fait le tour du monde en 2004 et sont devenues le symbole des exactions commises par les soldats amé-

“
Aavons-nous confondu
émancipation et perfection, confondu l'Idée
du Maternel avec les personnes réelles,
le mythe du Féminin avec les femmes
elles-mêmes?”

ricains en Irak; cas de Mary Kay Létourneau, 34 ans, institutrice, enceinte de son élève de 12 ans au moment de son arrestation en 1997; cas d'incestes maternels dans le reportage de Nicole Messier et Hélène Courchesne à l'émission *Enjeux* en mars 2005. Cas de torture d'une enfant par ses deux tantes à Londres en juin 2005, jusqu'au *remake* d'*Aurore, l'enfant martyre* (le seul film que ma mère m'ait formellement interdit de voir quand j'étais petite).

Les femmes peuvent donc être manipulatrices, menteuses, destructrices, cruelles, violentes, violeuses, tortionnaires, bourreaux, incestueuses, pédophiles, qu'elles soient blanches pâles, noires foncées ou de toute autre nuance de couleur de peau entre les deux. Ce sont des cas, bien sûr, il n'y en a pas des tonnes, il y en a beaucoup moins que de femmes tuées par leur ex qui n'accepte pas la séparation, c'est sûr. Mais il y en a, des cas. Et pour combien de temps seront-ils à ce point moins nombreux?

Avons-nous pensé que la libération des femmes, en soi, ne serait qu'un progrès, sans aucun inconvénient, perte ou effet négatif pour nous? Avons-nous confondu émancipation et perfection, confondu l'Idée du Maternel avec les personnes réelles, le mythe du Féminin avec les femmes elles-mêmes?

Nous avons grandi dans l'idée que nous avons moins... mais que nous étions plus! Que les femmes étaient meilleures, au fond. Selon notre compréhension des choses, les femmes étaient bonnes puisqu'elles travaillaient comme bonnes de la terre entière, s'occupant des enfants et passant derrière les hommes pour ramasser ce qu'ils avaient laissé traîner, et réparer ce qu'ils avaient cassé. De servante à sainte, il n'y a qu'un pas, vite franchi. «Sainte» selon Robert (le Petit): «personne qui, par sa perfection religieuse, est jugée digne d'être l'objet d'un culte public après sa mort; [...] personne qui est exceptionnelle par sa bonté, sa générosité, sa patience, son dévouement.» (Ici, plusieurs femmes seraient, pour le vrai, dignes de mention...)

Nous avons aussi grandi dans l'idée que si par malheur nous obtenions plus, là, nous deviendrions pires.

Essentiellement, il y a deux façons de tenter d'obtenir plus, et donc de devenir pires: imiter les hommes ou devenir une mauvaise fille.

Par définition, une femme qui fait comme un homme – patronne, douanière, policière, soldate, etc. – est pire que lui: une femme tortionnaire, s'il en fût, est beaucoup plus cruelle; une mauvaise mère est beaucoup plus méchante qu'un mauvais père; une femme saoule, c'est tellement plus laid qu'un homme qui a trop bu; et une lesbienne qui a l'air d'un gars, c'est tellement rebutant, plus rebutant qu'un gay efféminé. Ces vérités, bien entendu, ont été rigoureusement vérifiées par on ne sait plus combien d'anecdotes. Bref, une femme qui joue à

imiter l'homme passe toujours tout droit; elle ne peut pas s'arrêter à la case des hommes, celle qui a une échelle dessus; elle aboutit systématiquement plus loin, à une case serpent, qui la fait tomber plus bas. Plus souvent qu'autrement, les féministes dénoncent cet état d'esprit parce que les femmes ont droit

à l'égalité, mais non sans s'inquiéter de la perte d'un je-ne-sais-quoi...

Aux yeux des bonnes gens, une fille peut avoir de bonnes excuses de mal agir; elle peut être une bonne fille au fond, une victime. Mais si elle bascule de l'autre côté, c'est-à-dire affirme agir librement, alors elle devient une mauvaise fille, et ça change tout. La mauvaise fille n'est pas une victime, elle court après les problèmes et obtient ce qu'elle mérite: la déchéance. Impensable donc que les criminelles subissent une injustice, que les prostituées se fassent violer, que les droguées soient vraiment malades, etc. En général, les féministes dénoncent aussi ces lieux communs, mais certaines ressentent le besoin d'entendre les mauvaises filles répudier leur mauvaise vie. (Elles peuvent continuer à la vivre puisqu'elles n'ont pas le choix, mais en la dénonçant comme exploitation et en reconnaissant que «ce n'est pas une vie».)

À quoi nous sert, au XXI^e siècle, de préserver le mythe de la Sainte Femme, ce Royaume du Milieu entre le Mâle et la Putain, de sanctifier la féminité, la maternité? Sujet fort difficile à aborder, peut-être parce qu'il postule un choix philosophique, une vision du monde. Sommes-nous des disciples de Jean-Jacques Rousseau, qui croient comme lui au «bon sauvage»² – à la bonne fille, déformée, parfois même avilie par l'éducation, le milieu, la civilisation, les traumatismes, l'idéologie dominante (etc., selon la lorgnette préférée), mais vraiment bonne au fond? Ou sommes-nous carrément judéo-chrétiennes, croyant au mal comme à une donnée tout aussi fondamentale que le bien³, le «sauvage» et la «sauvagesse» ayant du «bon» et du «mauvais»?

En règle générale, la militance penche instinctivement vers Jean-Jacques, et rejette l'Arbre de la connaissance du bien et du mal⁴, la Faute faite par la femme et l'expulsion du Paradis terrestre. Et pour cause: «L'Âge d'or a existé, mais il est derrière nous; à l'avenir, le Paradis ne sera plus jamais sur terre, mais au Ciel, après la mort...». Pas particulièrement bon vendeur pour les Lendemain qui chantent⁵!

² JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LE BON SAUVAGE – Philosophe et écrivain français du XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) a largement contribué à la diffusion des idées qui ont conduit à la Révolution française de 1789. Inspiré par la découverte de l'Amérique par les Européens, le mythe du «bon sauvage» – l'homme naît pur; c'est la société qui le corrompt – répondait à la quête de nouvelles valeurs du siècle des Lumières et à son grand débat opposant nature et culture. NDRL

³ Des théologiens vous diraient que je suis dans les patates, que le mal n'est qu'absence du bien, *privatio boni*, mais ce n'est pas mon propos que d'entrer dans ces méandres.

⁴ L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE DU BIEN ET DU MAL Dans la Bible (Genèse), Dieu crée l'homme, puis la femme, et les installe dans le jardin d'Éden. Ce jardin regorge de fruits, dont un seul leur est interdit: celui de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Tentée par le serpent, la femme mange le fruit interdit et le fait goûter à l'homme. Tous deux prennent alors conscience qu'ils sont nus et en ont honte. Parce qu'ils se cachent, Dieu comprend qu'ils ont désobéi et les expulse de l'Éden. Pour punir la femme, il la condamne à enfanter dans la douleur mais aussi à être attirée par son compagnon, lequel la dominera; lui devra gagner son pain à la sueur de son front. Exclue du Paradis terrestre, eux et leur descendance auront désormais à affronter la mort. NDRL

⁵ LES LENDEMAINS
QUI CHANTENT
Symbole des promesses
révolutionnaires, cette
expression a été popula-
risée par Gabriel Péri,
député français fusillé par
les Allemands en 1941,
qui, à la veille de son
exécution, écrivit dans sa
lettre d'adieu : « Je crois
toujours, cette nuit, que
mon cher Paul Vaillant-
Couturier avait raison de
dire que le communisme
est la jeunesse du monde
et qu'il prépare des lende-
mains qui chantent. »

NDRL

À ma connaissance, la seule militance politique qui ait échappé jusqu'à nos jours au postulat de la bonté fondamentale de l'être humain est celle du fondamentalisme religieux. En prenant leurs Livres Saints respectifs au pied de la lettre, les fondamentalismes veulent arracher le Mal du cœur des humains et des sociétés, la récompense d'une vie consacrée à ce faire venant après la mort (sauf dans le hassidisme, où prolonger le passage sur Terre est une bonne chose au cas où le Messie finirait par arriver).

Pour une militance motivée et motivante, croit-on, le postulat philosophique doit être simple et univoque, comme celui de Rousseau ou du fondamentalisme religieux. Le mauvais dans le sauvage et la sauvagesse pourrait jeter du discrédit sur la lutte, faire paraître l'injustice moins injuste, refroidir l'enthousiasme pour la cause. Aussi la classe ouvrière est-elle uniquement vaillante et créatrice, le peuple uni toujours impossible à vaincre, les Québécois chaleureux et tolérants tout un chacun, et les femmes... eh bien les

femmes vous mettraient le monde à l'endroit si elles étaient au pouvoir!

La plupart des militantes et militants d'expérience ne pensent pas comme ça, ne sont pas aussi simplistes, direz-vous. Sans doute, mais nous agissons comme si et nous parlons comme si, alors c'est tout comme.

Les militantes féministes, malgré toutes leurs différences entre elles, ont en commun une différence

“ Si nous étions toutes merveilleuses, alors là nous saurions que nous avons le droit d'avoir des droits. ”

fondamentale avec bon nombre de militants progressistes : celle d'être elles-mêmes l'objet de leur lutte. Nous ne nous battons pas pour les autres mais pour nous-mêmes. Quand nous parlons des femmes, nous parlons de nous-mêmes. Nous sommes notre propre peuple. Peuple qui constitue plus de la moitié de la population, mais peuple constitué d'une grande majorité d'individues qui ne sont pas sûres de valoir la peine d'une bataille.

Si nous étions toutes merveilleuses, alors là nous saurions que nous avons le droit d'avoir des droits. Quand on est une femme, il faut être plus que parfaite pour avoir des droits, il faut avoir A+ partout sur son bulletin. (Rester sous la protection de la Féminité, habiter l'absence de droits est une petite perfection en soi depuis des siècles.) Tant et si bien que nous ne voyons aucun sens à militer, par exemple, pour que les femmes forment la moitié de l'Assemblée nationale si c'est pour ne faire qu'aussi bien, ou pour faire pire, que les hommes. En fait, dans notre tête féministe, nous n'avons vraiment le droit d'être là que pour faire plus, pour faire mieux, et que ça serve à absolument tout le monde.

On pourrait dire qu'il s'agit là, au moins partiellement, d'une dérive de notre discours révolutionnaire d'il y a 30 ans. Nous voulions changer le monde et nous étions contre l'égalitarisme. Pour résumer notre pensée : « Il ne manquerait plus rien que ça, qu'on fasse la même chose que les hommes... Beau résultat ! On veut l'égalité des chances, oui, mais pour transformer la société. » Nous ne voulions pas mettre notre énergie à lutter pour que des femmes puissent devenir colonels dans l'armée ou prêtres dans l'Église ; nous nous en tenions à affirmer les droits de celles qui y aspiraient tout en dénonçant ces institutions.

Nous voulons encore changer le monde, ce monde où les femmes commencent à pouvoir se permettre de montrer tous leurs visages. Mais pour changer le monde, à partir de 2005, il faut soutenir l'égalitarisme de toutes nos forces. C'est mon humble opinion. Il faut nous battre pour nos droits parce que, par nous-mêmes, pour nous-mêmes, nous en valons la peine : c'est l'objectif d'éducation populaire, de changement de mentalité. Et il faut au plus vite inscrire la valeur intrinsèque des femmes dans toutes les institutions de notre société avant que la mondialisation et les fondamentalismes ne nous forcent à reculer en arrière de la classe.

La lutte révolutionnaire au plus profond de son sens – qui est de permettre à toutes les collectivités d'être elles-mêmes, à toutes les personnes d'être elles-mêmes

HANNAH ARENDT ET LA BANALITÉ DU MAL

NÉE EN ALLEMAGNE EN 1906 de parents juifs réformés, élève de Heidegger, de Husserl, puis de Karl Jaspers, Hannah Arendt est arrêtée par la Gestapo et relâchée faute de preuve en 1933 ; elle s'enfuit alors en France, où elle participe à l'accueil des réfugiés juifs. Arrêtée de nouveau, elle s'évade et, en 1941, s'exile aux États-Unis, où elle sera journaliste, avant d'enseigner la philosophie politique dans plusieurs grandes universités.

En 1961 et 1962, Hannah Arendt couvre le procès du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann pour le *New Yorker*. Ses cinq articles, réunis par la suite dans *Eichmann à Jérusalem ; essai sur la banalité du mal* (Folio, 1991) font scandale : en plus d'y rejeter l'image du bourreau forcément sadique et monstrueux, elle y met en cause le rôle de certaines franges de la bourgeoisie juive dans la Shoah.

Arendt dit avoir été frappée par le conformisme d'Eichmann, par sa superficialité. Ce directeur de bureau qui avait de la famille juive n'était pas particulièrement antisémite ; il exécutait les ordres et suivait la loi, car, de son propre aveu, qui était-il pour avoir « des idées personnelles sur la question » ? Selon Arendt, l'incommensurable distance entre lui et les conséquences de ses actes rendait pratiquement impossible de relier le mal qu'il avait fait à des racines fortes ou des motifs profonds.

C'est là le sens de « la banalité du mal » : cette notion d'un mal qui ne prend pas racine dans une motivation au mal. Selon Arendt, seule la capacité de penser, de réfléchir par soi-même, peut rejoindre les racines des choses. En ce sens, dit-elle, le mal n'est pas radical, il n'a pas de profondeur, d'où la difficulté d'y penser. Le mal n'est qu'un phénomène superficiel, mais qui peut être extrêmement dévastateur, se répandant aussi vite qu'un feu de brousse. Plus une personne reste conformiste et superficielle, dit Arendt, plus elle risque de céder au mal, car seule la pensée critique, l'habitude de se questionner, la conscience, y fait barrage.

Hannah Arendt est morte à New York en 1975. Sa réflexion sur la modernité (*La Crise de la culture ; huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1972, 1989) serait son apport majeur à la philosophie contemporaine, mais son analyse du totalitarisme (*Les origines du totalitarisme* suivi de *Eichmann à Jérusalem*, réédité chez Gallimard en 2002) continue de faire autorité.

Hannah Arendt sur le Web

<agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Hannah_Arendt>

<bu.edu/wcp/Papers/Cont/ContAssy.htm>

<humanite.presse.fr/popup_print.php?id_article=290998>

dans un monde de liberté et de justice – est plus que jamais indispensable. Est donc indispensable aussi une vraie stratégie d'ensemble. Pas celle qui dicte à tout le monde le rôle à jouer, ce qu'il faut faire et ne pas faire, les étapes à suivre, l'édifice à construire, mais celle qui respire et aide à respirer, comme la chlorophylle, celle qui se développe organiquement, reste souple comme une feuille et se tient en haut de l'arbre pour ne jamais perdre l'ennemi de vue.

Les amies, c'est pas drôle, il va falloir aller à l'Assemblée nationale, au Parlement, aux Nations Unies, à la présidence de ci et à la coordination de ça, à l'Hôtel de ville sinon à l'autel de l'église pour faire, peut-être, moins bien que les gars. Mais peut-être, seulement peut-être, pour faire mieux. Peut-être qu'il y aura plus de femmes tortionnaires, pédophiles, incestueuses quand nous serons «égales». Peut-être pas. Qu'en savons-nous, au fond?

Voilà ce que nous avons à dire sur «la différence». Une question simple, dans toute son envergure, dans toute sa profondeur, dans toute sa force et toute sa bienveillance : qu'en savons-nous?

NICOLE LACELE préside des assemblées depuis une vingtaine d'années. Sociologue de formation et militante de longue date, elle a cofondé les Éditions du remue-ménage, où elle a publié entre autres des *Entretiens avec Madeleine Parent et Léa Roback* et *À l'école du pouvoir*, un recueil de réflexions des femmes élues du Rassemblement des citoyens de Montréal (RCM) après huit ans à l'hôtel de ville de Montréal.



Gertrude Baniszewski à son procès; sculpture de Kate Millett

KATE MILLETT ET LE MYTHE DU PÉCHÉ ORIGINEL

En 1965, Kate Millett lit dans le *Time* un entretien. On vient de découvrir dans une maison d'Indianapolis le

cadavre d'une adolescente couvert de contusions et de brûlures et portant gravés sur l'abdomen les mots : «Je suis une putain et fière de l'être». L'enquête révèle que Sylvia Likens, 16 ans, a été séquestrée dans une cave et torturée pendant des semaines par une bande d'enfants sous les ordres d'une femme, Gertrude Baniszewski, qui avait la garde de l'adolescente et de sa petite sœur.

Quatorze ans plus tard, Kate Millett publie *La Cave: méditations sur un sacrifice humain* (Stock, Paris, 1980). Cet ouvrage magistral reconstitue l'histoire sous forme d'essai entrecoupé de passages de fiction qui nous entraînent tour à tour dans l'esprit de Gertrude, la tortionnaire convaincue de son bon droit, et de Sylvia, la victime qui ne s'évade pas même si elle aurait pu le faire. L'auteure raconte :

« Fumio qui m'a dit un jour : " *La Cave*, c'est ton mythe du Pêché originel, de la Chute, du Paradis perdu." Il avait raison. C'est cela que représente Sylvia : le Pêché originel. L'asservissement et même la mort. La plupart d'entre nous sommes asservies à l'adolescence, mais nous n'en mourons pas toutes comme Sylvia. Nous continuons à vivre avec le fardeau de la honte de notre Pêché. Mais

comment cette conscience du Pêché se transmet-elle d'une femme à une autre? Moi, je l'ai appris par les religieuses, Sylvia, par Gertrude. Gertrude exécute une mission et elle prend tout au pied de la lettre, elle exagère. Si la *Bible* dit qu'une jeune fille doit rester pure, elle ira jusqu'à la tuer pour la punir de son "impureté". [...]

Quand j'ai su que j'écrivais un mythe, j'ai pu parler de la Sorcière. À ce moment-là, dans le livre, on a oublié l'essai. [...] on est Sylvia, on est Gertrude, et les tortures sont de plus en plus cruelles, le rythme s'accélère, on fonce vers la mort de l'enfant. Brusquement, j'arrête tout, et je plonge dans un passage de prose objective où j'explique que Gertrude est la Sorcière – pas l'Hérétique rebelle –, la Sorcière des contes d'enfants, la belle-mère de Cendrillon et de la Belle au bois dormant. Une création patriarcale : l'Amazone transformée en harpie. Gertrude endosse le rôle et sacrifie la jeune fille au nom des préceptes du patriarcat. [...]

Propos recueillis par Sylvie Dupont et Lise Moisan (octobre 1984). « Kate Millett nous parle d'amour et de littérature », *La Vie en rose*, p. 27-33. Voir les archives de *La Vie en rose*, Bibliothèque nationale du Québec : <bnquebec.ca>.



Un peu plus haut un peu plus loin

Quand Belinda Stronach a quitté le Parti conservateur – et son chum Peter MacKay – pour rejoindre les libéraux de Paul Martin, certains l'ont traitée de putain. Est-ce vraiment ce qui attend les femmes qui s'attaquent à la politique et à son plafond de verre? Cinq féministes s'ouvrent le cœur.

par **Carole Beaulieu**

toilettes des Communes. Sur la guerre en Irak, par exemple, nous avons beaucoup échangé...» Et parfois, elles se sont blessées, dans le brouhaha de la lutte politique. Comme en témoigne le cha-cha-cha des confidences auquel vont se livrer Diane Lemieux et Françoise David... Imaginons donc des toilettes sur le toit.

LVR: Quelle leçon tirez-vous de la façon dont les médias ont couvert la défection de Belinda Stronach?

D. Lemieux: Les médias n'ont pas traité cela comme un choix stratégique de Paul Martin et de Belinda Stronach. La connotation féminine est arrivée vite. Pourtant, c'était un calcul politique comme il s'en fait des centaines chaque année dans les parlements.

F. David: Je n'accepterai jamais qu'on traite une femme de putain alors qu'un homme, lui, peut changer de parti autant de fois qu'il le veut sans se le faire reprocher. Rappelons-nous toutefois qu'Angela Vautour est passée des néo-démocrates aux conservateurs sans qu'on entende la même chose. L'histoire d'amour Stronach-Mackay attirait visiblement plus les médias. Ça fait vendre!

F. Houda-Pepin: Tout comme le fait que Belinda Stronach est riche, belle, puissante. Mais est-ce qu'on aurait traité un homme de putain parce qu'il est passé d'un parti à un autre? Alors, Jean Lapierre, qui a quitté le Bloc québécois pour le Parti libéral, est-ce que c'est une putain? Je n'ai lu ça nulle part.

LVR: En tirez-vous une leçon?

F. David: Si j'ai pris trois ans à me décider à faire le saut en politique, c'est entre autres parce que je sais ce qui m'attend. Et c'est épouvantable. Les gens que j'aime n'ont pas choisi d'aller en politique et de voir leur vie privée étalée au grand jour. On se sent attaqué dans tout ce qu'on est, nos comportements, notre coiffure, nos choix de vêtements. Les hommes aussi, mais c'est plus impitoyable avec les femmes.

Entre les femmes que le vent décoiffe sur le toit d'un édifice de Montréal, le ton est à la blague et la complicité évidente en dépit des différences politiques réelles en matière de Constitution, de réforme du scrutin ou de politiques sociales. Un seul consensus: après un bond prodigieux de 1% à 32% en 40 ans, la représentation politique des Québécoises stagne et ce plafond, qui semble indépassable, peut être inquiétant.

C'était pour discuter de cela, entre autres, que *La Vie en rose* a réuni: Diane Lemieux, députée péquiste de Bourget depuis sept ans, ex-ministre de l'Emploi et de la Culture; Fatima Houda-Pepin, députée libérale de La Pinière depuis 11 ans, première femme issue d'une minorité ethnique à être élue à l'Assemblée nationale; Christiane Gagnon, de Québec, qui porte depuis 12 ans les couleurs du Bloc québécois à la Chambre des communes; Ann Bourget, la benjamine, conseillère municipale à Québec depuis 2001; et enfin Françoise David, ex-présidente de la Fédération des femmes du Québec et présidente d'Option citoyenne, le tout dernier parti à émerger sur la scène québécoise.

Toutes se disent féministes. Elles, qui totalisent 35 années de politique partisane, confirment que, s'il n'y a pas de réseau formel de politiciennes, il y a au-delà des lignes de parti des clins d'œil, des alliances, des soupers informels et des consensus ponctuels. Comme le dit la bloquiste Christiane Gagnon: «Ça jase pas mal dans les

De gauche à droite:
Anne Bourget,
Françoise David,
Christiane Gagnon,
Fatima Houda-Pepin
et Diane Lemieux

**Toutes les photos
de cet article sont de
Suzanne Langevin**

A. Bourget: Lorsqu'une femme est jolie, on oublie trop souvent qu'elle a aussi des valeurs, des idées. Il faut redoubler d'ardeur pour avoir autant de crédibilité qu'un homme.

D. Lemieux: La couverture des femmes en politique s'améliore tout de même. Dans les médias, les jeunes sont plus nombreux qu'avant et leur regard n'est pas le même. Les journalistes apprécient aussi les femmes députées et ministres, parce qu'elles font de longues heures et connaissent bien leurs dossiers.

LVR: Depuis 40 ans, la représentation politique des femmes augmente. Il y avait 1 % de femmes en 1962 à l'Assemblée nationale. Il y en a maintenant 32 %. Cela vous rend optimistes?

A. Bourget: Il n'y a pas encore assez de femmes, surtout au niveau municipal. Ce n'est pas vrai que ça augmente lentement mais sûrement.

C. Gagnon: Le fédéral est le niveau le moins attrayant pour les femmes. La route est longue vers son comté. Lors de la dernière élection, j'ai essayé de trouver des candidates. En vain. J'ai bien peur que, lorsque je quitterai mon siège, je serai remplacée par un jeune loup. Pas par une femme.

F. David: Je suis modérément optimiste. J'ai l'impression d'une forte stagnation, d'un plateau qu'on ne dépassera qu'avec beaucoup de travail. Les congrès des fédérations des municipalités sont encore très masculins même si leurs dirigeants souhaitent qu'il en soit autrement. À Option citoyenne, il y a une majorité de femmes. Pourtant, lorsqu'il s'agit d'aller au micro pour s'exprimer ou de prendre une responsabilité, les hommes se présentent plus naturellement. Ce n'est pas une question de compétence. La vie familiale demeure un frein. Ce n'est pas réglé, le partage des tâches! Mais il y a aussi le manque d'estime de soi de nombreuses femmes pourtant archi-compétentes. Elles ne sont jamais tout à fait sûres d'être aussi parfaites qu'elles le voudraient. Et elles n'ont parfois que 25 ou 30 ans!

F. Houda-Pepin: De 1 % à 32 %, c'est quand même une avancée significative! Il faut se rappeler Claire Kirkland-

Casgrain, la première femme à siéger à l'Assemblée nationale. Lorsqu'elle est arrivée à Québec, en 1961, pour louer un appartement, il lui a fallu la signature de son mari sur le bail! Ça explique pourquoi son premier geste a été de faire adopter une loi sur le statut juridique de la femme mariée.

D. Lemieux: Il y a moins d'un siècle

que les femmes ont le droit de vote. Alors, somme toute, on a parcouru un énorme bout de chemin en peu de temps. Cela dit, il est possible qu'on ait atteint un certain plateau. On est assez nombreuses – un tiers à Québec, un quart à Ottawa – pour faire une différence. J'ai l'intuition qu'au niveau municipal ça va changer. C'est le dernier palier de pouvoir qui n'avait pas atteint toute la maturité démocratique. Sauf dans quelques grandes villes, on trouvait encore jusqu'à tout récemment des rejets de *patronage*, de contrats accordés au beau-frère. Les femmes veulent savoir que c'est *clean*.

LVR: Vous seriez favorables à des quotas?

F. David: Il y a un grand débat là-dessus dans le mouvement des femmes. Personnellement, je ne crois pas que ce soit nécessaire. Les Québécois sont tout à fait prêts à voter pour des femmes députées, à avoir des femmes ministres et – pourquoi pas? – une femme première ministre. Depuis quelques années, dans bien des partis, on offre à des femmes des comtés gagnants, alors qu'il y a 15 ou 20 ans les femmes devaient se battre pour ne pas se retrouver dans un comté perdu d'avance. Si je voulais faire un peu d'ironie, je dirais que les femmes, c'est vendeur!

LVR: Est-ce qu'un mode de scrutin proportionnel permettrait de faire élire plus de femmes?

D. Lemieux: On attribue à la proportionnelle beaucoup de vertus qui ne sont pas vérifiées. La ligne de parti... ce n'est pas si mauvais! Quand Lucien Bouchard a dit: « On va adopter la Loi sur l'équité salariale », il y avait des députés et des ministres qui étaient contre et qui ont voté pour. Avant de trop encenser la proportionnelle, il va falloir déboulonner un certain nombre d'idées fausses. À l'étranger, lorsqu'on a vu augmenter la représentation des femmes, ce sont d'autres mesures qui ont fait la différence. Un soutien financier aux candidates, de la part des partis, par exemple. Pour faire campagne, il faut de l'argent.

F. Houda-Pepin: L'Union parlementaire et le Conseil de l'Europe disent que la proportionnelle à elle seule n'apporte pas les correctifs nécessaires pour établir l'égalité entre les hommes et les femmes dans les fonctions électives. Les partis politiques ont un rôle extrêmement important à jouer.

F. David: Personne, parmi ceux qui défendent la proportionnelle, dont je suis, ne dit qu'elle va tout régler sur le plan démocratique ou sur le plan de l'égalité entre les hommes et les femmes. Je ne favorise pas une proportionnelle totale, il y a peu de monde au Québec à prôner ça. Est-ce que la proportionnelle apporte des changements significatifs pour les femmes? Je suis sceptique. Mais les listes ont un avantage: elles rendent très visibles le nombre de femmes candidates et la valeur de leurs comtés.



Fatima Houda-Pepin:

« L'indépendance ne donnerait pas plus de place aux femmes dans les instances décisionnelles. »



Ann Bourget:

« On devrait toutes être plus rationnelles, laisser moins de place à nos émotions et ne pas perdre de vue nos stratégies. »

A. Bourget: Au niveau municipal, on va suivre de près le débat sur la réforme du mode de scrutin au Québec. Je pense qu'il y a une nouvelle formule à trouver pour le municipal. Pourquoi le comité exécutif ne serait-il pas élu selon les besoins en compétence qu'il y a à combler? Plutôt que d'avoir une masse d'avocats, on pourrait élire des gens compétents en urbanisme, par exemple, ou en environnement.

LVR: Le mouvement féministe et le mouvement indépendantiste ont pris leur envol à peu près à la même époque. Les Québécoises ont-elles besoin de l'indépendance pour améliorer leur condition et leur représentation?

C. Gagnon: Oui. Parce que si on obtient notre indépendance comme nation, ce sera plus facile pour tout le monde – les hommes comme les femmes – de se sentir indépendant individuellement.

F. Houda-Pepin: Est-ce que les femmes seraient plus et mieux représentées aux instances électives si elles étaient gouvernées par un État unitaire, plutôt que par un système fédéral? Moi je réponds: non. Le fédéralisme, ce n'est pas un dogme, c'est un système politique dans lequel les femmes du Canada et du Québec ont évolué... Nous l'avons dit tantôt: 32% de femmes au Parlement, c'est un acquis très important, une avancée significative, et c'est à l'intérieur du système fédéral actuel que cela s'est produit.

D. Lemieux: Je ne dirai pas – ça n'aurait pas de bon sens – que, si le Québec était souverain et indépendant, toutes les femmes deviendraient autonomes financièrement dans la décennie suivante, qu'il n'y aurait plus de violence exercée contre elles. Ce serait ridicule. Mais je suis convaincue qu'un Québec souverain pourrait faire plus. La société québécoise fait face à un déclin démographique et à de sérieux défis de quantité et de qualité de services. On sait qu'il y a une disponibilité financière importante à Ottawa. L'indépendance nous permettrait d'avoir davantage de services, d'être moins éparpillés.

F. David: Je vous répondrai après le 23 octobre¹.

D. Lemieux: Françoise! La citoyenne a le droit d'avoir une opinion!

F. David: (*long silence*) Non. Vous savez très bien qu'il y a des moments où l'on est avant tout la porte-parole de son parti.

LVR: Si le Canada semble aujourd'hui plus conservateur, il y a eu une époque où c'est lui qui donnait plus de droits aux femmes. Les Québécoises, par exemple, ont été les dernières à obtenir le droit de vote...

C. Gagnon: À Ottawa, on aime bien vanter les mérites des programmes sociaux du Québec, mais, en même temps, on attend trop pour les soutenir financièrement. Le congé parental par exemple, c'est un dossier qui aurait dû être réglé depuis très longtemps.

A. Bourget: Cette influence du Canada anglais, plus ou moins progressiste selon les époques, on l'aurait peu importé le statut du Québec. On est influencé par

nos voisins, par les États-Unis, par la planète. Ce ne serait pas différent dans un Québec souverain. Le Québec est en tête de liste des pays progressistes et l'indépendance viendrait accélérer le mouvement.

F. Houda-Pepin: Le Québec peut avoir des législations avant-gardistes et rester dans la fédération. L'équité salariale, on l'a faite sans Ottawa. La place du Québec dans le monde, ça s'est fait dans les années 1960 avec Paul Gérin-Lajoie, qui a affirmé les compétences québécoises sur le plan international... On n'a pas attendu après Ottawa. C'est sûr qu'il y a des frictions. Le Québec est une nation, on n'a pas besoin de se le faire dire.

Le Québec peut promouvoir sa langue, sa culture, son code civil, à l'intérieur d'un système fédéral. Suis-je satisfaite de voir comment fonctionne actuellement le fédéralisme? Non. Mais l'indépendance ne donnerait pas plus de place aux femmes dans les instances décisionnelles.

F. David: Avoir un Québec progressiste, qui s'occupe vraiment des gens, ça ne dépend pas uniquement de la question nationale. Le Québec a fait des pas de géant sur le plan de l'égalité entre les hommes et les femmes, de l'éducation, de la santé... Mais depuis une quinzaine d'années, on a connu des reculs aussi, en matière de droits du travail, dans la mentalité, dans cet attrait pour la consommation effrénée. Le Québec n'est pas l'endroit le plus conservateur, mais on a vu à des réformes aller dans le sens de l'appauvrissement des plus pauvres. J'ai peur de ce qui va se passer dans nos services publics et ça ne dépend pas d'Ottawa.

LVR: Les groupes de femmes peuvent-ils aider les politiciennes? Si oui, comment?

D. Lemieux: Je vais être honnête et vous donner un scoop... Je considère que j'ai raté mon passage entre militante féministe et politicienne. Pourtant, je venais des groupes de femmes². J'ai travaillé dans un Centre d'aide aux femmes victimes de violence, je puise encore dans ces expériences-là, que ce soit au niveau local, régional ou national. Mais j'ai raté mon passage.

LVR: Que voulez-vous dire?

D. Lemieux: J'ai perdu des amies... J'ai vécu des ruptures avec des femmes qui ont été extrêmement importantes pour moi et que j'ai perdues dans ce voyage



Françoise David:

«Avoir un Québec progressiste qui s'occupe vraiment des gens, ça ne dépend pas uniquement de la question nationale.»

¹ Date du congrès d'orientation d'Option citoyenne.

² Diane Lemieux a été pendant 10 ans coordonnatrice des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS).



Christiane Gagnon:

«Quand un groupe de femmes nous ferme la porte parce qu'on n'a pas répondu à leurs attentes, c'est comme une claque en pleine face.»

politique. Je les ai carrément perdues. Pour des gestes que j'ai posés ou que je n'ai pas posés... Pour le jugement qu'on a porté sur moi à ce moment-là, le soutien qu'on ne m'a pas donné... Alors j'en parle maintenant. Je me sens émotive. Ça fait six ans, sept ans que je suis là-dedans... Ça ne me paralyse pas, ça ne me traumatise pas, mais ça aurait pu être un succès. Et ça ne l'a pas été. Je ne pouvais pas résoudre tous les problèmes des femmes du Québec simplement parce que je venais d'un groupe de femmes. Pourtant, c'est ce qu'on semblait me demander. C'est criminel de demander autant à une seule personne...

F. Houda-Pepin : Différentes collègues qui ont occupé la fonction de ministre responsable de la condition féminine m'ont toutes dit que cela avait été le calvaire de leur vie. Les groupes de femmes, à tort ou à raison, se reconnaissent dans les femmes qui sont portées au pouvoir. Elles s'attendent à ce que ces femmes-là livrent la marchandise. Mais en politique, à l'intérieur d'un parti, on appartient à une coalition. On cherche des consensus. Et donc on n'arrive pas à répondre à toutes les attentes. Au lieu d'accompagner la personne élue, de se mobiliser pour la soutenir et d'obtenir peut-être 30% ou 40% de ce qu'ils veulent, les groupes tirent parfois sur le message. C'est une relation de dépit-amour. Ça décourage beaucoup de femmes qui portent le dossier de la condition féminine.

F. David : Moi aussi, je vais vous donner un *scoop*... Je me sens directement concernée par ce que Diane a dit. J'étais présidente de la Fédération des femmes lorsqu'elle est devenue députée et ministre. Je ne crois pas que les attentes aient été si démesurées que vous le sentiez, Diane et Fatima. Il faut se rappeler le contexte de ces années-là: Lucien Bouchard est premier ministre, c'est la lutte au déficit, le gouvernement dit oui aux garderies et à l'équité salariale, mais il y a aussi des coupures dans la santé, l'éducation, l'aide sociale, c'est la déréglementation dans l'industrie du vêtement, etc. La présidente de la Fédération et ses collègues luttent contre ce gouvernement. Comme présidente de la FFQ, je me suis fait demander 50 fois plutôt qu'une par des journalistes: «Oui, mais M^{me} Lemieux? Qu'en pensez-vous?» Tout le monde savait, bien sûr, que Diane avait été dans les groupes de femmes, qu'on avait travaillé ensemble... J'ai refusé de répondre 49 fois. Une seule fois, j'ai répondu et je l'ai regretté. On est piégée quand

QUELLES SONT LEURS PIRES JOURNÉES?

Ann Bourget : celles «où on est mal citée, où le journaliste ne va pas au fond des choses, questionne notre engagement alors qu'on fait des heures de fou».

Françoise David : celles «où déception, peine et regrets se mêlent aux objectifs non atteints comme ce fut le cas avec la Marche mondiale des femmes en l'an 2000».

Fatima Houda-Pepin, Christiane Gagnon, Diane Lemieux : ces jours terribles où un chef s'en va, comme Daniel Johnson pour Fatima, comme Lucien Bouchard pour Christiane et Diane qui l'ont respectivement «perdu» au Bloc québécois puis au Parti québécois. «Au-delà des clichés, la politique est une rencontre de personnes, évoque Diane Lemieux. Lucien Bouchard avait été un guide, il m'avait emmenée en politique. Son départ a été très difficile.»

DE QUOI SONT-ELLES LE PLUS FIÈRES?

Diane Lemieux : d'être restée elle-même.

Françoise David : de la Marche du pain et des roses en 1995.

Fatima Houda-Pepin : d'avoir été la première musulmane à siéger à l'Assemblée nationale.

Christiane Gagnon : d'avoir travaillé à inclure l'excision des fillettes dans le Code criminel.

Ann Bourget : d'avoir osé briguer la succession de Jean-Paul L'Allier à la direction du Renouveau municipal de Québec.

des journalistes tentent de nous soutirer une critique personnelle. Il arrive un moment où on tombe dans le piège...

C. Gagnon : Certaines femmes politiques sont blessées de sentir qu'elles ne font plus partie de la gang... Quand un groupe de femmes nous ferme la porte parce qu'on n'a pas répondu à leurs attentes, c'est comme une claque en pleine face. Face à nos collègues, dans le parti, on perd un peu de poids. J'ai des collègues qui se sont déjà senties mal reçues dans une manifestation féministe. On ne voulait pas voir les politiciennes, on avait peur qu'elles fassent de la récupération. Alors qu'elles étaient là vraiment pour soutenir la cause ou prendre le pouls. Mais on sent un malaise.

A. Bourget : On devrait toutes être plus rationnelles, laisser moins de place à nos émotions et ne pas perdre de vue nos stratégies. Quand on est dans un groupe communautaire, par exemple, il faut continuer de bâtir des stratégies avec les alliés qu'on a aujourd'hui, même si quelques femmes sont dans d'autres arènes ou font de la politique active. Les changements sociaux se font sur de longues périodes.

D. Lemieux : La politique, c'est une question de crédibilité. On a été élue par 30 000 ou 40 000 hommes et femmes, petits employeurs, dépanneurs du coin... On ne peut pas être la personne d'une seule cause...

F. David : Je ne crois pas que le mouvement des femmes s'attende à ce qu'une députée féministe ne s'occupe que des femmes. Je ne veux pas banaliser les difficultés que vous avez vécues, je pressens déjà les distances qui vont se créer... Mais il y a en moi quelque chose qui dit: «Regarde, c'est comme ça que ça marche.» Ben, j'assume! C'est sûr que si on m'interdit d'aller dans une manif, je vais chialer!



Diane Lemieux:

«Je ne pouvais pas résoudre tous les problèmes des femmes du Québec simplement parce que je venais d'un groupe de femmes.»

CAROLE BEAULIEU, une collaboratrice régulière de *La Vie en rose*, est aujourd'hui rédactrice en chef du magazine *L'actualité*.

Feminist? Yes, ma'am!

Un mouvement qui agonise, une mémoire interrompue. Et pourtant, des centaines de jeunes femmes prêtes à ranimer l'esprit du féminisme. À leur manière.

par Judy Rebick



Au Canada anglais, le mouvement des femmes – du moins, celui que j'ai connu – est pratiquement mort. Des groupes militants jadis très dynamiques ont disparu ou sont sur le point de disparaître. Certains continuent d'offrir des services aux femmes violentées, mais la majorité se distinguent à peine d'autres services sociaux. À la suite des coupures de Mike Harris, ils sont forcés de faire les beaux yeux aux bailleurs de fonds privés, quitte à mettre en sourdine leur discours féministe. À l'exception du mouvement pour des services de garde, qui vient de se voir octroyer plus de fonds, les voix féministes se sont tuées.

C'est dans ce triste climat que j'ai lancé *Ten Thousand Roses: The Making of a Feminist Revolution* au printemps dernier. J'ai écrit ce livre parce que je craignais que ne se perdent 25 ans d'un extraordinaire militantisme. Et en effet, j'ai croisé bon nombre de jeunes femmes qui ignoraient presque tout des luttes des femmes au Canada et entérinaient les vieux préjugés sur les féministes. En même temps, j'en ai rencontré des centaines qui tentent de redéfinir le féminisme, à la mesure de leur génération.

À Toronto, une jeune anarchiste perçée et tatouée m'a remerciée: «C'est la première fois que ma mère et moi avons quelque chose à partager.» De tels commentaires m'ont fait comprendre que nous avons nous-mêmes contribué à nous rendre invisibles. Plusieurs mères ne parlent pas à leurs filles de la vie d'avant le féminisme ni des luttes menées pour vivre pleinement. Dans plusieurs villes, des discussions

passionnantes sur les problèmes actuels des femmes m'ont confirmé à quel point de tels dialogues entre générations sont devenus trop rares.

Ma tournée pancanadienne m'a fait réaliser entre autres la force des pressions exercées sur les femmes, aujourd'hui plus que jamais, pour qu'elles restent jeunes, minces et belles. En plus de réussir leur carrière, leur vie de couple et leurs enfants. Une jeune réalisatrice radio de Vancouver se plaignait du *Yummy Mummy Syndrome* (ou syndrome de la maman sexy!): même les femmes enceintes doivent être minces et belles! Une autre considérait la tyrannie du corps parfait comme le nouvel autodénigrement des femmes.

Ce parcours m'a mise en contact avec des femmes vibrantes, au féminisme différent de celui de ma génération. Plusieurs se mobilisent d'abord sur les enjeux de la guerre et des inégalités économiques planétaires. Vouloir se battre pour soi, est une pulsion féministe très forte! À Fredericton (Nouveau-Brunswick), les jeunes du Sexual Assault and Crisis Center élargissent les paramètres du combat féministe par un programme qui montre aux hommes et aux garçons comment se battre contre le sexisme et la violence. «Nous acceptons les hommes comme bénévoles, disent-elles, mais ils doivent accepter en retour un leadership féministe.»

Car les jeunes femmes d'aujourd'hui ne sentent pas le besoin de se séparer des hommes dans leur militantisme – des hommes qui, il faut le dire, ont grandi pour la plupart entourés de femmes fortes et de

mères féministes. Beaucoup de ces jeunes, j'ai pu le constater, associent le féminisme à une lutte anti-hommes. C'est pourquoi elles refusent de rejoindre des groupes féministes. Ce qui impose la question: un mouvement de femmes unisexe a-t-il encore sa place? De toute façon, à moins d'appartenir à des groupes mixtes comme les syndicats, les femmes ont tendance à voir leurs revendications disparaître de la carte. Et plusieurs des combats qui restent à faire, que ce soit contre la violence ou pour le partage des tâches et des soins aux enfants, impliquent les hommes au départ. Peut-être les hommes devraient-ils s'engager davantage dans la prochaine vague féministe?

Le dernier soir, à Calgary, une jeune femme a mis le doigt sur un problème majeur: «Mes amies ne veulent pas se dire féministes. Elles ont des règles à suivre à la maison, au travail, à l'école. Elles voient dans le féminisme une autre série de règles et elles en ont marre.»

L'esprit de libération qui a donné naissance au mouvement des femmes a disparu. Mais, à la fin de cette tournée, j'ai l'espoir qu'une nouvelle génération de féministes est en train de le redécouvrir.

JUDY REBICK, journaliste, militante altermondialiste, a publié au printemps 2005 *Ten Thousand Roses: The Making of a Feminist Revolution*.



© Robert Mailloux/La Presse

« Peu [de jeunes femmes] investissent les postes de pouvoir. [...] Si elles ne le font pas à 20 ans, comment le feront-elles plus tard? » — Julie Bouchard

Rebelles avec causes

Elles ont 20 ans... et des poussières. Leurs mères et leurs grands-mères ont bataillé pour l'égalité entre les hommes et les femmes. On leur dit que c'est gagné. Pourtant, des campus à la rue, plus planétaires que sectaires, elles s'engagent sur tous les fronts, bousculant au passage le féminisme de maman.

par Anne-Marie Brunelle

Le 31 mars 2005, Julie Bouchard a raté son rendez-vous avec *La Vie en rose*. Censée participer ce soir-là à la fête au Lion d'Or, elle a été prise ailleurs, à négocier avec le ministre de l'Éducation Jean-Marc Fournier un système de prêts et bourses plus équitable. Présidente de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), figure de proue de la mobilisation étudiante qui embrasait la province, appréciée des médias pour sa clarté, Julie Bouchard déplorait cependant, dans le message d'appui envoyé à *La Vie en rose*, la faible représentativité des femmes aux postes électifs des associations étudiantes et « l'image qui perdure d'un mouvement largement occupé par les gars ».

En entrevue quelques mois plus tard, elle répète qu'elle était souvent la seule fille autour de la table. « Je ne focusais pas là-dessus, mais c'est sûr que ça se remarque », dit-elle. Elle retire de cette année de mobilisation que la place est à prendre pour les femmes, « dans le milieu étudiant comme dans la société en général ». Elle considère cependant que la relative absence de jeunes femmes dans les exécutifs des associations n'empêche pas de soulever leurs préoccupations : « La FECQ, par exemple, se soucie des conditions économiques des étudiantes monoparentales. »

Féministe? Julie Bouchard hésite : « Ça dépend de la définition. Mais oui, je pense qu'il y a beaucoup de tra-

vail à faire pour que, dans les faits, on atteigne l'égalité. » Pour elle, la sensibilisation auprès des jeunes femmes est prioritaire : « Peu d'entre elles investissent les postes de pouvoir. On doit s'en préoccuper. Si elles ne le font pas à 20 ans, comment le feront-elles plus tard? »

Cette sensibilisation prend parfois des formes bien concrètes. « Durant l'occupation du cégep du Vieux-Montréal, au printemps 2005, beaucoup de personnes, pas juste des femmes d'ailleurs, ont constaté que les rôles se recréaient spontanément. Les filles faisaient le ménage, s'occupaient de la logistique, alors que les gars dirigeaient les réunions », raconte Martine Poulin, membre du comité femmes de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSE), qui réunit près de 30 000 étudiants des réseaux collégial et universitaire.

Pratiquement disparus, de nombreux comités femmes sont revenus au cours de la dernière année. « Souvent, ils répondent d'abord à un besoin d'espaces non mixtes. À chaque congrès de l'ASSE, on réserve un moment pour un caucus femmes. Il y a des femmes que je ne vois parler qu'en réunion non mixte », poursuit Martine Poulin.

En 2005, les jeunes femmes éprouvent encore ce besoin? « Au fond, c'est comme dans les années 70. Les filles commencent par militer dans des organisations mixtes, comme un groupe antimondialisation ou un



« Je me suis retrouvée à l'exécutif de mon association étudiante, à me faire dire que j'étais trop agressive. » — Anna Kruzynski

groupe contre la guerre. Elles éprouvent après le besoin de discuter entre elles», explique Anna Kruzynski, féministe radicale et aujourd'hui professeure adjointe à l'École de travail social de l'Université de Montréal. Très active au sein des groupes citoyens, altermondialistes et féministes, elle a travaillé à la constitution, en 2000, du comité femmes de SalAMI (opposé à l'Accord multilatéral sur l'investissement), les SalamiElles, devenu par la suite Némésis, un collectif féministe radical qui n'existe plus aujourd'hui.

Depuis les années 1990, les manifestations antimondialisation ont représenté un espace clé de politisation des jeunes. « Pour beaucoup d'entre nous, il s'agissait de nos premières expériences féministes. Cette lutte nous a fait réfléchir à l'impact de la mondialisation néolibérale et des accords de libre-échange sur les femmes. Nous avons aussi remis en question nos façons de militer. Ces réflexions nous ont amenées à nous identifier comme féministes radicales... et anarchistes », continue Anna Kruzynski. La situation aurait évolué dans le bon sens, se réjouit-elle : « Au dernier Salon du livre anarchiste, je participais à un atelier sur le sexisme dans nos groupes. La salle était pleine, et la moitié était des gars. Je n'aurais jamais vu ça il y

a cinq ans. Aussi, des collectifs de gars contre le patriarcat sont nés à Montréal et à Québec. Ils ont une analyse profémiste pour réfléchir et pour changer les comportements. C'est nouveau. »

Pourtant, peu de jeunes femmes se définissent spontanément comme féministes. « Quand j'étais étudiante à l'université en 1994, je n'étais pas féministe, avoue Anna Kruzynski. Je pensais que j'avais les mêmes possibilités que les gars. Je me suis retrouvée à l'exécutif de mon association étudiante, à me faire dire que j'étais trop agressive, trop dans la confrontation. Une autre féministe m'a aidée à constater que ce n'était pas moi le problème, mais plutôt le fait que j'étais une femme avec des comportements de gars. Après ce jour-là, j'ai vu le monde autrement. »

Le sexisme serait moins flagrant, plus subtil. « J'ai l'impression qu'on devient féministe quand ça nous affecte personnellement », dit Anna Kruzynski. Un point de vue que partage Laure Waridel, présidente de l'organisme Équiterre et militante environnementale bien connue. « J'ai 32 ans. Pour les femmes de ma génération, c'est facile de croire que l'égalité entre les hommes et les femmes est gagnée, qu'on a les mêmes chances. Jusqu'à ce qu'on ait des enfants ! » s'exclame-t-elle.

Elle déplore que le féminisme soit perçu comme une lutte dépassée ou alors purement économique. « On s'entend généralement sur le fait que les femmes mono-

parentales vivent dans les conditions les plus précaires, ou contre la violence faite aux femmes. Le féminisme est plus qu'économique. Il représente une vision du monde », ajoute Laure Waridel en invoquant les écoféministes. « Ce mouvement réunit le mouvement écologique, dans lequel il y a beaucoup d'hommes, et le mouvement féministe, qui a grandement réfléchi sur le rapport à la terre, sur la relation entre l'humain et l'environnement. »

Sans avoir choisi de militer spécifiquement pour la cause féministe, Laure Waridel n'hésite pas : « Bien sûr, je suis féministe, c'est un devoir de solidarité pour les femmes d'ici et pour les femmes ailleurs dans le monde. » Elle croit que globalement les enjeux féministes ne sont pas suffisamment pris en considération dans le discours et les événements internationaux altermondialistes. « Même si les causes ne s'opposent pas, des pacifistes aux environnementalistes, chaque mouvement a sa liste des priorités. C'est pourquoi la présence des féministes est tellement importante », soutient-elle.

Comme des centaines de jeunes chaque année, Jacinthe Guin a choisi la coopération internationale. Partie à 20 ans, elle a travaillé pendant plus de deux ans au comité national de la Marche mondiale des femmes du Burkina Faso. Elle en est revenue transformée.

« Quand tu nais femme au Burkina Faso, tu es considérée comme une étrangère dans ta famille, car tu vas la quitter pour te marier. Dans la famille de ton mari, tu restes une étrangère aussi. Travailler avec les femmes burkinabé m'a fait comprendre que je n'avais pas vraiment vécu de discrimination ici. »

Ce constat ne l'empêche pas de penser que le féminisme est toujours pertinent, mais elle dit vouloir le vivre dans sa vie personnelle plutôt que d'adhérer à un groupe organisé. « Je le vis très simplement, je n'ai jamais juré allégeance à personne ni à aucun groupe. Quand je vois des gens qui travaillent selon mes valeurs, je vais mettre la main à la pâte. »

Laure Waridel insiste aussi sur l'importance du privé dans la remise en question des valeurs qui dominent actuellement. Loin de vouloir le reprocher aux féministes, elle a le sentiment que, si la place des femmes sur le marché du travail est relativement gagnée, la valorisation de l'éducation des enfants et du rôle de parent est loin d'être avancée. Mère de deux enfants, elle a décidé de ne travailler qu'à temps partiel. « Comme si, pour être épanouie, il fallait absolument être ultra-performante sur le marché du travail ! Je pense aujourd'hui qu'avoir des enfants, c'est une activité militante. Choisir d'avoir des enfants, c'est choisir de poursuivre l'humanité. Comment peux-tu la poursuivre si tu n'as pas de temps à lui donner ? »

Barbara Legault

est responsable de la mobilisation à la Fédération des femmes du Québec (FFQ). Féministe impliquée dans plusieurs groupes anarchistes et



© Equiterre

« Je pense aujourd'hui qu'avoir des enfants, c'est une activité militante. » — Laure Waridel

altermondialistes, elle dresse un portrait assez positif de leurs pratiques internes: « Au niveau international, je ne sais pas. Mais dans les groupes d'ici, je dirais que ça va bien! Les préoccupations d'égalité, de démocratie directe et de pouvoir horizontal sont très présentes, beaucoup plus que dans des organisations plus traditionnelles comme les syndicats ou dans le mouvement communautaire et populaire. »

Le féminisme des jeunes s'incarne donc surtout dans les mouvements politiquement contestataires. « Honnêtement, je ne pense pas qu'il y ait un mouvement de jeunes féministes au Québec en ce moment. Il existe un réseau qui apprend à se connaître », enchaîne Barbara Legault.

En 2003, le comité jeunes de la FFQ se lançait dans un grand projet de rassemblement: S'unir pour être rebelles. Barbara Legault travaillait à l'organisation de l'événement, qui a réuni près de 200 jeunes femmes venant d'un peu partout au Québec: « Nous voulions nous rencontrer, apprendre à nous connaître et échanger sur notre vision des luttes qu'on mène chacune de notre côté. » L'une des activités menées lors du rassemblement consistait, pour les participantes, à décrire l'histoire récente du mouvement des jeunes féministes québécoises. « Une série d'événements qui sont souvent oubliés par le fleuve de l'information de masse, et très peu mentionnés dans les écrits féministes les plus diffusés... » souligne-t-elle.

« **A**pprendre, connaître et diffuser l'histoire et la contribution du mouvement des femmes, c'est fondamental », renchérit Sandrine Ricci, présidente du Centre des femmes de l'UQAM depuis 2003 et étudiante à la maîtrise en communication interculturelle, internationale et développement. Elle se présente comme une femme « à la fois dans l'action et la réflexion ». Ainsi, elle siège au comité du Y des Femmes sur la sexualisation précoce des petites filles, un phénomène qui la préoccupe tout particulièrement.

Formatrice interculturelle pour le Collectif des femmes immigrantes du Québec, Sandrine Ricci partira cette année pour le Rwanda. Son mémoire porte sur le viol comme stratégie de guerre et sur les séquelles qu'il laisse dans la reconstruction identitaire de femmes immigrantes au Québec. « C'est très important pour moi d'arrimer la réflexion théorique et le travail de terrain. Il y a des féminismes, le mouvement est riche et diversifié. Des collectifs anarchistes aux groupes plus institutionnels, il faut documenter les pratiques, innover et travailler au cadre théorique du féminisme », dit-elle. À l'école primaire comme à l'université, il faut enseigner les réalisations des femmes, faire lire leurs œuvres. « Par exemple, présenter la Révolution tranquille et l'éveil de l'identité nationale québécoise en évacuant les liens très serrés tissés avec le mouvement de libération des femmes est une aberration! » s'exclame-t-elle.

Au quotidien, Sandrine Ricci admet qu'elle doit apprendre à gérer son indignation. « Ce ne sont pas les sujets de colère qui manquent! Heureusement que des moments de joie existent, quand tu as l'impression de contribuer à faire avancer les choses. »

Le désir de laisser une marque animait aussi les membres de Némésis, qui ont mis en ligne leurs archives sur le site <antipatriarcat.org>. « Nous voulions rendre accessibles nos écrits et nos outils. Pour que tout ne soit pas perdu », dit Anna Kruzynski. Plus que des archives,

le portail regroupe six collectifs féministes et propose une section de nouvelles régulières. « Nous, les filles de Némésis, ne ressentons plus le besoin de nous réunir entre nous. Nous continuons toutes à militer, mais dans des milieux différents », poursuit-elle.

Pour sa part, Anna Kruzynski a choisi de militer dans son quartier, Pointe-Saint-Charles, à Montréal. « Je sentais une limite à l'organisation, basée uniquement sur l'identité femme, dit-elle. Je suis arrivée à la conclusion que, si on veut vraiment changer le monde, il faut agir sur notre territoire géographique. J'amène tout ce que j'ai appris dans le mouvement féministe et j'essaie de le mettre en pratique dans un collectif libertaire, la Pointe libertaire. J'ai l'impression que les collectifs non mixtes sont nécessaires, mais ne doivent pas durer des années. Leur richesse, c'est leur côté fluide et éphémère. »

Alors, les jeunes féministes? Barbara Legault, comme d'autres, souhaite qu'on dépasse la question de la « relève ». « Nous ne nous voyons pas comme une relève. Reprendre le flambeau pour assurer la pérennité du mouvement, c'est beau, mais il faut accepter que ça provoque des transformations au sein des organisations et des remises en question très fertiles pour le mouvement des femmes. »

Les jeunes femmes bouleversent les discours dominants. Et c'est heureux. Comme le chante Mara Tremblay dans *Grande est la vie*: « Regarder fièrement nos accomplissements / Humainement dans la paix, harmonieusement / Apprendre constamment, enjoliver chaque instant / De douceurs, de pétilllements, choisir d'aller vers l'avant. » Elles nous y convient.

ANNE-MARIE BRUNELLE, ex-éditrice du magazine *Recto Verso*, est journaliste pigiste et a collaboré entre autres à l'émission *Indicatif présent*, à la radio de Radio-Canada.

« Je ne pense pas qu'il y ait un mouvement de jeunes féministes au Québec en ce moment. Il existe un réseau qui apprend à se connaître. »
— Barbara Legault

« Ce ne sont pas les sujets de colère qui manquent! Heureusement que des moments de joie existent. »
— Sandrine Ricci



© Fédération des femmes du Québec

glace napolitaine

par Louise Vandelac

On sait l'ampleur du gâchis environnemental mondial: pénuries d'eau potable, érosion des sols, déforestation, désertification, disparition de milliers d'espèces, épuisement des ressources naturelles et des énergies fossiles, prolifération des déchets, changements climatiques sans parler des vautours du commerce de l'eau, des semences et des gènes qui font main basse sur ces sources de vie pour amorcer le remodelage hydrique et transgénique du monde.

On sait aussi que nos modèles productivistes et « consommationnistes » dopés aux prétentions de croissance infinie ne sont plus viables sur cette planète ronde aux ressources limitées. Ils amplifient les écarts sociaux, pré-

cipitent la dégradation des milieux de vie, assoiffent et affament des centaines de millions d'humains.

Si gérer la planète « en bon père de famille », comme on disait autrefois, c'est s'entêter à faire primer l'économie sur la vie du monde, n'est-il pas temps que les « bonnes mères de famille » s'en mêlent? Nous ne sommes pas des anges, mais nous avons généralement compris que le sens du lien et de la limite, au cœur des fragiles équilibres vitaux – biophysiques aussi bien que psychiques et sociaux –, est aussi essentiel pour concevoir et faire naître que pour donner corps et sens au monde.

Or, c'est justement là l'enjeu clé du « développement durable » popu-

larisé par le *Rapport Bruntland*¹, qui fait de la préservation des conditions de régénération des écosystèmes *la condition* même d'un développement respectueux des interactions entre les humains et leurs milieux de vie. Et aussi *la condition essentielle* d'une gouvernance responsable, soucieuse d'équité et de solidarité entre les peuples, les générations et les systèmes naturels.

Mais pour cela, encore faut-il que les lois, les politiques publiques et les projets d'envergure priorisent la protection des conditions de régénération de ces milieux de vie et fassent l'objet d'évaluations scientifiques et sociales démocratiques. C'est encore loin d'être le cas. Il y a pourtant plus qu'urgence: on estime que si tous les habitants du monde avaient le même niveau de vie que les Nord-Américains, il faudrait déjà trois planètes Terre pour le soutenir. Au point où nous en sommes, ni la consommation responsable, ni le vélo et autres gestes quotidiens, si essentiels soient-ils, ne suffiront à renverser la vapeur, sauf s'ils nous amènent à revoir nos objectifs collectifs et nos schémas de pensée.

Sauf si nous cessons d'orienter nos sociétés avec la boussole détraquée du produit national brut (PNB), indicateur dépassé d'une production-consumation insoutenable, qui carbure à la surexploitation des ressources et à l'obsolescence, cette mort planifiée des produits industriels.

Sauf si nous nous inspirons des cycles économes et complémentaires de la nature, comme le proposent l'écologie industrielle, l'approche « cycle de vie » ou l'approche écologique du cycle alimentaire, pour limiter les ressources, les énergies, les pollutions et en atténuer les méfaits sociaux et environnementaux.

Sauf si, de concert avec les mouvements écocitoyens, nous forçons les pouvoirs publics à revoir en

profondeur la gestion de l'eau, des énergies, des forêts et de l'agriculture; à repenser l'aménagement du territoire, la conception des transports et des villes – en privilégiant par exemple les maisons passives, qui produisent plus d'énergies qu'elles n'en consomment.

Imaginez... un Québec bleu et vert soutenu par une fiscalité, des lois et des politiques de recherche et développement cohérentes.

Utopique? Moins suicidaire en tout cas que de foncer droit sur le mur en comptant sur la pensée magique pour éviter la catastrophe. Et puis qui aurait crû en 1960 que le slogan féministe « le personnel est politique » déclencherait l'une des plus profondes révolutions de l'histoire, pacifique et pacifiste de surcroît? Qui aurait pensé, à Seattle puis à Porto Alegre, que l'altermondialisme raviverait l'espoir d'un autre monde et commencerait à le traduire en actes?

Devant le *No Future* de la planète et le cynisme de ceux qui croient pouvoir cloner la Terre, il devient vital de réunir comme dans une glace napolitaine les couleurs de ces grands mouvements sociaux qui ont changé la face du monde depuis 50 ans: le rose joues d'enfants et liberté des femmes, le blanc des colombes, le vert des forêts et le brun doré de toutes les peaux du monde confondues...

LOUISE VANDELAC, professeure titulaire et chercheuse au Département de sociologie et à l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQÀM, dirige le CINBIOSE et siège à la Commission canadienne de l'UNESCO. Engagée dans le mouvement féministe dès 1970 et cofondatrice de Eau-Secours, elle a reçu le Phénix de l'environnement en 2004.



¹ Publié en 1987 sous le titre *Notre avenir à tous*, le rapport Bruntland découlait des travaux de la Commission des Nations Unies sur l'environnement et le développement présidée par Gro Harlem Bruntland, alors première ministre de Norvège.

Un grain d'insolence

Le féminisme a-t-il perdu sa capacité de provocation en se bornant à piétiner quelques sentiers battus ?

par Diane Lamoureux

Que penser d'un mouvement né dans l'insolence et qui se trouve désormais dans la nécessité de défendre l'organisation étatique – le Conseil du statut de la femme – créée pour encadrer ses activités ?

Il en a fallu de l'insolence à nos ancêtres suffragettes pour revendiquer le droit de vote en occupant la rue, s'enchaîner aux grilles du Parlement ou faire la grève de la faim. Il en a fallu de l'insolence à ces ouvrières pour refuser d'être exploitées. À ces *Mujeres libres* espagnoles pour se battre les armes à la main contre Franco et pour l'autogestion. Aux 343 « salopes » françaises pour exiger la liberté d'avortement. Et la liste pourrait s'allonger.

Le féminisme est né aussi dans la transgression. Transgression de la stricte division des rôles masculins et féminins. Transgression des espaces licites et illicites; qu'est-ce qui leur prenait donc de vouloir étudier, travailler, voyager, au lieu de rester dans leurs cuisines? Transgression enfin de cette « nature » qu'on a aussi appelée « condition ».

En cherchant une autre place pour les femmes que celle de servante, de subordonnée, bref de « deuxième sexe », les féministes bouleversaient l'ordre social et demandaient un nouveau partage. Pas étonnant que cela ait fait des vagues! Le problème, ce ne sont pas les vagues, mais le ressac qui s'ensuit. Après l'obtention du droit de vote, longue accalmie. Peu osaient se

présenter et encore moins étaient élues; subsistaient donc quelques havres masculins comme les tavernes et le Parlement.

La situation est-elle la même aujourd'hui après avoir, grâce à nos luttes, plus ou moins obtenu la liberté d'avortement, l'égalité juridique pour les femmes mariées, l'accès aux métiers non traditionnels, l'équité salariale, une éducation commune aux jeunes des deux sexes? Espérons que non! Or, à quoi s'occupent surtout les groupes de femmes actuels? Essentiellement à la défense des acquis.

Certes, cela s'impose, surtout avec nos gouvernements actuels, et il serait irréaliste – et, partant, dangereux politiquement – de ne pas en tenir compte. Quand un nombre croissant de femmes sont précipitées dans la pauvreté, subissent la violence domestique, vivent les conséquences des guerres un peu partout sur la planète, il est normal de s'indigner.

Cependant, on a parfois l'impression que le mouvement des femmes fait du surplace et creuse les mêmes sillons depuis les années 1970. Dans son premier numéro, *La Vie en rose* déplorait qu'après des siècles d'assignation féminine au domestique et à la maternité, les féministes se cantonnent dans certaines « spécialités » comme l'avortement ou les femmes battues. La situation a-t-elle changé, 25 ans plus tard, alors que le terrain concédé aux féministes est celui de la violence et de la pauvreté?

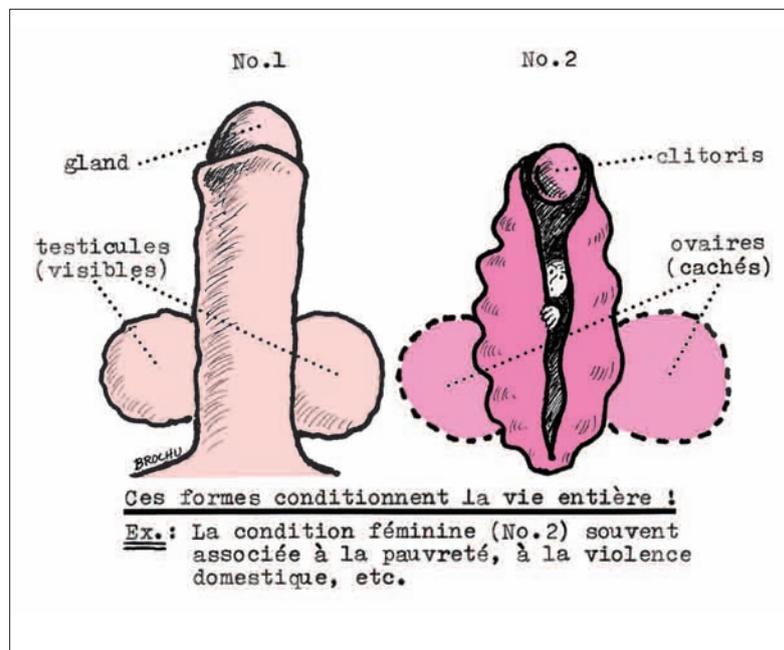
Ce qui fait la force et la radicalité du féminisme, et lui permet de

construire un mouvement commun malgré la diversité de situations des femmes, c'est justement sa capacité de se déplacer, de trouver des enjeux là où on ne l'attend pas. Vrai, nous n'avons pas tout gagné dans les domaines que nous savons être des lieux d'oppression. Mais le féminisme a tout à perdre à s'y cantonner.

Et les nouveaux enjeux ne manquent pas. Qu'attendons-nous pour demander de véritables régimes de pension publics plutôt que les minima sociaux de la RRQ? Quand nous mobiliserons-nous contre les lois de l'immigration et pour l'attribution du statut de réfugiées aux ressortissantes de pays qui autorisent les traitements dégradants envers les femmes? Quand dirons-nous qu'une véritable conciliation travail-famille demande une réduction importante de la semaine de travail?

Défendre les acquis, certes, mais aussi étendre le combat. Ne pas avoir peur de choquer et d'investir des terrains moins familiers. Demander ce qui aujourd'hui semble impossible, pour frayer la voie à quelques possibles.

DIANE LAMOUREUX est professeure de science politique à l'Université Laval et auteure de plusieurs ouvrages, dont *L'amère patrie* (2001) et *Citoyennes? Femmes, droit de vote et démocratie* (1989), aux Éditions du remue-ménage.



Le garde-robe de verre

Suffit-il de soutenir le droit à une orientation sexuelle différente pour clore le débat sur la place et la visibilité des lesbiennes dans le mouvement des femmes? La différence des lesbiennes se réduit-elle à une orientation sexuelle innée et inoffensive ou a-t-elle une portée politique plus fondamentale? Le lesbianisme est-il soluble dans le féminisme?

par **Line Chamberland**

Lors d'une conférence prononcée à Berlin en 1904, Anna Rueling appelait le mouvement homosexuel et le mouvement des femmes à s'entraider, puisque tous deux luttent pour la liberté et l'autodétermination individuelle¹.

Après avoir souligné l'importante contribution des lesbiennes au mouvement international pour les droits des femmes, Rueling déplorait que cet apport soit passé sous silence par les principales organisations féministes, qui n'avaient jamais non plus levé le petit doigt pour défendre les droits et le statut social de leurs membres « uraniennes », comme on disait à l'époque. Compréhensible quand le mouvement comptait encore peu d'adeptes, soulignait la conférencière, un tel mutisme devenait injustifiable une fois qu'il avait acquis force et crédibilité.

L'argumentation de Rueling reprenait la théorie du troisième sexe², qui apparaît aujourd'hui largement dépassée. Par contre, je m'étonne encore de la pertinence, un siècle plus tard, de ses observations nuancées sur la participation des lesbiennes au mouvement des femmes.

Depuis toujours, les lesbiennes sont partie prenante du mouvement des femmes. Elles y ont participé et y participent encore en grand nombre, que ce soit comme simples sympathisantes, militantes, travailleuses, dirigeantes ou responsables politiques. Elles y ont exprimé et y expriment encore leur révolte, leur colère et leurs rêves, parfois avec plus d'audace que leurs sœurs hétérosexuelles. Dans leurs nombreux écrits théoriques et politiques, elles ont nommé, dénoncé et analysé l'oppression des femmes, fournissant ainsi au mouvement des outils et des armes idéologiques.

Contrairement à ce qui se passe pour d'autres groupes de femmes dits minoritaires (Autochtones, immigrantes, etc.), dans le cas des lesbiennes, la pierre d'achoppement n'est pas la capacité du mouvement des femmes à les rejoindre, mais plutôt la visibilité qu'il leur donne dans ses activités internes comme dans ses interventions publiques. La présence des lesbiennes y est-elle nommée, leur contribution reconnue, leurs préoccupations discutées? S'intéresse-t-on à leur histoire et à leur culture? Tient-on compte de leurs besoins dans les services qu'on dispense? Accorde-t-on importance et

appui à leurs revendications politiques, et si oui, à quelles revendications, puisque les lesbiennes sont elles-mêmes divisées? Y a-t-il des lieux pour en débattre? Questions épineuses, qui ont suscité nombre de tensions et de débats chez les féministes, lesbiennes comme hétérosexuelles.

Selon la conjoncture, la réalité lesbienne a été tantôt prise en considération, tantôt écartée ou occultée. Certaines lesbiennes se sont distancées d'un féminisme qu'elles jugeaient hétérosexiste, et auquel les lesbiennes radicales, qui lui ont adressé la critique la plus articulée et la plus véhémente, reprochaient de ne pas mettre en cause le système politique fondé sur l'hétérosexualité. D'autres lesbiennes ont continué à militer dans un mouvement où elles se sentaient relativement bien acceptées, et d'autres encore se sont efforcées de cerner les problématiques propres aux lesbiennes, de faire valoir leurs revendications ou d'adapter les services offerts.

Dans ma propre démarche identitaire et dans mes engagements militants, lesbianisme et féminisme se sont articulés différemment d'une décennie à l'autre.

Comme des milliers d'autres femmes au Québec et ailleurs, jeunes et instruites pour la plupart, je me suis définie comme lesbienne-féministe dans les années 1970. Pour nous, le lesbianisme prenait la forme d'une résistance à la domination patriarcale, d'une application des idéaux féministes d'indépendance et d'autonomie par rapport aux hommes, d'un rejet de la féminité imposée et d'une quête d'authenticité. Toute femme qui s'engageait dans une telle démarche, « qui s'identifiait-aux-femmes » selon la formule qui fera époque, pouvait devenir lesbienne. Aux catégories sexuelles rigides hétérosexualité/homosexualité, nous opposions une définition élargie du lesbianisme et une valorisation, voire une idéalisation, de ce style de vie.

Je suis un pur produit de cette confluence entre le politique et le sexuel. Le féminisme a profondément modifié mon regard sur les femmes et a ouvert la possibilité du désir pour elles, tout en me fournissant des explications aux difficultés que j'avais rencontrées dans mes relations avec les hommes. Mon choix est devenu clair : je ne voulais plus d'eux dans ma vie intime.

Jusqu'au milieu des années 1980, l'amour des femmes et mon engagement féministe n'ont fait qu'un dans mon identité personnelle et politique. Par prudence,

¹ Cette conférence a été prononcée le 8 octobre 1904 au Prinz Albrecht Hotel à Berlin, lors de la réunion annuelle du Scientific Humanitarian Committee, première organisation homosexuelle connue, fondée en 1896 par Magnus Hirschfeld. On peut lire (en anglais) le texte intégral de la conférence d'Anna Rueling sur le site de la Women's Library <undelete.org/library/library020.html>.

² Théorie proposée par Magnus Hirschfeld, et selon laquelle il existerait naturellement, en plus des sexes mâle et femelle, une tierce catégorie englobant tous ceux et celles dont les caractéristiques ne correspondent pas aux attributs traditionnellement associés à la masculinité et à la féminité. Ainsi, Rueling insistait sur la « masculinité » qui caractérise la femme lesbienne.



selon les gens et les circonstances, j'omettais parfois le « lesbienne » pour ne conserver que le « féministe ». Je ne vivais pas ce demi-mensonge comme une compromission puisque c'était le féminisme qui donnait un sens à mes choix sexuels – qui les légitimait, qui les rendait acceptables à mes yeux et dans l'image que je projetais aux autres, qui leur conférait une certaine respectabilité sociale.

Tout au long du xx^e siècle, l'étiquette « lesbienne » a servi à marginaliser celles qui manifestaient un attrait pour les femmes, mais aussi, plus largement, à contrôler toutes les femmes en *construisant le genre féminin* – en traçant la frontière entre la femme normale, féminine et hétérosexuelle (cela va de soi), et la femme anormale ou déviante. Ainsi, le discours médical a accolé l'étiquette « lesbienne » à la femme frigide, dont on a attribué la froideur sexuelle à des pulsions homosexuelles latentes, et à la prostituée, qu'on a dite inconsciemment motivée par son agressivité envers les hommes ou son désir de se convaincre de son hétérosexualité. Mais, cette étiquette, il vaut la peine de le noter, la féministe y a aussi eu droit – de Henri Bourassa qui, en 1925, qualifiait les suffragettes de « femmes-hommes³ » au D^r Michel Dansereau, qui, en 1957, déduisait de la présence d'un chapitre « La lesbienne » dans le *Deuxième Sexe* que la thèse de Simone de Beauvoir « semblerait aboutir, comme naturellement, à l'inversion [i. e. au lesbianisme] »⁴. Bien qu'anecdotiques, ces exemples montrent bien le rôle central que jouent les catégories construites autour des pratiques sexuelles dans la définition et l'imposition d'un idéal de la féminité.

Le « gang de maudites lesbiennes » qu'on jetait à la tête des féministes des années 1970 allait dans le même sens. Mais, au fil des luttes politiques et idéologiques du féminisme, une série de reconstructions de l'identité lesbienne⁵ s'étaient opérées, la sortant des catégories médicales pour la rapprocher de l'universel tout en renversant ses connotations négatives. Dans notre élan de

radicalisme, les insultes ne nous atteignaient plus, et c'est avec fierté que nous revendiquions le titre de lesbienne-féministe.

Nous avons, je crois, sous-estimé la profondeur des divisions qui se cristalliseraient autour des questions sexuelles au sein même du mouvement des femmes.

Dans les années 1980, le mouvement des lesbiennes s'est détaché du mouvement des femmes et a connu une grande effervescence caractérisée par le foisonnement des lieux de rencontre et de parole, et par une exubérante production culturelle. Pourtant, le souvenir de cette décennie exaltante évoque aussi pour moi le désenchantement et la désunion.

Après la ferveur des premières luttes, une fois dissous l'espoir, utopique avouons-le, de vaincre le patriarcat en quelques années, des divergences politiques et idéologiques ont surgi, opposant entre elles les lesbiennes politisées sur des questions délicates : notre visibilité au sein du mouvement des femmes, le caractère central ou secondaire de la contrainte à l'hétérosexualité dans la subordination de l'ensemble des femmes⁶ et, par conséquent, les implications politiques de nos choix sexuels et les alliances à maintenir ou non avec les féministes hétérosexuelles.

Entre-temps, le mouvement féministe marquait des points, s'institutionnalisait, se professionnalisait. Son auditoire s'était considérablement élargi, et le pouvoir politique ne pouvait plus l'ignorer. Mais encore fallait-il que les féministes composent avec lui... D'une époque de vive contestation, on était passé à une ère nettement plus conservatrice. Durant la décennie de l'excellence, il fallait faire preuve de compétence et de modération. Trop déchirant, trop lourd à porter sur la place publique, le sujet embarrassant du lesbianisme et la réflexion sur l'hétérosexualité en tant qu'institution oppressive pour les femmes ont été peu à peu évacués.

³ BOURASSA, Henri (1925). *Femmes-hommes ou hommes et femmes? Études à bâtons rompus sur le féminisme*, Montréal, Imprimerie du Devoir.

⁴ DANSEREAU, Michel, *Cité Libre*, juin 1957, p. 66-67.

⁵ Par identité lesbienne, j'entends la façon qu'ont les lesbiennes de nommer leurs désirs sexuels, de se les expliquer et de les expliquer à autrui, de les extérioriser et de les articuler à d'autres facettes de leur identité personnelle.

⁶ RICH, Adrienne (1981). « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, vol. 1, p. 15-43. Ce texte phare avait inspiré un éditorial de *La Vie en rose* (juin-août 1982) intitulé « Aimons-nous les hommes? ». NDRL

⁷ NESTLE, Joan (1981). « Butch-Fem Relationships. Sexual Courage in the 1950's », *Heresies*, n° 12, p. 21-24. Reproduit dans *A Restricted Country*, New York, Firebrand Books, 1987, p. 100-109. À défaut de trouver cet article en ligne, on peut lire sur le site Web du magazine *Ripe* « Joan Nestle, Sixty and Sexy », une entrevue hilarante où elle raconte sa vie : <joannestle.com/bed-study/sixtyand-sexyripegmag.html>. Voir aussi son site Web : <joannestle.com/welcome.html>.

⁸ Tendances qui remettent en cause de manière à la fois intellectuelle et ludique les identités et les catégories élaborées sur la base du genre et des pratiques sexuelles, perçues comme des moules hiérarchiques et normatifs.

Cette conjoncture a déclenché chez moi une prise de conscience, d'abord sous la forme d'un malaise, puis d'un questionnement aux ramifications multiples. Pourquoi cette gêne de m'identifier comme lesbienne tout court, sans l'aura féministe? Comment s'exprimait ma solidarité avec les lesbiennes qui se situaient hors du mouvement des femmes? Qu'avions-nous au juste en commun? Est-ce que je ne subissais pas la même répression? Est-ce que je ne menais pas, moi aussi, une double vie, comme la plupart des lesbiennes et des gais : féministe au travail et dans le mouvement des femmes, lesbienne le soir, dans ma vie privée, dans les bars?

Un témoignage de Joan Nestle (1981)⁷, cofondatrice des Archives lesbiennes de New York, m'avait fortement interpellée; elle y racontait son histoire tout en saluant le courage des lesbiennes *butchs* et *fems* qui avaient osé vivre leurs amours dans les lieux publics bien avant la montée de la vague féministe. Nestle tentait d'expliquer l'univers de ces femmes, qui avait aussi été le sien dans les années 1950 et 1960, à un auditoire de lesbiennes-féministes qui n'y voyaient qu'une reproduction des modèles hétérosexuels. Son émouvant récit m'a donné la mesure du mépris dans lequel on tenait ces lesbiennes. Et ce « on » m'incluait.

Cette réflexion m'a conduite à abandonner le trait d'union entre lesbienne et féministe. De fusionnés qu'ils étaient, désormais, ces deux engagements devenaient distincts; à moi de les articuler l'un à l'autre. J'ai décidé de commencer par redresser ma balance identitaire en me consacrant à la reconstitution de l'histoire des lesbiennes au Québec.

Tout en faisant ma recherche, je m'abreuvais aux écrits, pour la plupart en anglais, provenant du champ naissant des études lesbiennes et gaies aux États-Unis et en Angleterre. Les féministes hétérosexuelles et lesbiennes, et ces dernières entre elles, s'entredéchiraient sur des questions relatives à la sexualité, au viol, à la pornographie, à la prostitution et à l'esclavage sexuel des femmes. Certaines – surtout celles dont les pratiques sexuelles s'écartaient des normes (lesbiennes, travailleuses du sexe, etc.) – jugeaient réductrices les analyses qui se focalisaient sur une représentation des femmes en tant que victimes sexuelles.

Les consensus s'effritaient. Ainsi fallait-il revendiquer la censure pour lutter contre la pornographie, alors que les lesbiennes, de plus en plus nombreuses à souhaiter des représentations explicites de leur sexualité, risquaient, selon les canons en vigueur, d'être jugées pornographiques et donc censurées? Dans le monde anglo-saxon, les analyses de l'hétérosexisme comme fondement idéologique et institutionnel de la hiérarchisation des sexes se renouvelaient et se raffinaient, mais ces débats trouvaient peu d'écho dans le Québec francophone. Plus on avançait dans les années 1980, plus je me sentais loin de la pensée féministe d'ici. Dans les milieux féministes universitaires, je traînais ce que j'appelais mon « garde-robe de verre », où je laissais en suspens nombre de ces questions.

Depuis les années 1990, gais et lesbiennes sont devenus plus visibles dans l'espace public. Toute une kyrielle de groupes et d'organismes, mixtes pour la plupart bien que les lesbiennes y soient en général sous-représentées, ont émergé sur la base d'affinités ou d'activités communes dans les domaines les plus divers. Les

lesbiennes ont aussi créé des réseaux non mixtes de ce type – regroupements de femmes d'affaires, d'amatrices de plein air, etc. Portés par la vague américaine, des médias québécois ont fait place aux lesbiennes.

Dénonçant la discrimination envers les personnes homosexuelles et exigeant la reconnaissance de leurs droits sur tous les plans, le mouvement gai s'est imposé dans la sphère politique. Dans sa tendance majoritaire et à travers ses leaders les plus influents, il met de l'avant une pensée réformatrice, délaissant le radicalisme des décennies antérieures dans une volonté d'intégration aux structures familiales et sociales.

Une fois leur mouvement effrité, les lesbiennes se sont trouvées divisées. Certaines se sont jointes ou alliées à l'occasion au mouvement gai mixte. D'autres ont continué à s'investir dans le mouvement féministe, où elles sont plus nombreuses à faire valoir les points de vue des lesbiennes, notamment à la Fédération des femmes du Québec. D'autres encore ont tenté de relancer un mouvement autonome en mettant sur pied le Réseau des lesbiennes du Québec, mais le plus large regroupement non mixte reste encore aujourd'hui l'Association des mères lesbiennes. Enfin, certaines parmi les plus jeunes se sont inscrites dans la mouvance *queer*⁸.

Durant cette décennie, de nombreuses lesbiennes de ma génération ont réduit leur militantisme ou l'ont réorienté vers des objectifs pragmatiques et des alliances ponctuelles. C'est mon cas. Je me suis engagée tantôt dans le monde syndical, où j'ai participé à la création d'un premier comité de gais et lesbiennes à la CSN, tantôt dans le milieu universitaire, où j'ai travaillé à l'émergence d'un champ d'études sur les homosexualités, tantôt comme membre de la revue lesbienne *Treize*, où j'ai aussi tenu une chronique sur l'histoire lesbienne.

Tout au long du xx^e siècle, différentes conceptions de l'homosexualité masculine et féminine ont émergé, se sont chevauchées et sont entrées en concurrence. Ces conceptions touchent au cœur même de la construction de la sexualité, des genres (de ce qui est défini comme le masculin et le féminin) et des rapports sociaux de sexe.

Quelles sont les frontières qui délimitent les comportements sexuels acceptables, tolérés et interdits? Comment sont catégorisés les désirs sexuels? Quels liens y a-t-il entre ces catégories et la construction de la masculinité et de la féminité? Les homosexuels et les



lesbiennes forment-ils une minorité distincte, anodine, portant peu à conséquence, comparable à la limite à celle des gauchers, ou y a-t-il chez les êtres humains un continuum de comportements sexuels, tout un spectre de sexualités et d'identités qui se prêtent à plusieurs configurations?

Loin d'être évidentes, les réponses à ces questions ont donné lieu à des luttes au cours desquelles des catégories, des définitions, des identités ont été produites, contestées, reprises et modifiées. Ainsi, au début du xx^e siècle, des lesbiennes se sont approprié le modèle de l'Invertie sexuelle, qui, en associant l'attrait pour une femme à une forme de masculinisation, permettait de nommer explicitement leur désir sexuel dans un contexte social où le désir ne pouvait être que masculin – les femmes étant réputées ne pas en avoir. D'autres lesbiennes se sont distancées de ce modèle qui assimilait leur désir à une forme d'anomalie, voire de pathologie.

De nos jours, le modèle dominant est celui de l'orientation sexuelle, qui présente l'homosexualité comme un trait personnel irréversible plutôt que comme un trouble de personnalité. En dissociant l'attraction sexuelle des autres composantes de l'identité personnelle (psychologiques, sociales et politiques), ce modèle en fait une caractéristique parmi d'autres – une différence accidentelle dont l'origine reste inexpliquée –, ce qui permet de dénoncer un traitement différent ou discriminant sur la base de cette différence.

Selon moi, cette conception de l'homosexualité donne parfois lieu à des interprétations très réductrices. Ainsi, en la considérant innée, on ramène dans l'ordre de la nature cet « accident » que serait l'homosexualité, préservant l'idée d'une attirance et d'une complémentarité naturelle entre hommes et femmes. Ou encore, à force de vouloir démontrer que les lesbiennes et les gais sont comme tout le monde, on finit par gommer leurs identités multiples, leur histoire, leur culture. Parce qu'ils escamotent tout questionnement sur les catégories de sexe et de genre – et sur l'oppression hétérosexiste en tant que système idéologique et institutionnel –, ces discours réducteurs me semblent mener à un droit à la différence étriqué et conservateur, qui ne vise qu'une série d'adaptations de la société à nous et de nous à la société.

Au sein du mouvement des lesbiennes comme en chacune d'entre nous, l'aspiration à voir nos modes de vie reconus et à ne pas être constamment marginalisées côtoie et

concurrency, avec plus ou moins de force, le refus de l'ordre imposé des sexualités et des genres, le rejet d'une normalité si étroite qu'elle étouffe notre révolte et notre créativité, qu'elle banalise notre différence. Différence prise ici au sens d'une rupture avec la norme hétérosexuelle, d'un refus d'être des *femmes* au sens social du terme, refus qui est la base d'une transformation individuelle et sociale.

Pour autant que je puisse le prévoir, cette tension va continuer à porter le mouvement des lesbiennes encore longtemps. L'enjeu politique actuel consiste à vivre avec elle, sans la masquer ni l'évacuer. Comment? Je n'ai pas de réponse. Je sais seulement que je ne veux ni l'enfermement dans la marginalité ou la condamnation au radicalisme politique du seul fait de notre lesbianisme, ni qu'on récuse, occulte ou banalise notre refus d'être des *femmes*, enlevant ainsi toute aspérité au lesbianisme et niant notre marge de choix.

En 1910, l'appel d'Anna Rueling a fini par porter fruit. Cette année-là, quand on a présenté en Allemagne le projet d'un nouveau code pénal qui aurait

“ Plus on avançait dans les années 1980, plus je me sentais loin de la pensée féministe d'ici. Dans les milieux féministes universitaires, je traînais ce que j'appelais mon « garde-robe de verre », où je laissais en suspens nombre de ces questions. ”

criminalisé les relations sexuelles entre femmes, les organisations féministes se sont mobilisées et, avec le mouvement homosexuel, ont fait reculer les législateurs. Près d'un siècle plus tard, au Québec, l'appui d'une large coalition issue des mouvements gai, lesbien, syndical et féministe s'est avéré décisif dans les luttes pour la reconnaissance des couples de même sexe et des familles qu'ils forment. Je m'en réjouis, tout en gardant mes distances par rapport à une certaine idéologie féministe qui, en définissant les lesbiennes comme des femmes qui ne se distinguent des autres que par une orientation sexuelle innée et inoffensive, tend elle aussi à banaliser ma différence.

L'identité et la culture lesbiennes-féministes dont je suis issue sont le produit d'un moment historique donné. En trois décennies, j'ai perdu bien des certitudes, et mes deux pôles identitaires – lesbienne et féministe – se sont à la fois enrichis, complexifiés et embrouillés. Mais aucun n'est soluble dans l'autre. De cela, je suis certaine.

LINE CHAMBERLAND est professeure de sociologie au Collège Maisonneuve et professeure associée à l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQÀM, où elle dirige actuellement une recherche sur la discrimination envers les lesbiennes et les gais en milieu de travail. Elle a publié *Mémoires lesbiennes: le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972* (Remue-ménage, 1996) et a dirigé en 1997 un numéro de la revue *Sociologie et sociétés*.



Le cul avec un grand C

En voulant tenter l'érotique, *La Vie en rose* a provoqué bien des controverses. Le cul fait-il peur aux féministes? L'auteure de la série télévisée *Baise Majesté* revient gratter le bobo.

par **Francine Pelletier**

D'emblée, *La Vie en rose* admettait l'âpreté du combat. «Ça n'a pas été facile. On ne devient pas une revue cochonne du jour au lendemain. Le cul nous a fait peur.» C'était l'été 1980, il y a 25 ans exactement, et nous venions de frapper le premier nœud de notre toute jeune existence. Il y en aurait d'autres, mais celui-là serait particulièrement tenace. Le sujet de controverse? Le *centerfold* érotique commandé à notre graphiste en chef, Nicole Morisset, qui montrait une femme-poisson soumise et consentante.

Pour des féministes, le cul – ou du moins la représentation qu'on en fait – a quelque chose, c'est vrai, d'épouvantant. Confrontées à une image outrageusement sexuelle, le tiraillement est soudainement immense entre le *nous* et le *je*, le bien commun et le plaisir personnel, «l'objectification» sexuelle des femmes (que nous dénonçons) et «l'objectification» sexuelle de soi-même (qui s'impose au lit). On ne peut pas faire l'amour sans devenir un objet sexuel, sapristi! Alors, vous voyez un peu le problème? Le «privé est politique» sied assez mal à la chambre à coucher. Le politique est de nature méfiant alors que la sexualité, elle, exige cette «inexplicable confiance qu'implique ouvrir son corps à quelqu'un d'autre», comme l'écrivait Pauline Réage dans *O m'a dit*. La collision frontale était inévitable.

En 1980, tout ça était assez confus. Les contradictions inhérentes au féminisme ne nous sautaient pas encore aux yeux. Déjà, nous avions les mains pleines avec nos propres contradictions, nous, filles de LVR. N'avions-nous pas fièrement annoncé le désir «d'outrepasser, de déborder, d'être excessives»? Et nous voilà six mois plus tard enfargées dans les jarretelles de l'érotisme! Et ça se disait libertaires...

Cette première confrontation a dû m'ébranler. Comment expliquer, sinon, ce (trop) long texte sur l'érotisme paru l'hiver suivant? *D'Éros, des poissons et des femmes* était mon premier grand texte dans LVR, et le premier du magazine à franchement traiter de sexualité. Je voulais fouiller le désir sexuel au féminin. Je cherchais désespérément, en fait, l'antidote à cette vision masculine et nihiliste de la sexualité, Éros et Thanatos, qui n'ésite pas à se moquer des sensibilités féminines au passage. «Un spectacle sur la migration des poissons, ça

pourrait être en effet un spectacle érotique féminin», disait Philippe Sollers dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*.

Philippe Sollers, malheureusement, avait raison. Les entrevues réalisées pour mon article m'amenaient à conclure: «Plutôt que de poursuivre leur plaisir sexuel, les femmes misent sur un climat de sensualité. Érotisme et esthétique sont souvent inséparables: la fourrure, le sable, les frôlements, le clair-obscur, l'eau, les chattes. À la rigueur, des belles fesses d'hommes bien moulées dans un jean, rarement un pénis comme tel.»

C'était assez déprimant, à vrai dire. Beaucoup de choses avaient changé pour les femmes sauf, semblait-il, en leur imaginaire. Le refus de s'engager activement dans la séduction constituait pour elles un certain pouvoir, parfois même le seul: le pouvoir de dire non. Je trouvais ça quand même assez poche. Malgré la révolution sexuelle et la libération féministe, Pauline Réage et Erica Jong, on était loin de l'excès et des débordements.

La Vie en rose avait l'air dévergondée en comparaison. D'ailleurs, le *centerfold* de Nicole Morisset et un poème de Sylvie Dupont, *Trip de cul*, paru (anonymement) à l'automne 1980, étaient de véritables coups de poing dans un contexte autrement plus sage. LVR remettra ça cinq ans plus tard en consacrant un numéro d'été aux nouvelles érotiques, non sans déclencher d'autres grincements de dents, provoqués cette fois par la fiction (teintée de sadisme?) d'Anne Dandurand.

On ne force pas le progrès, c'est sûr.

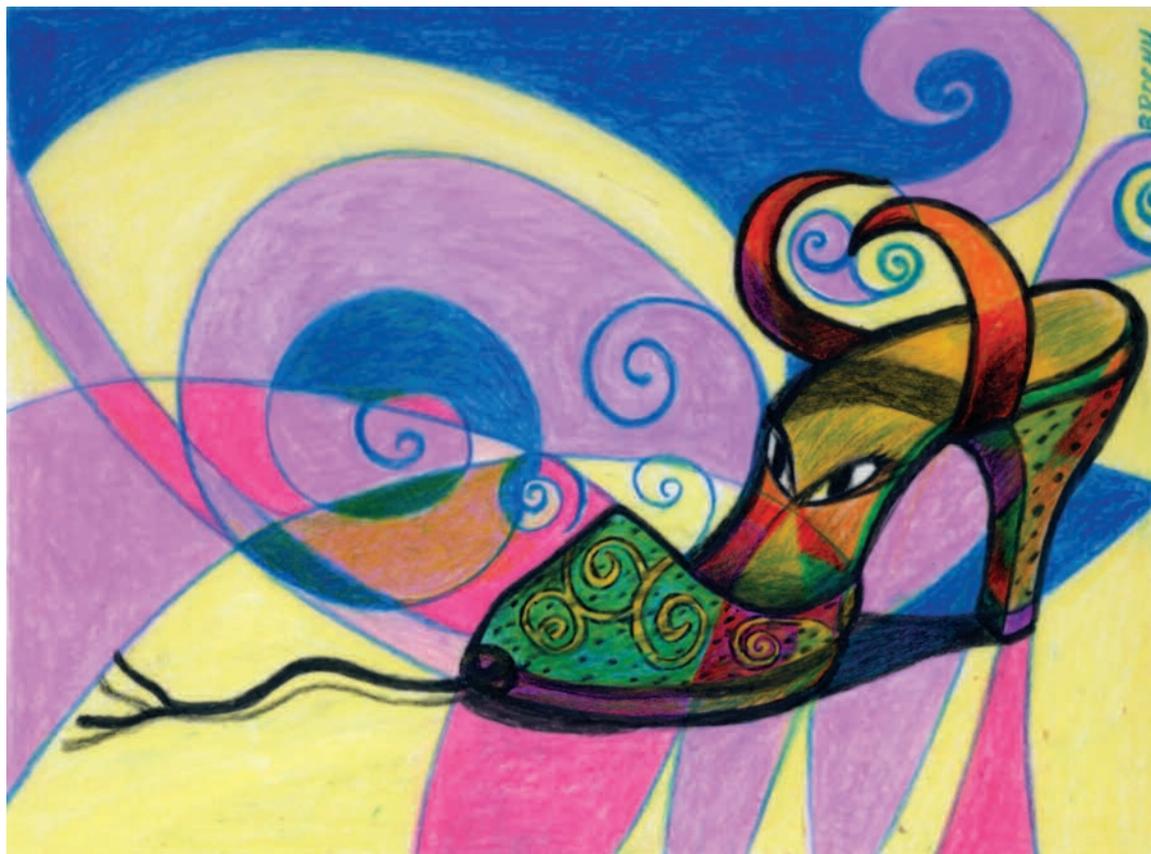
C'est justement le progrès que j'espérais mesurer en réalisant *Baise Majesté*, une série documentaire sur la sexualité des femmes, bien des années plus tard. On était en 2004 et j'avais tout oublié des débuts «cochons» de *La Vie en rose*. Le millénaire s'annonçait par contre dangereusement sexuel. J'avais été frappée par l'image de femmes afghanes emburkanées de la tête aux pieds, panneaux ambulants de répression sexuelle. Le contraste entre les musulmanes et les copines de *Sexe à New York* – deux grandes images culturelles de notre époque – était à couper le souffle. Comme si les femmes

menaient leur propre guerre de religion, une armée de femmes voilées affrontant une armée de femmes en sous-vêtements sexy. Madonna, Britney Spears, Nelly Arcan, Catherine M... De ce côté-ci de la planète, en tout cas, le XXI^e siècle annonçait une nouvelle race de femmes, celle des conquérantes et prédatrices sexuelles. Et que ça saute !

Il me semblait assister à un changement d'attitude vertigineux. Même par rapport aux esquisses érotiques de *LVR*, la différence était de taille. Les vieilles règles ne s'appliquaient donc plus ? Une femme pouvait désormais être outrageusement sexy et intelligente en même temps ? À défaut de nous donner accès à la présidence de General Motors ou au poste de première ministre du Canada, on nous encourageait en tout cas à péter des scores au lit. Là, pas de plafond de verre, d'équité salariale ou d'hommes pour s'en plaindre. Le cul (avec un grand C) serait-il devenu le prix de consolation pour une libération toujours inachevée ?

Pour en avoir le cœur net, j'ai interviewé plus de 100 femmes sur leur vie sexuelle. « Depuis quel âge, avec qui et dans quelles conditions ? » Nous croyons tout savoir sur la vie sexuelle de nos contemporains, mais qu'en savons-nous vraiment ? Nous sommes bombardés d'images sexuelles, de conseils pratiques et de démonstrations de vibrateurs, c'est vrai. Mais si les images sont parfois juteuses, la réalité ne l'est pas forcément. *What you see isn't necessarily what you get.*

Des jeunes femmes sexuellement voraces qui semblent n'avoir ni gêne ni inhibition, j'en ai vu, bien sûr. Tout comme de vieilles dames pour qui la sexualité a été un supplice. Mais j'ai aussi rencontré leurs contraires : de jeunes femmes toujours vierges à 23 ans et au moins une septuagénaire à la cuisse extraordinairement légère. On ne peut pas affirmer impunément : « Les femmes aujourd'hui sont comme ça. » De nos jours, les romantiques à l'ancienne qui attendent le prince charmant coexistent avec les *fuck friends* et les célibataires endurcis. Il y en a pour tous les goûts.



S'il y a une constante, c'est la pression que subissent les femmes pour être désirables. Interviewée pour la série, l'écrivaine Nelly Arcan, 29 ans, est particulièrement éloquente sur le sujet. Malgré des études de maîtrise et un énorme talent, rien n'était plus important pour l'auteure de *Putain* que de séduire, voire jusqu'à la prostitution.

Incapable encore aujourd'hui de résister à l'appel de la vamp, Nelly se voit comme une précurseure de ce qui s'en vient. « Ce qui resurgit, c'est le plus profond de l'instinct, c'est le plus primitif, c'est la sexualité intégrée au système de consommation. Donc moi, en tant que femme, quand je vois sur des panneaux publicitaires des jeunes femmes à moitié nues avec des moues alléchantes qui vendent des produits de consommation, quand je vois à la télé le même scénario, parades de mode, femmes à moitié nues, etc., ça devient un modèle unique de femme sexuelle qui prend la place de tous les autres dans l'imaginaire collectif. »

Benita Rowley est un autre exemple de ce qu'elle appelle, elle, « l'épilation brésilienne du monde intellectuel ». Écrivaine également, Benita me raconta son « été à faire des pipes », incapable elle aussi, à 30 ans, de se soustraire à l'exigence d'être *hot*. « L'idée d'être pudique ou effrayée ou hésitante ne passe absolument pas aujourd'hui. On te renvoie : mais pourquoi n'as-tu pas évolué ? Je crois qu'il y a de l'intimidation dans la sexualité, du moins dans la façon dont elle est vendue et publicisée, et je ne pense pas que les femmes s'en trouvent mieux pour autant. »

Derrière ce dévergondage à la mode se dissimule un courant bien plus pernicieux : la tendance des femmes, quelles que soient leurs aptitudes sexuelles, à se dévaluer. Cette mésestime chronique a été pour moi la grande révélation de la série, une chose que je n'ai pas

LE CONTRASTE ENTRE LES MUSULMANES ET LES COPINES DE *SEXE* À NEW YORK — DEUX GRANDES IMAGES CULTURELLES DE NOTRE ÉPOQUE — ÉTAIT À COUPER LE SOUFFLE.



immédiatement saisie tant les témoignages étaient nombreux et variés. De plus, le libertinage sous-entend un certain contrôle de soi, la capacité de se donner « permission », qui peut être trompeur. Mais j'ai bien vu que, si les dehors étaient « renippés », le dedans ne l'était pas pour autant.

« Beaucoup de mes activités sexuelles étaient basées – et j'ai un peu honte de le dire – sur le besoin d'être aimée », admettra Benita. « Je me souviens d'avoir eu une révélation le lendemain d'une nuit passée à sucer un gars, un de ces types néoconservateurs pas très agréable en plus. Je me voyais comme une libertine à la Erica Jong, mais dans le fond je pensais : tu vas m'aimer si je te suce la queue ! »

Etre aimée. Être à la mode. Être normale... En matière sexuelle, les femmes sont constamment en train de « se tortiller le cul pour chier droit ». C'est un processus compliqué centré sur l'image qu'elles ont d'elles-mêmes, plutôt que sur l'image qu'elles ont de la sexualité.

Vingt-cinq ans plus tard, je constatais avec stupéfaction que les femmes étaient encore peu axées sur leurs propres désirs sexuels. Plusieurs, par exemple, boudent la masturbation. Dans cette ère furieusement sexuelle, c'est pour le moins curieux. La raison ? « J'ai besoin d'un autre corps... c'est ça qui est sexy », me répondait-on souvent. Ce que les femmes disent réellement, ici, c'est qu'elles ne voient pas pourquoi elles investiraient autant d'effort sur elles-mêmes. Elles n'en valent pas la peine, en d'autres mots. Encore aujourd'hui, pour beaucoup d'entre elles, le sexe consiste à donner plus qu'à recevoir. Les femmes feignent l'orgasme – à 50 %, selon les statistiques les plus conservatrices – précisément pour cette raison : rendre leur partenaire (plutôt qu'elles-mêmes) heureux.

La comédienne Sylvie Moreau m'a dit comment, plus jeune, la masturbation lui semblait un acte beaucoup plus « cochon » que n'importe quel accouplement, y compris avec un pur étranger. Comme si donner son corps à quelqu'un d'autre sanctifiait en quelque sorte le processus, le justifiait. Il semble que, même aujourd'hui, la masturbation demeure une sorte de perversion sexuelle pour de nombreuses femmes.

J'ai eu d'autres mauvaises surprises : environ 10 % des femmes interrogées avaient été abusées sexuellement. *Baise Majesté* visait à débusquer la conquérante bien avant la victime. C'est donc la dernière chose que je

cherchais. Mais j'ai bientôt vu que ces femmes n'étaient pas là pour parler de victimisation. Elles s'étaient pointées parce que les abus qu'elles avaient subis les avaient rendues, contrairement à ce que l'on croit, extrêmement sensuelles. La sexualité étant toujours une donnée importante de leur vie, elles avaient beaucoup de choses à dire.

Je ne suis pas prête d'oublier Elizabeth, une grande blonde de six pieds, qui m'a parlé, avec un sang-froid troublant, de sa relation incestueuse avec son père. Je n'avais encore jamais réalisé à quel point l'inceste est une chose délicate, compliquée, une tapisserie qu'on brode en secret, petit point par petit point. Elizabeth vivait seule avec son père et son frère quand son initiation a commencé. Au début, son père lui disait simplement : « Regarde comme tu as grandi. » Il la plaçait debout devant un miroir pour le lui montrer.

Quand les attouchements ont commencé, ce n'était qu'une autre étape de la découverte. Elizabeth avait à peine onze ans quand elle a eu ses premiers orgasmes. Elle n'avait envie ni de hurler ni de se sauver. De temps en temps, elle se demandait si les enfants d'à côté faisaient la même chose, pensant probablement que non. En gros, elle était bien, presque heureuse, et montrait bientôt ses prouesses à tous les garçons du quartier.

L'idée que des enfants abusés sexuellement puissent éprouver du plaisir a été une autre révélation pour moi. Avant d'interroger des femmes sur leur sexualité, je voyais dans l'abus sexuel une forme méprisable de torture qui détruisait toute possibilité de vie sexuelle épanouie. Point. J'ai été forcée de nuancer en écoutant Elizabeth et une autre femme, qui m'a parlé d'orgasme lors d'un viol collectif. On ne veut pas entendre ces choses-là, c'est sûr. En même temps, on sait que la sexualité est souvent trouble et sans morale. Pour les femmes, en particulier, le sexe est par définition une atteinte à l'intégrité physique. Les frontières du corps, qui d'ordinaire vous protègent de toute invasion, s'ouvrent tout à coup. Tout peut arriver. Ce qui est aussi la sombre beauté de la chose.

En me lançant dans cette série, je m'attendais sans doute à voir beaucoup de *baby-boomers* comme moi, pour qui la sexualité est une espèce d'aurore. Le sexe est aux femmes de ma génération ce que l'éducation et le droit de vote étaient à nos mères et nos grand-mères : notre privilège à nous. Quelque part vers la fin des années 1970, nous nous sommes emparé de la sexualité comme on s'empare d'un ballon. Touché ! Pour ma part, je ne voudrais jamais cesser de courir avec ce

LE SEXE EST AUX FEMMES DE MA GÉNÉRATION CE QUE L'ÉDUCATION ET LE DROIT DE VOTE ÉTAIENT À NOS MÈRES ET NOS GRANDS-MÈRES : NOTRE PRIVILÈGE À NOUS.

ballon. Un peu comme ces très belles femmes qui sentent leur beauté se faner, je sens une vague panique à l'idée que le sexe ne soit pas éternel. C'est une part de mon identité qui est en jeu.

À la lumière de tout ce que j'ai entendu, ma propre vie sexuelle m'est soudainement apparue d'une grande simplicité. Elle se résume, en fait, à trois petites piles bien nettes. Le sexe d'avant la puberté : j'ai sept ans, c'est l'été, et j'entre dans la chambre de mes parents pour demander des rubans. Ils sont là, couchés, à faire l'amour. Je ne sais pas ce que c'est, faire l'amour, mais je comprends instinctivement que je suis en présence de quelque chose d'effrayant et de glorieux à la fois. D'un peu bordélique aussi. J'entends encore mon père qui crie : « Ferme la porte ! » Je suis comme les petites Portugaises à Fatima, les yeux et la bouche grands ouverts. J'ai l'impression d'être témoin de constellations qui se forment, de l'univers qui explose... D'être pour la première fois étrangère à ces deux corps primordiaux, mon père dessus et ma mère dessous, plus unis que je ne les ai jamais vus auparavant, et moi soudainement plus éloignée.

Je n'ai jamais oublié cette scène. Peut-être parce que j'ai dû attendre très longtemps avant de retrouver la même incandescence. Et puis, j'ai 18 ans et je fais l'amour pour la première fois. Ça ne fait pas particulièrement mal, mais c'est assez beige, merci. Je ne connais rien de mon corps, il faut dire, et j'ignore tout de la masturbation. On est au début des années 1970 et je fais l'amour comme on renifle de la coke : parce que c'est là, parce que c'est *cool*, mais sans que ce soit le moins trépidant, illuminant, sans jamais voyager nulle part. Je suis un cas classique de ce que Gloria Steinem a déjà résumé par : « La révolution sexuelle n'a pas tant libéré les femmes qu'elle les a rendues davantage accessibles aux hommes... »

Et là, je découvre le mouvement des femmes. Ou plutôt, le mouvement des femmes me découvre à moi-même : jamais n'avais-je regardé mes organes génitaux avec autant d'intensité. Sans blague, le sexe est devenu intéressant pour moi à partir du moment où j'ai découvert mon corps, avec ou sans speculum. Faire l'amour avec une femme a aussi contribué à transformer mon rapport à la sexualité. Sans cette expérience, je ne sais pas si je me serais aussi bien comprise, et si j'aurais compris toute la notion du désir féminin. Les rythmes sexuels des hommes et des femmes sont après tout très différents. La sexualité masculine est intense de

l'extérieur, alors que la sexualité féminine est intense de l'intérieur. Explosion contre implosion. Jusqu'à ce que je comprenne tout ça, me comprenne moi-même d'abord, et moi avec quelqu'un(e) d'autre, je ne pouvais pas décoller pour le grand voyage.

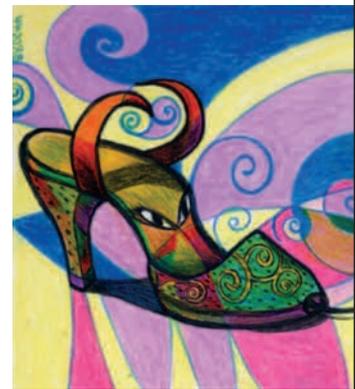
Après le spectacle de mes parents en orbite, c'est l'autre expérience bouleversante de ma vie sexuelle. Presque tout ce qui est venu après, à deux ou trois exceptions près, a été plus agréable. Cela ne m'a pas amenée à ne vouloir faire l'amour qu'avec des femmes, comme on pourrait le croire, mais cela m'a forcée à me reconnaître sexuellement, et m'a donné le courage de demander ce que je voulais, quand je le voulais.

C'est cet héritage-là, je suppose, que je voudrais garder intact. Grâce à la pilule, au féminisme, au fait d'avoir plus d'un partenaire, grâce aussi aux hommes qui n'ont pas peur de s'incliner devant le corps d'une femme, la sexualité s'est vastement améliorée au cours des 25 dernières années. On ne l'a pas encore assez dit. Il reste bien des lourdauds et des maladroites, mais nous sommes nombreux, finalement, à avoir appris à faire exploser l'univers.

Il y a eu du progrès. En même temps, comment ne pas voir un recul dans la sexualité de pantins affichée par beaucoup de jeunes femmes ? Sexualité de plus en plus désarticulée du désir et déconnectée des émotions, dont l'emblème pourrait bien être ces camisoles « à bédaine » pour bébés filles de six mois. Tout se passe comme si une nouvelle misère sexuelle avait remplacé l'ancienne, causée cette fois, non par un manque d'information, mais par ce foutu manque d'estime que les femmes traînent derrière elles comme un boa à plumes.

S'aimer, pour les femmes, demeure le plus dur combat.

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires, dont *Monsieur et Baise Majesté*.



Le féminisme a-t-il tiré sur nos histoires d'amour ?

Une amoureuse pratiquante, obsédée par les relations hommes-femmes, fait les comptes. Oui, il y a un prix à payer en amour quand on est féministe. Mais ça vaut le coup.

par **Ariane Émond**

Pendant quelques années, devenue une sorte de Docteur Love féministe, j'ai beaucoup combattu l'idée selon laquelle le féminisme avait tout foutu en l'air : l'amour, la sexualité, la famille. Les choses sont beaucoup plus complexes, ai-je écrit dans mes chroniques au *Devoir* et expliqué maintes fois à la radio. J'ai même accepté de laisser filmer pour un documentaire¹ une relation amoureuse naissante... qui s'est fracassé la gueule en plein tournage!

¹ *Nos amours*, réalisation de Diane Beaudry, Office national du film.

Tout cela s'est passé après 1987, une fois terminée l'aventure de *La Vie en rose*. Car, étonnamment, j'ai peu écrit sur l'amour dans notre magazine. Moi, une amoureuse très pratiquante pendant ces années de braise, j'avoue avoir manqué de courage. Il faut dire que pendant les années 1980, alors que nous multiplions nos histoires d'amour et nos peines de cœur, l'amour des hommes n'avait pas la cote dans nos délibérations. L'écrivaine féministe américaine Kate Millett l'avait affirmé dans nos pages : « L'époque se porte mal à aimer les hommes » (n° 20, octobre 1984). À *La Vie en rose* comme dans d'autres groupes militants, le slogan « hétéro = collabo » des féministes lesbiennes françaises trouvait son écho. J'aimais bien évoquer à l'époque mon plaisir de fréquenter « l'ennemi »!

Écrire sur notre attirance pour le sexe d'en face n'est jamais évident quand on est féministe. Ne sommes-nous pas réputées « haïr les hommes »? Contre vents et marées, la majorité d'entre nous n'avons pourtant jamais cessé de croire en un grand amour partagé.

Nous n'avons traité de l'amour que deux fois en 50 numéros, dans *La Vie en rose*. C'est bien peu en sept ans pour des filles qui en avaient trente et qui embaumaient la fleur de l'âge! Notre dossier *L'Amour toujours l'amour* (n° 6, juin 1982) fut pénible à mettre au monde – et il a mal vieilli – à cause des tensions entre nous et des âpres discussions pour qu'on accorde une place substantielle à l'amour lesbien. Ce qui fut fait. Comme d'autres, je suis restée sur ma faim, une faim qu'un second numéro peu substantiel, *Parlez-nous d'amour* (n° 33, février 1986), n'a pas vraiment rassasiée.

Pour parler du grand dérangement au cœur des relations hommes-femmes, *La Vie en rose* a aussi ouvert ses

pages à une quinzaine de gars pour un *Spécial Hommes* (n° 31, novembre 1985) qui suscita de vives critiques chez nos lectrices. Invités à exprimer leur peur, leur rancœur, leur confusion devant la déferlante féministe, les collaborateurs ont dit ce qu'ils pensaient des féministes qui étaient, parfois, des femmes qu'ils aimaient. Les Pierre Foglia, Bruno Boutot, Jean-Claude Leclerc n'y sont pas allés avec le dos de la cuiller. Des connes, des folles, des grandes gueules qui risquaient de leurrer les femmes... On voulait savoir, on l'a su! D'autres collaborateurs moins hérissés ont risqué des propos plus intimistes – ce qui était nouveau à l'époque – mais où pointait la panique. Plaire aux nouvelles femmes leur paraissait bien compliqué. Les hommes avaient beaucoup à perdre, en apparence, les femmes beaucoup à gagner. Normal qu'ils n'aient pas spontanément applaudi cette révolution.

À la relecture du *Spécial Hommes* j'ai constaté que la plupart des textes laissent filtrer l'énerverment, l'agacement, la fatigue des hommes face aux féministes. Leur ras-le-bol, à se sentir tenus personnellement responsables de millénaires de misogynie, est palpable. Les jeunes féministes que nous étions n'y ont pas accordé beaucoup d'importance. Nous étions sur notre lancée et les retombées potentielles de ces chambardements sur nos vies intimes nous effleuraient à peine l'esprit.

Convaincue – je le suis encore – que nos revendications étaient légitimes, j'ai longtemps cru que nos amoureux allaient s'adapter au partage des tâches, à notre autonomie financière, aux enfants qu'on feraient vraiment à deux, bref, qu'ils apprécieraient les avantages de vivre avec des égales. J'ai même cru à une époque que cette manière plus égalitaire de repenser l'amour allait finir par nous rapporter un supplément d'admiration, de fierté, d'amour quoi! Que l'engagement féministe deviendrait une sorte d'aphrodisiaque pour les hommes comme le pouvoir, l'argent et la sensibilité le sont pour bien des femmes et des féministes. Plus candide que ça, tu meurs... Bien sûr, il y a eu adaptation et évolution, mais cela ne s'est pas passé comme je l'avais imaginé.

Risquer en 2005 un regard sur nos rapports intimes avec les hommes n'est pas plus facile qu'hier. Mais il

est essentiel de regarder en face ce que le féminisme a fait à nos histoires d'amour. Et de voir qu'il y a un prix amoureux à être féministe.

Je crois par exemple que le féminisme a malheureusement précipité le désengagement des hommes, plus ou moins « civilisés », si j'ose dire, depuis des siècles par l'institution du mariage. En cherchant à conquérir notre liberté économique et sexuelle, nous avons fourni à plusieurs l'argument qu'ils attendaient pour revendiquer une vie sans contraintes. Tout en libérant du rôle d'unique pourvoyeur, nous avons cherché à attacher nos chéris autrement, par exemple en valorisant le rôle (selon nous plus gratifiant) de père paternant.

Trente ans plus tard, c'est moitié réussi, moitié raté. Pour sentir les progrès, il faut fréquenter les parcs et les garderies où l'on croise des pères – ou des grands-pères – attentifs aux besoins de leurs petits. Il faut écouter les jeunes hommes, de plus en plus nombreux à vouloir se battre avec leurs blondes pour une meilleure conciliation famille-travail. C'est là une réelle et durable contribution du féminisme et il faut l'applaudir. En 1975, c'était loin d'être *cool* pour un chef de famille de s'occuper de sa progéniture! *We have come a long way baby!*

Par contre, la télé et le cinéma reflètent depuis quelque temps déjà le retour en force du *lonesome cowboy*. Ce mâle au discours cynique se plaît à mépriser les liens affectifs qui étranglent, c'est vrai, la liberté en cavale. Il est obsédé par l'idée de vivre sans couvre-feu, idéalement sans capote, de « fourrer à sa guise », comme le répètent les adolescents attardés du film *Horloge biologique*. Il claironne l'ouverture permanente de la chasse à la chair fraîche et fuit le désir d'enfants des femmes, la pire des prisons.

Cela dit, le refus d'engagement n'est pas le monopole des gars de 30 ans. Une nouvelle catégorie de jeunes femmes ne



rechignent pas à jeter les gars après usage, mues elles aussi par la culture de la mobilité absolue. J'avance sans attaches, donc je suis! Emblèmes du *girl power*, souvent féministes à leur manière, elles font de la séduction leur arme de destruction légère. Et elles ont pour s'inspirer tout le bataillon des héroïnes célibataires de *Sexe à New York*, *Catherine* ou *Rumeurs*. La vie en solo est devenue une grande aventure pleine d'exubérance!

Dans le paysage, il y a aussi la masse des éclopées de l'amour de 40-50 ans, féministes ou pas, qui ont accumulé quelques histoires éprouvantes et dont la prudence à l'égard des amoureux potentiels s'est exacerbée. Craignant d'être à nouveau échaudées, elles se mettent en mode repli, tout en déplorant leur solitude affective. Pour elles, le risque est trop grand. D'autant plus qu'elles aiment avoir le contrôle de leur vie et que leur quotidien, peuplé d'amies et d'enfants, n'est pas nécessairement un boulet. Pendant cinq ou dix ans parfois, occupées à élever leurs enfants ou à mener une carrière exigeante, plusieurs n'ont plus la disponibilité mentale et physique nécessaire pour s'ouvrir à une histoire de cœur.

Ce désengagement amoureux s'explique aussi, je crois, par une méfiance accrue entre hommes et femmes. De nouvelles barricades se sont érigées entre nous. Par peur de souffrir, d'être rejetée, de ne plus être



parfaitement maîtresse de sa vie, on se méfie, on se défile. Et les jeux de l'amour paraissent bien souffrants.

Plus profondément encore, aux femmes féministes, l'amour fait vivre un vrai choc de valeurs. Depuis plus de 30 ans – merci, Simone de Beauvoir! – nous avons fait de l'autonomie notre credo, presque notre assurance-bonheur. Nous avons voulu gagner le contrôle de nos portefeuilles, de nos maternités, de notre sexualité. Mais avec l'amour, ça ne va plus. L'amour exige une perte de contrôle, une perte consentie. Il n'y a pas d'amour sans abandon, comme il n'y a pas d'orgasme sans abandon. L'amour exige de baisser la garde, de se montrer vulnérable, de s'enchaîner en quelque sorte à un autre idéal.

Et peut-il y avoir de l'amour sans l'acceptation d'une certaine dépendance – un mot qui fait horreur à toute femme autonome? Pourtant, des moments phares de nos vies nous obligent à de telles capitulations. Une nouvelle mère doit accepter que son petit dépende d'elle, tout comme elle doit souvent accepter d'être un temps dépendante financièrement et émotivement de son conjoint. Une femme frappée d'un cancer doit, oubliant son orgueil, demander de l'aide et se livrer à des mains bienveillantes. Une femme qui meurt doit, toute lutte épuisée, lâcher prise...

Je crois que l'amour procède de cette même dynamique : faire confiance, lâcher prise. *Let it be*, chantait John Lennon. Même si les valeurs qui nous ont portées (la lucidité, la vigilance, le respect de soi-même) semblent entrer en collision avec celles qu'il faut activer pour s'ouvrir à un autre (la confiance, la tolérance, l'interdépendance).

Le féminisme est peut-être coupable d'avoir facilité le désengagement de plusieurs et d'avoir nourri la méfiance entre les sexes, mais nous lui devons en revanche un dialogue amoureux plus franc. Les femmes ont commencé à nommer les changements qu'elles voulaient voir de leur vivant et elles ont au passage incité les hommes à mieux définir leurs besoins et leurs limites. Enfin, on parle d'amour à deux! Trente ans de féminisme plus tard, il y a, me semble-t-il, davantage de connivence intellectuelle dans les couples, moins de ségrégation de tâches, plus de pères vraiment présents, plus de liberté, plus de plaisir au lit et parfois, ce qui est à mes yeux le clou de toute histoire au long cours, plus d'amitié.

Nous comprenons-nous mieux? Je le pense. Réussissons-nous mieux à trouver ensemble, hommes et femmes, les solutions pour nous épanouir dans nos histoires d'amour? Pas sûr. Nous avons du mal à passer de la parole aux actes. Je crois encore que le vieux Cocteau avait raison : il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour... J'ai mis du temps à comprendre qu'il fallait pour vivre à deux une multitude de petits compromis et des renoncements parfois coûteux. Sur l'éducation des

enfants, la décoration intérieure, la bouffe, les vacances, la parenté, les préliminaires sexuels... Autrement, on finit par sortir l'artillerie du «terrorisme romantique», selon l'expression de l'écrivain Alain Button : l'intransigeance, la bouderie, les mesquineries et autres petites cruautés inutiles.

Les unions ne durent plus? Nous le savons toutes et tous, jeunes et moins jeunes, avant même de murmurer notre premier «Je t'aime». C'est la nouvelle épée de Damoclès. Mais je ne crois pas que toutes les ruptures soient autant d'échecs amoureux. Ma vie personnelle serait une hécatombe! Quand nous nous sommes aimés, quand nous nous quittons intelligemment, quand le respect perdure et que parfois nous nous aimons autrement, je crois que notre patrimoine amoureux et celui de notre époque se sont bien enrichis!

De nouvelles barricades se sont érigées entre nous. Par peur de souffrir, d'être rejetée, de ne plus être parfaitement maîtresse de sa vie, on se méfie, on se défile.

Je sais aussi que beaucoup d'enfants sont pris en otage au moment de la séparation... C'est vrai, mais la très grande majorité des parents restent parents, même quand ils ont cessé d'être amoureux. Les enfants d'hier étaient aussi les otages de relations empoisonnées qui ne pouvaient s'éteindre. La solitude des enfants n'est pas nécessairement plus grande aujourd'hui. Ce qui n'est pas une raison de ne pas la prendre au sérieux.

Nous sommes de maladroits mutants de l'amour, plus curieux qu'efficaces. Nous fonctionnons par essais et erreurs. Malgré nos dérapages, hommes et femmes, nous misons encore sur l'amour, certainement parce qu'on n'a rien trouvé de mieux pour donner un sens à sa vie. C'est si bon d'être aimée et si bon d'aimer.

Oui, il y a un prix à payer pour aimer quand on est féministe, mais il en vaut la peine. Une fois émoussé le miracle de la rencontre amoureuse, une fois qu'on a la certitude que le projet amoureux est vraiment partagé par l'autre, la persévérance et la foi (deux vertus théologiques du féminisme!) offrent les clefs de la durée! La plus jolie définition de l'amour, je l'ai entendue d'un octogénaire épris de sa douce depuis 55 ans. «C'est, m'a-t-il dit, une solidarité des profondeurs.»

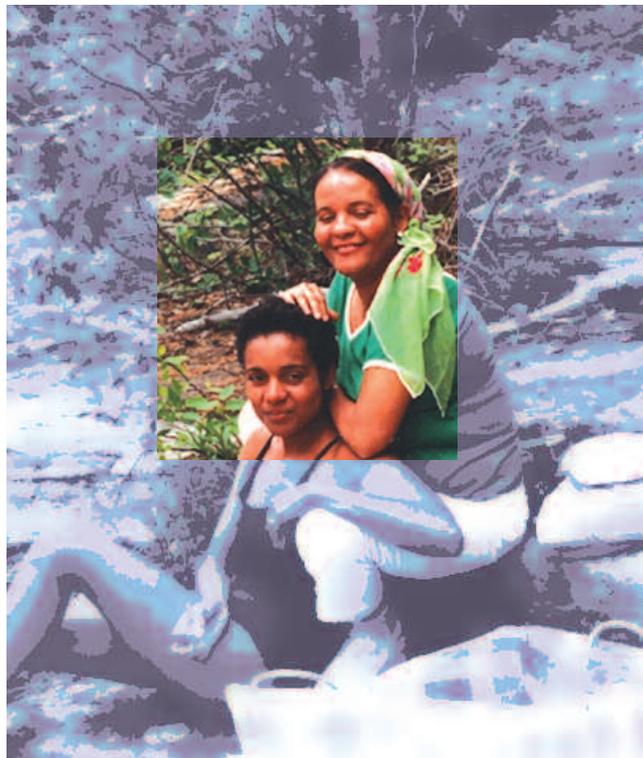
ARIANE ÉMOND a été membre de l'équipe de direction de *La Vie en rose* de 1980 à 1986. Ex-directrice générale de Culture Montréal, elle est scénariste et consultante pour le cinéma documentaire ainsi qu'animatrice de débats publics.



MATERNITÉ et paternité

En désespoir de mémoire

par Michaëlle Jean



Montréal, le 15 juillet 2005

Maman,

J'ai tant redouté ce moment où les mots entre nous ne serviraient plus, ne résonneraient plus dans le va-et-vient coutumier de nos accords et de nos désaccords. La musique de cette parole-là s'en est allée. Cadences. D'une mère à sa fille. D'une fille à sa mère. De toi à moi. De moi à toi. Rythmes. Tantôt doux, tantôt exacerbés. Et maintenant plus rien. Rien que l'espace abyssal de ton regard déjà captif du vide. Ce vide immense qui a soufflé ta vie et aspiré ta mémoire. Notre mémoire. Celle que nous avons en partage. Notre mémoire. Ou plutôt ce qu'il en reste, dans l'implacable decrescendo où la maladie d'Alzheimer, puisqu'il faut la nommer, t'a entraînée. Que des segments épars qu'il me faut rassembler, seule. Reconstruire sur l'irréversible érosion des images, des faits, des odeurs, des noms, des expressions, des lieux. Un fouillis désespérant, difficile à décrire, mais d'où émergent parfois quelques souvenirs d'une éblouissante clarté.

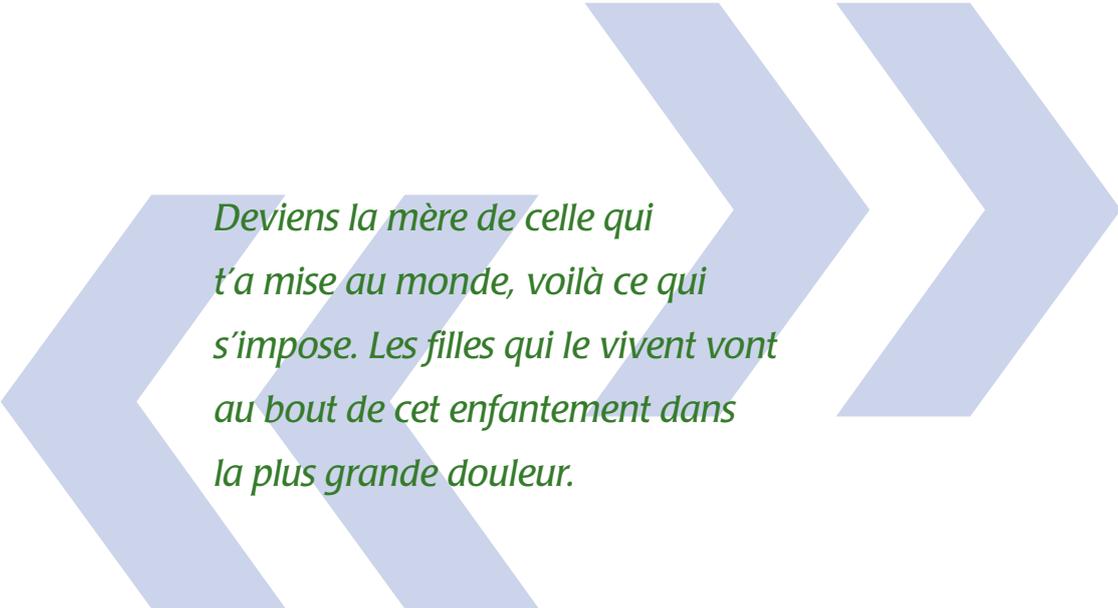
Te souviens-tu maman du soleil comme une immense boule de feu alors que nous descendions vers la mer et vers la promenade du Bicentenaire à Port-au-Prince en fin de journée? Et dans notre cour tous ces manguiers en fleurs, puis chargés de leurs promesses délectables, des mangues par grappes, qu'il nous tardait de déguster, sucrées, juteuses et si parfumées. Les vagues en trombes assourdissantes suivies du roulement délicat des galets dans les nuits de Jacmel, là où tu es née et où nous retrouvions ta marraine, la tante Éita, folle de Dieu, dans sa maison de bois place du Marché. Des volets grand ouverts nous parvenait le tintamarre des paysannes autour de leurs étals de fruits, de légumes, de café brun et noir, de riz et d'histoires pimentées que nous écoutions avec plaisir. Les narines assaillies d'effluves mélangés, envahissants, d'épices, de lard salé, de

poisson séché, d'eau croupie et de tout ce qui se décompose dans la chaleur du matin jusqu'à la fin du jour.

Dans l'écran insondable de tes yeux, la petite, qui n'a pas idée de celle que tu étais avant la terrible maladie, cherche attentivement le moindre éclat, et me demande: « À quoi elle pense, mamie? — Aux étoiles filantes dans la nuit, ma chérie. — Est-ce qu'elle va mourir mamie? — Tout doucement, ma chérie, et nous aussi. — Pour aller où, maman? — Dans ce jardin si beau, l'Éden. — Dans mon jardin à moi, le paradis? — Oui, Marie-Éden, dans ton jardin à toi, le plus beau du monde... »

Du haut de ses six ans, elle m'éclaire, comme un ange de lumière. Nous avons des conversations magiques, renversantes. Même plus petite encore, elle a tout de suite saisi le chagrin de te perdre et de ne plus t'entendre dire mon nom ni le sien. Elle a tout compris et souvent il lui arrive de me consoler. Et c'est surtout grâce à elle que j'arrive à t'accompagner et à être à tes côtés, là où tu es, au gré des jours, sans trop flancher. Deviens la mère de celle qui t'a mise au monde, voilà ce qui s'impose. Les filles qui le vivent vont au bout de cet enfantement dans la plus grande douleur. Mais l'épreuve, à sa façon, est généreuse au sens où elle nous fait aussi grandir.

Qui ose dire que la vie est un long fleuve tranquille? Silence. Rien pour nous n'a été de tout repos. Je pense au séisme de l'exil. Survivre au désastre de la fuite rendue nécessaire et renaître à nouveau ailleurs de toutes nos forces en faisant table rase du reste. Ne rien regretter du tout perdu, nous qui comme tant d'autres n'avons pas eu d'autre choix que de tout abandonner dans la course folle pour échapper aux tortionnaires à nos trousses. Je me souviens des pelotons d'exécution, des voisins brûlés vifs, des amis arrêtés ou portés disparus. Je me souviens



*Deviens la mère de celle qui
t'a mise au monde, voilà ce qui
s'impose. Les filles qui le vivent vont
au bout de cet enfantement dans
la plus grande douleur.*

des mots chuchotés et de la colère retenue. Je me souviens de quelques libertés imprudentes qui auraient pu nous perdre sur-le-champ, mais que l'on ose parce qu'il faut bien résister et rester digne. Et de cette imprudence qui a conduit papa au cachot et à la chambre des tortures. Je me souviens quand la seule issue possible pour rester vivants était partir. Partir. Je me souviens des documents trafiqués pour déjouer les bourreaux. Fuir, c'est aussi cela, déjouer ceux qui vous imposent la roulette russe et veulent votre mort.

Sauve-qui-peut, partir. Mais où et vers quoi? « Le Canada, allez au Canada, au Québec on y parle le français, vous pourrez y travailler... » Je me souviens du dernier jour en notre terre natale. Le jour du déracinement qui nous a semblé celui du Jugement dernier. Le jour où l'autre vie fut enterrée. Le jour où nous avons échappé aux gardiens usurpateurs de notre terre devenue prison. Le jour où dans un avion nous nous sommes envolées vers l'inconnu. Je me souviens de cette nuit de février, si noire et si glaciale, où nous sommes arrivées à Dorval, rejoindre papa qui nous avait précédées, relâché par miracle et évacué d'urgence par une ambassade un an auparavant. Je ne me rappelle pas les questions de l'agent d'immigration à l'aéroport, mais je me souviens à quel point les soupçons dans sa voix et son uniforme m'ont fait trembler; s'agissait-il d'un nouveau tortionnaire? Je me souviens de la douceur de tes réponses, maman. Désespérée et à bout de force, tu voulais à tout prix le salut de tes enfants et retrouver le père de tes filles. Ce mari qui peu de temps après te quittera, trop brisé en lui-même pour affronter et porter une famille. Il arrive que les hommes aient des faiblesses là où les femmes, elles, savent résister et tenir. Je me souviens comment il nous a fallu repartir à zéro. Les petits

boulots de misère que tu acceptais sans y perdre ta fierté. Les quelques cents pour finir la semaine. Je sais comment nous nous sommes reconstruites ici, là où l'on a bien voulu de nous, et combien nous avons entièrement mis nos forces vives à contribution dans ce pays qui nous a accueillies et qui est devenu le nôtre. Nous avons étendu nos racines, en surface d'abord, puis dans un ancrage de plus en plus profond.

De cette destinée, je ne cesse d'essayer de faire quelque chose. Comme une raison d'être, pour moi et pour les autres. Mon combat est dans le prolongement du tien et de celui de ta mère avant toi. Marie-Éden suivra, je l'espère et je le sais.

Michaëlle

MICHAËLLE JEAN, Gouverneure générale du Canada au moment où vous lirez ce texte, était encore journaliste et animatrice à Radio-Canada, RDI et CBC Newsworld au moment où elle l'a écrit. De 1979 à 1987, elle a travaillé au Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale au Québec et a collaboré aux documentaires *Haïti nous sommes là*, *Ayiti nou la* de Tahani Rashed (ONE, 1987), ainsi que *Tropique Nord* (ONE, 1994) et *L'Heure de Cuba* (ONE, 1999) de Jean-Daniel Laffond.



Les accoucheuses

Dans les années 1980, deux jeunes mères, Donna Cherniak et Isabelle Brabant, l'une médecin et l'autre sage-femme, plaidaient dans nos pages contre la médicalisation de l'accouchement et pour la légalisation des sages-femmes au Québec¹. Depuis, toutes deux ont aidé des milliers de femmes à enfanter. Les revoici une génération plus tard, toujours aussi décapantes.

L'enfantement est-il devenu un événement plus naturel, plus respectueux, plus empreint de sens en 2005 ? Rien n'est moins sûr, parole de médecin !

par **Donna Cherniak**

Dernièrement, on m'a honorée avec trois de mes collègues pour plus de 25 ans de soins aux femmes qui enfantent². Nous sommes les sauveurs de la race, pas de la race humaine, mais de celle des médecins de famille qui offrent encore des soins obstétricaux – une espèce menacée d'extinction par les préoccupations médico-légales, les fermetures d'hôpitaux, la spécialisation, les sages-femmes, et notre propre désir de dormir et d'avoir une vie.

De nos jours, moins d'omnipraticiens font de l'obstétrique, mais ceux qui en font en font plus³. Trop ? Sommes-nous en train de devenir nous-mêmes des sages-femmes ou des mini-obstétriciens ? Quelle sera la pratique clinique de cette résidente en médecine familiale qui m'a offert des fleurs, et surtout comment accoucheront les femmes de sa clientèle ?

Bien sûr, il y a eu du progrès. La pratique des sages-femmes a été légalisée, et elles peuvent maintenant aider des femmes à accoucher où et comme elles le veulent. Mais, en partie à cause de la loi québécoise, nous sommes encore loin d'une véritable coopération professionnelle dans l'intérêt des femmes.

Dans les hôpitaux, certaines pratiques frappantes ont disparu. On ne rase plus les futures mères à leur arrivée (la plupart ont leur propre coiffure pubienne, souvent plus radicale), le personnel n'est plus masqué et les salles d'opération stériles ont fait place à d'agréables chambres de naissance où les femmes peuvent vivre le travail, l'accouchement et le post-partum. Malheureusement, le décor a changé davantage que les attitudes et les actes.

Encore plus que dans les années 1980, la médicalisation est omniprésente, et modifie en profondeur l'expérience de grossesse et d'accouchement de la majorité des femmes (et de leurs proches). On justifie cet interventionnisme par la recherche médicale, même si la validité des résultats et leur applicabilité à toutes les femmes en tout temps sont loin de faire l'unanimité. Les résultats qui confortent le modèle médical, comme la césarienne en cas de présentation du siège, passent plus vite dans la pratique que ceux qui suggèrent de réduire les interventions comme l'épisiotomie. Souvent, on rejette sur les femmes elles-mêmes la responsabilité de l'interventionnisme médical : nous sommes trop vieilles, trop grosses, trop pauvres, trop malades et trop exigeantes pour bien accoucher.

Les femmes enceintes ont plus facilement accès à un spécialiste qu'à de l'information de base. La plupart, y compris les femmes obèses, ne reçoivent aucun conseil nutritionnel. Sauf exception, les cours prénatals ne sont plus subventionnés sous prétexte qu'ils ne contribuent pas à l'atteinte des objectifs de santé publique (réduction de la prématurité et du faible poids de naissance). Par contre, personne ne questionne l'utilité et le coût des 10 ou 15 visites « de routine » par grossesse au médecin ou à la sage-femme, qui ne semblent pas y contribuer davantage.

Depuis que l'échographie et les autres tests prénatals ont hissé le fœtus au rang d'enfant/patient, la femme et son partenaire doivent prendre des décisions « parentales » bien avant de devenir parents. Sitôt la grossesse confirmée, on conseille aux femmes de prendre rendez-vous pour une échographie et d'autres tests de dépistage génétique. Les places manquent et, dans la plupart des centres, les femmes paient de leur poche. L'information sur ces tests (que détectent-ils et que ne détectent-ils pas ? dans quelle mesure sont-ils fiables ? qu'arrivera-t-il si les résultats sont anormaux ?) est souvent rudimentaire, et on prend rarement le temps de discuter des croyances et des attentes personnelles qui pourraient influencer sur la décision de s'y soumettre et sur les décisions qui s'en suivront.

Si le travail commence prématurément, les parents doivent assimiler dans des conditions très stressantes l'information ultrasécialisée qui leur permettra de participer aux décisions concernant le fœtus. Le contraste entre le branle-bas de combat des soins néonataux intensifs et la pénurie de services une fois qu'ils reviennent à la maison avec le bébé-miracle aux besoins très spéciaux est tellement frappant que les parents se sentent souvent abandonnés.

La routine veut qu'on attache encore les femmes à un moniteur cardiaque fœtal, même si une foule d'études montrent que cette pratique accroît les interventions sans améliorer la santé du bébé.

Le taux d'épidurale grimpe sans cesse – pourquoi souffrir ? On dit rarement aux femmes que l'épidurale a des effets majeurs sur le travail et qu'elle entraîne souvent d'autres interventions.

L'anesthésie épidurale produit une sorte de dissociation de la réalité : une fois la douleur disparue, la femme et son partenaire sont dans les limbes. Est-ce un progrès quand une ado de 14 ans en plein travail regarde des dessins animés à la télé ? Quand le conjoint d'une femme en travail regarde le hockey ? Est-ce que je m'ingère dans leurs « choix » quand je suggère de fermer la télé pendant que la femme pousse ? Pourquoi présumons-nous qu'une déconnexion aussi totale de l'acte de donner la vie n'a aucune répercussion sur la femme, sur la famille immédiate et sur la famille humaine ?

Les femmes anesthésiées accouchent forcément les pieds dans les étriers, les jambes écartées, le sexe exposé au tout-venant pendant des heures. Combien de fois ai-je vécu cette scène : moi et un consultant, debout entre les jambes d'une femme, en train de lui expliquer la nécessité des forceps ou d'une césarienne. Peut-on parler d'un consentement éclairé dans ces conditions ? S'il vous reste un doute, faites-en l'essai ; même habillée, le rapport de forces est évident.

Comme les femmes anesthésiées ne sentent pas leurs contractions, on doit leur dire quand pousser : « Retenez votre respiration et poussez ! Poussez ! Poussez ! » En plus d'exercer une pression indue sur le plancher pelvien, pousser ainsi prive le bébé d'oxygène (s'il est en détresse, il faudra intervenir). Trop habitué à dire quoi

¹ À LIRE DANS *LA VIE EN ROSE* (bnquebec.ca)

CHERNIAK, Donna.

« Accoucher ou se faire accoucher » (n° 1, mars 1981, p. 48). Voir aussi « Journal intime et politique d'une avorteuse » (n° 3, septembre 1981, p. 34).

BRABANT, Isabelle. « La naissance est politique » (n° 3, février 1985, p. 20-22).

² En juin dernier, la Fédération des médecins omnipraticiens du Québec rendait hommage à l'engagement et à l'expertise des docteurs Donna Cherniak, Diane Plante, Jean St-Arnaud et Raymonde Vaillancourt, du Centre hospitalier de l'Université de Sherbrooke.

Détail intéressant : le CHUS enregistre le plus bas taux de césarienne au Canada – de 14 % à 16 % selon les années, comparativement à une moyenne canadienne de 24 % à 26 %.

³ Moins de 20 % des médecins de famille canadiens dispensent des soins obstétricaux.

faire à des femmes anesthésiées, le personnel donne les mêmes directives aux femmes qui ne le sont pas, même quand leurs efforts spontanés et incontrôlables sont aussi évidents qu'efficaces.

Le taux de césarienne grimpe lui aussi. Ironiquement, quand on cherche à éliminer tout risque, la césarienne – contrôlable et prévisible – semble plus rassurante que l'accouchement vaginal, pourtant plus sûr que jamais. En fait, à court et à long terme, la césarienne a d'importantes conséquences, qu'on omet souvent de mentionner aux femmes. Bien des médecins considèrent que la « césarienne sur demande » est une réponse aux exigences de la clientèle et à son droit de « choisir » ; d'autres y voient plutôt l'aboutissement de la culture de la peur qui imprègne celle de l'obstétrique.

Entendons-nous: je crois en la médecine et je crois en la technologie. Mais je crois par-dessus tout que la mission première des soins obstétricaux est de respecter la capacité naturelle des femmes à accoucher, c'est-à-dire d'utiliser la technologie à bon escient et avec précaution, de défendre l'intégrité de l'être humain qu'elle est censée servir et surtout de ne pas nuire.

Les femmes elles-mêmes sont-elles satisfaites? Oui, selon les enquêtes à la sortie de l'hôpital. Et qui leur reprochera de ne pas se plaindre quand elles partent relativement indemnes avec un bébé en santé dans les bras, et que dans l'ensemble le personnel leur a semblé humain et bien intentionné?

Je m'en voudrais de ne pas le mentionner ici, un demi-million de femmes dans le monde meurent chaque année de complications de la grossesse évitables, et des millions de femmes sont privées des services les plus élémentaires.

Après plus de 25 ans de pratique, je suis encore émue par le courage et la force des femmes qui acceptent de porter un enfant – de nourrir un autre être en elles-mêmes, de voir leur corps transformé, d'affronter le marathon du travail et de l'accouchement. Malgré la complexité des enjeux liés à l'accouchement tel que nous le connaissons aujourd'hui, je me sens encore privilégiée de participer à ce miracle, de regarder un petit être unique faire son entrée dans la vie. Quelles que soient les circonstances de la naissance, je suis encore touchée quand je vois tant d'émotions – la joie, la satisfaction, le soulagement, la surprise, l'épuisement – sur le visage d'une nouvelle mère qui prend dans ses bras, pour la première fois, cette petite créature chaude et gluante sortie du plus profond d'elle-même.

Et ô combien plus encore quand je ne suis pas là en tant que médecin, quand la nouvelle mère est ma fille, et la petite créature, ma petite-fille! En cette date mémorable du 6 décembre 2004, je n'ai utilisé pour toute technologie que ma caméra pendant qu'Émma-nuelle Béatrice Richard arrivait dans notre monde.

Traduction: SYLVIE DUPONT

DONNA CHERNIAK est médecin de famille au CLSC de Sherbrooke, chef du service de périnatalité (médecine familiale) du CHUS et professeure titulaire d'enseignement clinique à la faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke. Elle a cofondé les Presses de la santé de Montréal (1968-2002).

Tant que toutes les femmes n'accoucheront pas toutes dans le respect, pas une féministe ne devrait dormir tranquille.
Parole de sage-femme.

par Isabelle Brabant

Je suis devenue sage-femme il y a 25 ans. J'aimerais pouvoir me réjouir des progrès accomplis. Mais j'en suis incapable, les mots me restent en travers de la gorge. D'un naturel optimiste, j'ai plutôt envie de pleurer quand je songe à l'érosion de notre pouvoir de donner la vie. Toute une génération de femmes arrive à l'âge d'avoir des enfants non seulement convaincues qu'elles n'y arriveront pas par elles-mêmes, mais n'en voyant même pas l'intérêt. Si on n'appelle pas ça une perte, je ne sais pas ce que c'est!

Bien sûr, je rencontre encore des femmes et des hommes, jeunes ou moins jeunes, très éduqués ou non, qui ont ces mots du cœur et du ventre pour décrire leur vision de la naissance: courage, inconnu, peur, dépassement, sens de la vie. Mais le système de santé a peu de place pour leurs rêves, alors que la voie des progrès technologiques s'ouvre toute grande à ceux et celles que ça intéresse.

En 1980, à l'occasion des colloques *Accoucher ou se faire accoucher?*, 10 000 femmes se donnaient le droit de

questionner ou de crier, selon leur degré d'indignation. En 2005, dans un silence assourdissant, 80 % des femmes accouchent anesthésiées, incapables de choisir leur position, insensibles aux doigts innombrables qui iront « voir » dans leur vagin. À la même question, pourront-elles répondre autre chose que « se faire accoucher »?

Elles ne sentiront rien, c'est le gain proposé et presque toujours obtenu. Mais est-ce un progrès? Pour celles qui vivent un accouchement très difficile, sûrement. Pour l'ensemble des femmes, non. En l'absence d'alternative, la péridurale devient rapidement la seule option possible. Il est pourtant démontré que, bien accompagnées, les femmes éprouvent moins le besoin d'une péridurale: une diminution de 87 % à 17 %, selon l'une des recherches. Sur 1 800 accouchements à la Maison de naissance de Côte-des-Neiges, 43 femmes ont demandé d'être transférées à l'hôpital dans le seul but d'obtenir une péridurale, soit 2 %. L'accompagnement améliore tous les effets de l'accouchement: plus grande satisfaction de la mère, meilleure santé du bébé, moins de dépressions postnatales: est-ce assez clair?

L'idée n'est pas de limiter l'accès à l'anesthésie, mais d'offrir un soutien tel que les femmes n'en auront besoin qu'exceptionnellement. Pourtant, plutôt que de consacrer une plus grande partie de leur budget à l'accompagnement, les hôpitaux ont favorisé une augmentation des péridurales, avec leurs conséquences: plus de forceps, plus de césariennes, plus de jours d'hospitalisation, plus de déchirures graves du périnée, etc. Quand la proposition se résume à: «Préférez-vous une péridurale... ou rien?», je suis surprise qu'il n'y ait pas 100% d'anesthésie!

Il est très difficile de discuter de cela librement, sans susciter des torrents de réactions défensives, de sentiments de culpabilité, de braquages idéologiques. Des deux côtés de la chambre d'ailleurs. Comme chaque arbre cache la forêt, chaque histoire personnelle fait

office d'absolu: on se rappelle la détresse ressentie, la douleur, en oubliant l'environnement physique et humain qui a mené à ce film-catastrophe complètement prévisible.

“ Dans chaque moment de la vie d'une femme se joue tout entière la lutte des femmes. ”

Le privé est politique, l'avons-nous assez dit... Dans le cas de la maternité, l'analyse politique semble une intrusion agressive, insupportable, dans le privé. Comme s'il y avait là trop de tristesse et d'enjeux. Je ne me souviens pas que la révolution sexuelle ait causé ce genre de réaction. Une femme se sentait-elle personnellement attaquée si on critiquait la position du missionnaire, considérée comme le symbole de la soumission des femmes, sous prétexte qu'elle avait fait l'amour comme ça la veille? Pourtant, dès que l'on s'interroge sur l'omniprésence de la péridurale dans les accouchements, chacune des femmes qui y a eu recours se sent obligée de justifier son choix, circonstanciel ou idéologique.

La maternité est notre talon d'Achille, notre plus grande force et notre plus grande vulnérabilité. Peu importe qu'une femme soit forte dans tous les autres aspects de sa vie, elle aura besoin de protection pour accoucher, avant, pendant, après: aucune femelle ne peut en même temps mettre au monde son petit et se battre. Créer la vie, laisser la force vive de la naissance nous traverser le corps dans l'abandon le plus total, nous révèle à nous-mêmes une puissance jusqu'alors méconnue. Ce que j'en dis ici n'est pas le fruit de ma seule réflexion: c'est, en super-concentré, la parole de certaines de femmes que j'ai vues crier, souffler, supplier, et trouver enfin, en elles, cette ouverture extraordinaire par où on permet à la vie de se perpétuer.

Ce geste plusieurs fois millénaire est un maillon clé de la grande chaîne de la filiation, de la culture, de l'appartenance. Devenir mère nous amène à partager des valeurs, des traditions, à en transformer d'autres afin d'en corriger la rigidité ou l'iniquité. Avoir un enfant nous confronte à cette épreuve incontournable: «Es-tu vraiment capable de vivre et de transmettre ce en quoi tu crois?» Nous n'y arrivons pas toujours. Nous nageons dans l'ambiguïté, voire la régression: se surprendre à ressembler à sa mère; vouloir connaître le sexe à l'avance

pour décorer la chambre; appeler les garçons «mon 'tit homme», alors qu'il n'y aura pas de «ma 'tite femme»...

Ces tiraillements et contradictions expliquent peut-être pourquoi les grandes batailles en périnatalité des années 1970-1980 ont eu si peu de résonance dans le mouvement féministe, occupé à l'époque, il faut le dire, par la lutte essentielle de l'avortement. Ce sont pourtant les deux faces de la même médaille! Pourquoi pas l'accouchement libre et gratuit? Gratuit: le mot peut rendre perplexe, mais à peine 3% des femmes enceintes ont accès aux services de sages-femmes. Les autres devront payer pour obtenir d'une accompagnante le soutien que l'hôpital ne leur fournit pas. Qui parlera pour les femmes qui émergent de leur accouchement meurtries, déçues, habitées d'un sentiment d'incompétence de leur corps?

La maternité est un enjeu du féminisme. Une rencontre à la fois évidente et inespérée, en avril 2003, l'a bien montré. La Fédération québécoise pour le planning des naissances a orchestré cette croisée des paroles entre périnatalité, éducation sexuelle, santé reproductive des femmes, avortement, contraception, pouvoir abusif des compagnies pharmaceutiques. Nous avons parlé, écouté, comparé nos combats, nos inquiétudes... pour nous rendre compte que nos luttes étaient identiques¹.

À vrai dire, chaque dossier peut servir de révélateur des autres. Des menstruations à la ménopause, en passant par la sexualité, l'accouchement, l'allaitement, la dépression postnatale, on rencontre partout la supposée défaillance du corps des femmes, incapable, semble-t-il, de mener à bien les transitions normales de la vie. Et partout le médicament ou l'intervention médicale qui nous sauve!

Partout l'émergence, aussi soudaine que suspecte, d'un discours sur «le choix des femmes», tout prêt à cautionner la césarienne sur demande ou la suppression des menstruations. Où était donc «le choix des femmes» quand nous refusions l'épisiotomie, qu'on nous faisait quand même, et où est-il quand nous voulons, aujourd'hui, accoucher accroupies? Partout aussi, un discours sur les risques qui nous limite plutôt qu'il nous protège, notamment quand on brandit les risques pour le bébé. Quelle stratégie efficace quand on veut clouer le bec à celles qui posent trop de questions!

Dans chaque moment de la vie d'une femme se joue tout entière la lutte des femmes. Il n'y a pas de «dossier» mineur. Le féminisme doit reconnaître la maternité comme un enjeu politique et économique à porter sur la place publique. Qui a intérêt à maintenir la maternité et l'accouchement dans l'expérience personnelle et l'anecdote? Qui interprète l'analyse critique comme un blâme et ainsi muselle tout débat? Qui profite du silence des femmes qui accouchent paralysées? Qui donc a peur du sentiment de puissance des femmes qui donnent naissance par leurs propres moyens?

ISABELLE BRABANT, sage-femme, est l'auteure entre autres de *Une naissance heureuse* (Éditions Saint-Martin, Montréal, 2001) et collaboratrice de *Au cœur de la naissance* (Éditions du remue-ménage, Montréal, 2005).

¹De cette rencontre est née la Coalition pour la santé sexuelle et reproductive. Pour en savoir plus: <fqpn.qc.ca/>.

LES FAITS

La majorité des femmes reçoivent des hormones synthétiques (Pitocin) pour démarrer ou accélérer leur accouchement.

Là où il y a des anesthésistes, près de 80% des femmes accouchent sous péridurale.

Les taux de césariennes, à plus de 20% déjà, continuent de grimper.

La césarienne sur demande, sans indication médicale, progresse malgré un risque trois fois plus grand de mortalité maternelle.

L'accouchement dans l'eau, souvent souhaité et sans risques pour la mère ou le bébé, n'est possible qu'en maison de naissance.

Les deux maisons de naissance de Montréal refusent près de 1000 femmes par année.

Depuis l'adoption de la Loi sur les sages-femmes en 1999, le gouvernement n'a ouvert qu'une maison de naissance, à Nicolet – la 7^e au Québec – avec six postes de sages-femmes.

Durant la même période, 26 nouvelles sages-femmes ont reçu leur diplôme de l'UQTR, après un bac de quatre ans.

Sur les quelque 75 000 Québécoises qui accouchent chaque année, moins de 3% ont accès aux services d'une sage-femme.

Du haut de mes quatre enfants

Quand une mère, héroïne tranquille de la conciliation, en a ras-le-bol des discours culpabilisants.

par Josée Boileau

Il y a de ces jours où je me dis que l'une des plus belles choses qui me soient arrivées, c'est bien d'avoir eu mon premier enfant à Paris. Parce que si être une femme égale à l'homme reste en France un exercice de haute voltige, devenir maman y tient de la normalité la plus reposante qui soit.

Personne, là-bas, pour supputer l'alcoolisme fœtal parce que la future mère prend parfois un p'tit verre; personne pour mener le grand combat médecin / sage-femme (j'ai accouché à l'hôpital, sous épidurale, avec une sage-femme); personne qui, sitôt l'accouchement fini, s'attend à ce que maman assume illico presto les couches, les bains, les nuits de l'enfant; personne pour la harceler sur les meilleures postures pour allaiter; personne pour la retourner chez elle en moins de 48 heures (pour un accouchement banal, j'ai passé cinq jours, fort agréables, à

l'hôpital, puis reçu 10 jours durant la visite d'une sage-femme, à la maison).

Mais le grand bonheur d'accoucher en France, c'est qu'on peut y être mère et travailleuse en paix. On n'y trouve pas d'éminent docteur en mal de publicité pour prédire la dégénérescence de la société parce que môman fait garder ses enfants, ni de thérapeutes familiales qui en rajoutent: «La garderie ne permet pas aux enfants de s'enraciner dans leur famille.» Des propos pareils relèvent de l'impensable; ça fait des siècles que la Française fait garder ses enfants pour cause de boulot, plus de cent ans que les crèches et la maternelle pour les bambins de trois ans existent, des décennies que l'aide multiforme aux parents est déployée. Et non seulement la France n'a pas sombré dans la déchéance, mais la famille française est l'une de celles qui se portent le mieux en Occident.

Au Québec, englué dans la mythologie selon laquelle maman ne peut être épanouie qu'à la maison, toutes ces choses-là tiennent du tabou total. Quand les médias parlent des mères au travail, c'est pour souligner le martyr émotif qu'elles font vivre à leurs enfants – discours qui s'accroissent à mesure que la qualité des centres de la petite enfance (CPE) va grandissant! – ou pour subodorer leur *burnout* prochain, ou pour souligner que l'horaire famille et l'horaire boulot sont automatiquement incompatibles et qu'avoir un emploi avec plus de 1,4 enfant tient de l'exploit.

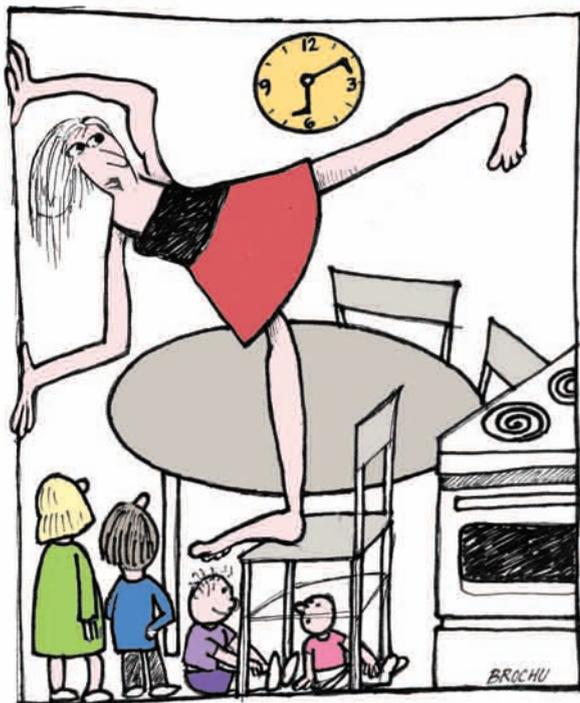
Eh bien moi, du haut des mes quatre enfants – tous autonomes, débrouillards, sensibles, attachés et attachants – et de mon travail prenant, je dis basta! Je dis que le CPE est une institution formidable, humaine, accueillante, aimante, pleine de rires, et de chicanes, et de barbouillages, et de sorties. Je dis que mes enfants s'y sont bâti des souvenirs formidables et des amitiés

durables. Et je dis que quiconque voit en eux des tarés leur fait personnellement insulte, comme aux milliers d'enfants qui depuis 30 ans sont passés par le réseau des garderies.

Je dis aussi que la grande lamentation contemporaine sur le surmenage des mères m'énerve. Bien remplie, la vie de famille? Oui. Effervescente? On l'espère bien. Intolérable? Allons! À l'heure du micro-ondes et de l'enfant unique! Réaliserons-nous que c'est le discours qui pose problème? Car qu'attend-on de la maman moderne? Qu'elle fasse son pain à la main, ses biscuits sans OGM et les lunchs de son ado de 15 ans; qu'elle quitte la job en plein cœur d'après-midi pour participer à une activité à l'école; qu'elle organise des anniversaires dignes du party d'après-Formule 1 de Guy Laliberté; qu'elle ne mette jamais un torchon entre les mains de son enfant; qu'elle coure les cours de son rejeton et y assiste sans coup férir... Bref, qu'elle se tape ce que pas une mère des années 50 ou 60, pas folle, ne se serait donné pour objectifs! Oui, l'État et les entreprises pourraient faciliter la vie des parents. Mais un peu de résistance, que diable, face aux diktats de la perfection!

Je dis enfin qu'il n'y a rien d'héroïque à avoir trois ou quatre enfants et à occuper un emploi, que nous sommes plusieurs à le faire, chacune à notre manière, avec les trucs, l'énergie, l'enthousiasme qui nous sont propres. Pourtant, notre existence effleure rarement la surface du discours public, si ce n'est sous l'angle du phénomène que nulle ne peut imiter. De quoi a-t-on peur? De prouver que les féministes qui ont tant voulu, tout voulu, pour les femmes puissent avoir eu raison?

Josée Boileau est journaliste depuis 20 ans, éditorialiste au *Devoir* depuis 2003 et mère normale de quatre enfants tout aussi formidablement normaux âgés de 6, 10, 13 et 16 ans.



Avortons-nous TROP ?

Cette année, la hausse du taux d'avortement au Québec a fait couler beaucoup d'encre : les Québécoises avorteraient plus que les femmes de tous les autres pays. Faut-il y voir un effet pervers de notre féminisme ? L'avortement est-il devenu un moyen de contraception ? Avortons-nous par légèreté, par caprice ? Mettons-nous en danger l'avenir de notre peuple ?

par Louise Desmarais

Refus foetal

POURQUOI LE QUÉBEC A-T-IL UN TAUX D'AVORTEMENT COMPARABLE À CELUI DE PAYS EN DÉVELOPPEMENT ?

PAR MARTINE TURENNE

Le problème de l'avortement

Au Québec, une grossesse sur trois se termine par un avortement

Le sexe responsable

L'avortement n'est pas un moyen de contraception.

PAR JOSÉE BLANCHETTE

C'est un fait incontestable, le nombre d'avortements enregistrés au Québec a presque doublé au cours des 20 dernières années, passant de 15 200 en 1983, à 29 429 en 2003, un nombre jusqu'ici inégalé¹.

Certains s'en inquiètent, d'autres s'en scandalisent. Pas moi. De mon point de vue, ces chiffres signifient simplement que 29 429 femmes aux prises avec une grossesse non désirée, pour quelque raison que ce soit, ont eu accès en toute légalité à des services d'avortement professionnels, et gratuits dans la majorité des cas. Un progrès considérable si on pense qu'en 1966, les complications des avortements illégaux et des tentatives d'auto-avortement (hémorragies, infections, etc.) étaient la principale cause d'hospitalisation des Canadiennes (45 482 admissions)². Rappelons qu'en 2005, plus de 20 millions de femmes dans le monde vivent dans des pays où l'avortement est prohibé.

Ce qui me dérange, par contre, c'est le traitement qu'on fait de ces données dans certains articles parus récemment sur le sujet. Je pense particulièrement aux articles de Laura-Julie Perreault (« Au Québec, une grossesse sur trois se termine par un avortement », *La Presse*, 12 février 2005), d'André Pratte (« Le problème de l'avortement », *La Presse*, 19 février 2005), de Martine Turenne (« Refus foetal », *L'actualité*, 1^{er} juin 2005) et de Josée Blanchette (« Le sexe responsable; l'avortement n'est pas un moyen de contraception », *Châtelaine*, septembre 2005).

En effet, ces articles affirment que le Québec serait le champion du monde toutes catégories de l'avortement et laissent entendre qu'il y existerait un lien de cause à effet entre le nombre d'avortements et la dénatalité. Pour sa part, André Pratte, va jusqu'à en faire « un problème de santé publique ».

D'UN INDICE À L'AUTRE

Cette lecture pour le moins alarmiste s'explique en grande partie par l'indice utilisé pour mesurer et comparer l'évolution du nombre d'avortements. En effet, les médias privilégient l'indice du nombre d'avortements par rapport au nombre de naissances pour une année donnée – indice selon lequel le taux des avortements au Québec était de 40 pour 100 naissances en 2003. En raison de notre faible taux de natalité (de 1,48 enfant par Québécoise³), cette façon de calculer indique que le Québec devance l'Ontario (32 pour 100 naissances en 2001) et toutes les provinces canadiennes, et même les États-Unis (33 pour 100 naissances en 2000). Toujours selon cette méthode, le Québec arrive en tête de la plupart des pays industrialisés⁴ et se retrouve, comme le souligne Laura-Julie Perreault, « sur un pied d'égalité avec le Vietnam et une poignée d'anciennes républiques soviétiques⁵ ». Ce n'est pas la catastrophe mais presque !

Or, on arrive à une toute autre lecture de la réalité si on utilise un autre indice, basé celui-là sur le nombre d'avortements pour 1 000 femmes en âge de procréer de 15 à 44 ans. Largement utilisé dans le milieu de la santé, cet indice a le double avantage d'être indépendant du taux de natalité et de la variation annuelle du nombre de naissances. Selon cette méthode, en 2003, il y a eu au Québec 19 avortements pour 1 000 femmes. Cette fois, le Québec arrive derrière les États-Unis (21) et la Suède (20) et loin derrière le Vietnam ou Cuba (entre 78 et 83), le Chili et le Pérou (50)⁶. Bref, on est très loin de la catastrophe !

Cela dit, quel que soit l'indice utilisé, les démographes invitent à la prudence quand il s'agit de comparaisons nationales et internationales. D'abord, il n'y a aucune collecte de données normalisées entre pays et même entre provinces canadiennes. Ensuite, peu d'endroits au

¹ INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2004).

La situation démographique au Québec. Bilan 2004. Gouvernement du Québec, chap. 5, p. 84.

Ces chiffres comprennent les avortements pratiqués dans les hôpitaux et dans les cliniques privées; ils excluent ceux pratiqués par les médecins salariés dans les CLSC, estimés à environ 6%, les curetages faits dans les cabinets privés, ainsi que ceux pratiqués pour des raisons eugéniques.

² BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE, 1968.

³ INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 78.

⁴ INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 84.

⁵ STATISTIQUE CANADA, *Statistiques sur les avortements provoqués, 1999.*

monde sont aussi rigoureux que le Québec dans la collecte de leurs données sur le nombre d'avortements; dans de nombreux pays, comme l'Italie, la France, le Japon et le Vietnam, les données sont notoirement incomplètes ou non officielles⁷.

D'UNE EXPLICATION À L'AUTRE

En plus de monter en épingle le nombre des avortements, ces articles laissent entendre que la plupart des raisons avancées jusqu'ici pour justifier les avortements ne tiendraient plus devant la hausse constante du nombre d'avortements au Québec. Ainsi, l'explication la plus fréquente, l'échec de la contraception, serait dépassée, les méthodes contraceptives n'ayant jamais été aussi variées, efficaces et accessibles – sans compter la pilule du lendemain maintenant en vente libre. On ne pourrait pas parler non plus d'ignorance en matière de contraception, l'âge moyen des femmes qui avortent étant de 26,2 ans.

Selon moi, souscrire à ces arguments, c'est oublier qu'aucune méthode contraceptive n'est efficace à 100 % et que toutes les méthodes ne conviennent pas à toutes les femmes, et c'est nier l'effet de la non-gratuité des moyens contraceptifs sur leur accessibilité. C'est penser que le corps des femmes est une machine réglée au quart de tour et que l'ambivalence n'existe pas. C'est aussi faire abstraction du fait que le risque d'être enceinte, et par conséquent de se faire avorter, est plus élevé qu'autrefois

parce que la vie sexuelle active commence beaucoup plus tôt et que les femmes, plus scolarisées et désireuses de se tailler une place sur le marché du travail, reportent leur première grossesse à l'âge moyen de 29 ans.

Je ne dis pas que les articles mentionnés ne tiennent aucun compte de ces explications, mais j'estime qu'ils en minimisent l'importance pour avancer une autre explication: l'avortement serait devenu une méthode contraceptive.

Outre qu'elle est contradictoire en ses termes mêmes, cette hypothèse ne se vérifierait que si le nombre d'avortements au Québec dépassait de beaucoup le nombre de naissances, ce qui est le cas par exemple en Russie, où le taux est de 127 avortements pour 100 naissances⁸ et où une femme avorte jusqu'à 3 fois dans une année. Or, la réalité du Québec est tout autre: en 1998, on estimait que 37 % des Québécoises subissaient un avortement au cours de leur vie et qu'elles avaient 1,7 avortement⁹. Alors de deux choses l'une, ou bien il faut s'attendre à une augmentation fulgurante du nombre d'avortements au cours des prochaines années ou alors il faut en déduire que la majorité des Québécoises utilisent efficacement la contraception puisque chacune d'elle n'aura que 1,48 enfant alors qu'elle aura environ 408 ovulations entre 14 et 49 ans, soit 408 possibilités de devenir enceinte.

Le discours sur la « banalisation de l'avortement », qui s'impose de plus en plus même s'il ne repose sur aucune étude ou enquête, va jusqu'à prétendre que les femmes ne se font plus avorter seulement en cas de grossesse non désirée, mais également en cas de grossesse « imprévue »,

parce que « ce n'est pas le meilleur moment », pour reprendre les termes de Martine Turenne. De là à penser que les femmes, par insouciance, par caprice ou par égoïsme, se font avorter à répétition comme si de rien n'était, il n'y a qu'un pas, que plusieurs n'hésiteront pas à franchir.

Et ce ne sera pas la première fois qu'on voudra culpabiliser les femmes, car comme on pouvait le lire il y a presque un quart de siècle dans un éditorial de *La Vie en rose* intitulé « Le droit à la vie » (n° 5, mars, avril, mai 1982): « toute femme qui décide d'avorter décide de se choisir elle-même et de sacrifier l'autre. Pour nous, dressées au sacrifice personnel, c'est une rupture fondamentale avec tout ce qui nous a été inculqué ». Et c'est sans doute ce geste de rupture de plus en plus affirmé et dénué de honte qui dérange le plus quand il est question d'avortement.

UN MESSAGE CLAIR

Pour ma part, je suis intimement convaincue que les statistiques sur l'avortement, comme celles sur la natalité, sont un message des Québécoises, message mal entendu, si on en croit ces articles. Message clair, pourtant.

Aujourd'hui, les Québécoises ont les enfants qu'elles veulent, désirent ou se sentent capables d'assumer, au moment qu'elles estiment opportun, dans des conditions socioéconomiques et affectives qu'elles jugent acceptables pour elles-mêmes et leurs enfants, et selon des critères propres à chacune. Cela ne s'appelle pas du caprice, cela s'appelle contrôler sa fonction de reproduc-

“ Les statistiques sur l'avortement, comme celles sur la natalité, sont un message des Québécoises. Message mal entendu, si on en croit ces articles. Message clair, pourtant. ”

tion, sa vie. Les femmes ont enfin ce pouvoir, du moins dans les pays développés, et elles l'exercent, tout simplement. Considérant que le prix de la maternité est trop élevé, elles ont décidé d'en réduire la facture en ayant moins d'enfant, à la limite un seul.

Ces statistiques sont également la réponse des Québécoises à l'inertie des gouvernements qui successivement, tant à Québec qu'à Ottawa, refusent de mettre en place les conditions socioéconomiques permettant aux femmes et aux couples d'avoir le nombre d'enfants qu'ils et elles désirent, et d'en prendre soin avec humanité. Depuis des décennies et malgré les revendications des femmes, nos gouvernements s'entêtent à penser qu'ils pourront éternellement éviter de payer ce que, jusqu'à présent, ils ont toujours obtenu gratuitement ou presque: la reproduction de l'espèce humaine. Ils récoltent donc ce qu'ils ont semé: une crise de la natalité.

À ce sujet, une petite parenthèse s'impose. On l'a dit, en 2003, l'indice synthétique de fécondité (le nombre moyen d'enfants par femme) était de 1,48 enfant. Le seuil de remplacement des générations est de 2,1 et l'indice québécois est sous ce seuil depuis 1970. En 2002, quatre provinces enregistraient un taux de fécondité plus faible que celle du Québec, de l'Allemagne et de nombreux pays (catholiques) comme l'Italie, l'Espagne, et la Pologne. Toujours en 2002, l'indice de fécondité était inférieur à 2,1 dans plusieurs régions chinoises et indiennes ainsi que, par exemple, en Tunisie et au Brésil.

Refus

POURQUOI LE QUÉBEC A-T-IL UN T
COMPARABLE À CELUI DE PAYS EN

Le problème de l'avortement

Au Québec, une grossesse se termine par un avortement

Le sexe responsable

L'avortement n'est pas un

PAR JOSÉE BLANCHETTE

⁶ THE ALLAN GUTTMACHER INSTITUTE (AGI) (1999). *Issues in Brief from Sharing Responsibility: Women, Society and Abortion Worldwide*, New York, AGI. guttmacher.org

⁷ THE ALLAN GUTTMACHER INSTITUTE. *Ibidem*.

⁸ INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. *Op.cit.*, p. 84.

⁹ BOILEAU, Josée (2003). « Pourquoi y a-t-il tant d'avortements au Québec? », *Le Devoir*, 25 janvier. Moins récent, cet excellent article présentait un aperçu assez complet et une analyse nuancée de la situation.

¹⁰ INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. *Op.cit.*, 78-79.

Le Désir et le Sablier

par Denise Boucher

On ne sort de l'ambiguïté qu'à ses risques et périls. Le danger croît avec l'usage. Chaque fois qu'une de ses amies devenait enceinte, elle prenait dix kilos. Puis, elle les reperdait. Un jour de printemps, elle marche tranquillement sur la rue dans la suavité. Elle est de fait si cosmique qu'elle pourrait être tout aussi bien arbre se feuillant.

Soudainement, elle croise une femme poussant un landau. Ses genoux se mettent à osciller. Ses mains tremblent. Tout son corps chavire. Elle ne se contient plus. Le choc n'était pas prévu. Elle a la claquette dans chacun de ses os. On dirait un rabbin qui lit des pieds à la tête un texte du *Livre* au pied du mur des Lamentations.

La douceur du temps devient un cri de violence. Une terrasse est ouverte sur le soleil. Elle s'y assoit. Sa chair se démaille et déraille. Des bolides se croisent dans ses veines. Des milliers de chevaux hennissent à sa vulve. L'original brame. Des hormones hurlent. L'ovule, jusqu'ici muette, réclame un spermatozoïde et une rencontre aux entrailles. Elle croise ses pieds autour de la table bistro pour ne pas courir après le bébé aperçu dans le landau.

Soudainement, ce désir-là sort de sa prison à sécurité idéologique maximale. Elle se met à pleurer. Une larme après l'autre. Doucement. Les pleurs rigolent sur elle. Le désir qui n'a pas d'âge ne sait pas qu'elle est trop vieille. Une abbesse lui avait dit un jour que la nostalgie de l'homme passe. Mais celle de l'enfant, jamais. Elle ne l'avait pas cru.

Aujourd'hui, elle entre dans une peine de corps qui ne finira jamais.

En fait, la moitié de l'humanité vit maintenant dans des régions où la fécondité est inférieure au niveau de remplacement des générations¹⁰.

On peut se demander si, en présence d'un taux de natalité plus élevé, on assisterait à une telle enflure médiatique autour des statistiques sur l'avortement. J'en doute!

De toute évidence, le déclin démographique du Québec aura des conséquences majeures sur l'ensemble de la société québécoise, sur les plans politique, économique et social. Et, s'il n'est pas résolu, il conduira inéluctablement à la disparition du peuple québécois, perspective qui en inquiète plusieurs.

Pourtant ce ne serait pas la première fois dans l'histoire de l'Humanité, qu'un peuple disparaîtrait, ni la dernière. Comme je ne crois pas qu'une Québécoise vaille plus qu'une Libanaise, une Soudanaise ou une Péruvienne, j'estime qu'avec six milliards d'êtres humains sur Terre, la survie de l'espèce humaine, à laquelle j'appartiens, n'est pas du tout menacée par la dénatalité québécoise.

Et si les pays occidentaux riches et industrialisés, mais en déclin démographique, se sentaient menacés par les pays en voie de développement, en forte croissance démographique?

Et si les premiers craignaient d'être submergés par les seconds? Et si l'enjeu était d'abord économique? Et si la véritable menace résidait dans la décision des femmes, d'ici et d'ailleurs, d'utiliser à des fins politiques l'immense pouvoir que leur confère la capacité de contrôler la procréation? Et si les fondamentalismes de tout acabit visaient à contrer cette menace?

Comme quoi les mêmes chiffres peuvent conduire les unes et les autres à des questions fort différentes!

LOUISE DESMARAIS est agente de recherche au gouvernement du Québec. Militante de longue date pour l'avortement libre et gratuit, elle a publié *Mémoires d'une bataille inachevée. La lutte pour le droit à l'avortement au Québec* (Trait d'union, 1999).

La révolte des pères

Pour une minorité – heureusement – de parents séparés, la garde des enfants est l'objet d'une bataille douloureuse. Faut-il réviser les lois en faveur des pères et de la garde partagée obligatoire? Incursion au pays des pères séparés, défendus de façon spectaculaire par Robin, Spiderman et autres hommes en colère prisés des médias.

par **Clairandrée Cauchy**

Depuis quatre ans, Jean-François Guilbault est un papa de fin de semaine. « On me confine dans un rôle qui m'irrite beaucoup, celui du *mononcle*. Celui qui a les trois dodos par mois », explique l'ingénieur dans la trentaine, qui s'est vu refuser la garde partagée par la cour.

Il commence à peine à s'adapter au rôle de père occasionnel. « Je vois les enfants trop peu longtemps pour avoir une influence sur eux. Au début, j'essayais de m'affirmer, de leur transmettre mes valeurs. C'était beaucoup de confrontations, parce que ça marche différemment chez la mère. J'ai fini par abdiquer à beaucoup d'égards pour trouver une certaine paix. »

Le conflit avec son ex a éclaté un jour de fête des Pères, lorsque le couple, déjà en froid depuis trois mois, a échangé des propos acrimonieux. Jean-François a essayé de calmer sa colère en saisissant une pile de vêtements à ranger. Croisant sa conjointe venue le relancer, il l'a poussée pour qu'elle s'ôte de son chemin. Sa vie venait de basculer. Les policiers l'ont cueilli et l'ont coffré pour la nuit. « On n'a jamais à en venir aux coups avec personne. Je regrette tellement de l'avoir fait avec elle. Mais on me l'a fait payer en masse », raconte l'homme qui a par la suite été acquitté.

Malgré le verdict, son geste est revenu le hanter au moment des audiences sur la garde des enfants. « Mon ex-conjointe avait une avocate hargneuse qui m'a décrit comme une ordure. Elle a ressorti cet argument et l'a usé à la corde. Elle est même allée jusqu'à dire que j'avais sorti un couteau... C'était tout faux. Elle avait beau jeu, je n'ai pas contre-attaqué », rappelle-t-il.

Si le juge a reconnu que les deux parents étaient compétents, il a néanmoins accordé la garde à Madame. « Parce qu'elle est enseignante, on lui reconnaît une certaine aisance avec les enfants. Je ne suis pas d'accord. » Le père se décrit comme un homme moderne, qui prenait davantage en charge les repas et la gestion quotidienne de la maison. Le jeune âge des enfants a probablement motivé le choix du juge, lui a expliqué son avocat, chèrement payé. Jean-François Guilbault est convaincu que les femmes ont une longueur d'avance devant les tribunaux.

C'est aussi la prétention des militants des droits des pères qui se démènent, au Québec comme presque partout dans le monde occidental, pour attirer l'attention des médias. « En matière familiale, sur le plan judiciaire, il y a eu un gros transfert de pouvoir », soutient le coordonnateur de L'Après-rupture, Gilbert Claes, qui évoque avec nostalgie l'époque où, au début du siècle, la loi québécoise accordait aux hommes l'autorité sur les enfants. « Le père qui veut maintenir des liens avec ses enfants doit faire la preuve qu'il est un bon parent. Il y a des fausses accusations, de l'aliénation parentale [quand un parent dénigre l'autre auprès des enfants] et la pensée un peu protectionniste des juges vis-à-vis les femmes, ce qui est culturel et traditionnel. Les hommes en ont ras le pompon et se réunissent pour dire qu'il y a des choses à changer. »

Architecte du site Internet provocateur *Content d'être un gars*, Yves Pageau renchérit : « Les petites madames ont un piton qui fait exploser la maison quand elles l'enfoncent. Le gars a un petit marteau jouet pour essayer de démolir la même maison. » Yves Pageau est porte-parole de la section québécoise du groupe international Fathers 4 Justice, qui dit promouvoir « l'égalité parentale », n'hésite pas à qualifier la société de « fémicentriste » et à déplorer la domination du « pouvoir féminin ».

Il vilipende la politique de tolérance zéro en matière de violence conjugale et l'attitude de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) devant les accusations d'abus. L'arrestation immédiate des pères « souille le lien parental » et cause des dommages plus graves que les abus eux-mêmes, soutient-il.

Par-dessus tout, ces pères veulent l'introduction d'une présomption en faveur de la garde partagée. Pour l'heure, le magistrat peut choisir le type de garde qu'il juge le plus approprié aux intérêts de l'enfant.

Existe-t-il vraiment un parti pris? Les experts n'achètent pas l'affirmation voulant que le système juridique favorise les femmes. « Le système ne va pas assez vite pour eux [les masculinistes]. De là à dire qu'il va contre les hommes, ce n'est pas ce que je lis dans les jugements », rétorque M^c Michel Tétrault, spécialiste en droit de la famille. « C'est faire abstraction du fait que



les gars ne partagent pas encore les tâches domestiques complètement. Les gars ont fait un bout de chemin, mais ils ne sont pas encore tous rendus là. » Le juriste précise d'ailleurs que plus de 80 % des séparations se soldent par une entente hors cour.

Pour le pro-féministe de la première heure Martin Dufresne, fondateur du Collectif masculin contre le sexisme, les hommes sont les artisans de leur propre malheur : « Ils se sont auto-exclus par leur non-participation aux tâches domestiques. Ils utilisent cette auto-exclusion pour se présenter comme discriminés. »

Les tribunaux sont beaucoup plus enclins à octroyer la garde partagée depuis une dizaine d'années. En effet, selon les données de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), la proportion de jugements de garde partagée a plus que doublé entre 1995 et 2002, passant de 11 % à 25 %. Les chiffres de l'ISQ montrent également que les mères divorcées ont obtenu la garde exclusive dans 62 % des cas, et les pères dans 13 %. Ces données ne tiennent cependant pas compte des règlements, la majorité, qui n'ont pas été entérinés par la cour ni des séparations de conjoints non mariés.

Pour M^c Tétraut, il serait hasardeux d'introduire

ces derniers au phénomène de la violence conjugale. « Pour eux, la garde alternée, c'est la seule façon d'avoir du pouvoir sur leur ex-conjointe », affirme-t-elle, soulignant qu'une recrudescence du militantisme des groupes de pères dans plusieurs pays a coïncidé avec le renforcement des législations contre la violence dans le couple.

Elle craint que ces revendications, qui trouvent écho chez les politiciens

“ Pour des pères, la garde alternée, c'est la seule façon d'avoir du pouvoir sur leur ex-conjointe. ”

— MYRIAM TONELOTTO

et les médias ouverts à un discours andro-centriste, n'empêchent les juges de faire appel à leur intuition. Le juge qui reçoit le couple voit vite une asymétrie dans la répartition du pouvoir, décèle rapidement une situation de violence. S'il y a garde alternée systématique, il ne pourra plus écrire : « J'ai l'impression que c'est un homme violent qui cherche à garder le contrôle sur son

une présomption de garde partagée dans la législation. « Ce n'est pas l'enfant qui doit s'adapter aux modalités de garde choisies par la législation. Les juges, les parents et la loi doivent s'adapter aux besoins de l'enfant. Il faut laisser au juge la possibilité d'avoir une large panoplie d'options. » Martin Dufresne ajoute que la demande des masculinistes donnerait aux « droits du père » une prédominance sur les intérêts de l'enfant.

La documentariste

Myriam Tonelotto a étudié pendant plus d'un an les mouvements de pères à travers le monde pour réaliser un film intitulé *In Nomine Patris*. Diffusé au printemps 2005 sur la chaîne culturelle Arte, le documentaire a valu au diffuseur une avalanche de commentaires des masculinistes, à un point tel qu'un chargé de projet a dû changer tous ses numéros de téléphone pour se soustraire au harcèlement. S'appuyant sur son enquête et sur les méthodes qu'elle a observées au sein des groupes de pères, la cinéaste Myriam Tonelotto lie clairement les revendications de

ex-conjointe” sans mettre en preuve des études, des rapports de police. Il risque d’accorder la garde alternée », fait valoir la documentariste.

Sociologue à l’Université du Québec en Outaouais, Denyse Côté a d’ailleurs pu constater l’inquiétude que sème l’engouement pour la garde partagée lors d’une tournée dans les maisons d’hébergement pour femmes du Québec. « Selon plusieurs intervenantes, on donne de plus en plus la garde partagée au moment où il y a violence, laquelle n’est pas nécessairement criminalisée. [...] Cela donne à l’agresseur un accès continu à sa victime. » Auteure d’un ouvrage sur la garde partagée, elle pense que les femmes violentées sont vite accusées de se livrer à de l’aliénation parentale lorsqu’elles font état de ce qu’elle subissent lors d’une séparation.

Même en l’absence de violence conjugale, Denyse Côté croit que les tribunaux ne devraient pas octroyer la

garde partagée lorsqu’un des parents s’y oppose. « Quand il y a conflit, on sépare les parties, on ne les met pas en contact constant.

“**L**es petites madames ont un piton qui fait exploser la maison. Le gars a un petit marteau jouet pour essayer de démolir la même maison.”

— YVES PAGEAU

Sinon, cela étire le conflit et l’enfant s’en ressent », observe la sociologue féministe, qui a noté aussi que la responsabilité de « gérer » la

garde partagée revient très souvent à la mère.

Ce type d’argument est jugé « inacceptable » par le professeur de service social Gilles Tremblay, de l’Université Laval, qui estime que c’est conférer un droit de veto aux femmes. « Cela donne libre cours au conflit. La femme se dit : “Il suffit de m’opposer et je vais avoir ce que je veux” », commente le chercheur spécialisé en condition masculine, qui n’endosse cependant pas la revendication d’une présomption de garde partagée. Selon lui, plusieurs mères ont de la difficulté à lâcher prise au sein de la famille pour permettre au père d’assumer son rôle. « On ne peut pas les blâmer. Ce n’est pas facile. Cela demande de faire confiance. Or, il n’y a pas une longue histoire de pères engagés, il y a peu de modèles », note Gilles Tremblay.

Bien que le féminisme ait offert aux femmes de nouvelles façons de se définir, notamment par le travail, il n’en demeure pas moins que beaucoup « se définissent encore à travers les enfants », particulièrement en milieu défavorisé, observe le chercheur. Lors d’entrevues, il a constaté que les mères séparées se voyaient comme des « garde-barrières » : « Elles ouvrent et ferment la barrière selon ce qu’elles considèrent important pour l’enfant et pour elles. »

Les hommes, de leur côté, habitent souvent chez des parents ou des amis dans les semaines suivant la séparation ; ils sont alors incapables d’héberger les enfants et traversent une phase de déprime, a noté Gilles Tremblay. « Lorsqu’ils rebondissent, ils ont l’impression de devoir regagner leur place de père aux yeux de leur conjointe, de la justice, de leur entourage. »

Comment ne pas être sensible à des hommes qui réclament l’égalité parentale et critiquent le rôle traditionnel de père pourvoyeur dans lequel on les cantonne, un rôle que les féministes elles-mêmes veulent déboulonner depuis des décennies ?

Pour Myriam Tonelotto, les masculinistes ne prônent l’égalité qu’après la séparation. « S’ils avaient vraiment des soucis égalitaires, ils se battraient pour l’équité salariale au lieu de s’y opposer. Le salaire inférieur des femmes les incite à rester à la maison pour s’occuper des enfants. Les masculinistes surfent sur le phénomène à la mode en enfilant un masque égalitaire », lance la cinéaste française.

Martin Dufresne abonde dans le même sens et précise que le discours atteint sa cible justement parce que la société veut croire que les nouveaux pères existent bel et bien. « On n’a pas encore atteint un stade où les hommes partagent également les responsabilités parentales. Ce serait un déni, et même de l’hypocrisie, d’instituer une loi suggérant qu’ils le font. » Sous un vernis d’égalité qui suggère un programme progressiste, les masculinistes cachent en fait des orientations conservatrices, poursuit le pro-féministe, convaincu que c’est le divorce lui-même qui est dans leur mire.

Et en effet, MM. Claes et Pageau manifestent clairement leur irritation devant la montée du divorce, rappelant que le plus souvent ce sont les femmes qui en prennent l’initiative : « C’est un problème social, il y a trop de divorces. C’est trop facile de divorcer, on divorce pour n’im-

porte quoi », dit M. Claes.

Le discours teinté de rancœur des masculinistes, qui présentent les hommes en victimes du système, jette de l’ombre sur la douleur vécue par nombre d’hommes – et de femmes – qui souhaitent rester parents après l’amour. Au-delà de cette rhétorique aux accents conservateurs, le malaise de certains pères saura-t-il susciter une réflexion posée sur un rôle bousculé ces dernières décennies ? Sans doute, pour autant qu’on écarte les clichés, les étiquettes – « rose » ou « viril » – et la nostalgie.

CLAIRANDRÉE CAUCHY est journaliste au *Devoir*, où elle couvre plus particulièrement les questions sociales.

Nous sommes tous masculinistes...

... ou musculinistes? demande l'auteur qui répond – non sans faire son *mea culpa* – aux fiers-à-bras de la condition masculine qui jouent la carte du désarroi pour mieux attaquer les femmes et les féministes.

par Francis Dupuis-Déri

Pas besoin de voyager en Afghanistan ou de se plonger dans des livres d'histoire pour voir à quoi ressemble le patriarcat. Dans un pays inégalitaire comme le Canada, des hommes sont seuls ou presque à la tête du pays, des provinces et des villes, des partis politiques, des grandes compagnies et des banques, des médias de masse, des industries culturelles, des universités, des syndicats et associations étudiantes, des conseils du patronat. Dans le monde, on trouve exclusivement des hommes à la tête du G8, de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, de l'Union européenne, de l'OTAN et de l'ONU, de la Maison-Blanche, du Pentagone et du Vatican. Les hommes sont ici et ailleurs majoritaires dans les métiers les plus prestigieux et les mieux rémunérés, et les hommes en couple hétérosexuel jouissent de privilèges par rapport aux femmes, profitent de leur travail domestique non payé, sans parler de l'exploitation sexuelle et de la violence. Bref, en termes de tendances (très) lourdes, nous vivons dans un monde contrôlé par des hommes, malgré les avancées historiques importantes des femmes.

Rien de plus scandaleux alors que le ressac antiféministe et masculiniste. Des hommes et quelques femmes (Denise Bombardier, par exemple) déclarent que le féminisme avait sa raison d'être, mais qu'il est allé trop loin. Les hommes seraient en « désarroi », voire dominés par les femmes dont les luttes auraient ruiné l'identité masculine. Ce mouvement masculiniste – on pourrait même dire *musculiniste*, tant il valorise une conception viriliste de la

masculinité – se mobilise sur Internet, pratique le *lobbying* politique et se déploie dans des réseaux d'aide aux hommes, y encourageant l'antiféminisme.

Selon les masculinistes, les hommes vivent de graves problèmes dont l'échec scolaire, la perte de leurs enfants et le suicide. Les masculinistes oublient de dire que les garçons réussissent mieux à l'école aujourd'hui qu'il y a 20 ans et que l'identité masculine traditionnelle (le garçon sportif et turbulent) mine les chances de réussite scolaire. Ils ne veulent pas avouer que si les hommes se suicident plus souvent que les femmes, c'est en grande partie parce qu'ils utilisent des armes à feu, ces outils de mort encore associés aux « vrais mâles ». Quant au divorce, les masculinistes qui revendiquent des droits pour les pères ne mentionnent pas que c'est au moment d'une séparation que les femmes courent le plus de risques d'être battues et même tuées, d'où la nécessité qu'un juge accorde, selon le cas, la garde exclusive des enfants à la mère pour qu'elle puisse tenir à distance un homme qui menace son intégrité physique.

Le masculinisme est une machine de guerre contre les femmes. L'histoire des mouvements d'émancipation le montre bien : les dominants en colère contre-attaquent lorsque des dominées refusent d'être victimes, les confrontent et leur arrachent une parcelle de pouvoir. Le masculinisme qui s'agite publiquement n'est que la pointe de l'iceberg : entre amis ou collègues, des hommes laissent entendre qu'ils aimeraient que les femmes gagnent des droits sans qu'en soit affectée leur



vie d'homme. Dans leur orgueil froissé, ils oublient que les maîtres du monde sont encore mâles. Ils oublient aussi que l'identité masculine traditionnelle est structurée par un sentiment de supériorité et nécessite une subordination des femmes.

Même les hommes qui se disent solidaires du féminisme (moi y compris) peuvent compter sur des femmes comme auxiliaires dans la sphère privée, que ce soit une mère, une sœur ou une amante. Une armée de femmes mal payées et souvent méprisées assume des services (garderies, écoles, hôpitaux, secrétariat, pornographie, prostitution, etc.) qui facilitent le monopole des hommes sur des postes plus avantageux. Ainsi, les hommes bénéficient collectivement du patriarcat. Nous sommes tous masculinistes à notre manière et, selon l'occasion, par intérêt bien sûr, et aussi par pure misogynie, arrogance, ressentiment, solidarité envers d'autres hommes, paresse et facilité ou simplement par habitude. Non seulement le féminisme n'est pas allé trop loin, il n'est pas allé assez loin.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI est essayiste, romancier et politologue associé au groupe de recherche Le soi et l'autre et au Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal (CRÉUM).



L'invention de la paternité

Hanté par le spectre de l'inaptitude des pères, l'auteur de la télésérie *Deux frères* parle de ses deux fils.

par Michel D'Astous

C'était en plein milieu d'un souper. La conversation coulait, légère et un peu... superficielle.

Puis mon amie Ariane Émond coupe le ronron ambiant et me pose la question qui tue: «Pour toi, qu'est-ce que c'est, la paternité? Comment tu les élèves, toi, tes deux fils?» Je bafouille une réponse qui se veut drôle, mais qui la déçoit et cache mal mon embarras. Plusieurs semaines plus tard, la question me turlupine encore.

La paternité: qu'est-ce que cette responsabilité dont on parle si peu et si mal? Tout de suite vient le cliché: père absent. Cliché peut-être, mais modèle très répandu si l'on se fie à l'image véhiculée dans les films et les romans québécois. Des histoires qui baignent dans la même eau: un père peu adéquat, étranger à la vie de ses enfants, trop occupé ailleurs mais, mince consolation, qui aime et sait se faire aimer. Une ombre muette mais bienveillante qui reste désespérément en retrait. En tant qu'auteur de télévision, j'ai conçu des dizaines de personnages bâtis plus ou moins sur ce modèle carencé.

Les récits oscillent entre le point de vue d'un père qui se sent vaguement coupable et très consciemment incompetent et la vision d'un fils qui cherche à rétablir les ponts et à pardonner à son géniteur. La valse est souvent la même: des fils qui réclament ou confrontent, des pères qui avouent leur inaptitude ou qui s'enfoncent dans l'irresponsabilité d'adolescents attardés. Plane à peu près toujours un climat d'échec. Déprimant! Une rancœur, des remords, un mur de silence.

En revanche, quand on décrit la maternité, on en parle comme d'une évidence, dans un présent assumé, comme une symbiose vécue. Par comparaison, la paternité serait un projet, un objectif non encore atteint, une responsabilité remplie avec un bonheur relatif.

Me voilà, en 2005, avec deux garçons de 12 et 15 ans respectivement, moi-même rendu à la mi-cinquantaine. Y a-t-il une différence entre ma paternité et celle vécue par mon père, il y a plus de 40 ans? L'amour de base est sans doute le même. Il y a un grand écart dans notre façon de manifester cette affection: une plus grande accessibilité peut-être, une complicité plus naturelle, exprimée plus souvent avec des mots, et plus expansive. Le père que je suis devenu a beaucoup changé. Il s'est libéré (un peu, du moins) de l'esclavage de la performance et de la compétition. Il connaît le bonheur du partage et de l'humour.

Face à un adolescent, le père héros voit toutefois ses ailes se briser du jour au lendemain. Le modèle parfait et rassurant se casse en mille morceaux. Bien des pères ne survivent pas à ce séisme qui les laisse sans masque, à nu dans leur vulnérabilité. Ils préfèrent couper les ponts, espérant naïvement un retour de communication, qui risque de ne jamais se produire. Quant à moi, j'essaie tant bien que mal de transmettre des valeurs que mon fils adolescent se fait un plaisir de contester avec une énergie sans limites. J'assume ce rôle ingrat, malgré les tempêtes. Je ne vois plus le rôle de père comme une fonction monolithique mais comme un rôle qui se diversifie et évolue. Je tends plus à devenir un

allié, quelquefois un guide bienveillant, un compagnon. Bref, je cherche à développer des rapports pluriels avec mes gars.

Finalement, la réponse que j'aurais dû donner à ma copine me vient beaucoup plus tard. Je me retrouve, un après-midi, avec mes garçons dans le jardin communautaire d'un hameau écologique. Le plus jeune dépierre, le plus vieux s'arrache le cœur et se fait des bras en creusant un sillon pour l'irrigation. Ils sont là parce que ça leur plaît et que c'est très différent de leur vie urbaine. Ils sont contents aussi de prouver à quel point leur force physique se compare déjà à celle du paternel bedonnant. Une image s'impose: voilà un projet commun, des valeurs en action, une complicité évidente, tout cela vécu dans un grand silence. Mes gars travaillent fort avec des amies de leur âge qui ne répugnent pas au travail manuel. Mon épouse dirige les travaux. «T'es content, p'pa?» me demande le plus jeune. Sous le soleil timide de mai, cet instant goûte l'éternité. Le bonheur simple d'être père est le secret le mieux gardé du monde.

MICHEL D'ASTOUS est auteur pour la télévision depuis 18 ans: *Le retour*, *Deux frères*, *Tabou*, *Nos étés* ont été écrits en collaboration avec Anne Boyer. Sa paternité est une vocation tardive.

Les derniers poètes ... en voie d'extinction

Un enfant
C'est le dernier poète
D'un monde qui s'entête
À vouloir devenir grand.
– Jacques Brel, *Un enfant*

par **Hélène Pedneault**

Morts, les enfants, chantait Renaud, dans l'une de ses plus belles chansons, en parlant de Bhopal, de Seveso, de Bogota et du Sahel, tragédies de la chimie, de l'environnement, de l'éthnicité, du racisme, des religions, de la pauvreté et de la faim, tragédies de l'inconscience, de l'ignorance, de la négligence, de l'intolérance, de l'incompétence et de l'insouciance, où l'Humanité est perdante à tous les coups et où les enfants sont toujours les premières victimes, des tsunamis comme des virus comme des bombes, parce qu'ils sont trop petits, trop fragiles et sans défense. Pendant plus de dix ans, l'embargo économique contre l'Irak, punition pour avoir attaqué le Koweït, a tué des centaines de milliers d'enfants. Le monde savait. L'embargo a continué.

L'enfance n'est pas la cible de toutes ces tragédies. En dehors des guerres, il n'y a pas de cible vivante avouée, humaine, végétale ou animale. Les cibles, entre autres, ce sont les despotes, les droits de l'Homme sans ceux de la Femme, et le pouvoir sur le pétrole. Sur l'échiquier des Grands de ce monde, les enfants sont des mouches. Ils meurent pareillement. À moins qu'ils ne deviennent des orphelins du sida, quand ils ne viennent pas au monde avec le virus, des esclaves économiques ou des esclaves sexuels aux mains de riches dégénérés occidentaux qui vont vivre leurs fantasmes loin de leurs belles familles propres et des lois.

Dans cette histoire, personne ne veut la mort de personne, surtout pas celle des enfants. Comment ne pas aimer les enfants? C'est comme les chatons. On craque d'amour. Mais les dommages collatéraux sont acceptés, parce que le désir d'argent les rend inévitables. Et au contraire de l'athlète qui court le 100 mètres, plus le

profit est rapide, plus il est obèse. De l'argent comme de l'eau, dit-on. Insulte à l'eau. Si l'argent était de l'eau, il y en aurait abondamment pour tout le monde, y compris pour le milliard et demi d'êtres humains qui n'en ont pas en ce moment même. La mort des enfants fait partie de la cuisine économique dont on ne contrôle malheureusement pas tous les ingrédients à 100%. Pourvu que l'indice Dow Jones lève à la fin de la recette, on n'est pas trop regardant. «L'argent coûte parfois très cher¹».

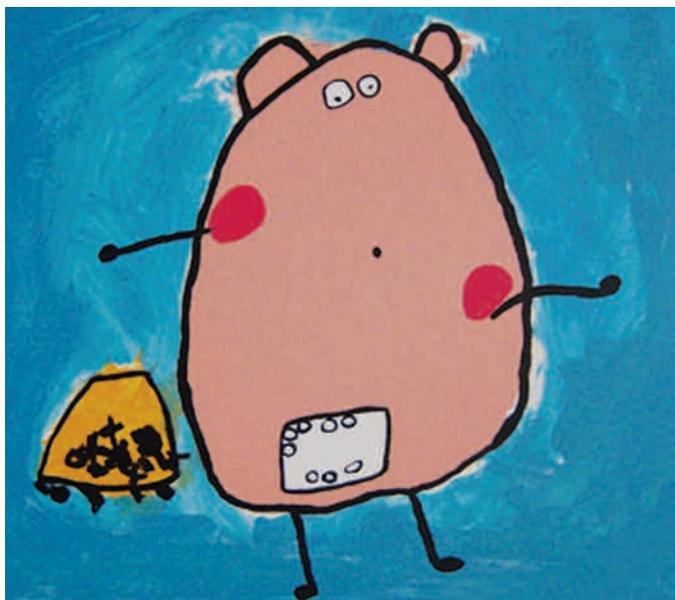
Ce sont là quelques-uns des aspects les plus douloureux du sort qui est réservé aux enfants sur la Terre, en 2005. Mais que peut-on espérer d'autre d'un monde où un canal de télévision complet s'appelle Argent et où la première chose qu'on vérifie, après une catastrophe naturelle ou

l'attentat terroriste du 7 juillet à Londres, c'est l'hystérie de la bourse et le cours du pétrole?

Renaud n'a pas eu assez long de chanson pour énumérer toutes les tragédies qui tuent des enfants. Il n'y aura jamais de chanson assez longue, pas même un opéra. Que tant de gens meurent en chantant en même temps, ça ferait désordre et ça ne ferait pas recette. En juillet 2005, entre les tuiles

de Challenger et la panique à Londres, j'ai regardé tous les soirs les enfants de la famine du Niger au petit écran. On dirait qu'ils ont 2 000 ans et qu'ils meurent de fatigue, comme la civilisation. Il n'y aura jamais assez de larmes non plus.

Qu'en est-il des enfants de l'Occident, ces gagnants dans la loterie des naissances? Des trésors pareils, on n'en finit plus de les célébrer en Occident. Tant de belles chansons ont été écrites sur les enfants. Les images sont belles, mais ce ne sont que des images pieuses, des icônes, objets de dévotion bien hypocrite



¹ PARETSKY, Sara (2004). *Canailles & Co (Blacklist)*, Seuil Policiers, p. 212.

Illustration de
Juliette Laurendeau-
Martin, 5 ans

puisqu'ils les enfants n'ont jamais eu aussi peu de place dans notre monde. Ils sont devenus des objets utilitaires : objets de désir sexuel, objets de chantage entre un père et une mère dans un divorce difficile, objets de consommation, et même nouvelle cible des publicitaires, qui savent bien que, devant ce qu'un enfant veut absolument, ses parents, amateurs de paix et fuyant le harcèlement, cèdent absolument. Il serait peut-être bon de se rappeler qu'« un enfant, c'est plus que la rencontre accidentelle d'un ovule et d'une goutte de sperme². »

² GEORGE, Elizabeth (2005). *Sans l'ombre d'un témoin*, Paris, Presses de la Cité, p. 77.

³ GEORGE, Elizabeth. *Op. cit.*, p. 245.

⁴ GEORGE, Elizabeth. *Op. cit.*, p. 538.

Après les femmes-objets, c'est au tour des enfants. Et n'étant pas à un paradoxe près, notre société traite les vieux comme des enfants, et les enfants comme des adultes accomplis, alors que ce sont des êtres en formation, au moins jusqu'à 18 ans, si ce n'est au-delà, avec l'adolescence qui n'en finit plus de finir aujourd'hui. « Les enfants ont besoin d'être remis sur les rails quand ils se trompent. Et le reste du temps, ils ont besoin d'être protégés. Point final. Fin de l'histoire³. »

Dans le nouveau Code civil, un enfant de 14 ans peut créer sa propre entreprise ; plusieurs parents donnent des « payes » hebdomadaires à leurs enfants – comme si le fait de les mettre sur un *pay roll* les empêchait d'exiger le dernier truc à la mode et le cellulaire –, et dans des classes du secondaire, des enfants dorment sur leur pupitre parce qu'ils travaillent tous les jours après l'école. Pourtant, au début du siècle dernier, on avait salué comme un acte de haute civilisation la loi interdisant le travail des enfants. Et je ne parle pas des enfants des pays pauvres qui travaillent pour des pinottes afin de permettre aux riches Occidentaux de walmartiser la planète, pendant qu'en Amérique du Nord on met à pied des dizaines de milliers d'ouvriers, trop chers dorénavant pour servir d'esclaves. On préfère les affamer et aller s'engraisser ailleurs.

Toute cette réflexion m'est venue en juin 2005, à cause de l'émission *Indicatif présent*, à Radio-Canada. Marie-France Bazzo m'a demandé ce qui, d'après moi, avait le plus changé depuis dix ans. Et j'ai répondu : « Les enfants ont été transformés en objets ». À ma grande surprise, c'est la première réponse qui m'est venue, moi qui n'ai pas d'enfants et qui n'en ai pas beaucoup dans mon entourage. On dirait que, à mon insu et sur des années, des images et des nouvelles se sont lentement additionnées en moi, comme de l'eau qui monte dans la cave que je suis, qui n'avait rien vu jusque-là.

Tout me revient d'un coup. Je me rappelle à quel point j'avais été dérangée par un reportage sur les concours de « Mini-Miss » aux États-Unis, peu après l'assassinat de l'une d'entre elles, JonBenet Ramsay, le 25 décembre 1996. « L'écolière a été enterrée avec sa couronne de faux diamants et un ours en peluche pour rappeler qu'elle n'était qu'une enfant », précise-t-on sur le site Web qui lui est consacré. C'est bien, de nous rappeler qu'elle n'avait que six ans quand on la voit sur des photos de promotion dans des poses suggestives, body en strass, bas nylon, longue traîne en plumes et talons aiguilles, à la Joséphine Baker, seins en moins. Elle n'avait que six ans, on n'a jamais trouvé son meur-

trier. Le soupçon pèse encore sur les parents, surtout la mère.

Je me rappelle aussi une photo qui, au premier coup d'oeil, m'a charmée : un garçonnet et une fillette de trois ans, pas plus, habillés comme des adultes à la mode des années 1940. Le garçon porte un chapeau et offre une rose à la fillette, qui fait mine de ne pas s'en apercevoir. On l'entend presque minauder tant la photo est belle. Il y a toute une série d'images avec ces mêmes enfants, déguisé en couple d'adultes timides et amoureux. Le charme s'est vite évanoui quand je me suis aperçue que c'était des images parfaites pour pédophiles, qui croient que tout enfant de moins de dix ans a une sexualité active et consentante, et qu'ils ne font que lui donner la jouissance qu'il réclame. Quand ils ne le tuent pas.

Il y a des milliers de sites pédophiles sur Internet. L'éther euphorisant du cyberspace a dédouané pas mal de pédophiles latents. C'est peut-être pour ça qu'on a l'impression qu'ils courent les rues aujourd'hui. Ces sites leur donnent la permission de vivre leurs perversions dans l'anonymat le plus complet et, surtout, de se « reconforter » dans des réseaux de semblables. Moins

Sur l'échiquier des Grands de ce monde, les enfants sont des mouches. Ils meurent pareillement.

on a le droit de chasser les animaux, espèces protégées, plus on chasse les enfants, espèce non protégée. En fait, la pédophilie est la déviation contemporaine

de l'archétype de la chasse, où l'on retrouve les deux protagonistes habituels : le chasseur et sa proie. « Il [est] toujours sidérant de constater à quel point les tragédies [ont] le pouvoir de montrer aux gens qu'ils auraient eu tout le temps de les prévenir s'ils l'avaient voulu⁴. »

En vertu de tout ce que je viens d'écrire et de tout ce que je n'ai pas écrit, je demande officiellement que les petits des femmes et des hommes soient déclarés espèce menacée, et protégés en conséquence.

Ces enfants ont des mères. Dans des dizaines de pays, leur situation n'est pas moins tragique que celle de leurs enfants, qui meurent dans leurs bras ou sous leurs yeux. Elles ont encore des larmes à verser. On se demande comment. Alors, je me corrige : En vertu de tout ce que je viens d'écrire et de tout ce que je n'ai pas écrit, je demande officiellement que les petits des femmes et des hommes soient déclarés espèce menacée, et protégés en conséquence, dans les bras de leurs mères.

HÉLÈNE PEDNEAULT aiguise sa plume tous les jours depuis la fin de *La Vie en rose*, dont elle a prolongé l'existence avec la publication de ses *Chroniques délinquantes* (VLB, 1988 ; Lanctôt, 2002). Créée et publiée la même année (VLB, 1988), sa pièce *La déposition* n'a jamais cessé d'être jouée depuis. Elle a également écrit six autres livres, dont *Pour en finir avec l'excellence* (1992) et *Mon enfance et autres tragédies politiques* (2004).



LE MONDE
et les fondamentalismes

Susan Faludi

L'Amérique contre les femmes

Pour l'essayiste Susan Faludi, les États-Unis sont un pays « macho » qui ne sait pas protéger ses citoyens, un pays où les droits des femmes sont plus que jamais malmenés. Entretien avec une femme lucide, encore ébranlée par les images de l'ouragan Katrina.

par **Nathalie Collard**

Aux États-Unis, Susan Faludi se situe dans une classe à part. Ex-reporter au *Wall Street Journal*, elle a laissé le journalisme dans les années 1980 pour analyser des enjeux d'actualité en lien avec la condition des femmes. Toujours en avance sur les tendances — le titre de son best-seller *Backlash* est devenu une expression consacrée — Faludi fouille ses sujets à fond et consacre plusieurs années à l'écriture d'un livre.

Dans *Backlash : The Undeclared War Against American Women*, publié en 1991, la jeune femme brosait un tableau plutôt sombre de la situation des femmes sous l'ère Reagan. Huit ans plus tard, Faludi surprenait tout le monde avec *Stiffed : The Betrayal of the American Man*, un essai percutant sur l'état de la masculinité aux

États-Unis. L'essayiste démontrait avec brio comment la chute des repères masculins — l'armée, l'entreprise, le sport — avait entraîné une perte d'identité chez les hommes américains.

Établie à San Francisco, Susan Faludi travaille aujourd'hui à la rédaction de deux livres : le premier, consacré au militantisme féministe environnementaliste, devrait être publié au printemps 2006 chez Metropolitan Books. Le second se penchera sur la condition des femmes sous le gouvernement Bush — une sorte de suite à *Backlash* — et paraîtra dans quelques années. *La Vie en rose* a joint Susan Faludi par téléphone, quelques jours après le passage de l'ouragan Katrina en Louisiane.

La Vie en rose : Quel est l'état du féminisme, aujourd'hui, aux États-Unis ?

Susan Faludi : Ce qui me frappe, c'est que la situation est pire que dans les années 1980, mais que ça ne provoque aucune vague. Personne ne dit rien. En surface, quand on

regarde les chiffres, tout semble bien aller : les écoles de médecine sont remplies de filles, les femmes sont légèrement plus nombreuses en politique et plus visibles dans la plupart des professions et pourtant... De plus en plus de femmes profitent du féminisme, mais elles sont de moins en moins nombreuses à se dire féministes.

Or, quand on regarde la situation de plus près, on réalise que le gouvernement fédéral a retiré son soutien à tous les programmes d'accès à l'égalité. Chaque aspect de l'économie des femmes a été la cible d'une discrimination vicieuse et depuis 2000, sous l'administration Bush, on a fait semblant seulement de s'intéresser aux droits des femmes. Jamais de mon vivant je n'aurais cru que quelqu'un ferait bien paraître Ronald Reagan!

Quant aux femmes privilégiées, qui ont fait des études, qui ont les moyens de quitter leur emploi, où sont-elles aujourd'hui? Elles se cachent dans leur quartiers clôturés avec leur VUS en dépensant trop d'argent sur l'essence... Elles n'ont aucune idée de l'ampleur de la pauvreté. Depuis la réforme du système d'aide sociale sous le président Clinton, il n'y a plus d'aide sociale. Il n'y a plus de services de garde abordables. À mon avis, ce qui s'est produit à la Nouvelle-Orléans est une métaphore de la situation des femmes aux États-Unis. Les gens se disent : comment se fait-il que cela s'est produit? Nous ne savions pas qu'il y avait tant de gens pauvres!

LVR : Comment expliquer qu'il n'y ait pas de riposte de la gauche ?

S. F. : Je crois que c'est en partie parce que les féministes et la gauche en général ne savent pas comment riposter, élever la voix. Les vieilles méthodes — les manifestations, les marches, les lettres ouvertes — ne fonctionnent pas lorsque le pouvoir ne répond pas. Il y a eu de grandes manifestations contre la guerre en Irak et, pourtant, nous sommes quand même allés en guerre. Il y a eu la plus grande marche de femmes en faveur de l'avortement à Washington et, pourtant, le gouvernement n'y a jamais répondu. C'est décourageant.

Du côté des démocrates, il y a une immense passivité. Ce parti n'a aucun pouvoir au Congrès. De mémoire, c'est la première fois que la Maison Blanche et le Congrès sont tous deux républicains. Les mécanismes du gouvernement ne servent pas les démocrates.



Susan Faludi

dans les années 1980, mais que ça ne provoque aucune vague. Personne ne dit rien. En surface, quand on



Les féministes et la gauche en général ne savent pas comment riposter, élever la voix.

Trouver le candidat qui ralliera les électeurs américains est un gros problème. Les derniers candidats du Parti démocrate, qu'il s'agisse d'Al Gore ou de John Kerry, donnaient l'impression de ne pas vraiment vouloir être présidents. En outre, John Kerry a ignoré les femmes, il ne leur a pas parlé et cela s'est reflété dans le vote. Plusieurs sondages ont montré que la majorité des femmes, tous partis confondus, avaient l'impression que la course présidentielle n'avait pas suffisamment abordé les sujets qui touchent les femmes.

LVR: Croyez-vous qu'Hillary Clinton serait une meilleure candidate?

S. F.: Je suis prudemment optimiste. Elle est détestée par les gens de la droite et elle aura à faire face à la misogynie presque psychotique qui fait rage dans ce pays. Pourra-t-elle s'élever au-dessus de la mêlée? Le problème avec Hillary — et c'est assez ironique —, c'est qu'elle est trop compétente. Elle connaît ses dossiers en détail, elle a une approche intellectuelle des choses. Dans n'importe quel autre pays, ce serait vu comme une force mais pas ici. Le courant anti-intellectuel est trop fort. Chose certaine, elle est certainement la meilleure candidate que les démocrates aient à offrir. Et selon moi, elle a plus de chances d'être élue à la présidence des États-Unis que Condoleezza Rice — celle qui magasinait des chaussures chez Ferragamo alors que son coin de pays était submergé —, qui ne s'est jamais présentée devant l'électorat, qui a été nommée aux postes qu'elle a occupés.

LVR: Hors de l'univers strictement politique, une autre femme s'est récemment illustrée sur la place publique aux États-Unis. Il s'agit de Cindy Sheehan, cette mère qui a perdu un fils dans la guerre en Irak. Que pensez-vous d'elle?

S. F.: Elle est fantastique et tellement courageuse! Mais la droite est à ses trousses de façon obsessionnelle et la présente comme un soldat de la gauche alors que c'est tout simplement une mère qui a perdu son fils, dans une guerre qui ne devrait pas exister. Je ne connais pas ses opinions à propos du féminisme, mais je dirais qu'en tant que mère qui souffre, c'est à peu près la seule femme qui jouit d'une certaine liberté d'action. Le problème actuellement aux États-Unis, c'est l'ampleur des soupçons et de la haine exprimés à l'endroit de la pensée de gauche. C'est une question qui a besoin d'être diagnostiquée et réglée avant qu'on puisse s'attaquer aux autres problèmes.

LVR: Comment l'expliquez-vous, cette haine?

S. F.: C'est très compliqué. Je crois que c'est au cœur de ce qui définit les États-Unis, c'est-à-dire une vision

macho de ce pays, cette vision du « Go West » : « Va toujours plus loin, toujours plus haut. » Ici, quelqu'un qui prend soin des autres est perçu comme un être mou et faible. Or la vision macho, on le voit bien, est un échec total.

LVR: Les attentats terroristes du 11 septembre n'ont rien changé à la psyché des Américains?

S. F.: Voilà ce qu'il y a de plus tragique à propos du 11 septembre 2001. Nous étions à un moment de notre histoire où nous avions besoin des autres. Nous aurions pu changer, devenir une nation plus charitable, accepter la main qu'on nous tendait et prendre un virage vers la gauche. Nous ne l'avons pas fait. Bush et la Maison-Blanche ont décidé de coller à la vision machiste. Nous refusons tellement de nous montrer faibles que celles qui ont élevé la voix — Susan Sontag, Katha Pollitt, Barbara Kinsolver — ont été attaquées vicieusement pour avoir osé critiquer la politique américaine.

LVR: Où est le mouvement féministe pendant ce temps? Pourquoi ne l'entend-on pas?

S. F.: Tout dépend ce que vous voulez dire par mouvement féministe. Il y a les groupes officiels comme NOW et Feminist Majority. Ils ont parlé mais leurs voix n'ont pas été entendues. Prenons l'exemple de Eleanor Smeal¹, qui a fait campagne en faveur des femmes afghanes. Une enquête a démontré qu'elle a été invitée une seule fois dans les émissions d'information du dimanche matin, alors que Pat Robertson, ce maniaque qui a invité les gens à assassiner le président du Venezuela Hugo Chavez, a été invité environ 12 fois durant la même période. Le problème, c'est qu'il n'y a pas d'espace pour ces femmes-là.

LVR: Les féministes ne sont peut-être pas invitées dans les talk-shows politiques mais, d'un point de vue extérieur, on remarque que les médias américains parlent beaucoup plus de féminisme depuis quelques années. N'y a-t-il pas une contradiction?

S. F.: Il faut voir comment ils en parlent! La société de consommation — qui vide l'être humain de son essence — a convaincu les femmes que le féminisme était un mouvement d'auto-glorification : « C'est à propos de vous », « Vous pouvez tout avoir! »... Or le féminisme n'a jamais dit ça. Le féminisme, c'est un mouvement de citoyennes publiquement responsables, engagées, qui contribuent à la société.

LVR: Y a-t-il une prise de conscience chez les plus jeunes?

S. F.: Je vais vous raconter une anecdote. L'autre jour, j'ai donné une conférence dans un collège. Après la con-

¹ Eleanor Smeal est la présidente de la Feminist Majority Foundation.

férence, je discutais avec des jeunes femmes étudiantes en droit qui m'expliquaient que la nouvelle mode, c'est d'avoir des enfants très jeunes, durant ses études, et de planifier l'accouchement durant les vacances d'été. Voilà où nous en sommes rendues! Les femmes se disent: « Je ne peux pas demander au système de changer, alors je vais m'adapter aux structures existantes. » Il est vrai que dans notre pays, il est très difficile de penser changer la façon dont l'État fonctionne, alors que dans un plus petit pays comme la Suède, par exemple, un petit groupe de leaders femmes a convaincu le Parti social-démocrate d'adopter un point de vue féministe de la gestion de l'État.

avenir économique, ils se sentent trahis par l'entreprise à laquelle ils ont été fidèles durant des années. Et ils ne savent pas de quelle façon combattre. Alors ils se fâchent contre les femmes qui de leur côté, en apparence, semblent mieux se tirer d'affaire dans la société. Elles deviennent donc la cible rêvée.

Or si les hommes désirent connaître la source de leur agonie, ils n'ont qu'à se tourner vers le gouvernement Bush et la grande entreprise, voilà les vrais coupables. Ce qui est le plus horrible dans tout ça, c'est que la classe d'hommes qui a été le plus heurtée par les politiques de Bush est celle qui a voté pour lui.

C'est comme s'ils s'identifiaient à Bush : quand on se sent affaibli, on parle fort, on déplace de l'air, on joue au macho! Bush est un emblème qui les fait se sentir mieux.

Le problème avec Hillary — et c'est assez ironique — c'est qu'elle est trop compétente.

² Décision de la Cour suprême de 1973 qui autorisait l'accès à l'avortement aux Américaines. La portée de ce jugement a été réduite depuis par de nombreuses mesures des États ou du gouvernement central.

LVR: Le féminisme est-il en voie de disparition aux États-Unis?

S. F.: En fait, nous sommes prisonnières d'une boucle qui se répète sans cesse. Nous avons réglé la première étape qui consistait à reconnaître que les femmes ont été abusées, victimes de discrimination. Nous nous sommes rebellées, mais nous sommes incapables de passer de l'adolescence à l'âge adulte, c'est-à-dire devenir des citoyennes à part entière. Nous avons rué dans les brancards, mais que faisons-nous ensuite? C'est la partie la plus difficile de l'évolution du mouvement féministe, mais c'est aussi la plus cruciale : comment crée-t-on une société dans laquelle le féminisme n'est plus de l'ordre de la révolte d'enfant mais plutôt un comportement responsable et adulte?

LVR: Pendant que les féministes se remettent en question, les hommes blancs américains semblent traverser une grande crise existentielle. Que pensez-vous des hommes aujourd'hui, six ans après la publication de *Stiffed*?

S. F.: Je dirais qu'ils avancent à reculons. Premièrement, il faut faire la part des choses entre ce que disent les médias des hommes et la vraie façon dont les hommes vivent leur vie. De façon individuelle, je crois que les hommes veulent être plus présents auprès de leurs enfants. Pour le reste, ils sont insécures à propos de leur

LVR: Que pensez-vous de la nomination de John Roberts comme juge en chef de la Cour suprême des États-Unis?

S. F.: J'en pense que c'est désastreux, mais que cette nomination aura été brillamment orchestrée par le clan Bush. Je crois — et j'espère que l'avenir me donnera tort — que nous sommes en train de nous faire passer un sapin. Roberts a l'air gentil, les démocrates vont baisser les bras et ensuite, Bush nommera quelqu'un d'encore plus à droite, probablement une femme, en disant : je vous ai donné Roberts... Et on se retrouvera avec trois femmes conservatrices à la Cour suprême, qui renverseront probablement *Roe vs Wade*². Mais j'espère me tromper...

LVR: À vous écouter, l'avenir de la société américaine s'annonce plutôt sombre. Comment entrevoyez-vous les années qui viennent?

S. F.: La première chose à faire est de remettre le mouvement féministe sur pied et d'établir une liste des priorités. Contrairement à ce qu'on a dit lors des dernières élections présidentielles, la sécurité n'est pas la première préoccupation des femmes. Il y a des questions plus pressantes comme la santé, l'éducation, le pain et le beurre. C'est ce qui a été le plus choquant dans toute la crise de la Nouvelle-Orléans, de constater que, pour bien des Américains, la vie est un combat pour survivre au quotidien. Je me dis que c'est peut-être ce dont nous avons besoin, la poussée finale pour prendre un virage, abandonner notre approche dominatrice et apprendre finalement à prendre soin les uns des autres.

NATHALIE COLLARD, qui a longtemps écrit dans *Voir* mais jamais dans *La Vie en rose*, pour cause de jeunesse, est journaliste à *La Presse*.

Comment crée-t-on une société dans laquelle le féminisme n'est plus de l'ordre de la révolte d'enfant mais plutôt un comportement responsable et adulte?

Russell Banks

L'Amérique en noir et blanc

L'auteur de *Continents à la dérive* juge très durement les États-Unis de George W. Bush, une société gangrenée par le racisme et qui n'a aucune chance d'élire Hillary Clinton.

par Francine Pelletier et Françoise Guénette

Les photos blêmes de nos passeports ne l'intéressent pas. Ce qui intrigue le douanier américain, ce matin de juillet, c'est plutôt la couverture jaune autobus du livre de Francine : *Rule of The Bone*. « Qu'est-ce que c'est ? C'est justement du romancier que nous venons interroger dans l'État de New York. Russell Banks, vous le connaissez ? Deux de ses livres sont devenus des films : *The Sweet Hereafter*, par Atom Egoyan, et *Affliction*, avec Nick Nolte. »

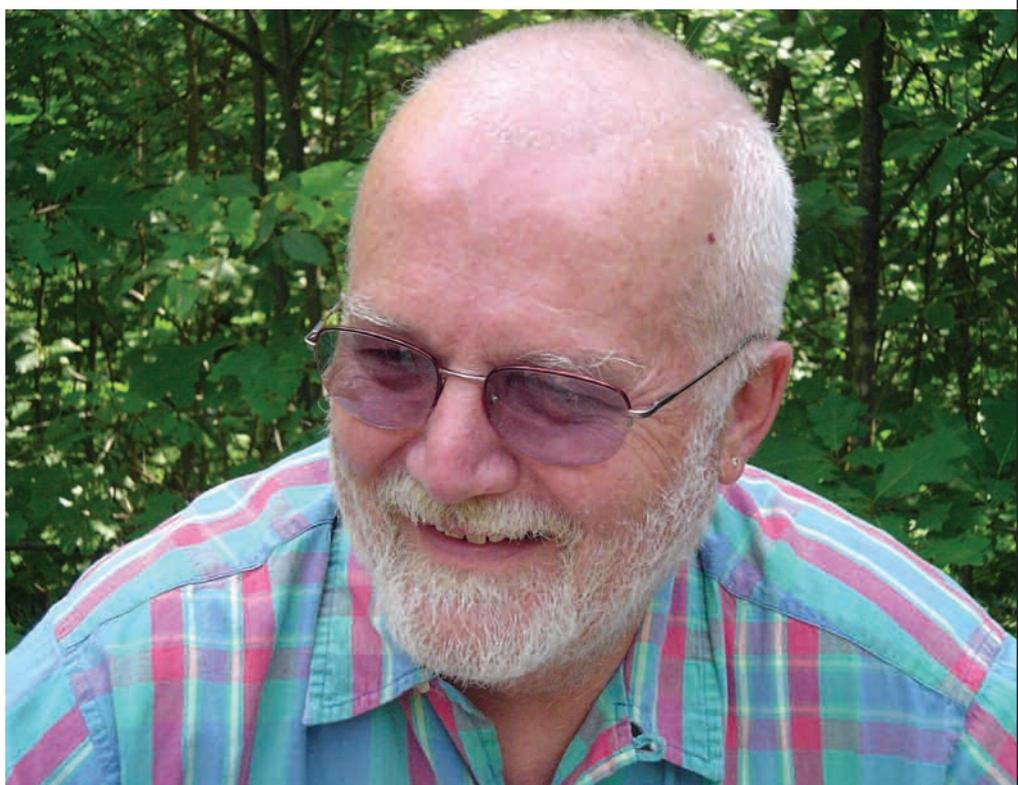
Non, R. Houle, quarantaine bronzée, sourire affable, ne connaît pas. Ironiquement, ce sont souvent des gens comme lui que Russell Banks, l'un des plus grands écrivains américains vivants, deux fois finaliste du prix Pulitzer, a choisi de célébrer dans ses quelque quinze romans : le Bob Dubois de *Continents à la dérive* (*Continental Drift*), l'ado de *Sous le règne de Bone* (*Rule of the Bone*), la gérante du parc à roulettes de *L'ange sur le toit* (*The Angel on the Roof*)... Et quand il délaisse le peuple des marginaux et des obscurs, Banks s'attaque à des monstres comme l'anti-esclavagiste blanc John Brown dans *Pourfendeur de nuages* (*Cloudsplitter*), ou la révolutionnaire Hannah Musgrave, narratrice de son dernier roman, *The Darling*.

Parce qu'il décrit mieux que quiconque le ventre mou de l'Amérique, avec ses *losers* et leurs rêves brisés, et surtout l'énorme tension raciale entre Noirs et Blancs – « le cœur de l'expérience américaine », selon Banks –, nous tenions à rencontrer cet homme résolument de gauche, dans un pays de plus en plus à droite.

Une maison dans les arbres : c'est là que Russell Banks s'est installé en 1987 avec sa quatrième épouse, la poète Chase Twichell. L'homme qui nous ouvre, en shorts et chemisette, diamant à l'oreille et cigarette à la main, est à la fois décontracté et professionnel. À 65 ans, il ressemble encore à son modèle : l'écrivain Ernest Hemingway, dont il a déjà « pourchassé le fantôme » jusque dans ses maisons de Key West et de La Havane.

Banks a déjà dit que s'il n'avait pas trouvé l'écriture, il aurait trouvé la mort dans une beuverie de taverne. Fils d'un Néo-Écossais alcoolique, élevé en Nouvelle-Angleterre, il a frôlé la délinquance et exercé tous les métiers, dont celui de plombier comme son père et comme le héros de *Hamilton Stark*.

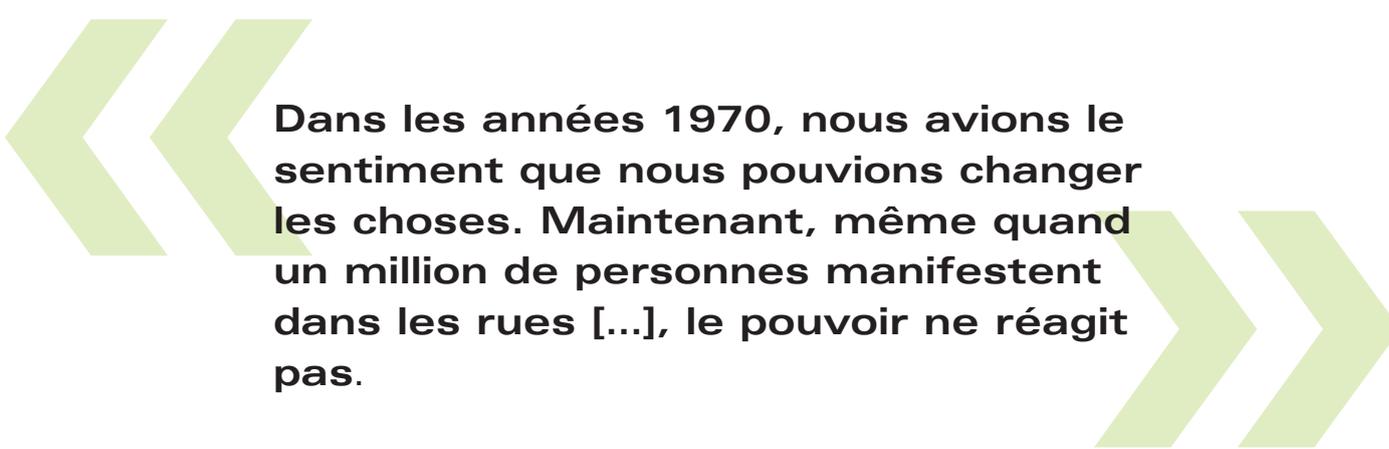
À 24 ans, sans éducation et déjà à sa deuxième épouse, sa vie bascule. Sa belle-mère offre de lui payer l'université, sa femme veut retourner dans le Sud. Il choisit le seul campus qui y soit déjà mixte et intégré racialement, celui de l'Université de la Caroline du Nord.



Russell Banks

Dès le premier jour, il est emprisonné pour avoir participé à une manifestation antiraciste. Le week-end suivant, le Ku Klux Klan attaque une fête d'étudiants blancs et noirs...

Pour le fils d'ouvrier du New Hampshire, c'est le choc : il découvre à la fois l'ampleur du racisme et l'exaltation de la lutte politique. Il s'engage profondément dans le mouvement étudiant qui fait bouillonner les campus de l'époque. Il se battra donc pour l'intégration des Noirs et contre la politique étrangère des États-Unis, en plein enfoncement vietnamien. Il fondera à Chapel Hill un chapitre de la Students for a Democratic Society, qui servira de tremplin à la radicalisation de toute une génération d'Américains.



Dans les années 1970, nous avions le sentiment que nous pouvions changer les choses. Maintenant, même quand un million de personnes manifestent dans les rues [...], le pouvoir ne réagit pas.

Pourquoi incarner par un personnage de femme, Hannah Musgrave, ces années d'idéaux et d'illusions? «Parce que la curiosité est le premier moteur d'un écrivain, répond-il. Dans les années 70, j'ai vu plusieurs de ces militantes radicales prêtes à tout sacrifier et j'aurais dû m'y intéresser davantage, mais tous ces mouvements étaient dirigés par des hommes...» Hannah et ses sœurs étaient muettes, d'après lui, par différents motifs: l'idéalisme (la recherche de justice et d'égalité), l'idéologie (l'analyse universitaire), le contexte historique (des campus en révolte) et les facteurs psychologiques (Hannah se rebelle aussi contre le libéralisme bien-pensant de ses parents bourgeois).

The Darling a laissé ambivalents les lecteurs-trices et les critiques américains. «Les Britanniques et les Irlandais ont mieux compris à quel point Hannah est une métaphore de la politique étrangère des États-Unis. Elle incarne cette innocence complaisante et dangereuse qui, dès le début du XIX^e siècle, entraîne les Américains à intervenir dans le monde militairement ou économiquement, armés des meilleures intentions... mais en provoquant de terribles conséquences.»

«Et comme cette dangereuse innocente est une femme, les lecteurs sont encore plus sévères, poursuit l'auteur, pas dupe. Si Hannah était un homme, on saluerait le héros stoïque à la Hemingway, à la recherche de sens dans un monde absurde, et on l'admirerait.» Mais comment aimer une femme qui semble préférer les chimpanzés à ses enfants et qui aide le dictateur Charles Taylor à prendre le pouvoir? Dans la guerre civile qui s'ensuit, son mari est assassiné et ses fils deviennent des enfants-soldats cannibales. Le cœur dur, pas très «féminin», de Hannah a aussi refroidi le public américain.

Comme sa protagoniste, Banks est fasciné par l'Afrique, le Noir, et la guerre fratricide entre Noirs et Blancs. «Les États-Unis se sont construits, dès le XVII^e siècle, sur ces tensions entre peuples autochtone, européen, africain et ensuite asiatique... Cette guerre des races, cette distribution des pouvoirs sur la base de la race, est tissée dans l'ADN de la culture américaine. C'est une guerre en plusieurs chapitres, que j'ai essayé de décrire dans *Continental Drift*, *The Book of Jamaica*, *Cloudsplitter* ou *The Darling*...» Et si le racisme perdure dans son pays, c'est «parce que les Blancs ne sont pas forcés de changer pour des raisons économiques. Alors que les hommes ont commencé à changer quand les femmes ont pris de plus en plus d'autonomie financière...» Autrement dit, tant que les Blancs seront privilégiés racialement, le racisme triomphera: «Nous sommes supérieurs, c'est pour cela que nous sommes plus riches et vivons plus longtemps...»

Malgré son allusion aux avancées des femmes, Banks l'écrivain a peu écrit sur les bouleversements provoqués par le féminisme. Plus jeune, il voulait d'abord «régler ses comptes avec ses démons personnels» de sorte que plusieurs de ses romans, dont *Bone* et *Affliction*, traitent du conflit père-fils. Plus tard, quatre fois marié, père de quatre filles, une fois grand-père, il n'a pas eu envie de creuser, par exemple, le rapport père-fille. Banks l'homme a pourtant été transformé comme plusieurs mâles de sa génération; élevé au milieu de rapports hommes-femmes très conventionnels, ensuite témoin des luttes féministes, puis décidé à ce que ses filles ne grandissent pas comme sa mère à lui, il a peu à peu rebâti son image de ces relations qui ne seront jamais, dit-il en riant, «*an easy fit*» Après tout, les genres sexuels sont des constructions sociales comme la race.»

Là où Russell Banks est cependant le frère spirituel des Gloria Steinem, Susan Faludi et Susan Sontag, c'est dans sa conviction que les intellectuels doivent s'engager sur les grandes questions. Farouche opposant de l'actuelle administration américaine, il prend fréquemment la plume et la parole pour dénoncer les prétextes fallacieux de l'invasion de l'Irak ou pour défendre la liberté d'expression de collègues écrivains. Il est d'ailleurs président du Parlement international des écrivains ainsi que président fondateur du North American Network of Cities of Asylum, qui offre un refuge à des auteurs en danger dans leur pays d'origine.

Hannah Musgrave termine son récit au moment des attentats terroristes contre New York et Washington: «Désormais, mon histoire n'a plus de sens.» Pour Russell Banks aussi, le 11 septembre 2001 a tout changé: «Les utopies de ma génération, nous les savions irréalistes, les voilà *irrelevant*, sans pertinence...»

Pour lui, plus qu'un siècle, c'est un monde nouveau: «en 1940 et devenu adulte dans les années 60... J'ai donc des souvenirs d'avant la société de consommation, quand un salaire suffisait à faire vivre une famille. Ce qui m'inquiète, c'est qu'un jeune qui avait 14 ans en 2001, qui a 18 ans maintenant, qui votera en 2008, sera depuis longtemps habitué à ce climat politique répressif. Le Patriot Act, qui donne des droits démesurés aux autorités au nom de la lutte au terrorisme, il trouvera cela tout à fait normal...»

Banks déplore le manque d'opposition à l'administration Bush. «Cette société est devenue très atomisée, très dure à mobiliser politiquement.» Professeur de création littéraire à l'Université Princeton jusqu'en 1997, il cite les jeunes des collèges qui «éprouvent un grand sentiment d'impuissance tellement la distance est énorme entre eux et le pouvoir. Dans les années 1970, nous avions le sentiment que nous pouvions changer les



choses, et nous l'avons fait. Maintenant, même quand un million de personnes manifestent dans les rues contre la guerre, le pouvoir ne réagit pas ! Et les médias couvrent cela comme un divertissement ! »

L'arrogance des Bush et Rumsfeld n'explique pas tout. « Nous avons vécu ici, depuis 25 ans, une lente érosion des libertés individuelles. Déjà sous Reagan, les droits des compagnies ont sérieusement empiété sur les droits des individus, on a vu augmenter les contrôles étatiques, sur les femmes par exemple avec les attaques contre Roe c. Wade, ce jugement de la Cour suprême qui permet l'avortement aux Américaines. » Et puis Big Brother est là. Le contrôle social est facilité, selon Banks, par les nouvelles technologies de surveillance : « Hannah ne pourrait pas, maintenant, vivre dans la clandestinité aux États-Unis. »

Pire, selon lui : « On a vu se briser la vieille coalition démocrate qui rassemblait les Noirs, la classe ouvrière blanche, les syndicats, les immigrants et l'Église catholique. » Cette perte de pouvoir des progressistes américains, Banks l'attribue beaucoup au Parti démocrate, devenu « une version douce des Républicains », au point d'approuver la guerre en Irak et le Patriot Act !

Mais pourquoi les Américains, si sûrs d'habiter le *best country in the world*, acceptent-ils ce rétrécissement de leurs droits et ce kidnapping de leur économie ?

« D'abord parce qu'ils ont peur, depuis 2001, et que les politiciens et les médias alimentent cette peur. Notre sentiment d'invulnérabilité, cette fantaisie entretenue depuis des siècles, a été durement ébranlé le 11 septembre... »

L'inertie des Américains s'explique par un autre facteur, selon Banks : la montée du fondamentalisme chrétien.

« La religion a toujours été liée à l'histoire américaine, bien sûr, depuis les pèlerins du Mayflower... mais jamais, depuis les années 1820 peut-être, on n'avait vu une telle ferveur religieuse balayer le pays. Même ma famille a été touchée. Mes parents, des protestants peu pratiquants, se sont faits *born again* à partir des années 80. Je ne sais pas exactement pourquoi. L'éclatement des structures familiales ? Le féminisme ? La tolérance de l'homosexualité ? Ce changement des normes a révélé des dysfonctions sociales ou familiales jusqu'alors cachées et créé, je crois, de l'insécurité... La prospérité économique a ralenti. Et puis, dans les régions péri-

urbaines et rurales comme ici, dans le nord-ouest de l'État de New York, on a vu des communautés être détruites en quelques années par la fermeture des usines, l'industrialisation de l'agriculture et l'arrivée des grandes surfaces. Les gens, en perte de soutien et de sens, se sont réfugiés dans les églises. On ne voit pas le même phénomène dans les villes... » Ces Américains convertis à des versions plus fondamentalistes, bibliques, du christianisme composent au moins 35 pour

cent du vote assuré à George Bush.

Quand on évoque, plutôt à la blague, la possibilité que Hillary Clinton, sénatrice de New York, son État, soit élue présidente démocrate en 2008, il secoue la tête : « Les démocrates ne reprendront pas le pouvoir d'ici au moins 25 ans. À moins que l'économie américaine ne s'effondre, saignée par les coûts de la guerre en Irak – 5 milliards US par mois ! – ou par les réductions d'impôts adoptées par Bush. Et, à mon sens, la première femme présidente, ou le premier Noir président, viendra de la droite, pas de la gauche. C'est politiquement moins coûteux. Rappelez-vous, c'est Bush 1^{er} qui a nommé Clarence Thomas, premier juge noir à la Cour suprême. Clinton n'aurait pas pu le faire. »

Dans le studio un peu étouffant, l'entrevue tire à sa fin. Banks nous a montré tout à l'heure, en rigolant, une photo de lui et de Fidel Castro, prise à Cuba lors d'une réception pour des écrivains des Amériques : « Là, j'étais en train de lui expliquer la chute du communisme !!! »

Il accepte volontiers de passer au jardin pour quelques photos tout aussi historiques. Et enchaîne sur ses projets ; ces jours-ci, il relit Hemingway en vue d'un prochain roman et, surtout, il transforme ses livres en scénarios de films. Martin Scorsese veut tourner *Cloudsplitter*, Gus van Sant (*Elephant*) s'intéresse à l'attachant héros de *Rule of the Bone*, et – oh bonheur ! – Cate Blanchett a accepté d'incarner Hannah Musgrave à l'écran.

Entrevue par FRANCINE PELLETIER

Rédaction par FRANÇOISE GUENETTE

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires, dont *Monsieur* et *Baise Majesté*.

FRANÇOISE GUENETTE, rédactrice en chef à *La Vie en rose* de 1980 à 1987, est journaliste à la radio de Radio-Canada et animatrice de débats publics.

Russell Banks
en quelques titres

Hamilton Stark
(Hamilton Stark),
1978

The Book of Jamaica
(Le Livre de la
Jamaïque), 1980

Continental Drift
(Continents à la
dérive), 1985

Affliction
(Affliction), 1990

The Sweet Hereafter
(De beaux lende-
mains), 1991

Rule of the Bone
(Sous le règne de
Bone), 1995

Cloudsplitter
(Pourfendeur de
nuages), 1998

**The Angel on the
Roof** (L'ange sur le
toit, nouvelles), 2000

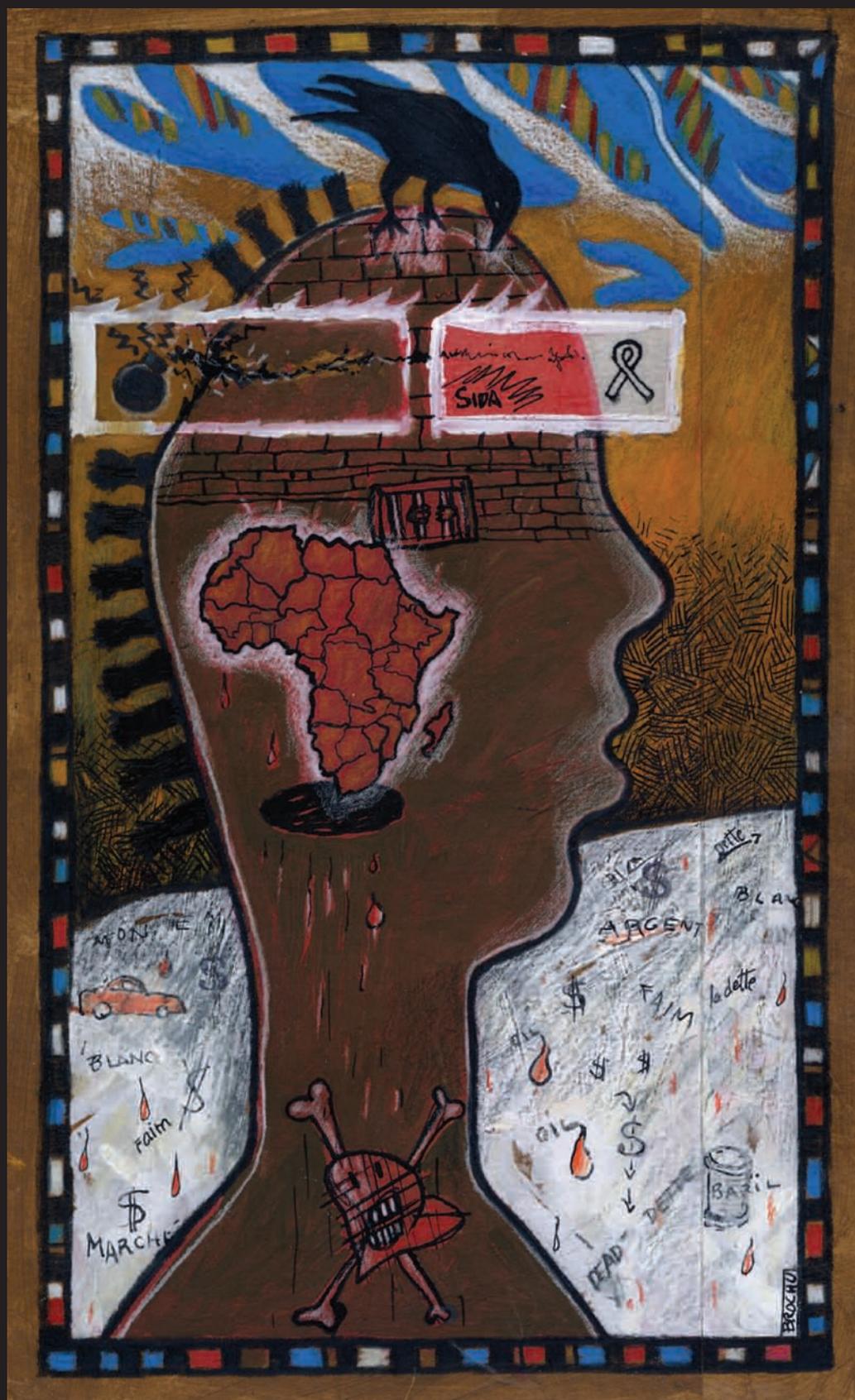
The Darling (en
français à l'automne
2005), 2004

Sujets tabous d'Afrique et d'ailleurs

AILLEURS

dans le monde, en Afrique subsaharienne par exemple, des millions de femmes et d'enfants souffrent et meurent à cause des froids calculs du néolibéralisme, de la barbarie de la guerre, du fanatisme politico-religieux, de la tyrannie des grands et petits seigneurs. Mais aussi à cause de nos modes de vie, de notre ignorance, de notre indifférence à tout ce qui n'est pas spectaculaire, de notre aversion pour les sujets lourds et graves – nos nouveaux sujets tabous.

Dans ce dossier, rien de léger ou de réjouissant. Juste une vingtaine de pages d'information et de réflexion sur quelques-unes des grandes causes de la souffrance et de la mort de millions de femmes et d'enfants dans le monde. En Afrique subsaharienne, par exemple.



Des criquets et des femmes

« Quiconque meurt de faim, meurt assassiné. Et cet assassin a pour nom la dette », dit le rapporteur spécial de l'ONU sur le droit à l'alimentation, Jean Ziegler¹. Mais n'est-ce pas la sécheresse et une invasion de criquets qui ont causé la famine au Niger ? Et puis, quel rapport entre ces histoires de dettes, les femmes et le féminisme ? Eh bien, justement, il y en a un, et de taille.

par **Lise Moisan et Sylvie Dupont**

Plus personne ne l'ignore, depuis l'automne 2004, le Niger est aux prises avec une crise alimentaire qui ne fait que s'aggraver, faute d'une aide internationale appropriée. Sur les 11,7 millions de personnes qui composent sa population, 3,6 millions sont menacées, surtout des enfants – nous les avons vus à la télé –, des vieillards, et des femmes, des femmes et encore des femmes...

En novembre 2004, l'ONU a lancé sans grand succès un premier appel au secours. En mars 2005, un deuxième appel n'a rapporté que 1 million de dollars² sur les 16 millions espérés. Une crise alimentaire est une course contre la montre : en mai, la situation était déjà nettement plus critique et on avait maintenant besoin de 30 millions de dollars pour sauver quelque trois millions et demi de personnes de la famine. Trente millions de dollars : moins de 10 \$ par personne menacée, une somme dérisoire. Le 26 août, le Programme alimentaire mondial (PAM) de l'ONU avait besoin de 57,6 millions et n'avait reçu que 28 millions. La communauté internationale n'était pas pressée de dénouer les cordons de sa bourse.

La presque totalité des médias d'ici et d'ailleurs ainsi que certains porte-parole dans le pays ont présenté cette crise comme un problème ponctuel résultant de facteurs strictement climatiques : une sécheresse particulièrement rude doublée d'une invasion de criquets pèlerins avaient détruit les récoltes et les pâturages. Ils n'ont pas dit que la famine était naturelle au Niger, mais presque.

Les ravages causés par cette sécheresse et ces criquets ne font aucun doute, mais il n'est pas moins certain que la grave pénurie alimentaire qui sévit au Niger a d'autres causes. Et même si elles s'annoncent abondantes, les récoltes de l'automne ne la régleront pas.

Certains représentants d'organismes onusiens évoquent du bout des lèvres d'autres facteurs pour expliquer la fragilité de ce pays. Si le Niger avait un stock alimentaire plus important, il ne sombrerait pas dans la malnutrition et la famine à la moindre sécheresse. Si le Niger pouvait irriguer les terres cultivées et enrayer les

invasions de criquets pèlerins, il pourrait se constituer un stock alimentaire. Si le Niger avait un meilleur réseau ferroviaire et routier, l'aide mettrait moins de temps à arriver.

Le hic, c'est que le Niger, accablé depuis des années par sa dette extérieure, n'avait pas et n'a toujours pas les moyens de résoudre ces problèmes.

La dette du Niger a été annulée au Sommet du G8 le 11 juin dernier, dites-vous ? Oui, mais pour comprendre la situation actuelle du pays, il faut replacer ce cadeau annoncé du G8 dans le contexte des « ajustements structurels » que le Niger a dû faire ces dernières années. Alors commençons par le commencement.

L'aide des usuriers. La meilleure preuve que la crise actuelle n'a rien de ponctuel se trouve dans le rapport sur sa mission au Niger que Jean Ziegler a remis à la Commission des droits de l'Homme des Nations Unies *il y a quatre ans*, en 2001³. Journaliste, écrivain et rapporteur spécial des Nations Unies sur le droit à l'alimentation, ce monsieur en connaît un bout sur la question et, contrairement à d'autres, il n'a pas la langue dans sa poche.

Dans les années 1970, à la faveur d'une brève flambée du prix de l'uranium, une des ressources naturelles du pays, le Niger a beaucoup emprunté, principalement pour investir dans ses infrastructures et son secteur minier. Depuis, dit Ziegler, le pays vit une crise économique et environnementale quasi ininterrompue, piégé par cette dette que l'effondrement du cours de l'uranium dans les années 1980 a encore creusée. Dette qui a aussi doublé en une seule nuit, en janvier 1994, quand, pour favoriser les investissements étrangers en Afrique, la Banque centrale des États de l'Afrique de l'Ouest a dévalué de moitié le franc CFA – avec la complicité de la France, le « consentement » des pays africains de la zone franc, et la bénédiction du FMI, de la Banque mondiale et des banques régionales de développement.

Depuis de nombreuses années, le Niger consacre autour de 30 % de son budget au service de la dette, comparativement à 20 % aux soins de santé, aux

¹ ZIEGLER, Jean (2005). *L'empire de la honte*, Paris, Fayard.

² Tous les dollars dont il est question dans cet article sont des dollars américains.

³ ZIEGLER, Jean (avril 2005). « Le Niger en crise », *Alternatives internationales*. Site Web consulté le 8 septembre : <alternatives-international.net/article21.html>.



⁴ L'ÉCUYER, François (9 août 2005). « Des raisons de la famine au Niger », CADTM : <cadtm.org/article.php?id_article=1585>.



services sociaux et à l'éducation. Non seulement un service de la dette aussi onéreux l'oblige-t-il à réemprunter continuellement, mais les dettes qu'il contracte envers les institutions financières – FMI, BM, banques de développement régionales – sont assorties de conditions strictes sur la façon dont le gouvernement doit dépenser l'argent et structurer sa fonction publique : taille, rémunération des fonctionnaires, services offerts ou non.

En d'autres termes, ces programmes d'ajustement structurel appliquent aux pays du Sud dépendants la bonne vieille recette néolibérale : réduire la taille de l'État en coupant dans les services, en allégeant la fonction publique et en privatisant tout ce qui bouge. Air connu. Au Niger comme chez nous, moins l'État assume, plus la situation des pauvres se dégrade.

Le FMI a imposé un programme d'ajustement structurel draconien tout particulièrement au secteur agricole, avec des conséquences d'autant plus catastrophiques que le Niger a une agriculture de subsistance (15 % seulement de la production agricole est commercialisée).

Le secteur transport de l'Office national des produits vivriers du Niger (ONPVN) est constamment menacé de privatisation. Or, c'est la flotte de camions de l'ONPVN qui assure le transport d'urgence des semences et des secours alimentaires en période de famine. « Une fois privatisées, les sociétés de transport, qui obéissent à la logique du marché, ne s'aventureront pas sur les pistes des zones reculées. Résultat : beaucoup de villages risquent de ne plus être approvisionnés », prévient Ziegler.

La menace est d'autant plus sérieuse qu'au Togo, cette privatisation est déjà faite, et que l'Office national vétérinaire du Niger a lui aussi été privatisé. Le pays possède un cheptel de 20 millions de bovins, d'ovins et de chameaux très recherchés et traditionnellement exportés en grand nombre, une source de revenu essentielle pour des millions de nomades et de paysans. Aujourd'hui, les nomades et les paysans n'ont pas les moyens de payer les prix qu'exigent les commerçants privés pour les vaccins, médicaments et vitamines. De plus, toujours à cause de la politique d'ajustement structurel, le Niger n'a plus de laboratoire central pour délivrer les certificats de non-contamination qu'exigent les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Sans certificats, les éleveurs et les agriculteurs obtiennent un prix inférieur pour leurs animaux sur le marché.

En décembre 2000, le Niger a été admis au programme Initiative en faveur des pays pauvres très endettés (PPTE), qui donne droit à un allègement de la dette. Le programme PPTE prévoit l'annulation de la partie de la dette qui dépasse le seuil d'endettement que la Banque mondiale et le FMI jugent soutenable pour ces pays. En plus de redonner un peu de légitimité aux ajustements structurels tant décriés, ce programme a été conçu pour que les pays très endettés puissent de nouveau assumer leurs remboursements sur le reste de leur dette, et aient intérêt à le faire. Malgré cet allègement, le reste de la dette devait continuer à être remboursé. C'est ainsi que le Niger a vu son service de la dette augmenter de 16 % en 2001, de 24 % en 2003 et de 15 % en 2005 – année où la dette du pays a atteint 3 milliards de dollars.

Naturellement, l'admissibilité au programme des PPTE était assortie de conditions très précises. La privatisation des services publics en était une : ainsi, l'eau des principales villes du Niger a été privatisée au profit de firmes comme Vivendi, qui multiplie les hausses de tarifs et les débranchements.

“ La plupart des hommes ont émigré à la recherche d'autres solutions. Les hommes sont très rares ! Il n'y a que des femmes et des enfants. ”

La réduction des budgets alloués à l'éducation et aux soins de santé était une autre de ces conditions. Depuis quelques années, on assiste à un véritable démantèlement du secteur public : 75 % du corps professoral a été envoyé en préretraite, et ce taux atteindra 90 % d'ici 2010. Les professeurs sont remplacés par de jeunes « volontaires de l'éducation » sans formation ni diplôme, qui gagnent le quart de leur salaire et ne peuvent pas se syndiquer. Rien pour améliorer les choses dans un pays où 92 % des femmes et 77 % des hommes sont analphabètes. Même restructuration du côté des soins de santé : pourquoi payer une infirmière ou un médecin alors que n'importe quelle « volontaire de la santé » peut donner une piqûre ou mettre un pansement⁴ ?

« Depuis au moins l'an 2000, constate Ziegler, les stocks alimentaires sont à des niveaux critiques dans tout le pays, y compris dans les régions qui ont traditionnellement un surplus. » Les conséquences humaines de cette crise endémique sont connues : malnutrition chronique, tout particulièrement des femmes et des enfants. Qui dit malnutrition chronique dit taux de mortalité infantile très élevé – bon an, mal an, un enfant sur quatre (28 %) meurt avant l'âge de cinq ans –, mais aussi arrêt du développement physique et mental, cécité, émaciation, capacité de travail sérieusement réduite et

faible résistance aux maladies. Un gros handicap pour l'avenir...

Outre les sécheresses et les criquets, la dure réalité, c'est qu'il n'y a pas d'argent pour l'irrigation dans un pays où quatre Nigériens sur cinq vivent dans les zones rurales et dépendent de la terre pour leur survie. Le Niger est vaste (1,2 million de km carrés), mais seulement 3 % de ses terres sont cultivables, et seulement 10 % des terres cultivables sont irriguées.

Les ressources en eau sont sous-exploitées pour une raison très simple : le manque de capitaux pour financer les travaux d'irrigation extrêmement coûteux.

Les agriculteurs, femmes et hommes, n'ont pas d'argent pour les engrais qui leur permettraient de combattre l'appauvrissement progressif des sols, et les éleveurs n'ont pas d'argent pour nourrir leur bétail et payer les soins vétérinaires nécessaires.

On estime que plus de la moitié de la population n'a pas accès aux soins de santé primaires. De plus, le retard dans la réponse à la crise alimentaire a fait grimper les coûts des soins de santé. Le 9 août dernier, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) estimait à 1,3 million de dollars le financement nécessaire simplement pour des projets d'urgence visant à remédier à court terme aux effets les plus aigus de la malnutrition et à juguler les risques d'épidémies : choléra, maladies respiratoires, diarrhée, paludisme, etc.

Le Niger n'a ni réseau ferroviaire ni réseau de routes carrossables – sur 10 100 km de routes, 8 % seulement sont goudronnées –, ce qui handicape lourdement le transport de la nourriture, le développement industriel et l'acheminement de la production minière (uranium, or, charbon) ou des quelques gisements de pétrole vers les ports maritimes, situés à plus de 1 000 km.

Comme il n'y a pratiquement aucune industrie dans le pays, les emplois sont extrêmement rares. Durant la « soudure » – l'entre-deux récoltes –, de juin à septembre, les hommes partent vers les pays voisins pour trouver du travail rémunéré. Saisonnier ou permanent, cet exode des hommes est une importante source de revenu, qui complète et parfois dépasse celui de la production agricole, mais il laisse les femmes, les enfants et les vieillards dans une situation encore plus précaire.

En juin dernier, Helena Maria Semedo, la responsable au Niger de l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO), racontait à un journaliste d'Afrik.com que plus de 3 000 villages étaient déjà touchés par la crise alimentaire, et que la plupart des familles ne consommaient qu'un repas par jour, le plus souvent à base de baies sauvages.

Elle ajoutait un détail intéressant : « Les enfants et les femmes sont évidemment les plus touchés dans les régions agricoles, car la plupart des hommes ont émigré à la recherche d'autres solutions. Je reviens d'un tour dans l'ensemble du pays afin de rencontrer les autorités et la population. Les hommes sont très rares ! Il n'y a que des enfants et des femmes⁵. »

Sur l'exode des hommes, un paysan de Koloma (localité du nord nigérien) interviewé par un journaliste de l'Express se faisait encore plus explicite : « Les bras valides ont fui la disette, abandonnant femmes, enfants et vieillards dans les villages [...], disait Ado Issouhou avec amertume. À l'aube, les femmes et les enfants vont repérer les termitières et les vident de leurs grains⁶. » Comme si ce n'était pas assez, le Niger, un État laïque caractérisé par un Islam moderne et tolérant, connaît une montée inquiétante du fondamentalisme islamique et une recrudescence de pratiques comme la répudiation unilatérale des épouses, la polygamie et le mariage des enfants, ce qui accroît encore la dépendance et la vulnérabilité des femmes. L'instabilité politique et la pauvreté extrême exacerbent les tensions sociales.

“ Bien que l'immense majorité des pays concernés fassent scrupuleusement leurs remboursements, leur dette ne cesse d'augmenter. ”

Ajoutons pour compléter le tableau que, depuis le 7 septembre dernier, le Niger se classe 177^e sur 177 pays en matière de développement humain selon le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD). On peut difficilement tomber plus bas.

Si au moins tous ces « sacrifices » sur l'autel du libre marché avaient permis de renforcer l'économie du pays... Mais il n'en est rien. Après une vingtaine d'années de réformes et d'ajustements structurels, le Niger est parvenu à démanteler son secteur public, mais il n'a toujours pas réussi à doter le pays d'un secteur privé dynamique. Et cet échec n'est pas une exception.

Endettés à mort. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, de formidables progrès technologiques et scientifiques ont dynamisé les forces productrices, tant et si bien qu'aujourd'hui la planète croule sous les biens produits, les objets de consommation et une richesse prodigieuse. Qu'en est-il de leur redistribution, de ces retombées universelles tant vantées et promises par les chantres du néolibéralisme – de ce fameux *trickle-down effect* ?

« En 1964, 400 millions de personnes souffraient de sous-alimentation permanente et chronique. Elles sont 842 millions en 2004 – des femmes et des enfants de façon disproportionnée », constate Jean Ziegler. Pour la plupart des 122 pays de l'hémisphère Sud où la faim et la misère sévissent, les raisons se ressemblent et peuvent se résumer comme suit.

Premièrement, les pays débiteurs sont souvent des pays producteurs de matières premières, notamment de produits agricoles. Ils doivent importer l'essentiel des biens industriels (machines, camions, médicaments, ciment, etc.) dont ils ont besoin pour produire. Or, au

⁵ VACHER, Barbara (juin 2005). « Crise alimentaire au Niger ; entretien avec Helena Maria Semedo, responsable de la FAO-Niger », *Afrik.com*. <afrik.com/article8478.html>.

⁶ *L'Express* (24 mai 2005). « Sécheresse, criquets et déficit céréalier ».





cours des 20 dernières années, les prix en dollars constants des biens industriels ont plus que sextuplé sur le marché mondial. En revanche, durant cette même période, les prix des matières premières agricoles (coton, sucre de canne, arachide, cacao, café, etc.) ont constamment baissé et, dans certains cas (le café et le sucre de canne, par exemple), se sont carrément effondrés. Selon Jean Ziegler, cette baisse et cet effondrement ont été sciemment orchestrés par la spéculation et autres manœuvres boursières.

La deuxième raison tient à ce que Ziegler appelle « le pillage des trésors publics » par les classes dirigeantes et la « corruption rampante, organisée en toute complicité avec certaines banques suisses, américaines et françaises. Ainsi le butin caché dans des banques occidentales par le défunt dictateur du Zaïre, Mobutu, s'élève à environ 8 milliards de dollars. En 2004, la dette de son pays, maintenant la République démocratique du Congo, s'élevait à 13 milliards de dollars ».

Troisièmement, parce qu'ils sont considérés comme des débiteurs à risque, les gouvernements des pays pauvres doivent payer sur leurs emprunts des taux d'intérêt de 5 à 7 fois plus élevés que ceux que paient des pays comme les États-Unis ou le Canada. De plus, sous peine de se voir refuser tout prêt par le FMI, la Banque mondiale ou les autres grandes banques, ils doivent privatiser et vendre aux créanciers étrangers, pour la plupart des sociétés transcontinentales, leurs rares entreprises rentables (mines, services publics, télécommunications, eau, etc.) et leur accorder des privilèges fiscaux exorbitants.

Comme au Niger, le service de la dette absorbe la plus grande part des ressources des pays endettés et ne laisse pratiquement rien pour financer les investissements sociaux ou des projets de développement. Bien que l'immense majorité des pays concernés fassent scrupuleusement leurs remboursements, leur dette ne cesse d'augmenter. Selon le Comité pour l'annulation de la dette du tiers-monde (CADTM)⁷, un organisme belge, pour 1 \$ dû en 1980, les pays « en développement » ont remboursé 8 \$ en 2002-2003, et doivent encore 4 \$.

Quatrièmement, la plus grande partie des profits astronomiques des sociétés transcontinentales est rapa-

triée au siège social, en Europe, en Amérique du Nord ou au Japon. De plus, la plupart des sociétés transcontinentales utilisent dans les pays « en développement » des brevets qui appartiennent à leur siège social et dont les redevances sont payées par ces pays, encore une fois non pas en pesos ou en francs CFA, mais en dollars. Les pays endettés épuisent ainsi leurs devises et doivent réemprunter des dollars pour importer de l'étranger les biens que leur économie « sous-développée » ne peut pas produire.

En juin dernier, au sommet du G8 de Gleneagles, les ministres des Finances du G8 se sont entendus pour annuler 100 % de la dette multilatérale des 18 pays qui ont rempli les conditions de l'initiative PPTE. Le gouvernement du Niger, un des pays bénéficiaires, s'est

“ L'angoisse humaine n'est pas quantifiable, elle n'est pas un élément de l'analyse macroéconomique. N'étant pas mesurable, elle n'existe pas pour le FMI. ”

– Jean Ziegler, *L'Empire de la honte*

abstenu de commenter cette décision, attendant d'en savoir plus avant de se prononcer⁸. Ou peut-être était-il trop occupé à essayer de gérer la famine, les menaces de grève des fonctionnaires et autres problèmes sur le terrain ?

LISE MOISAN est consultante en développement organisationnel et agit comme médiatrice dans ce domaine. Elle est également spécialiste en recherche socioéconomique et en analyse différenciée selon les sexes. Cofondatrice et membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle en a assuré la direction générale de 1986 à 1987.

SYLVIE DUPONT est rédactrice, traductrice et consultante en édition. Militante du Centre des femmes et du Comité de lutte pour l'avortement libre, et cofondatrice de *La Vie en rose*, elle a été membre du comité de rédaction de 1980 à 1983, et a continué à y collaborer par la suite.

⁷ MILLET, Damien et Isabelle LIKOUKA. *Les chiffres de la dette 2003*, Liège, CADTM: <cadtm.org/texte.php3?id_article=445>.

⁸ INVESTIR EN ZONE FRANC (IZF) ET LE JOURNAL INTERNET DE L'AFP (16 juin) : <izf.net/izf/Actualite/RDP/06/niger.htm>.

Le divorce néolibéral

...ou la victoire du néolibéralisme sur l'idée d'un monde où le marché a des limites

par **Diana Bronson**

L'histoire du néolibéralisme ressemble étrangement à l'histoire d'un mariage arrangé, une cohabitation malheureuse et de courte durée, suivi d'un divorce pénible et extrêmement inégalitaire.

Dans l'après-guerre, au moment des luttes anticoloniales, on a envisagé une sorte de mariage d'amour, une belle complémentarité entre les normes internationales des droits de la personne (la femme) et les traités qui régissaient le commerce entre les nations (l'homme).

Cependant, l'organisation qui devait assurer cette complémentarité n'a jamais vu le jour. Les États-Unis s'y sont opposés, et on a plutôt conclu un traité commercial, l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT), qui a servi de cadre juridique jusqu'à la création de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) en 1994.

Le néolibéralisme édition 2005 est bien enchâssé dans les lois nationales et internationales. Ce pseudo-rémède est aussi puissant que toxique pour les pauvres, et donc pour la très grande majorité des femmes, dont les revenus, quand elles en ont, sont très minces et très précaires.

Cet « élixir » administré avec très peu de discernement par les institutions internationales qui possèdent les véritables ressources du développement – le Fonds monétaire international (FMI), la Banque mondiale (BM), l'Organisation mondiale du commerce, etc.) – interdit aux pays pauvres de choisir leurs propres modes de développement. Même si en théorie le mariage tient toujours, en réalité la rupture est consommée, car ces institutions (surtout l'OMC) fonctionnent sans lien avec les instances multilatérales dont les mandats reflètent les valeurs de la Charte des Nations Unies : l'autodétermination, la coopération, la paix, le développement et les droits de la personne.

Cette rupture ressemble à un divorce stéréotypé et pourri, où la femme se fait avoir. L'OMC se comporte comme l'homme dans sa crise de la quarantaine qui cherche à se débarrasser de ses responsabilités familiales parce qu'il a d'autres intérêts ailleurs : nouveaux marchés, nouvelles occasions. Il ne souhaite qu'une chose : rompre les liens qui lui imposent des obligations et l'empêchent d'aller de l'avant avec ses propres projets.

L'ex-femme (le système de droits humains) s'occupe des petits – de plus en plus de traités à appliquer avec de moins en moins de ressources. Beaucoup de responsabilités, peu de pouvoirs. Tant bien que mal, elle essaie de garder la famille fonctionnelle, d'y maintenir un semblant d'ordre et de stabilité.

Mais la tâche est au-dessus de ses forces, la famille est trop nombreuse. Les traités sur les droits humains se sont multipliés – protection contre la discrimination et

le racisme, reconnaissance des droits des enfants, mesures contre la violence, garantie de l'équité au travail, affirmation des droits politiques et économiques. La vaste majorité des pays signent ces traités, et reconnaissent enfin l'égalité des hommes et des femmes, du moins en théorie. En pratique, les ressources qui y sont allouées et les systèmes d'arbitrage en place sont anémiques par rapport aux moyens impressionnants dont dispose le commerce. Papa ne se refuse rien, et oublie trop souvent de payer sa pension alimentaire.

Ainsi, l'OMC emploie plus de 600 personnes pour s'occuper des obligations des 150 pays membres, tandis que le comité des Nations Unies chargé de surveiller les obligations des 150 pays qui ont ratifié le Pacte international sur les droits économiques, sociaux et culturels doit se débrouiller avec deux employés et 16 experts à temps partiel ! La réduction des barrières tarifaires est surveillée, mesurée et appliquée avec infiniment plus de soins que l'accès des filles à l'éducation primaire !

Malgré la montagne de preuves démontrant que la croissance économique ne mène pas à une distribution plus équitable de la richesse, malgré une grande mobilisation féministe transfrontalière, malgré le Forum social mondial de Porto Alegre, et malgré la popularité d'organismes comme Équiterre qui s'attaquent au problème de la consommation dans les pays du Nord, nous sommes bien loin d'où nous devrions être dans notre réponse au néolibéralisme.

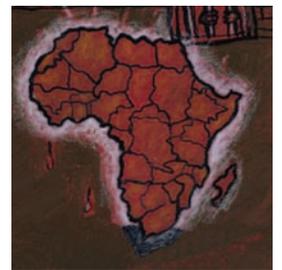
Alors il me semble que nous, les féministes de la classe moyenne des pays riches, devons commencer à examiner plus sérieusement nos propres contradictions et les profits que nous tirons de la misère des autres.

Nous vivons l'impossible horaire du métro-boulot-dodo, avec les enfants, la maison et le ménage pour occuper nos « temps libres ». Nous sommes collectivement épuisées par ce train de vie qui contribue à faire rouler cette même logique économique qui est la source de la misère de la majorité des femmes de la planète.

Pourtant nous continuons à acheter à nos enfants des espadrilles à 5 \$ fabriquées par des travailleuses-esclaves de la Chine. Nous continuons à aller aux magasins Un Dollar même si le prix des produits ne reflètent ni la valeur du travail fourni ni l'empreinte écologique ! Nous continuons à consommer trop d'énergie, trop de ressources, trop d'autres choses dont nous n'avons pas besoin, et que la Terre ne peut plus supporter.

Comment pourrions-nous moderniser notre vieux slogan « Le privé est politique » ? Ne devrions-nous pas y ajouter « ... et le néolibéralisme, c'est moi » ?

DIANA BRONSON est coordonnatrice du secteur Mondialisation et droits de la personne à Droits et Démocratie. Cet article reflète ses opinions personnelles.



LE CRI

d'un homme en colère

Quand un vieux routier de la politique, de la diplomatie et du système onusien réagit au sort qu'on fait à la moitié de l'humanité avec la rage et la ferveur d'une féministe radicale, il faut s'arrêter et l'écouter.

par **Stephen Lewis**

Envoyé spécial de l'ONU pour le VIH/sida en Afrique



Allocution prononcée le 26 avril 2005 au sommet de la University of Pennsylvania sur les enjeux mondiaux en matière de santé des femmes.

Cette conférence porte sur les enjeux mondiaux en matière de santé des femmes, et tout ce que je m'appête à dire s'applique à ce sujet général. Mais plus j'y pensais, plus j'avais envie d'utiliser le VIH/sida en Afrique comme exemple-type de ces enjeux, en partie parce

que c'est celui que je connais le mieux, en partie parce que c'est vraiment un exemple-type.

Je suis l'envoyé spécial des Nations Unies pour le VIH/sida en Afrique depuis quatre ans. Certaines choses changent, petit à petit, d'une manière qui vous donne froid dans le dos. Des initiatives voient le jour [...], et on peut avoir l'impression que d'apocalyptique, la situation devient peu à peu simplement catastrophique. Mais il y a un facteur qui reste largement imperméable au changement : la situation des femmes. Sur le terrain, là où ça compte, là où les grands mots ne pèsent pas lourd, au jour le jour, l'existence des femmes reste aussi atrocement désespérée qu'elle l'a toujours été depuis le début de cette pandémie, depuis maintenant presque un quart de siècle.

Il y a quelques semaines, j'étais en Zambie, dans un village très loin de Lusaka. On nous y avait emmenés voir le « projet générateur de revenus » d'un groupe de *Women living with HIV*. Elles étaient là, rassemblées sous une grande bannière proclamant leur identité, 15 ou 20 femmes, toutes infectées par le virus, toutes s'occupant des orphelins, se tenant toutes fièrement debout à côté du projet générateur de revenus : un luxuriant carré de choux.

Après les avoir écouté décrire leurs besoins et ceux de leurs enfants avec volubilité et éloquence (comme d'habitude, la faim dominait la litanie), je les ai questionnées sur les choux. « Je suppose qu'ils ont amélioré votre alimentation ? » Oui, ont-elles répondu en chœur. « Et vous vendez les surplus au marché ? » Hochements de tête énergiques. « Et vous faites un profit ? » Oui, là encore. « Et que faites-vous de cet argent ? » Cette fois, elles ont semblé étonnées, comme si c'était une question ridicule dont je connaissais

sûrement la réponse : « On achète des cercueils, évidemment ! On manque toujours de cercueils. »

Dans ces moments-là, je me dis que le monde est devenu fou. Cela n'a rien à voir avec une crise existentielle ; simplement, je n'arrive pas à m'expliquer autrement ce que nous sommes en train de faire à la moitié de l'humanité.

Je veux vous rappeler que ce n'est qu'à la Conférence internationale de Bangkok sur le sida en 2004, près d'un quart de siècle après le début de la pandémie, que le rapport final d'ONUSIDA¹ a désagrégé les statistiques et exposé dans toute son ampleur la vulnérabilité dévastatrice des femmes. D'ailleurs, la phrase « En Afrique, le sida a le visage d'une femme », lancée à la Conférence internationale de Barcelone sur le sida deux ans plus tôt, était déjà très en retard sur la réalité. Alors peut-être devrions-nous cesser de la répéter comme si elle avait une dimension révélatrice. Les Africaines savent depuis toujours sur quels visages s'inscrivent les ravages du sida.

Je veux vous rappeler que, quand on a lancé les Objectifs du Millénaire pour le développement, il n'y en avait aucun sur la santé sexuelle et reproductive. Impensable, non ? Aujourd'hui, tout le monde essaie de la caser tant bien que mal dans les catégories VIH/sida, autonomisation des femmes ou mortalité maternelle, mais la santé sexuelle et reproductive aurait très certainement mérité une catégorie, un objectif à elle seule. [...]

Parlant de mortalité maternelle, permettez-moi de dire que ce cauchemar hante les femmes depuis des générations. Je me souviens que, quand je supervisais la publication de *La situation des enfants dans le monde* pour l'UNICEF dans les années 1990, nous avons beaucoup travaillé sur le sujet, pour découvrir que le nombre de décès annuels liés aux complications de la grossesse et de l'accouchement – entre 500 000 et 600 000 par année – n'avait pratiquement pas bougé depuis 20 ans. Depuis 30 ans maintenant.

Parions que s'il existait quelque chose comme la mortalité paternelle, les chiffres ne seraient pas restés figés pendant trois décennies. [...]

Je veux vous rappeler qu'en mars dernier la Commission pour l'Afrique, présidée et même instituée par le premier ministre Tony Blair, déposait un rapport

¹ ONUSIDA :
<unaid.org/en/default.asp>.



Stephen Lewis au milieu d'un groupe de *Women living with HIV*

unanimement applaudi, en particulier pour ses analyses et recommandations sur l'aide publique au développement (APD), sur le commerce et sur la dette. Applaudissements mérités : ce document va plus loin sur la voie progressiste que tout autre document international contemporain. À une chose près.

Je veux qu'on sache – car on ne le sait pas – que le seul aspect sous lequel ce prestigieux rapport est un échec lamentable est la façon dont il traite des femmes. On y trouve l'incontournable paragraphe où la Commission pour l'Afrique reconnaît qu'il y a deux sexes dans le monde, mais de manière générale, et bien que les femmes soient au cœur même de la survie et de l'intégrité du continent africain, on les y traite comme elles sont toujours traitées dans ces études pleines de promesses : de manière marginale, incidemment, pour la forme. Et ce, pas seulement pour le VIH/sida. Pour tout, du commerce à l'agriculture, des conflits armés à l'établissement de la paix.

On aurait peut-être dû s'y attendre, puisque, sur les 17 commissaires nommés, seulement 3 étaient des femmes. Ils avaient le monde entier pour choisir, et ils n'ont trouvé que trois femmes. [...]

Je veux vous rappeler, enfin, quelles dispositions nous avons prises au sein de l'ONU. Le VIH/sida est le pire fléau que ce monde ait à combattre, le plus dévastateur pour les femmes et les filles. Pourtant, dans notre système multilatéral, le mieux placé pour lutter contre la pandémie, nous n'avons aucune agence puissante pour promouvoir le développement des femmes, [...] pour intervenir en faveur de la moitié de l'espèce humaine.

Malgré le mantra « Les droits des femmes sont des droits humains », qu'on psalmodie depuis la Conférence

mondiale de Vienne sur les droits de l'homme en juin 1993, malgré l'affirmation pugnace des droits des femmes à la Conférence internationale du Caire en 1994, malgré la Conférence de Beijing (Pékin) sur les femmes en 1995, malgré la ratification par 150 pays de la Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes, nous n'avons que le Fonds de développement des Nations Unies pour la femme (UNIFEM²), pour représenter les femmes du monde entier.

Or, le budget annuel d'UNIFEM – à peine 20 millions de dollars – est inférieur au budget annuel du bureau local de l'UNICEF dans plusieurs pays en développement. De plus, UNIFEM n'est pas une entité indépendante, mais un simple département du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD); hiérarchiquement, la directrice générale d'UNIFEM a un rang inférieur à celui d'une douzaine de ses collègues du PNUD et de la grande majorité des représentants spéciaux du Secrétaire général. Enfin, UNIFEM est à ce point marginalisé que, dans le groupe des coparraineurs d'ONUSIDA, personne ne représente adéquatement les femmes.

Car, voyez-vous, ONUSIDA est un organisme de coordination, qui harmonise les activités VIH/sida d'une dizaine d'agences des Nations Unies : le PNUD, l'UNICEF,

“ **L**e VIH/sida est le pire fléau que ce monde ait à combattre, le plus dévastateur pour les femmes et les filles. ”

le Fonds des Nations Unies pour la population (FNUAP), la Banque mondiale, l'UNESCO, l'Organisation mondiale de la santé, le Programme des Nations Unies pour le contrôle international des drogues, l'Organisation internationale du travail, le Programme alimentaire mondial (PAM) et le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Quand UNIFEM a demandé à devenir un des coparraineurs d'ONUSIDA, on lui a refusé ce privilège.

² UNIFEM : unifem.org/.

Alors je pose la question : qui parle au nom des femmes au cœur de la pandémie? Eh bien, le FNUAP, dans une certaine mesure. Et l'UNICEF dans une moindre mesure. Et, officiellement, le PNUD – quoique, selon mes observations sur le terrain, « officiellement » est le mot clé dans ce cas.

Je vais être clair : nous sommes aux prises avec l'agresseur le plus implacable qu'une maladie transmissible ait jamais représenté

pour la santé des femmes, et il n'y a tout simplement aucune coalition concertée pour monter aux barricades au nom des femmes. Il y a bien la

pour assurer la santé des femmes me semble un défi quasi insurmontable.

Et parce que je pense cela, et parce que j'en vois la preuve mois après mois, semaine après semaine, dans ce carnage incessant des femmes et du sida – mon Dieu, ça vous arrache le cœur... Je ne trouve pas de mots pour exprimer cela. Ces toutes jeunes femmes qui ont désespérément envie de vivre, frappées soudainement par cette calamité qui fracasse leur vie avant même qu'elles aient eu le temps d'en avoir une. Qui ne peuvent même pas obtenir un traitement parce que les hommes passent en premier ou parce que la distribution du traitement est plus lente qu'un escargot paralytique. Qui mettent au monde des enfants infectés parce qu'elles font partie des

“ **D**urant toute ma vie adulte, j'ai adhéré à l'analyse féministe du pouvoir et de l'autorité mâle. Mais, peut-être par naïveté, je n'ai jamais imaginé que cette analyse serait débordée par les réalités historiques objectives. ”



Coalition mondiale sur les femmes et le sida³, qu'ont créée presque en désespoir de cause certaines leaders de la communauté internationale, notamment Mary Robinson et Geeta Rao Gupta, mais comme elles se battent pour obtenir un financement convenable et stable, leur présence sur le terrain est forcément périphérique.

Hier soir, en écoutant les présentations, je me disais, nom de Dieu, ça n'arrêtera donc jamais? La fistule obstétricale (voir p. 139) cause des souffrances si atroces... N'est-ce pas symptomatique qu'une des initiatives les plus importantes – peut-être la plus importante – pour remédier à cette situation scandaleuse soit venue non pas d'un gouvernement, mais d'Oprah Winfrey?

Pas plus tard qu'avant-hier, la branche britannique de Save the Children rendait public un rapport indiquant que presque la moitié des 300 000 enfants-soldats dans le monde sont des filles-soldats. Et si ce n'est pas là un grave problème de santé – de santé psychologique et émotionnelle –, alors je me demande bien ce que c'est. Cruelle ironie : les femmes ont atteint l'égalité à titre de victimes des conflits armés et du sida, mais nulle part ailleurs.

Les mutilations génitales féminines, la propagation de la violence contre les femmes, et en particulier de la violence sexuelle, le viol comme arme de guerre – au Rwanda, au Darfour, dans le nord de l'Ouganda, au Congo oriental –, le viol conjugal, la « profanation des enfants⁴ » comme on dit en Zambie, le trafic sexuel, la mortalité maternelle, le mariage précoce... Ici, je voudrais souligner que, selon des études récentes, dans certaines parties de l'Afrique, le taux de prévalence du VIH/sida est souvent plus élevé chez les femmes mariées que chez les célibataires d'une même collectivité (qui l'eut cru?).

Tous ces sujets auxquels vous vous attaquez dans cette conférence nous plongent au cœur même de la condition humaine. Durant toute ma vie adulte, j'ai adhéré à l'analyse féministe du pouvoir et de l'autorité mâle. Mais, peut-être par naïveté, je n'ai jamais imaginé que cette analyse serait débordée par les réalités historiques objectives. Le mouvement des femmes a réussi de grandes choses, mais la lutte mondiale contemporaine

90 % de femmes enceintes qui n'ont pas accès au programme Prévention de la transmission mère-enfant. Qui doivent en prendre soin toutes seules, et prendre soin toutes seules de toute la famille, même si elles sont malades. Qui doivent transporter l'eau, cultiver les champs, s'occuper des orphelins. Qui perdent leur propriété, qui n'ont pas droit à l'héritage, et qui ne peuvent compter sur aucune infrastructure légale ou jurisprudentielle pour défendre ces droits, pas même un code pénal pour freiner la violence.

Parce que j'ai vu tout ça, et parce que je le vois depuis quatre ans, et parce que je suis obsédé par le fait que cela va continuer, je veux un changement radical dans la lutte mondiale contre ce fléau, pas juste une autre tentative de réforme institutionnelle, mais une sorte de révolution.

Je me permettrai donc de soumettre à cette Conférence deux recommandations assez pragmatiques qui feraient toute la différence du monde pour les femmes, et aussi une proposition plus fondamentale.

Vous l'ignorez probablement, mais récemment le Swaziland est entré dans l'histoire : le Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme lui a consenti une subvention qui servira à verser un salaire à 10 000 personnes qui prennent soin des orphelins, en très grande majorité des femmes. [...] Un salaire modeste, bien sûr – à peu près 30 \$ par mois, 1 \$ par jour –, mais qui fera une énorme différence. Je recommande donc premièrement que cette Conférence orchestre la rédaction et l'expédition d'une lettre signée par des femmes en vue, comme Mary Robinson, Geeta Rao Gupta et d'éminentes universitaires, et exhortant tous les chefs d'État et ministres de la Santé africains à exiger une telle indemnisation en invoquant le précédent du Swaziland.

Deuxièmement, je recommande [...] que cette Conférence collabore directement avec le Partenariat international pour des microbicides (IPM). [...] La découverte d'un microbicide⁵, sous forme de gelée, crème, éponge ou anneau cervical, qui préviendrait l'infection sans empêcher la conception (le partenaire n'aurait même pas à en connaître la présence) pourrait sauver la vie de millions de femmes. Selon le D^r Peter Piot,

³ La Coalition mondiale sur les femmes et le sida : <womenandaids.unaids.org/default.html>.

⁴ Le terme « profanation d'enfants » (*child defilement*) est un euphémisme signifiant « viol d'enfants ».

⁵ On estime à 280 millions \$US par année la somme requise, au cours des cinq prochaines années, pour faire des microbicides (substances capables de tuer ou d'immobiliser le VIH) une réalité.

d'ONUSIDA, ce microbicide pourrait exister d'ici trois ou quatre ans. Ce serait presque miraculeux : à défaut de vaccin – et il faut poursuivre sans relâche les efforts pour en trouver un –, un microbicide peut changer la vie des femmes et les rendre infiniment moins vulnérables. [...]

Plus fondamentalement, je propose que le processus de réforme amorcé aux Nations Unies soit confronté aux faits, et ce, dans les plus brefs délais. J'ai entendu le président du Botswana utiliser le mot « extermination » pour décrire ce qui se passe dans son pays. J'ai entendu le premier ministre du Lesotho utiliser le mot « annihilation » pour décrire ce qui se passe dans son pays. Dernièrement, j'ai discuté avec le président de la Zambie [...] et il a utilisé le mot « holocauste » pour décrire ce qui se passe dans son pays. Ce ne sont pas là des figures de style, ce sont des réalités. Et, dans une proportion écrasante, des réalités qui s'appliquent aux femmes. L'intervention mondiale doit donc être proportionnelle. [...]

Dans le système multilatéral, et je parle ici du système des Nations Unies, là où il y a le plus de chances de se dégager un leadership, il doit y avoir du changement dans la représentation des femmes. Il doit y avoir une agence, un organisme, une entité quelconque vouée à la santé mondiale des femmes ou, à tout le moins, au VIH/sida. Il ne s'agit pas de confiner cette entité à la santé mondiale des femmes, mais ce serait sa porte d'entrée. Cette entité pourrait naître à l'extérieur du système, et, une

“

C

ce qui arrive aux femmes dans cette pandémie me met dans un état de rage perpétuelle. Je voudrais étrangler les responsables, ceux qui ont attendu si longtemps pour agir, ceux qui trouvent des ressources infinies pour faire la guerre, mais à peine des miettes pour améliorer la condition humaine. ”

fois sur pied, exiger de devenir un des coparraineurs d'ONUSIDA, puis imposer sa plaidoirie au Secrétariat général, aux agences et aux États membres de l'ONU, avec un poids et une insistance sans précédent. Elle pourrait exiger l'application de la règle du 50 %. Commencez votre collecte de données en dénombant le nombre de femmes aux postes clés de l'ONU, [...] remettez-vous du choc que vous aurez en constatant que la citadelle multilatérale ignore tout de l'action positive, et commencez votre plaidoyer. Soyez implacables. Il faut que cela devienne un mouvement de changement social. Il faut que quelqu'un en prenne le leadership. [...] Il faut qu'un jour les gouvernements soient forcés de comprendre que les femmes constituent la moitié de tout ce qui concerne l'humanité, que par conséquent elles doivent prendre part à absolument tout. [...]

Il devrait y avoir un mouvement similaire dirigé vers l'Afrique elle-même. Ici, j'hésite, parce qu'il y a suffisamment de pressions néocolonialistes sans que j'y ajoute

mes recommandations pour l'Afrique et, à plus forte raison, pour les femmes. Mais je dois le dire, parce que je sais que c'est vrai, quand il s'agit de la santé des femmes, aux échelons les plus élevés, les leaders africains ne sont pas engagés dans le combat. [...] Si on ne les soumet pas à un lobbying intensif, si on ne les harcèle pas sur les questions discutées ici, rien ne changera pour les femmes.

Cela aussi suppose un effort monumental. Dans mes fantasmes, je vois un groupe d'Africaines aller de pays en pays, de président en président, pour exposer les problèmes de santé spécifiques des femmes de chaque région et exiger un changement si profond qu'il ébranle les bases mêmes des relations entre les sexes dans la société. Je sais que des leaders africaines comme Wangari Matthai, Graça Machel et d'autres, ministres, professionnelles, militantes, voient les choses ainsi; ce dont elles ont besoin, c'est de l'appui international massif de leurs sœurs et frères du reste de la planète.

J'ai 67 ans. Je suis un homme. J'ai passé beaucoup de temps dans les sphères de la politique, de la diplomatie et du multilatéralisme. J'en connais un bout sur le fonctionnement de ce monde d'hommes. Pourtant, je le trouve encore en bonne partie incompréhensible. [...] Je sais seulement qu'en ce qui concerne les femmes, ce monde est absurde, insensé, aberrant. J'avoue que voir ce qui arrive aux femmes dans cette pandémie me met dans un état de rage perpétuelle, que je voudrais étrangler les responsables, ceux qui ont attendu si longtemps pour agir, ceux qui trouvent des ressources infinies pour faire la guerre, mais à peine des miettes pour améliorer la condition humaine.

Bien sûr, je me réjouis qu'il y ait les Objectifs du Millénaire pour le développement [...]. Mais j'avoue que je ne peux pas me sortir de la tête toutes ces femmes si affreusement malades que j'ai rencontrées. Et que je ne peux ni pardonner ni oublier. Je ne peux que me joindre, avec vous toutes et tous, à la plus grande lutte de libération qui soit, celle des femmes du monde entier.

TRADUCTION : Sylvie Dupont

STEPHEN LEWIS est envoyé spécial de l'ONU pour le VIH/sida en Afrique depuis le 1^{er} juin 2001. Chef du NPD à l'Assemblée législative de l'Ontario dans les années 1960 et 1970, il a été ambassadeur du Canada à l'ONU de 1984 à 1988. Entré à l'UNICEF en 1990, il en est devenu le directeur exécutif adjoint en 1995. Il a aussi fait partie du Groupe de personnalités éminentes chargé d'enquêter sur le génocide au Rwanda.



LA FONDATION
STEPHEN LEWIS
Créée en 2003 par
Stephen Lewis, la fondation canadienne qui porte son nom recueille des fonds qui servent à :
– fournir des soins dans leur communauté à des femmes qui se meurent du sida pour leur épargner douleur, humiliation et indignité dans leurs dernières semaines de vie;
– aider les orphelins et autres enfants victimes du sida de toutes les manières possibles, du financement de leur scolarité à l'aide alimentaire;
– soutenir les groupes de « People leaving with HIV » en donnant à celles et ceux qui ont le courage de dévoiler leur condition les moyens d'acquiescer et de transmettre de l'information sur la prévention du VIH/sida, son traitement et les soins qu'il exige, ainsi que de lutter contre la stigmatisation de ses victimes.

La Fondation Stephen Lewis intervient au Kenya, en Tanzanie, en Zambie, au Malawi, au Zimbabwe, au Mozambique, au Rwanda, en Ouganda, en Afrique du sud et au Swaziland, et compte étendre son action au Lesotho, en Namibie et au Botswana.

Pour en savoir plus long : [<stephenlewisfoundation.org/>](http://stephenlewisfoundation.org/).

Bas les armes !

L'Afrique subsaharienne n'est pas seulement la région du monde la plus touchée par la pauvreté et le sida, c'est aussi la plus touchée par la guerre. Plus de trois millions de morts depuis 1998 rien qu'au Congo. Et, là encore, les femmes et les enfants en sont les principales victimes. Mais les Africaines ne sont pas que des victimes, elles tiennent leurs sociétés à bout de bras. Et, selon Françoise Nduwimana, sans elles, la paix africaine est impensable.

par Sylvie Dupont



Sur les 48 pays qui composent l'Afrique subsaharienne, une vingtaine ont connu une guerre civile dans les 15 dernières années. Bien qu'elle ne représente que 10 % de la population mondiale, cette région du monde vient au deuxième rang

après l'Asie pour ce qui est de la concentration de personnes réfugiées et déplacées : 15 millions, dont 80 % sont des femmes et des enfants. C'est aussi en Afrique subsaharienne que la guerre fait le plus de morts, et qu'on trouve le plus d'enfants-soldats.

Arrivée au Québec en août 1995 pour fuir la guerre dans son Burundi natal, Françoise Nduwimana, spécialiste des conflits armés en Afrique et membre de la Coalition pour les droits des femmes en situation de conflits, connaît le sujet à fond, comme en témoignent notamment ses rapports *Le droit de survivre : femmes, violence sexuelle et VIH/sida* et *La paix africaine est inconcevable sans un leadership féminin*¹. Nous l'avons rencontrée chez elle, à Gatineau, au retour d'un voyage en République démocratique du Congo-Kinshasa (RDC).

La Vie en rose : Françoise Nduwimana, avant de nous parler de ce que vous avez vu au Congo-Kinshasa, rappelez-nous en quelques mots l'histoire de la guerre qui s'y déroule.

Françoise Nduwimana : Depuis 1998, le Congo est ravagé par une guerre qui a fait plus de 3 millions de morts. Cela a commencé en 1996 par une rébellion dans l'est du pays, soutenue par le Rwanda et l'Ouganda, pour chasser le dictateur Mobutu, qui gouvernait depuis 1965 avec la bénédiction et l'appui de toutes les grandes puissances. En 1997, cette rébellion a porté au pouvoir son meneur, Laurent-Désiré Kabila. Mais dès qu'il a commencé à prendre son rôle de président au sérieux et à chercher une certaine autonomie, les choses se sont gâtées. En 1998, le Congo a été envahi à l'est par les pays voisins, notamment l'Ouganda et le Rwanda, pour des raisons de sécurité nationale qui pouvaient se comprendre : après le génocide rwandais, les miliciens de la force armée génocidaire s'étaient réfugiés à l'est du Congo

et pouvaient en effet représenter une menace. Mais quelques années plus tard, quand on voit l'exploitation éhontée des ressources naturelles du pays, on réalise que l'Ouganda et le Rwanda avaient peut-être d'autres raisons d'être là.

Pendant cette guerre, Laurent-Désiré Kabila a fait appel à des forces alliées – notamment le Zimbabwe, la Zambie, l'Angola. En 1999, il a signé un accord de paix prévoyant un cessez-le-feu qui n'a jamais eu lieu, et, en 2001, il a été assassiné et remplacé par son fils, Joseph Kabila. Après de longs pourparlers, un accord de paix partiel a été signé en 2002 et les troupes rwandaises et ougandaises se sont retirées, mais la guerre civile a continué, même après la formation d'un gouvernement de coalition en 2003.

Alors, comment a été votre voyage au Congo ?

Oh... très triste. J'ai visité entre autres un hôpital où il y avait une cinquantaine de femmes en attente d'opération et une soixantaine qui avaient été opérées – tous des cas extrêmement graves de fistules². Des femmes mutilées par des violences sexuelles inouïes, violées par... avec des objets. Toute cette haine... C'est une des pires formes de barbarie. Parmi ces femmes, il y a des petites filles de 12 ans ; j'ai même vu une vieille de 74 ans. Franchement ! On dit violence sexuelle, mais ce n'est pas sexuel. Ça n'a rien à voir. C'est politique. C'est cette envie de détruire, de s'en prendre aux plus pauvres – les femmes, en l'occurrence. Le Congo est grand comme la moitié de l'Europe, alors il n'y a peut-être que 1 % des victimes qui parviennent à gagner un grand centre et à se faire soigner. Actuellement, il n'y a aucune structure publique qui prend en charge les victimes. Alors, ce sont des initiatives privées, de petites ONG qui font de leur mieux, mais...

Et qui leur a fait ça ? Qui a commis ces atrocités ?

Des hommes de tous les camps. Il y a une vingtaine de factions armées qui se battent en ce moment au Congo. Pour les femmes, c'est difficile de situer l'homme en uniforme : est-il de l'armée nationale, de telle faction de la rébellion, de telle autre ? Mais d'un commun accord on

¹ On peut lire le premier sur le site de Droits et démocratie (<ichrdd.ca>), et le second, présenté à la 7^e consultation annuelle CESH-CPCC-MAECI sur la consolidation de la paix et la sécurité humaine, sur le site <humansecurity.gc.ca/Nduwimana-fr.asp>.

s'entend pour dire que toutes les factions armées ont commis de tels actes. C'est quand même assez troublant, l'ampleur que ça a pris au Congo, parce qu'il y a eu un accord de paix. Mais les viols ne cessent pas. C'est comme s'il y avait une culture... bien sûr encouragée par l'impunité.

En fait, le conflit armé a dévoilé un mal de société. Comme partout, les violences sexuelles domestiques étaient assez répandues, bien qu'étouffées. Mais à ce type de violences se sont ajoutés les viols utilisés comme tactique de guerre. Et les groupes de femmes là-bas, même s'ils mènent un autre combat contre les violences domestiques, veulent qu'on fasse la différence, que la justice internationale reconnaisse que ces viols sont des crimes de guerre et les punisse comme tels en vertu du droit pénal international. On est encore loin de ça. Il va falloir beaucoup de courage, de patience et de temps pour que ces crimes soient enfin reconnus et punis pour ce qu'ils sont.

Le droit pénal international reconnaît aussi comme crimes de guerre la prostitution forcée, l'esclavage sexuel et la grossesse forcée. Avez-vous entendu parler de tels crimes en RDC?

Oui. Au moins sept pays se sont affrontés au Congo, et chaque armée d'occupation contrôlait et gérait sa zone, avec les conséquences que cela suppose pour la sécurité des femmes. Ces combattants, qui ont été au Congo durant des années, ont laissé derrière eux beaucoup d'enfants sans statut, mais la question des femmes reste entière: il y en a qui étaient des esclaves sexuelles, des épouses forcées, qui ont eu des enfants, qui sont restées parce qu'elles ne voulaient pas suivre ces hommes, et on ne fait rien pour elles. Le problème est d'autant plus grave que ces femmes sont stigmatisées, surtout celles qui ont des enfants: ce sont des enfants de la honte, des enfants de l'ennemi qui a apporté tant de désolation dans le pays.

Quelle est la situation des réfugiés, des déplacés?

La RDC compte environ 3 millions de personnes réfugiées ou déplacées, dont 75 % de femmes et d'enfants, concentrées dans l'est du pays, là où a eu lieu la guerre civile la plus meurtrière – massacres ethniques, viols, tortures... Il s'agit surtout de déplacés, de Congolaises et de Congolais, dont la grande majorité vit



dans des camps. Au Congo, 80 % de la population vit avec un revenu quotidien de moins de 1 \$ par personne. Imaginez tous ces déplacés, qui ont tout perdu, qui sont dans des camps depuis des années, et qui vivent de l'aide humanitaire. Il y a des pénuries de nourriture, des problèmes d'hygiène, d'approvisionnement en eau potable...

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi il y a tant de conflits armés, de guerres interethniques, de guerres civiles en Afrique subsaharienne?

Ces 20 dernières années, on assiste à une profonde mutation des conflits armés en Afrique. De la guerre

d'indépendance menée au nom d'un projet collectif, le continent est passé aux conflits internes, régionaux, aux guerres fratricides, aux conflits à caractère ethnique, etc. Que ces conflits s'enracinent dans l'héritage colonial ou aient été motivés au départ par une quête de justice, il n'en reste pas moins que l'usure est en train de réduire la guerre à une fin en soi, à un mode de vie. La guerre finit par s'inscrire dans une logique de prédation. Le danger de la guerre africaine réside dans l'absence de motifs autres que l'accession au pouvoir ou la mainmise sur les richesses nationales. Elle est devenue une façon légale de contourner l'expression démocratique: le pouvoir qu'on n'obtient pas par les urnes, on le prend par un coup d'État, puis en s'im-

“ **O**n dit violence sexuelle, mais ce n'est pas sexuel. Ça n'a rien à voir. C'est politique. ”

posant comme partie au processus de paix. Les pays ne sont plus considérés comme des nations peuplées d'hommes et de femmes, mais réduits à leurs ressources naturelles vues comme des butins de guerre. C'est particulièrement vrai au Congo, qu'on a décrit comme un scandale géologique tellement il regorge de minerais – diamants, coltan, or, uranium, cobalt, cuivre, gisements de pétrole. On y trouve aussi 50 % des réserves africaines de bois, et 10 % du potentiel hydroélectrique mondial.

Cette logique de prédateur ne doit pas faciliter les pourparlers de paix...

Tels qu'ils se sont déroulés jusqu'ici, les processus de paix en Afrique obéissent davantage aux diktats militaires qu'à une vision de justice et de droits humains. Ils expriment avant tout l'équilibre de la terreur. Ils sont tellement enfermés dans une logique et une culture guerrière que la population civile n'y voit pas des initiatives de paix, mais des cadres légaux qui cautionnent la militarisation de la démocratie. En négociant le partage du pouvoir entre les factions rivales plutôt que de rechercher la paix, on est en train de créer une mode lourde de conséquences.

Vous voulez dire que la société civile ne participe pas aux négociations de paix?

En principe, les missions de paix et de médiation internationales devraient favoriser activement la participation de la société civile, en particulier des groupes de femmes. Mais en pratique, quand la société civile est consultée, c'est pour la forme et à travers des mécanismes parallèles (forums, tables rondes, conférences, etc.) qui ne garantissent en rien que ses doléances et ses aspirations transparaîtront dans l'accord de paix. C'est pourtant la société civile qui défend la justice et le respect des droits humains, qui sont des dimensions incontournables de la paix.

En refusant que les crimes de guerre restent impunis, par exemple?

Oui, et c'est crucial, parce que l'impunité est un des terrains de la guerre en Afrique. Toute une génération subit aujourd'hui les conséquences des crimes de guerre impunis, alors il faut nécessairement s'attaquer à

² LA FISTULE obstétricale est une déchirure du canal vaginal – entre la vessie et le vagin ou entre le rectum et le vagin – généralement causée par un travail difficile et prolongé (parfois plusieurs jours) faute de soins obstétricaux adéquats (césarienne) pour mettre fin aux pressions excessives. Dans la plupart des cas, le bébé meurt et, si la mère ne meurt pas d'une infection, elle reste handicapée par une incontinence urinaire ou fécale chronique. L'OMS a estimé que plus de deux millions de femmes vivent avec des fistules obstétricales non traitées.

Le canal vaginal peut aussi être déchiré par un viol brutal. Des milliers de femmes du Congo oriental ont reçu un diagnostic de fistule traumatique à la suite des viols collectifs particulièrement brutaux. Ces femmes sont souvent rejetées par leur mari, ostracisées et condamnées à la mendicité. *Source*: <fistules.org>.

l'impunité. Laisser un criminel de guerre comme Charles Taylor (Libéria) diriger un pays ou associer aux négociations de paix un criminel de guerre comme Foday Sankoy (Sierra Leone), c'est imposer une trêve, et non construire la paix. On ne devrait jamais entreprendre des initiatives de médiation et de réconciliation sur fond d'impunité.

La guerre qui a déjà fait 3 millions de morts au Congo est une guerre de pillage, mais c'est aussi une guerre contre les femmes. On ne peut pas parler de processus de paix si on ignore ceux et celles à qui on a nié le droit à la vie, à la dignité et à la sécurité. S'interroger sur la cohérence des initiatives de paix dans ce pays oblige à se demander ce que la communauté internationale entend faire pour réagir aux crimes contre les civils ou au pillage éhonté du Congo par ses voisins.

Par ailleurs, quand on voit les massacres de civils continuer après la signature d'un accord de paix et la mise en place des institutions de transition, comme c'est le cas au Congo, on se demande s'il n'y a pas confusion entre recherche de la paix et gestion de la guerre.

Peut-il en être autrement? Pensez-vous qu'une véritable paix soit possible en Afrique?

Je dirais que la paix pose trois grands défis : la prévention de la guerre, le leadership des femmes africaines et la volonté politique internationale.

Construire la paix, c'est d'abord prévenir la guerre. Comme je l'ai dit, dans bien des cas, la guerre est devenue un mode de vie. Les crises politiques africaines sont en grande partie des crises sociales. La guerre ne se propagerait pas si facilement sans cet important levier qu'est une jeunesse désœuvrée. À cause de la crise économique africaine, des millions de jeunes et d'enfants qui ont pour tout horizon la rue, la faim et la misère forment un réservoir humain où vont recruter les seigneurs de guerre. Pour prévenir la guerre, il faudrait impérativement offrir à ces jeunes d'autres perspectives de vie que la pauvreté.

En ce moment, rien ne va plus dans le pays : les mines ont fermé, les infrastructures ne fonctionnent plus, il n'y a pratiquement plus de secteur public... C'est l'agriculture, ce secteur informel porté à bout de bras par les femmes, qui fait vivre le pays au jour le jour.

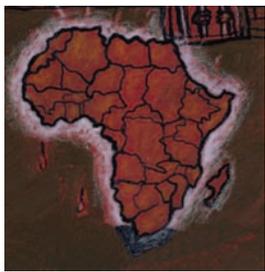
Il ne faut jamais oublier que l'Afrique est un monde profondément rural, et que ce monde rural, c'est 80 % de femmes engagées directement dans l'agriculture. Semences, récoltes, transformation des aliments, à toutes les étapes de la production alimentaire, ce sont des femmes, bien qu'à peine 7 % d'entre elles possèdent des terres, ce qui est une aberration. En coupant les fonds internationaux liés au développement de l'agriculture, c'est aux femmes qu'on a fait le plus de mal. Quand vous coupez, vous n'avez plus les moyens d'encadrer les activités agricoles : la distribution des engrais chimiques, l'appui à la production, à la transformation des aliments..., c'est de l'argent, tout ça. Alors, en retirant cet argent, vous condamnez ces millions de femmes à la misère et vous les exposez à la violence, parce que c'est

étroitement lié. C'est dans ce monde rural qu'on trouve la majeure partie des victimes de la guerre, et non dans les capitales.

Les crises africaines résultent aussi de l'abandon de ce monde rural axé sur une agriculture de subsistance au profit d'un développement axé sur le commerce et les services. Pour prévenir la guerre, il faudrait renouer avec les politiques de la ruralité : accroître le financement de l'agriculture, le soutien aux femmes des zones rurales, la capacité de production, etc.

Compte tenu de leur apport économique, ce sont les femmes qui tiennent la baraque. Mais paradoxalement, elles n'ont rien et vous ne les retrouvez dans aucun organe décisionnel. Elles en sont absentes. Alors, il va falloir trouver des moyens de changer cela et de bâtir le leadership des femmes.

“ La guerre qui a déjà fait 3 millions de morts au Congo est une guerre de pillage, mais c'est aussi une guerre contre les femmes. ”



³ Adoptée en octobre 2000, la « Résolution 1325 du Conseil de sécurité de l'ONU sur les femmes, la paix et la sécurité » engage les agences et les États membres à promouvoir le rôle des femmes dans la prévention des conflits, dans les processus de paix et dans la reconstruction post-conflit, et l'amélioration de la protection des femmes et des filles, et le respect de leurs droits.

Elle reconnaît aussi comme crimes de guerre « toutes les formes de violence sexiste et autre contre les femmes et les petites filles ».

Comment faire quand on part de si loin?

Je pense que ça se joue à deux niveaux : la prise de conscience des femmes elles-mêmes et l'appui international.

Le leadership des femmes est une question politique. Les crimes dont elles sont victimes durant les conflits armés sont des crimes de haine qui reflètent la négation de la femme en tant que sujet politique. La guerre ne fait que dévoiler grossièrement la tyrannie que les femmes vivent dans leurs familles et leurs communautés en temps de paix.

Bâtir le leadership féminin signifie avant tout déconstruire les structures qui contribuent à l'invisibilité des femmes. La citoyenneté n'est pas une question d'honneur, c'est une question de droit. Or, l'imaginaire collectif africain continue d'enfermer la femme dans une lecture honorifique de son rôle dans la société (consolatrice, réconciliatrice, porteuse du sacrifice collectif, etc.) plutôt que de reconnaître sa contribution à l'essor économique et politique du continent. La maternité, le travail domestique, le travail aux champs, le soutien familial, l'éducation des enfants, la prise en charge des malades et des orphelins, bref, tout ce qui fait de la femme une aidante « naturelle » hors pair – celle qui en réalité supporte toutes les charges sociales naguère dévolues à l'État – est considéré comme relevant de la sphère privée.

Le jour où cette contribution recevra une reconnaissance politique, on verra les femmes africaines non plus seulement comme des victimes de la guerre, mais aussi comme des partenaires de la paix et de la stabilité. Malheureusement, pour le moment, ce leadership des femmes dans les processus de paix reste hypothétique parce qu'il suppose des conditions de pouvoir qui ne sont pas toujours à la portée des femmes.

Que voulez-vous dire? Les femmes n'ont pas assez de pouvoir pour qu'on soit obligé d'en tenir compte?

Prenons l'exemple de la participation des femmes aux pourparlers de paix dans la région des Grands Lacs africains. À certains égards, l'expérience est positive : la mobilisation des femmes pour la paix n'a jamais été aussi bien structurée. On a créé des collectifs nationaux

et régionaux pour favoriser la concertation et l'entraide mutuelle, et on a organisé d'importantes conférences pour s'assurer de la participation des femmes aux processus de paix. Mais, d'une autre manière, le bilan n'est pas très reluisant. La présence des femmes aux pourparlers de paix n'a été admise que tardivement en République démocratique du Congo et au Burundi; on a tenté de les confiner dans un statut d'observatrices au Burundi; on a refusé qu'elles participent aux négociations du cessez-le-feu, alors que dans les faits le cessez-le-feu s'est substitué à l'accord de paix. Enfin, l'accès des femmes à la justice n'est pas considéré comme une question politique, et les gains obtenus jusqu'ici viennent de la solidarité féminine plutôt que l'engagement des institutions nationales et des instances multilatérales.

Bref, il y a du progrès, mais on est loin du compte...

Voilà! Il reste beaucoup à faire en matière de protection des civils en général et des femmes en particulier, mais du moins nous avons maintenant les outils internationaux nécessaires pour arriver à nos fins. La résolution 1325 du Conseil de sécurité³ a ceci de révolutionnaire qu'elle aborde la paix et la reconstruction dans une perspective de parité et de leadership des femmes. Le défi est d'obtenir son application.

Pour revenir sur la prévention de la guerre, il faut que j'ajoute la question des armes légères. Si la communauté internationale veut vraiment la paix, elle doit mettre un terme à la libre circulation des armes légères, condamner non seulement leur utilisation, mais aussi leur fabrication et leur vente. En ce moment, les licences de fabrication sont toutes européennes et américaines – une hypocrisie tout à fait légale. Or, les exemples de l'Angola et du Liberia montrent que, quand le Conseil de sécurité décrète un embargo international sur les armes, cela a une incidence directe sur l'arrêt des combats.

Ce qui nous amène à la volonté politique internationale...

Oui, et sans elle, la résolution des conflits et la reconstruction sont impensables. Or, jusqu'ici, pour ne parler que des missions de paix des Nations Unies, il est évident que celles qui concernent les conflits en Afrique n'ont rien à voir avec celles qui concernent les autres conflits dans le monde. Pour ne donner qu'un exemple parmi d'autres, le Conseil de sécurité a mobilisé 42 000 soldats pour faire respecter les accords de paix au Kosovo, un pays de 2 millions d'habitants, et n'a donné que 15 000 soldats à la MONUC, la Mission d'observation de l'ONU au Congo, un pays qui a plus de 50 millions d'habitants.

À ce problème d'effectifs et de sous-financement, s'ajoute celui du mandat des missions de paix en Afrique. Si les populations civiles sont les principales victimes des conflits armés,

on comprend mal que les missions de paix ne protègent pas davantage les populations civiles. Au Rwanda, on a refusé au général Dallaire la permission d'intervenir pour protéger les civils. Au Congo, on a attendu jusqu'en 2003 pour ajouter la protection des civils au mandat de la MONUC, et on ne lui a toujours pas donné les ressources pour le faire...



L'appel de Françoise Nduwimana

J'ai beaucoup parlé du Congo, mais je suis tout autant préoccupée par la situation des femmes au Rwanda et au Burundi, victimes aussi des violences sexuelles et de la haine, délibérément contaminées par le virus du sida. Dix ans plus tard, on regarde toujours ces femmes comme si elles n'avaient pas droit à la guérison, à la réparation, à la dignité. Ce que j'ai dit pour les femmes du Congo vaut aussi bien pour les femmes du Rwanda et du Burundi, du Sierra Leone, de la Côte d'Ivoire, de partout où des forces militaires au machisme criminel s'en prennent aux femmes parce qu'elles sont des femmes. Je lance un appel aux femmes et aux groupes de femmes du Québec pour qu'on ne les oublie pas. En tant que citoyennes, nous avons nos gouvernements, nos programmes de coopération, nos médias et nos programmes scolaires. Il faut absolument faire un plaidoyer à tous les niveaux pour qu'un jour cela cesse, pour que les victimes sentent que quelque part il y a des âmes sœurs qui pensent à elles et qui posent des petits gestes de solidarité.

Pour contacter la Coalition pour les droits des femmes en situation de conflits :
(514) 283-6073
<http://www.womensrightscoalition.org/index_fr.htm>



Quant on additionne les morts de la faim, du manque d'eau potable, du sida, ceux du Burundi, du Rwanda, du Congo, du Darfour, etc., on finit par se demander si ce n'est pas un génocide délibéré, du racisme à l'état pur.

Il y en a qui le disent... Moi, je préfère reprendre les mots d'Albert Camus et dénoncer le « silence déraisonnable du monde ».

Comment se fait-il que ces hécatombes ne font jamais la manchette alors qu'un attentat qui tue 50 personnes à Londres occupe les médias pendant des semaines?

Nous sommes choqués, c'est naturel, par des actes de terrorisme tels que nous les définissons, tels que nous les voyons. Cependant, il y a des atteintes à la vie apparemment sans auteur mais tout aussi criminelles dont on ne parle jamais. Les médias ne parlent pas de l'Afrique subsaharienne, là où la pauvreté est extrême, là où les conflits armés sont les plus meurtriers. C'est incroyable. C'est quand même 900 millions de personnes. Jan Patocka⁴ parlait de la « solidarité des ébranlés ». Mais on ne peut pas être ébranlé si on ne sait pas, si on n'a pas accès à l'information. Comment peut-on ne pas informer les gens que le manque d'eau potable, de nourriture, de médicaments et de soins, de protection des civils tue des millions de gens en Afrique, alors qu'on pourrait éviter ces morts. Mais... est-ce que les morts des pays pauvres sont vraiment des morts?

⁴ Après avoir fait l'expérience des tranchées, le philosophe tchèque et militant des droits de l'homme Jan Patocka (1907-1977) a écrit sur « la solidarité des ébranlés » dans ses *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* (Verdier, 1988).

SYLVIE DUPONT est rédactrice, traductrice et consultante en édition. Cofondatrice de *La Vie en rose*, elle a été membre du comité de rédaction de 1980 à 1983, et a continué à y collaborer par la suite.

Dans le ventre de Kaboul

Les conflits armés et la violence contre les femmes laissent des cicatrices, certaines visibles, d'autres profondes et secrètes. La psychothérapeute Maria Zemp soulève un pan de la burka en nous racontant son travail auprès des sages-femmes dans l'Afghanistan post-talibans.



par Maria Zemp

Kaboul, avril 2005. Mon interprète Rubina¹ et moi nous rendons en périphérie de la ville avec notre chauffeur Omar pour faire une visite à domicile avec les sages-femmes Sahiba et Najiba.

Les pics enneigés du Hindukusch qui se détachent encore sur un ciel d'azur à cette heure matinale me rapprochent des gens d'ici, en qui je retrouve l'âme des peuples montagnards. À midi, comme tous les jours, des nuages de smog s'accumuleront au-dessus de Kaboul, un bassin cerclé de montagnes. Chaque fois que j'y reviens, le trafic y est encore plus dense. Et pour cause : les vieux tacots polluants dont on ne veut plus même en Europe de l'Est affluent en Afghanistan par l'Iran et le Pakistan.

À la blague, je lance au chauffeur : « Si ça continue, les Kaboulis devront bientôt rouler à bicyclette ». « Ce ne serait pas si mal, réplique-t-il avec un sourire. Les femmes auraient peut-être enfin le droit de faire de la bicyclette! » Idée quasi révolutionnaire dans ce pays où les Afghanes sont confinées à la banquette arrière des automobiles et où la tradition leur interdit de conduire.

À 13 ans, c'était décidé : j'allais devenir infirmière et parcourir le monde. Six ans plus tard, au beau milieu de mes études, nous fondions le premier centre de femmes à Bâle. Le mouvement des femmes était arrivé en Suisse, et j'y avais trouvé une identité et une famille politique; allais-je renoncer à mon rêve? L'évolution du mouvement m'a montré la voie. Je suis devenue naturopathe, puis psychothérapeute spécialisée dans l'accompagnement de femmes gravement malades et le traitement de femmes et d'enfants victimes de violence.

Medica Mondiale, l'organisation pour laquelle je travaille ici, est une excroissance du mouvement féministe. Fondée en 1993 par la gynécologue Monika Hauser et d'autres féministes de Cologne, cet organisme humanitaire apporte de l'aide médicale, psychosociale et juridique aux femmes et aux fillettes victimes de violence dans les zones de guerre, et offre à des travailleuses de la santé et des services sociaux de ces pays une solide formation dans le diagnostic et le traitement des traumatismes résultant de ce type de violence. Depuis 2002, Medica

Mondiale a mis sur pied plusieurs projets en Afghanistan. Une dizaine de coopérantes et une vingtaine d'employées afghanes travaillent maintenant à Kaboul, Herat et Mazar-e Charif. Trois ou quatre fois par année, je me joins à l'équipe de Kaboul pour donner de la formation à une trentaine de sages-femmes².

Je vis avec mes collègues coopérantes dans une pension à vingt minutes du centre-ville. De temps à autre, quand la situation politique le permet, je peux marcher seule jusqu'à Chicken Street³. Autrement, nous nous déplaçons toujours en voiture, le chauffeur et les gardes du corps embauchés par Medica Mondiale nous assurant la protection masculine indispensable dans ce pays.

Quarante-cinq minutes plus tard, nous sortons enfin de la ville. Fini les bouchons qui nous ralentissent, maintenant ce sont les rues de terre qui, l'hiver, se réduisent à des ornières boueuses. Comme d'habitude, aucune femme en vue, rien que des hommes et des enfants. Ce n'est pas le dédain scandaleux que les hommes affichent pour les femmes en public qui me dérange le plus ici (je suis lesbienne, et qu'ils me prêtent ou non attention m'est indifférent), ce sont toutes ces rues sans femmes où ma boussole intérieure perd le nord.

Du siège arrière, la voix de Rubina me parvient : « Maria, je t'en prie, mets ton foulard. Les gens n'aiment pas les femmes dévoilées, ici. » Une fois de plus, je n'arrive pas à enrôler ce morceau de tissu autour de ma tête comme les Afghanes le font plusieurs fois par jour avec tant d'élégance, de nonchalance presque.

Le chauffeur s'arrête entre les murs de terre battue. Pendant que je me débats avec le foulard, deux femmes en burka que Rubina et Omar semblent connaître ouvrent la porte et se glissent dans la voiture. Ce n'est qu'en entendant leur « Salam Maria » que je reconnais les voix de Sahiba et Najiba. Je suis estomaquée. En un an et demi, je n'ai jamais vu des sages-femmes au travail en burka. J'en avais déduit que, dans l'ère post-talibans, le respect qu'impose leur profession les protégeait. Manifestement, ce n'est pas le cas hors de Kaboul. À mon grand soulagement, Sahiba et Najiba sont trop absorbées par leur conversation avec Rubina pour remarquer mon irritation. Parfois, être exclue par cette langue mélodieuse que je ne comprends pas m'arrange. J'en profite pour absorber images et expériences, pour m'accorder un moment de répit dans ma bulle.

¹ Pour des raisons de sécurité, tous les prénoms afghans mentionnés dans ce texte sont fictifs.

² Pour en savoir plus sur Medica Mondiale, consultez le site <medicamondiale.org/index_e.html>.

³ Artère commerciale de Kaboul, très prisée des étrangers.

Hors de la famille, bien des Afghanes ne voient personne d'autre que les sages-femmes. Elles n'ont personne d'autre à qui parler, à qui confier leur lot quotidien d'humiliations et d'abus, à qui dire par exemple qu'elles sont régulièrement battues par leur mari et parfois même par leur belle-mère. Souvent, le soutien des sages-femmes est leur seul espoir.

Les sages-femmes peuvent donner du fer et des vitamines aux mères mal nourries et anémiques, mais il leur faut plus que des pilules pour consoler des femmes désespérées sans se laisser submerger par toute cette misère, sans se noyer elles-mêmes dans toute cette souffrance. Mon travail consiste à leur transmettre les connaissances nécessaires pour qu'elles puissent continuer à apporter leur soutien moral et spirituel à ces femmes sans s'épuiser et craquer à leur tour. C'est pour cela qu'elles osent emmener une coopérante de Medica Mondiale pour leurs visites à domicile.

Sachant que chacune de ces visites leur redonnera un peu d'espoir, les soulagera d'un peu de leur fardeau, allégera un peu leur isolement et leur impuissance, les femmes y consentent généralement volontiers, bien que ce soit risqué. La tradition musulmane afghane interdit de parler des affaires de famille avec des étrangers. Heureusement, dans cette société de ségrégation des sexes, les hommes ne savent jamais au juste ce qu'elles nous disent.

Précédées par Sahiba et Hajiba, Rubina et moi pénétrons dans la pièce sombre où vit, mange et dort toute une famille.

Freshta, vingt ans, petite et frêle, a mis au monde son cinquième enfant il y a trois semaines. Les sages-femmes m'ont appelée en consultation parce que la jeune maman au désespoir menace constamment de se tuer.

Depuis son exil au Pakistan, Freshta ne supporte plus que son mari l'approche. Tous les soirs, elle se met à hurler et à pleurer dès qu'il entre dans la pièce. Tous les matins, elle se promet de redevenir une bonne épouse pour son mari qu'elle aime. « Mais malgré toutes mes prières et mes bonnes intentions, rien ne change. On dirait que je suis possédée : dès qu'il m'approche, c'est plus fort que moi, je me mets à crier! »

Jour après jour, les sages-femmes entendent des femmes désespérées leur décrire les mêmes symptômes : crises de larmes subites, explosions de colère. Certaines femmes passent leur rage sur leurs enfants, d'autres la retournent contre elles-mêmes. Jour après jour, des femmes se suicident, encore et encore.

Ce que nous dit Freshta pourrait indiquer qu'elle a été victime de violence sexuelle, et qu'elle a refoulé ce qui s'est passé pour se protéger. L'évoquer déclencherait une tempête émotionnelle. Le divulguer violerait les tabous les plus profonds de sa société; elle serait déshonorée et



chassée de sa famille. Et aucune femme seule avec ses enfants ne peut survivre économiquement et socialement en Afghanistan.

Une fois qu'elles ont saisi le lien entre ces symptômes et un possible traumatisme, les sages-femmes peuvent revoir leur diagnostic initial de « problème de santé mentale », comprendre que cette femme porte probablement une blessure profonde, que ses crises sont des manifestations de douleur incontrôlables, des appels à l'aide. Elles peuvent ressentir de l'empathie pour leur cliente et amorcer la première étape d'un counseling de base, l'écoute attentive, pour établir une relation de confiance. Cela fait, les autres étapes pourront suivre – la mobilisation des ressources et la stabilisation.

“ **C**e que je leur dis des viols massifs pendant et après la Deuxième Guerre mondiale en Europe les horrifie. Cette révélation fait tomber les frontières, dissipe le mythe selon lequel ce genre de choses n'arrive que dans un Afghanistan sinistre. ”

Session de formation à Kaboul. Assise en cercle avec une quinzaine de sages-femmes, je leur raconte l'histoire de la recherche sur le syndrome de stress post-traumatique. Ce que je leur dis des viols massifs pendant et après la Deuxième Guerre mondiale en Europe les horrifie. « Nous n'avons jamais entendu parler de ça! » Très vite, elles réalisent que mes collègues et moi sommes les petites-filles de cette génération de femmes. « Nous ne sommes pas les seules à avoir subi ces atrocités, vos grands-mères aussi. Vous en connaissez les effets... » Cette révélation fait tomber les frontières, dissipe le mythe selon lequel ce genre de choses n'arrive que dans un Afghanistan sinistre. La honte et le sentiment de culpabilité s'atténuent. Savoir que la violence contre les femmes est utilisée comme une arme de guerre dans le monde entier ne les console pas, mais ouvre une brèche dans leur isolement.

« Je comprends mieux pourquoi tu quittes ton pays si confortable pour venir travailler avec nous », dit l'une des plus vieilles. Elle me fixe des yeux, mais son regard voit bien au-delà de moi.

Avec notre discussion sur l'ouvrage de Judith Herman⁴, les féministes occidentales prennent un visage pour ces sages-femmes afghanes. Le visage de toutes

⁴ HERMAN, Judith (1992). *Trauma and Recovery. From Domestic Abuse to Political Terror*, New York, Basic Book.

ces femmes qui, dans les sociétés démocratiques, ont osé dévoiler au grand jour le crime patriarcal de la violence contre les femmes, et qui ont obtenu ce dont elles-mêmes rêvent : la reconnaissance des droits des femmes en tant que droits humains. Les sages-femmes afghanes sont assez informées pour savoir que ces

Cologne, 19 mai. Tandis que j'écris ces lignes, la sécurité se dégrade sans cesse à Kaboul. Il y a trois jours, notre collègue italienne de CARE, Clementina Cantoni, a été enlevée. Aujourd'hui, aux nouvelles, on parle de l'assassinat de travailleurs anti-drogues afghans et de membres d'une organisation humanitaire. J'ai de plus



droits sont encore bafoués tous les jours en Occident. « N'importe, dit l'une d'elles, le chemin que vous avez fait nous donne de l'espoir. Si nous ne renonçons pas, peut-être en arriverons-nous là un jour nous aussi. » L'espoir est probablement ce que les coopérantes peuvent apporter de plus précieux aux femmes d'Afghanistan.

Aéroport de Kaboul, fin avril. Dans la salle d'attente bondée, je suis la seule femme, exactement comme la première fois que je suis arrivée dans ce pays étranger en novembre 2003. Un agent de bord m'extirpe de la file d'attente. Mon sexe me vaut le privilège d'embarquer avant tout le monde dans l'avion, où j'ai droit à une rangée de sièges à moi toute seule. Pour la cinquième fois déjà, une de mes missions à Kaboul prend fin. Je m'envole vers Dubaï et, de là, vers Cologne. Cette fois encore, l'Afghane du service de sécurité est venue me voir dans la salle d'attente pour me souhaiter un bon vol et me dire de saluer ma famille de sa part. Je suis encore à Dubaï et cette gentillesse, ces petits gestes plein de chaleur me manquent déjà.

Le petit Ariana vole si bas qu'il me suffirait de tendre le bras pour toucher les montagnes, me semble-t-il. Le paysage brun-jaune est parsemé de taches vertes, comme si quelqu'un avait versé de la couleur un peu partout. Le début d'un printemps fertile. Les Afghanes sont ravies. Pour la première fois depuis 10 ans, le pays a reçu beaucoup de pluie et de neige cet hiver. À Kaboul, la rivière tarie coule de nouveau. Ma collègue Rubina a tenu à m'y emmener avant mon départ. « Regarde toute cette eau. Allah approuve l'élection du nouveau président, les années sombres sont derrière nous maintenant. » Ses yeux brillaient en pensant à l'avenir...

en plus peur pour mes collègues, et l'idée que les forces fondamentalistes puissent nous obliger à cesser notre travail avec les femmes afghanes me fait monter la moutarde au nez. Ou plutôt, comme elles diraient, ça me donne mal au foie.

E **pilogue.** Maria est retournée à Kaboul pendant quelques semaines en juillet, et y retournera encore cet automne. Capturée le 16 mai par quatre hommes armés alors qu'elle circulait avec son chauffeur et une autre femme dans le quartier central de Qala-e-Mosa, Clementina Cantoni a été libérée le 9 juin. « Dès le lendemain du rapt et à plusieurs reprises par la suite, écrivait *Le Monde* ce jour-là, de petites foules de veuves de Kaboul s'étaient réunies dans la rue pour demander la libération de l'Italienne. " Elle venait deux fois par semaine pour nous donner du riz, de la farine, des haricots, du sel [...]. Elle nous avait apporté des poules qui donnent des oeufs que nous allons vendre au marché », avait expliqué Fatma Khudabakhsh, une Kaboulie de 35 ans présente lors d'une des manifestations. »

TRADUCTION : Lise Weil et Verena Stefan (allemand-anglais) ; Sylvie Dupont (anglais-français).

MARIA ZEMP est naturopathe et psychothérapeute. Elle partage son temps entre ses missions à Kaboul pour l'organisme humanitaire allemand Medica Mondiale et sa pratique privée à Cologne.

Un tissu de contradictions

La loi française contre le voile à l'école divise les féministes. Faut-il, pour contrer l'islamisme radical, exclure les jeunes musulmanes voilées d'un lieu d'émancipation?

par Florence Montreynaud

Le voile musulman est un symbole de soumission: voilà bien la seule analyse qui fasse l'unanimité parmi les féministes françaises. Comme sur d'autres sujets controversés, la parité ou la prostitution, elles débattent et se divisent. La loi de 2004 interdisant «le port ostensible à l'école de signes d'appartenance religieuse» a provoqué de nouveaux clivages.

Depuis la première affaire de voile, à la rentrée de 1989, il y a eu les attentats du 11 septembre 2001. La peur d'une menace terroriste internationale a alimenté des fantasmes sur le «péril islamiste», que certains voient à l'œuvre dans les banlieues pauvres, parmi les immigrés musulmans et surtout les jeunes hommes. En outre, le racisme antiarabe dû au passé colonial et à l'histoire de l'immigration est attisé par le conflit israélo-palestinien.

Selon la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, «la République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte». La religion est cantonnée au domaine privé et l'État garantit la liberté de culte, fondée sur la liberté de conscience. C'est sur ce principe de laïcité que repose la loi de 2004, adoptée à la quasi-unanimité du Parlement. Elle a entraîné l'exclusion de dizaines de collégiennes refusant d'enlever leur voile, tandis que d'autres y consentaient difficilement.

Faut-il contraindre des filles «pour leur bien» et pour protéger d'autres adolescentes de l'influence islamiste? Faut-il exclure des filles pauvres de cet atout d'émancipation qu'est l'instruction? La ques-

tion divise les féministes. Au sein du Collectif national pour les droits des femmes, des dissensions ont perturbé le défilé parisien du 8 mars 2005.

La majorité est favorable à la loi, notamment Anne Zélinesky, figure historique du mouvement, et ses camarades de la Coordination féministe et laïque. Parmi les favorites des médias, Élisabeth Badinter qualifie le voile de «partie visible de l'iceberg». Le magazine féminin *Elle* soutient Ni putes ni soumises, mouvement de jeunes femmes des banlieues qui refusent et la voile et la violence machiste.

Certaines féministes ont évolué depuis 1989: ainsi, l'historienne Christine Bard approuve la loi par solidarité avec des militantes algériennes, telle Khalida Messaoudi pour qui «voiler les femmes, c'est voiler la démocratie». Admettre des collégiennes voilées pourrait mettre en danger d'autres musulmanes, en France et surtout en Algérie ou en Iran: à cause de leurs cheveux visibles, elles sont stigmatisées comme impies, impures et impudiques.

La principale opposante à la loi est la sociologue Christine Delphy. Avec l'association Une école pour tous et toutes, elle s'oppose à l'exclusion de filles voilées, donnant la priorité au droit fondamental à l'instruction. Selon elle, centrer le débat sur le seul «foulard» permet de se défaire à bon compte sur l'islam du sexisme si fort de la société française. Elle travaille plutôt à développer un féminisme musulman, comme il en existe pour les autres religions.

De même, Françoise Gaspard, qui fut maire de Dreux, ville à forte population immigrée, s'oppose à



l'exclusion de filles ne faisant pas de prosélytisme. Elle privilégie une démarche pédagogique et l'intervention de médiatrices. N'est-ce pas paradoxal de faire violence à des adolescentes au nom de leur propre émancipation, sans tenir compte de leurs revendications identitaires, et en bafouant, argue Christine Delphy, le principe féministe d'autonomie?

Écrire cet article m'a fait évoluer. Je déplore les moyens utilisés dans ce débat. Faire prévaloir le principe de laïcité sur l'analyse du symbole d'oppression qu'est le voile, choisir l'arme lourde de la loi au lieu de privilégier la négociation locale, engager des épreuves de force avec des adolescentes ainsi confortées dans un statut de victimes, tout cela a fait du voile un enjeu passionnel et a aggravé les tensions. En France, où des corps féminins sont exhibés à la télévision ou dans la publicité, seul le féminisme permettra d'échapper à l'alternative «voile ou string».

FLORENCE MONTREYNAUD est historienne et auteure de nombreux ouvrages dont *Le XX^e siècle des femmes*.

Du vaste monde à nos petites cours



En mai dernier, un huis clos inédit réunissait à Montréal des experts en fondamentalismes des quatre coins du monde, des groupes de femmes, des défenseurs de la laïcité et des ONG internationales de défense des droits humains. À l'ordre du jour : les crimes et violations des droits des femmes commis par les fondamentalistes de tout poil. Rencontre avec l'instigatrice de cette rencontre, Ariane Brunet.

par **Lise Moisan**

Réunissez des ONG internationales de défense des droits humains qui travaillent dans diverses instances des Nations Unies – Amnesty International London, Human Rights Watch, la Commission internationale de juristes, l'Organisation mondiale contre la torture, le

Minnesota Lawyers Committee for Human Rights, Forum Asia, Article 19, etc., et même Yakin Ertürk, la rapporteure spéciale de l'ONU sur la violence faite aux femmes.

Invitez des groupes de femmes, des défenseurs de la laïcité et des experts en fondamentalismes tous azimuts – Catholics for Free Choice; Femmes sous loi musulmane; Soheib Bencheik, grand mufti et imam de la mosquée de Marseille; l'Association des sociologues des religions (Mexique); l'Association des théologiens et théologiennes d'Afrique; un spécialiste des fondamentalismes bouddhistes et confucéens de l'Université de Hong-Kong; et j'en passe...

Enfermez tout ce beau monde et demandez-leur d'aborder ensemble ce délicat problème : l'inaction des ONG internationales de droits humains devant les crimes et les violations des droits humains et particulièrement des droits des femmes perpétrés par tel ou tel fondamentalisme.

Tel était le pari de l'organisme canadien Droits et Démocratie¹, qui a organisé ce huis clos intense et intensif. *La Vie en rose* a demandé à Ariane Brunet, responsable du volet Droits des femmes à Droits et Démocratie, de faire le point sur les grands enjeux de cette rencontre et sur la lutte contre les fondamentalismes dans notre propre pays.

Pourquoi cette séance de travail internationale s'imposait-elle?

Jusqu'ici, les ONG de défense des droits humains qui travaillent avec la Commission des droits de l'Homme ou d'autres instances des Nations Unies n'ont pas fait leur travail quant aux crimes et atteintes aux droits des femmes commis par les fondamentalistes. Elles ne l'ont pas fait parce qu'en général leur mandat se borne aux violations de droits commises par des États qui s'abs-

tiennent de légiférer ou qui ne respectent pas leurs engagements internationaux. Au mieux, les ONG de droits humains surveillent la façon dont les États s'acquittent de leur responsabilité de prévenir et de condamner les crimes et violations de droits commis par des entités privées, comme des mercenaires, des entreprises privées ou des organisations à tendance fondamentaliste. Mais elles ne ciblent pas encore les agissements de ces entités.

Les droits humains et le droit international pourraient-ils s'appliquer aux agissements des fondamentalistes?

À l'heure de la mondialisation, cette vieille conception qui veut que seuls les États puissent commettre des crimes contre l'humanité ou violer les droits humains – que les mêmes actes commis par toute autre entité ne concernent pas la communauté internationale – est obsolète. En gros, le système des droits humains exclut encore tout ce qui relève de la sphère privée. Alors, dès que les crimes contre les femmes et des violations de leurs droits sont commis au nom de la religion, de la culture ou des traditions, ils restent impunis, et les victimes n'ont aucun recours. La voie est libre pour toutes les manipulations politiques fascistes et fanatiques.

Pour comprendre le rôle que peuvent jouer les ONG, il faut en comprendre la nature. Les fondamentalismes sont des mouvements politiques d'extrême droite qui, dans un contexte de mondialisation forcée, d'exploitation économique et de capitalisme sauvage, utilisent à des fins politiques la religion, la culture et l'appartenance ethnique. Les ONG de droits humains doivent donc reconnaître le caractère politique de la démarche des fondamentalistes, puis tâcher de comprendre de quelle façon ils manipulent le discours des droits humains. Les fondamentalistes savent très bien utiliser ce discours; ils réclament leurs droits à cor et à cri : liberté de religion, liberté d'expression, droit au respect de leur culture minoritaire. Pas besoin d'aller loin pour voir que cela leur permet de remporter d'importantes victoires, on en a eu un bel exemple sous le nez...

¹ Droits et Démocratie est un organisme non partisan créé en 1988 par le Parlement canadien pour promouvoir les droits humains et la démocratie partout dans le monde. Ses activités portent sur le développement démocratique, les droits des femmes, la mondialisation et les droits humains, et les droits des peuples autochtones. <ichrdd.ca/>.

Intégrisme :

Attitude, opinion des croyants qui refusent toute évolution au nom d'un respect intransigeant de ce qu'ils estiment être la tradition.

Fondamentalisme :

Mouvement conservateur et intégriste adopté par les adeptes d'une religion, qui reviennent à ce qu'ils jugent fondamental, originel, comme les livres sacrés.

... les tribunaux islamiques en Ontario.

Quand l'Islamic Institute for Civil Justice a annoncé la création de tribunaux d'arbitrage privés appliquant la charia en matière familiale, le gouvernement ontarien et l'ex-ministre néo-démocrate Marion Boyd chargée de le conseiller sont tombés dans le piège du multiculturalisme canadien. Ils ont dit : « Nous allons reconnaître vos tribunaux, ce qui prouve à quel point l'État respecte votre culture et votre religion. » Et ce, sans tenir compte de l'hétérogénéité de la population musulmane qui vit ici; sans se soucier de la majorité silencieuse dans ces communautés; sans se préoccuper du droit à la dissidence et des opinions progressistes, laïcistes ou féministes qui circulent dans les milieux musulmans. Comme si, parce qu'ils sont différents de « nous », les musulmanes et les musulmans étaient tous pareils, pensaient tous pareil, étaient tous religieux, etc.

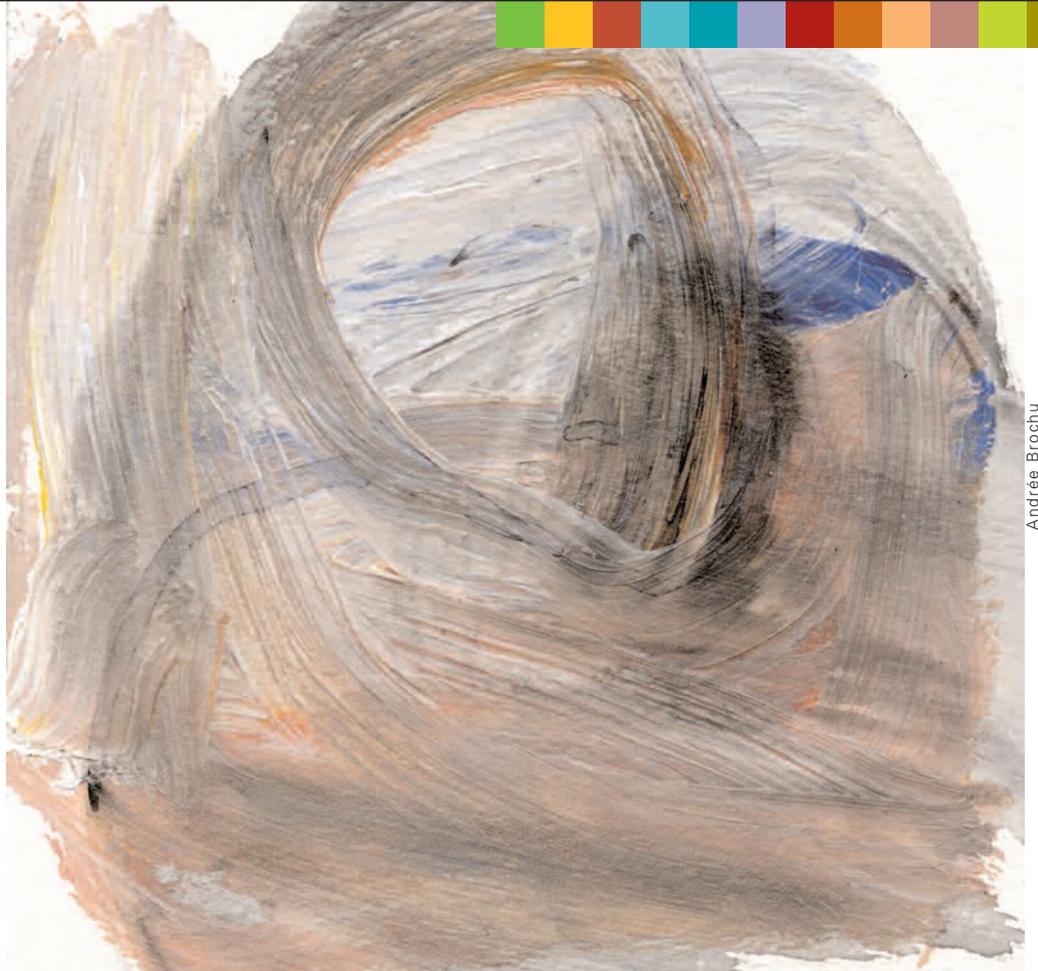
Le multiculturalisme canadien serait-il un peu raciste?

Comme tous les raisonnements axés sur les seules différences culturelles... Choisir le multiculturalisme, c'est renoncer à une société égalitaire, où toutes et tous ont les mêmes droits politiques, et où la différence est choisie librement. L'Ontario a dit aux musulmanes : « Les leaders de votre communauté – comme s'il n'y avait qu'une seule communauté musulmane – et le gouvernement ont choisi pour vous : votre identité musulmane prime sur toutes vos autres identités. » Mais, dans une société où tout individu se caractérise par une multitude d'identités, qui d'autre que l'individu lui-même a le droit de décider laquelle de ses identités prime? Qui a le droit de parler au nom des femmes, qu'elles vivent ou non dans les communautés musulmanes de l'Ontario? En fait, ce que l'Ontario proposait au nom du multiculturalisme, c'était une différence qui confirmait les disparités et les inégalités sociales, une différence culturelle définie par les éléments les plus conservateurs des communautés.

Ce qui pose la question de la représentativité des leaders des communautés culturelles...

Le multiculturalisme canadien conduit à juger de « l'authenticité culturelle » de tel ou tel interlocuteur, à choisir qui dans « la communauté » musulmane est un « authentique » musulman. C'est très grave, parce que, dans le discours fondamentaliste, quiconque n'est pas « authentique » devient l'Autre, et doit être asservi ou éliminé. En se disant : « Il n'y a pas de fondamentalistes chez nous », Marion Boyd et le Parlement de l'Ontario ont fait l'autruche et sont tombés dans le piège de l'authenticité culturelle. Ce genre de multiculturalisme nourrit le discours fondamentaliste. Comme l'a souligné la députée libérale québécoise Fatima Houada-Pépin, la décision ontarienne aurait été désastreuse pour les femmes des pays musulmans qui luttent pour des changements chez elles ou qui souhaitent s'installer au Canada.

Finalement, le premier ministre Dalton McGuinty a promis qu'il n'y aurait pas de droit basé sur la charia en Ontario et que son gouvernement allait interdire



Andrée Brochu

les tribunaux d'arbitrage religieux dans sa province. Quel bilan faites-vous de cette lutte et de cette victoire?

Je suis à la fois très contente et très méfiante; j'attends de voir le libellé du projet de loi. Je ne connais aucun pays où les forces fondamentalistes ont baissé les bras. C'est la solidarité de nos sœurs à l'étranger qui nous a sauvé la peau. Le mouvement des femmes au Québec et au Canada doit comprendre ce que cela signifie : nous ne sommes pas les seules à pouvoir venir en aide aux autres. La solidarité internationale est à double sens. Cette leçon n'a pas de prix! Pour la première fois, deux organisations de femmes de groupes minoritaires – l'Association des femmes iraniennes et le Conseil canadien des femmes musulmanes – ont lancé une vaste coalition de nombreuses organisations féministes, progressistes et syndicales. C'est signe que le mouvement des femmes est en train de grandir.

On apprend à mieux se connaître...

Oui, et c'est capital. Quand j'ai commencé à discuter avec les militantes de Femmes sous loi musulmane, je me suis presque fâchée : elles me parlaient comme si je n'avais aucune notion du fondamentalisme! Il a fallu que je leur explique que j'ai été élevée dans des couvents catholiques des années 1950, où cacher notre corps et préserver notre virginité jusqu'au mariage était tellement important qu'on mesurait la longueur de nos jupes, qu'il y avait un nombre incalculable de diktats visant spécifiquement les femmes, et que le clergé nous faisait porter, à nous aussi, le poids de la survie de notre langue, de notre religion, de notre « race ». Que le fondamentalisme, on a connu ça au Québec, et qu'on n'a pas l'intention de revenir en arrière!

LISE MOISAN est consultante en développement organisationnel et agit comme médiatrice dans ce domaine. Elle est également spécialiste en recherche socioéconomique et en analyse différenciée selon les sexes. Cofondatrice et membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle en a assuré la direction générale de 1986 à 1987.

Délivrez-nous... du bien

Le fondamentalisme islamique n'est pas le seul à devoir être craint. Aux États-Unis, l'influence politique du mouvement évangélique est telle que les Américains sont à un cheveu de perdre le droit à l'avortement. Et le fléau déborde déjà largement les frontières américaines. Paranoïa ? Jugez vous-mêmes.

par **Lise Moisan et Sylvie Dupont**

Plus que tout autre, le fondamentalisme islamique a mauvaise presse en Occident, et pour cause. Mais attention : cette sainte horreur qu'inspirent les « fous d'Allah » nous rend peut-être presbytes.

Nous qui avons manifesté dans les rues à -30 °C contre la guerre de George W. Bush en Irak, mesurons-nous bien l'influence des fondamentalistes chrétiens sur les politiques intérieures et extérieures du plus puissant pays du monde ? Nous méfions-nous assez du danger qu'ils représentent pour nous, femmes d'ici et d'ailleurs, et pour quiconque ne partage pas la vision du monde que leur dicte leur Dieu bien blanc et bien chrétien ?

Pour montrer l'ampleur du mouvement évangélique aux États-Unis, on cite souvent l'exemple des États de la Bible Belt, où la théorie de Darwin est honnie et où l'on enseigne dans les écoles publiques que Dieu a créé l'univers en sept (vrais) jours. Mais il y a plus. À défaut d'un tableau complet, voici quelques faits et chiffres.

Le plus important lobby à la Maison-Blanche est celui de la National Association of Evangelicals (NAE) – 45 000 églises et 30 millions de fidèles. Tous les lundis que le bon Dieu amène, son président, le pasteur Ted Haggard, a un rendez-vous téléphonique avec George W. Bush en personne ou un membre de son personnel¹.

L'association des National Religious Broadcasters (NRB), qui regroupe quelque 1 600 radios et télévisions chrétiennes évangéliques, évalue son audience à 141 millions de personnes². Selon son président, Frank Wright, 130 des 435 membres de l'actuel Congrès des États-Unis (30 %) sont des *Born Again Christians*, ce qui reflète la proportion d'évangéliques dans la population américaine³.

À elles seules, les émissions radio de James Dobson, président et fondateur du *think tank* de l'extrême droite religieuse *Focus on the Family*, trouvent un auditoire plus large que toutes les autres émissions radio, tous genres confondus. Avec ses magazines, ses vidéos et ses livres, *Focus on the Family* rejoint plus de 200 millions de personnes dans le monde. Rien qu'aux États-Unis, Dobson, un joueur clé dans la mobilisation du vote chrétien pour

la réélection de Bush, apparaît quotidiennement à l'antenne de 100 chaînes de télé⁴.

Enhardis par leur poids électoral, les mouvements évangéliques ont réclamé et obtenu la permission de présenter leurs points de vue le midi et aux pauses dans les cafétérias de nombreuses écoles et de grandes entreprises comme AOL, Intel, American Express, American Airlines et Ford⁵.

D'autres leur livrent sur un plateau d'argent un public captif. Ainsi, Corrections Corporation of America, le plus grand administrateur de prisons privées, une industrie florissante aux États-Unis, a ouvert les portes de ses geôles à de nombreuses organisations fondamentalistes chrétiennes qui intensifient leur prosélytisme auprès de la population carcérale⁶.

Wal-Mart, le plus grand détaillant au monde, le plus gros employeur des États-Unis et une des plus grosses chaînes de pharmacies du pays, refuse de vendre la pilule du lendemain. « Une décision d'affaires, et non un choix d'ordre moral », affirme le géant. Qui en doute ? De toute évidence, les groupes de pression de la droite religieuse, comme le Family Research Council ou Pharmacists Pro Life International, qui ont fait de Wall-Mart leur cible privilégiée, ont un poids qui n'est pas que moral⁷. Et ce poids pèse très lourd à l'échelle locale, nationale et internationale.

À l'échelle locale, ses effets sont patents. Ainsi, tous les ministères de l'État de la Floride, sous la coupe du gouverneur Jeb Bush, doivent nommer un *faith-based coordinator*, dont la fonction consiste à encourager les divers groupes religieux à soumissionner pour l'obtention de contrats gouvernementaux.

À l'échelle nationale, c'est pire. Depuis l'arrivée de George W. Bush, on a accordé de généreuses augmentations de budget à un programme d'éducation sexuelle au secondaire qui préconise l'abstinence avant le mariage et la fidélité ensuite comme seuls moyens de contraception et de prévention des MTS. De plus, une loi fédérale interdit aux écoles qui reçoivent des fonds fédéraux d'aborder les besoins spécifiques des jeunes gais ou bisexuels et même d'enseigner le mode d'emploi du condom. (Notons qu'aux États-Unis, 90 % des moins de 20 ans qui ont le VIH/sida sont de sexe féminin⁸.)

¹ SHARLET, Jeff (mai 2005). « Soldiers of Christ », *Harper's Magazine*.

² HEDGES, Chris (mai 2005). « Feeling the Hate with the National Religious Broadcasters », *Harper's Magazine*.

³ Selon un sondage Ipsos-Reid (du 23 septembre au 12 octobre 2003), les évangéliques représentent 33 % de la population américaine, devant l'Afrique du Sud (28 %) et le Canada (12 %).

Source : John H. Redekop.



John Glover Roberts Jr



Pat Robertson



James Dobson

Ce n'est pas tout. Le rêve de millions de chrétiens ultraconservateurs – renverser le jugement Roe v. Wade, qui a établi en 1973 la constitutionnalité du droit à l'avortement aux États-Unis – pourrait bientôt se réaliser. En effet, le décès en août dernier de William Rehnquist, juge en chef de la Cour suprême des États-Unis, a permis à George Bush de nommer à ce poste le catholique fondamentaliste John Roberts, 53 ans, fervent pro-vie et ardent défenseur de la prière obligatoire comme de l'enseignement obligatoire de la Bible et du créationnisme dans les écoles publiques. Le départ à la retraite annoncé de la juge Sandra Day O'Connor, partisane du droit à l'avortement, qui n'est pas encore remplacée au moment d'écrire ces lignes, laisse un autre siège vide, et on s'attend au départ d'au moins deux autres juges (sur neuf) d'ici la fin de la présidence de Bush en 2008. Selon tous les analystes, le président en profitera pour léguer la première Cour suprême majoritairement conservatrice en plus de 40 ans, surtout composée d'évangéliques. L'avortement sera la première cible. Les très puissantes et très riches organisations évangéliques ont déjà déclenché la guerre de propagande pour préparer les nominations tant attendues, et les grandes organisations féministes comme NOW et NARAL Pro-Choice America ont déjà lancé leur contre-campagne⁹.

À l'échelle internationale, la tiédeur de la réaction de l'administration Bush à la « fatwa » prononcée en août dernier par Pat Robertson, fondateur et PDG du Christian Broadcasting Network, contre Hugo Chavez, président élu du Venezuela, est un autre signe de l'immense force des évangéliques. Robertson, qui vilipendait autrefois le communisme, a beau dire des bêtises, il est loin d'être seul dans son coin de l'arène, et les conseillers de Bush le savent.

Des positions politiques bien tranchées fondées sur une lecture myope de la Bible, les fondamentalistes chrétiens en ont sur tout, y compris sur les questions stratégiques internationales. Ainsi, comme la plupart de ses pairs, le leader évangélique James Dobson (oui, encore lui) préconise un soutien inconditionnel à l'État d'Israël – lieu du retour du Messie, après la reconstruction du Temple à Jérusalem – et s'oppose à l'établissement d'un État palestinien, ainsi qu'à l'Islam en général. En plus d'appuyer la guerre en Irak (cela va de soi), il vise rien de moins que la conversion des musulmans de ce pays, comme celle des musulmans en Indonésie et au Sri Lanka, après le tsunami.

C'est qu'ils s'y connaissent en conversions, les évangéliques! Leur montée dans les pays d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique est fulgurante. Or, là où ils sont, le président Bush n'est pas loin, et l'argent afflue. Ainsi, les États-Unis ont injecté 15 milliards de dollars sur 5 ans dans 15 pays d'Afrique et des Caraïbes, pour lutter contre le VIH/sida et offrir des antirétroviraux dans les pays les plus touchés par la pandémie. Le hic : l'aide n'est versée ni à l'ONU ni aux États africains, mais administrée par le President's Emergency Plan for AIDS Relief (PEPFAR). Contrairement aux programmes de l'ONU, le PEPFAR refuse de distribuer des condoms et prône l'abstinence et la fidélité comme seules méthodes de prévention.

En août dernier, l'envoyé spécial de l'ONU pour le VIH/sida en Afrique, Stephen Lewis (voir p. 134-137), dénonçait les pratiques du PEPFAR en Ouganda, seul pays d'Afrique qui, contrairement aux autres, a réussi à faire reculer la pandémie depuis 15 ans grâce à son pro-

gramme ABC — *Abstain, Be faithful or use a Condom*. Mais voilà que le PEPFAR s'en prend au C du programme. En 2004, les condoms qui devaient être distribués gratuitement ont été rappelés pour des raisons sanitaires et n'ont pas été remplacés, dénonce l'ONG Change¹⁰. Alors que le pays a besoin de 125 à 150 millions de préservatifs par année, on n'en a mis que 30 millions sur le marché en 2005, et la rareté a fait monter leur prix.

Par son influence sur la plus grande puissance de l'histoire, ce fondamentalisme chrétien pourrait bien avoir plus de répercussions sur la situation des femmes et sur la géopolitique mondiale que tous les imams réunis.

Mais à la réflexion, le plus inquiétant pour les femmes, c'est ce que tous les fondamentalismes – islamique, chrétien, juif, bouddhiste ou hindouiste – ont en commun, au-delà de leurs visées avouées ou même conscientes. En mars dernier, à la troisième Conférence mondiale de l'ONU sur les droits de la femme, les forces qui défendent les droits des femmes se sont de nouveau heurtées à une puissante coalition conservatrice, formée cette fois des délégations du Pakistan, de l'Égypte, du Soudan, de l'Iran, du Costa Rica, de la République dominicaine, de l'Équateur, des États-Unis et... de l'État du Vatican. Avec les plus puissants groupes d'évangéliques américains et africains, cette sainte alliance s'est fortement opposée à toute avancée en matière de droits sexuels, notamment de droits des lesbiennes, et a tout fait pour inscrire un discours pro-vie et pro-abstinence dans plusieurs propositions.

Vous ne trouvez pas ça édifiant, vous, de voir tous ces soldats de Dieu et d'Allah qui se réconcilient soudain et se donnent la main pour ramener à l'ordre (moral, il va sans dire) « leurs » femmes rebelles? Apparemment, cette sacro-sainte organisation sociale et familiale fondée sur le pouvoir du père – ce bon vieux patriarcat – leur tient encore plus à cœur que leurs sempiternelles guerres de religion. C'est bien pour dire.

Les données sur les évangéliques au Canada et au Québec varient beaucoup. Selon le recensement de 2001, les 12 dénominations chrétiennes de type évangélique présentes au Canada comptaient plus de 1 954 000 adeptes, soit 7 % de la population canadienne, dont 135 000 membres au Québec (2 % de la population). Pour sa part, l'Evangelical Fellowship of Canada estime qu'en 2005 il y a 3 millions de chrétiens évangéliques au Canada, dont 1,2 million sont ses membres affiliés.

Sources : Statistique Canada, Recensement 2001 et Evangelical Fellowship of Canada.

LISE MOISAN est consultante en développement organisationnel et agit comme médiatrice dans ce domaine. Cofondatrice et membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle en a assuré la direction générale de 1986 à 1987.

SYLVIE DUPONT est rédactrice, traductrice et consultante en édition. Cofondatrice de *La Vie en rose*, elle a été membre du comité de rédaction de 1980 à 1983, et a continué à y collaborer par la suite.

⁴ SHARLET. *Op. cit.*

⁵ *Los Angeles Times* (5 juin 2005). « Meeting Jesus in the Cafeteria ».

⁶ BERKOWITZ, Bill (septembre 2004). « Prisons, Profits and Prophets ».

⁷ FEATHERSTONE, Liza. *Women's eNews*. Site consulté le 30 juin 2005 : <altnet.org/story/23220/>.

⁸ FEMINIST WOMEN'S HEALTH CENTRE. Site consulté le 30 août 2005 : <fwhc.org/stats.htm>.

⁹ NARAL PRO-CHOICE AMERICA. Site consulté le 30 août 2005 : <naral.org>.

¹⁰ DUMAS, Cécile (30 septembre 2005). « Sida : bataille pour la prévention en Ouganda », *Le Nouvel Observateur*.

Les millions et moi

par Sylvie Dupont

J ai soif. Je marche sans force sur une route de poussière. Chacun de mes pieds pèse une tonne sous le soleil de plomb, et je n'avance pas. J'ai chaud, je suis sale, les mouches me harcèlent. Sur mon ventre, mon enfant enroulé dans un châle bleu suspendu à mon cou ne bouge plus. Je devrais m'arrêter pour vérifier, mais j'ai trop peur, je ne veux pas savoir. Je ne veux même pas y penser..

¹ <unaid.org>

² LEGARDINIER, Claudine (2002). *Les trafics du sexe; femmes et enfants marchandises*, Les Essentiels, 2002, p. 12).

³ FONDS DES NATIONS UNIES POUR LA POPULATION (2000). *État de la population mondiale* 2000, chapitre 3. Site Web consulté le 10 septembre 2005 : <unfpa.org/swp/2000/francais/index.html>.

⁴ PANOS INSTITUTE, *The Intimate Enemy: Gender Violence and Reproductive Health* (1998, p. 5). Panos Briefing n° 27. Londres: Panos Institute, p. 11. <panos.org.uk/global/>.

Je me réveille en sueur dans la fraîcheur de mes draps propres. J'allume. Je bois le verre d'eau sur la table de nuit. Je reviens à moi. Mon enfant n'est pas mort. Je n'ai pas d'enfant. Mon amour dort à côté de moi, Gros minou est couché sur mon ventre et le jour se lève sur le lac des Deux-Montagnes.

Le 5 mai dernier, j'ai reçu de Lise Moisan qui l'a reçu de Joyce Rock le texte de Stephen Lewis (p. 134). Je l'ai lu, et relu. J'ai pleuré. Je me suis dit qu'il fallait le publier dans le hors-série, puis que non, ça ne pouvait pas attendre six mois: je l'ai donc proposé au *Devoir*, pour la rubrique *Idées*, mais ça n'a pas marché. Il allait bien falloir que ça attende six mois. J'ai essayé de passer à autre chose, mais cette chose-là n'a pas voulu passer. J'ai été vérifier les chiffres d'ONUSIDA¹. Depuis, tous les jours, je me les répète: 25 millions de personnes, dont plus de 13 millions de femmes, vivant avec le VIH/sida juste en Afrique sub-saharienne; entre 2 millions et 3 millions de morts en 2004, et plus de 3 millions de nouveaux cas.

Parfois, comme dans mon rêve, je ne veux pas m'arrêter pour vérifier. Je ne veux pas savoir. Je ne veux même pas y penser – si je ne sais pas, je n'y penserai pas et ça n'existera pas. Mais le plus souvent, dès que j'ai un doute, je m'arrête pour vérifier. On me dit que c'est trop; je trouve que ce n'est pas encore assez.

Le 19 mai, j'ai reçu de Pascale Navarro le communiqué de la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES). Je l'ai lu, et j'ai tiqué: « la mondialisation du proxénétisme et du trafic sexuel, qui alimente l'industrie du sexe aux quatre coins du monde, touche 4 millions de personnes, surtout des femmes et des enfants, particulièrement des fillettes issues des pays du Sud et d'Europe de l'Est (selon l'ONU) ». J'ai eu un gros doute sur ce chiffre de 4 millions que je me rappelais avoir entendu citer autrement. Mais je me suis dit que la CLES devait savoir de quoi elle parlait.

Au moment de boucler le numéro, quand il n'y avait plus une minute à perdre, le doute a refait surface. Il fallait que je vérifie. J'ai appelé Yolande Geadah, qui m'a fourni la source. La CLES s'appuyait sur le livre de Claudine Legardinier², qui s'appuie elle-même sur un

rapport du Fonds des Nations Unies pour la population (UNFPA), *l'État de la population mondiale* 2000. J'ai vérifié. En effet, le document dit: « Selon les évaluations, 4 millions de femmes et de fillettes sont achetées et vendues dans le monde entier à de futurs époux, à des proxénètes ou à des marchands d'esclaves³ ». Cependant, l'estimation n'est pas de l'ONU; elle s'appuie sur un document du Panos Institute (1998), qui donne d'autres chiffres: « Chaque année, des centaines de milliers de femmes et de fillettes sont achetées et vendues pour des fins de mariage, de prostitution ou d'esclavage. Les Nations Unies estiment que 4 millions de personnes font l'objet d'un trafic⁴. » La source: *Déclaration et programme d'action* de la Conférence mondiale sur les droits de l'Homme de Vienne, juin 1993.

Je sais maintenant que le chiffre de 4 millions de victimes « du proxénétisme et du trafic sexuel » est erroné, et je sais même d'où vient l'erreur. Par contre, non seulement je ne trouve pas la définition du mot « trafic » dans le document du Panos Institute (qu'est-ce qu'il recouvre au juste?), mais je ne trouve pas le chiffre estimé de 4 millions dans le document *Déclaration et programme d'action de Vienne*.

Quel rapport avec les millions de morts du sida en Afrique? Le contraste entre le poids de ces chiffres et la légèreté avec laquelle on les lance, comme dans une tombola où on joue à deviner le nombre de fraises dans un pot de confitures. Confondre « quelques centaines de milliers de femmes et de fillettes vendues et achetées » et 4 millions de personnes qui font l'objet d'un trafic non défini, c'est oublier que 3 millions et quelque, ça fait une gigantesque différence humaine. On aura beau dire que ce ne sont que des estimés, un ordre de grandeur, ça fait réfléchir, ces millions d'êtres humains qu'on estime si peu précisément. Ou si peu, précisément.

Depuis ce 5 mai où j'ai lu pour la première fois le texte de Stephen Lewis, je suis obsédée par ces millions de morts réelles ou en puissance en Afrique subsaharienne. Ça a commencé avec les millions de victimes du sida, et ce rêve qui, chose rare, ne me parlait pas du tout de moi et qui m'habite encore.

Puis il y a eu les millions de femmes et d'enfants aux prises avec la famine au Niger, et les médias qui mettent ça sur le dos de la sécheresse, des criquets et du Programme alimentaire mondial de l'ONU. N'importe quoi pour ne pas parler de choix économiques (ça ennuie les gens, l'économie).

Ensuite, il y a eu les millions de victimes de la guerre au Congo, dont les médias ne parlent *jamais*, même si c'est le conflit armé qui a fait le plus grand nombre de

morts depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Il y a quelques jours, pendant que je «perdais» encore un temps fou à chercher l'estimation la plus fiable du nombre de morts au Congo – 3 millions ou 4 millions? –, je me suis rendu compte, soudain, que j'étais en train de lutter contre un curieux phénomène de *déréalisation*.

C'est épouvantable à dire, mais mesurés en millions, les êtres humains perdent toute réalité pour moi, comme s'ils n'existaient plus vraiment. Que la malnutrition, le sida et la guerre aient fait un million ou cinq ou dix millions de morts en Afrique, on dirait que ça ne change pas grand-chose dans ma perception de ce qui se passe là-bas. Un mort de plus ou de moins dans ma vie ou dans ma rue, ça fait une énorme différence; un million de morts de plus ou de moins en Afrique, on dirait que c'est trop pour en faire une. À partir d'un certain nombre, les êtres humains deviennent inimaginables.

La difficulté d'imaginer ces millions-là ne tient pas seulement à l'ordre de grandeur. Mesurés en millions, les dollars ne font pas cet effet. J'arrive assez facilement à les convertir en maisons, en voyages, en temps pour lire, écrire et paresser. Mais je n'arrive pas à convertir des millions d'êtres humains en autre chose. Je peux seulement les ramener à l'unité, puis additionner ou multiplier. Des millions de un enfant qui meurt sur le ventre de sa mère pendant qu'elle marche vers le dispensaire, des millions de une mère qui sent mourir son enfant sur son ventre pendant qu'elle marche vers le dispensaire. Des millions de une mère qui meurt devant son enfant et des millions de un enfant qui regarde mourir sa mère. Quand j'essaie d'imaginer ça, je n'arrive même pas à me rendre à dix. Ça devient insoutenable. Pire, ça devient assommant.

C'est pour ça que les journalistes servent toujours de deux ou trois histoires vécues quand ils traitent ce genre de sujet : parce que personne ne veut voir ou entendre parler d'un million d'enfants en train de mourir de malnutrition au Niger. Les millions n'émeuvent personne. Ce qui émeut, c'est un enfant qui meurt de faim dans les bras de sa mère au Niger, comme dans mon rêve, ou, au maximum, deux ou trois enfants en train de mourir comme on l'a montré et raconté hier – le 20 septembre – dans *La Presse*. Plus, c'est trop. Avec deux ou trois cas vécus, hop! on fait le tour de la situation, et tout le monde comprend.

À moins que ce soit le contraire, et qu'on passe ainsi à côté de l'essentiel. À moins que l'essentiel commence quand la lecture et l'émotion cessent d'être faciles, quand ça commence à être insoutenable et assommant, et que ça ne s'arrête pas. Quand on a assez entendu d'histoires réelles, cinq, dix, vingt, il y en a encore d'autres, cinquante, quatre-vingt, cent. Quand on hurle pour que ça cesse, et que ça ne fait que commencer, et que ça continue encore et encore, jusqu'à la dix millième, une après l'autre, la cent millième, la cinq cent millième, jusqu'à la millionième. Quand l'accumulation des histoires réelles devient tellement insoutenable et assommante que plus personne n'écoute depuis longtemps, et que, justement à partir de là, commencent à se prendre



des décisions de vie ou de mort pour des dizaines, des centaines de milliers, des millions de gens.

Est-ce qu'on efface la dette des pays d'Afrique? Desquels? À quelles conditions? Dans combien de jours, de semaines, de mois ou d'années? Combien de millions pour les missions de paix? Combien pour l'aide humanitaire en cas de famine annoncée et combien pour la malnutrition chronique? Combien pour la pandémie de sida? Combien pour le développement agricole?

Bon, d'accord, j'arrête. Mais c'est justement là où j'arrête que tout se joue. Quand on se met à chiffrer chacune de ces décisions: millions, dizaines de millions, milliards de dollars. Quand on met dans la balance d'un côté des humains qui, une fois mesurés par millions, perdent toute réalité, toute humanité, et de l'autre côté des millions, des milliards de dollars, qui deviennent de plus en plus réels dans notre imagination. Quand les vies de millions d'êtres humains ne font pas le poids, et les vies des femmes et des enfants encore moins, c'est là que tout se joue.

Pas besoin d'être un monstre pour faire ou laisser faire des monstruosité. Le mal est banal, disait Hannah Arendt (voir p. 80). Après le texte de Stephen Lewis, c'est cette réflexion-là qui m'a le plus bouleversée pendant que je faisais ce hors-série de *La Vie en rose*. D'une certaine manière, elle explique pourquoi ils m'obsèdent, ces millions que nous utilisons pour mesurer des êtres humains: parce qu'ils nous les rendent indistincts. Stephen Lewis, lui, au contraire, m'a fait sentir l'humanité de ces millions de femmes et d'enfants. Françoise Nduwimana aussi (voir p. 138).

Pendant que je travaillais sur ce numéro, que je plongeais dans des sujets difficiles et même très difficiles, avec d'autres femmes, quelque chose se passait en moi, comme si je retrouvais avec le fil perdu de mon engagement, un peu de mon âme, de mon souffle.

SYLVIE DUPONT est rédactrice, traductrice et consultante en édition. Cofondatrice de *La Vie en rose*, elle a été membre du comité de rédaction de 1980 à 1983, et a continué à y collaborer par la suite.

Y a-t-il un dieu dans la salle ?

par **Hélène Pedneault**

« **S** i dieu existait, ça se saurait ! », dis-je, sur le modèle de la pub d'une mégaquincaillerie. Il serait déjà passé à *Tout le monde en parle*, tutoyé par le fou du Roi et le page, et aurait été diffamé cent fois avant le chant du coq par Jeff Fillion, que je propose d'inclure comme pollueur de consciences dans l'accord de Kyoto.

Ça va tellement mal dans la Création qu'il a fallu rapatrier le diable sur une gosse, comme la Constitution canadienne, à cheval sur son nouvel axe du mal rutilant *made in USA*, pour justifier le désastre. Avec le prince des ténèbres, au moins, les choses sont claires : on s'en va directement en enfer, chez l'guiable ou chez l'yable selon la région du Québec que vous habitez, mais la destination est la même. Et quand on lui tire la queue, on ne tombe pas dans la porno, mais dans la pauvreté. C'est plus digne.

Ce qui me console, c'est que le mot « diable » n'a pas vraiment de féminin. Imaginez un instant que le général Roméo Dallaire ait intitulé son livre *J'ai serré la main de la diablesse*. Il n'en aurait pas vendu 500. Pouvez-vous imaginer ce titre, « Karla Homolka la diablesse », à la une du *Journal de Montréal* ? Éclat de rire assuré. Le terme *diablesse* n'est employé que dans les livres de la comtesse de Ségur et pour qualifier une fillette insupportable ou une femme imaginative sur le plan sexuel dans le vocabulaire des nostalgiques du XIX^e. Le féminin de diable est un diminutif péjoratif, comme « poétesse », qui sonne biscuit sec et tasse de thé dans un cercle d'adoratrices de Martha Stewart – une femme libérée... de prison ! – qui se désennuient en écrivant de la poésie en attendant leurs maris.

Qui oserait prétendre être dieu quand Katrina, en inondant la Nouvelle-Orléans et en tuant un maximum de pauvres, a mis au jour l'apartheid des Noirs comme un slip sale au cul des États-Unis ? Le racisme, c'est comme l'herbe à poux : tu arraches une racine, il en repousse trois, et ça te fait pleurer. À la télévision, Bush Junior a de plus en plus une mine antipersonnelle.

En ce moment, c'est toute l'Afrique, un continent entier, qui fait l'objet du plus vaste apartheid jamais conçu. *Think Big!* C'est vous dire comme on a de l'envergure. Et les Africains, c'est pratique pour la bonne conscience et le sommeil réparateur : on n'a pas à porter l'odieux de les tuer avec des armes, on n'a qu'à les laisser se génocider ou mourir du sida et de la famine. Du tout bénéfique !

Quel ouragan finira par dévoiler, sans aucune possibilité de déni, l'apartheid contre les Indiens au Canada ? Les prisons de l'Ouest sont remplies d'Indiens, comme de Noirs au sud de la frontière. On est à la veille de nous brandir la génétique pour expliquer l'inqualifiable, si ce



n'est déjà fait. Un gène déficient dans une race trop colorée peut faire tellement de ravages, c'est pas croyable. En effet, c'est pas croyable.

Allah n'existe pas non plus. Sinon, il n'aurait pas permis que des centaines de femmes se noient dans le Tigre, le 30 août dernier, à Bagdad, sans avoir pu sauver leurs enfants, parce que les kilomètres de tissu qu'elles doivent utiliser pour fabriquer leurs maudites robes et leurs maudits voiles qui cachent la moindre parcelle de peau et le moindre cheveu à 40 degrés à l'ombre leur ont servi de cercueil après leur avoir servi de prison. Les hommes sont sains et saufs, leurs barbes leur ayant servi de flotteurs.

On n'est plus tellement sûr non plus de l'existence de Yahweh depuis que la navette Challenger s'est désintégrée au-dessus de la ville de Palestine aux États-Unis, en 2003, avec le premier astronaute israélien à son bord. Ou c'est un farceur de première, ou c'est un traître à la patrie. Mais l'un ou l'autre, il perd son statut de dieu.

Mais les Banques, plus lucratives que des casinos, existent. C'est rassurant de pouvoir croire en quelque chose de solide qui sait faire de gros profits.

Non. Pour moi, dieu n'existe pas. Je ne vois aucune preuve, nulle part, de son existence. Mais je dirai ceci à ceux et celles qui y croient : il serait grand temps de le sortir par le chignon de son ministère pour aller constater *de visu*, sur le terrain, ses ravages de technocrate psychopathe. Et si dieu existe, son métier me semble bien dévalué. Son prestige est en chute libre. Ça ne m'étonnerait pas qu'on nomme bientôt une femme dans cette fonction pour nettoyer toute cette merde non compostable. À compétence supérieure, ça coûtera moins cher aux contribuables, même avec la loi sur l'équité salariale.

HÉLENE PEDNEAULT aiguise sa plume tous les jours depuis la fin de *La vie en rose*, dont elle a prolongé l'existence avec la publication de ses *Chroniques délinquantes* (VLB, 1988 ; Lanctôt, 2002). Créée et publiée la même année (VLB, 1988), sa pièce *La déposition* n'a jamais cessé d'être jouée depuis. Loin de chercher à guérir de sa délinquance, elle l'entretient avec délectation comme en témoignent ses six autres livres, dont *Pour en finir avec l'excellence* (1992) et *Mon enfance et autres tragédies politiques* (2004).

les éditions du remue-ménage

30 ans d'édition féministe



Photo: Denis Noël

Ginette Péloquin, Élise Bergeron et Rachel Bédard

Avec comme partenaires
des groupes de femmes
et des maisons d'édition
au Maroc, en Égypte,
en Haïti, dans l'Europe
francophone,
en Espagne et au
Canada anglais.

« Loin de sombrer dans une marée descendante,
les Éditions du remue-ménage puisent à tous les océans du monde. »

Gloria Escemel, *La Gazette des femmes*, novembre-décembre 2001
pour le 25^e anniversaire de la maison d'édition

« Depuis sa fondation en 1976, la maison d'édition féministe est restée fidèle
à son mandat initial de publier des ouvrages écrits par et pour des femmes,
et de se faire une alliée du mouvement des femmes du Québec. »

Fédération des femmes du Québec, remise du prix Idola Saint-Jean 2003

LES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE
110, rue Sainte-Thérèse, bureau 501
Montréal (Québec) H2Y 1E6
Tél.: (514) 876-0097/Téloc.: (514) 876-7951
info@editions-remuemenage.qc.ca
www.editions-remuemenage.qc.ca

LA VIE EN ROSE EN TROIS TEMPS

1980 - 1987

L'histoire et les meilleurs coups de *La Vie en rose*

1987 - 2005

De Polytechnique au 25^e anniversaire de *La Vie en rose*

2005

FÉMINISME ET TABOUS

L'épouvantail du salaire au travail ménager
Prostitution : le débat qui divise
Les femmes ne sont pas des saintes
Politiciennes : un peu plus haut, un peu plus loin
Jeunes rebelles avec causes
Le cul avec un grand C
Le féminisme a-t-il tiré sur nos histoires d'amour ?
Lesbiennes : le garde-robe de verre

MATERNITÉ ET PATERNITÉ

Les accoucheuses
Avortons-nous trop ?
La révolte des pères
Nous sommes tous masculinistes
L'invention de la paternité

MONDE ET FONDAMENTALISMES

Susan Faludi et Russell Banks
Le néolibéralisme qui tue
Afrique : faim, sida et conflits armés
Dans le ventre de Kaboul
Délivrez-nous du bien!
Y a-t-il un Dieu dans la salle ?

Carole Beaulieu
Josée Boileau
Denise Boucher
Isabelle Brabant
Anne-Marie Brunelle
Nicole Campeau
Clairandrée Cauchy
Line Chamberland
Donna Cherniak
Nathalie Collard
Michel D'Astous
Louise Desmarais
Sylvie Dupont
Francis Dupuis-Déri
Ariane Émond
Françoise Guénette
Diane Guilbault
Suzanne Jacob
Michaëlle Jean
Nicole Lacelle
Diane Lamoureux
Stephen Lewis
Lise Moisan
Florence Montreynaud
Pascale Navarro
Françoise N'Duwimana
Hélène Pedneault
Francine Pelletier
Laura-Julie Perreault
Judy Rebick
Louise Toupin
Jacinthe Tremblay
Louise Vandelac
Maria Zemp

Illustrations :
Andrée Brochu

19,95 \$ CAN

ISBN 2-89091-249-3



9 782890 912496

(LIVRE)



(MAGAZINE)